MNÉSITHÉE ET DIEUCHÈS

PHILOSOPHIA ANTIQUA

A SERIES OF MONOGRAPHS ON ANCIENT PHILOSOPHY

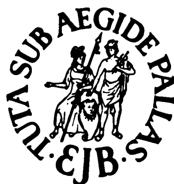
EDITED BY

W. J. VERDENIUS AND J. H. WASZINK

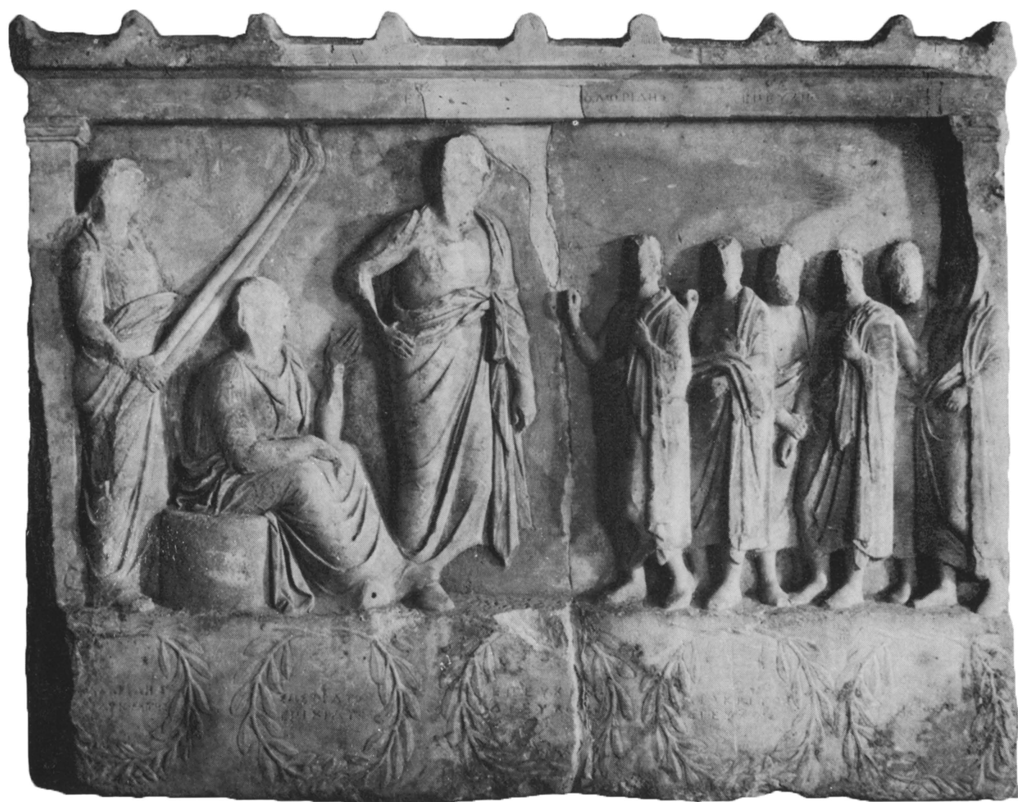
VOLUME XX

JANINE BERTIER

MNÉSITHÉE ET DIEUCHÈS



LEIDEN
E. J. BRILL
1972



Ex-voto 1332 du Musée National d'Athènes (voir p. 1)

MNÉSITHÉE ET DIEUCHÈS

PAR

JANINE BERTIER



LEIDEN
E. J. BRILL
1972

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PRINTED IN THE NETHERLANDS

TABLE DES MATIÈRES

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

L'importance de la médecine dans la culture antique est un fait bien connu. En dehors de l'œuvre hippocratique, la tradition a perpétué le souvenir de nombreux médecins dont les écrits sont perdus. Les noms de certains d'entre eux, comme Euryphon ou Polybe [1], sont directement liés à celui d'Hippocrate. D'autres, comme celui d'Alcémon [2] sont familiers aux historiens de la philosophie, qui n'ignorent pas, non plus, en principe, ceux d'Hérophile ou d'Erasistrate, les grands alexandrins du 3° siècle [3]. Mais, dans l'ensemble, ces médecins sont méconnus ou même oubliés. Cela tient, en partie, nous semble-t-il, au fait que leurs fragments n'ont jamais été publiés systématiquement.

On doit, il est vrai, à Max Wellmann, l'édition des fragments des médecins de l'école sicilienne et de ceux de Dioclès de Carystos, en un premier volume d'une collection, malheureusement restée à l'état de projet [4]. Une trentaine d'années plus tard, Karl Deichgräber a publié les fragments des médecins empiristes [5], et Hans Hohenstein a consacré une dissertation à ceux de Mnésithée [6]. Plus récemment, Fritz Steckerl a réuni ceux de Praxagoras de Cos et ceux de ses disciples [7]. Mais ces travaux ne sauraient faire oublier que ni les fragments d'Hérophile, ni ceux d'Erasistrate, pour ne parler que des médecins les plus importants, n'ont encore été rassemblés.

Une telle lacune de notre documentation affecte particulièrement la connaissance du devenir de la pensée médicale entre Hippocrate et Galien. Mais l'histoire de la médecine n'en est pas la seule victime.

---

[1] Euryphon, chef de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos. Voir Louis Bourgey, *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique*, Paris, 1953. Polybe est le gendre d'Hippocrate.

[2] On trouve les fragments d'Alcémon dans le recueil des présocratiques de Diels, voir I[7], p. 210 sq.

[3] Par exemple, Joseph Moreau, *Aristote et son école*, Paris, 1962, mentionne Erasistrate, p. 271.

[4] *Die fragmente der sikelischen Ärzte Akron, Philistion und des Diokles von Karystos*, Berlin, 1901 (Fragmentsammlung der griechischen Ärzte, Band I).

[5] *Die griechische Empirikerschule, Sammlung der Fragmente und Darstellung der Lehre*, Berlin, 1930.

[6] Hans Hohenstein, *Der Arzt Mnesitheos aus Athen*, Diss. Berlin, 1935, 65 pp.

[7] *The fragments of Praxagoras of Cos and his school*, edited and translated by Fritz Steckerl, Leiden, 1958 (Philosophia antiqua, vol. VIII).

En effet, comme Daremberg le remarquait déjà, voici plus d'un siècle, dans la préface de son édition d'Oribase, les écrits des médecins grecs recèlent une mine de documents pour l'histoire des sciences naturelles [8]. Aussi n'est-ce pas uniquement l'effet du hasard, si le présent travail est né d'une recherche sur les connaissances zoologiques contenues dans le fragment diététique de Mnésithée (Fr. 38) sur les qualités des poissons.

Mais la médecine est loin de se réduire à un état des sciences naturelles et aux connaissances dont elle fait usage, et cette première enquête n'aurait pas suffi à restituer ce qu'on peut encore connaître de Mnésithée: il fallait aussi reconstituer son enseignement proprement médical. Aux fragments de Mnésithée ont été joints ceux de Dieuchès, de sorte que les deux médecins restent associés, comme ils le sont sur un ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes exhumé à la fin du siècle dernier [9].

On a divisé ce travail en deux parties. La première comporte quelques études d'introduction destinées tout à la fois à éclairer le sens de passages difficiles et à retrouver la portée spécifique des doctrines. La seconde réunit les fragments et leur traduction. Il n'est pas tout à fait exact de parler d'édition à propos de fragments. *Rassemblement* conviendrait sans doute mieux pour dénommer une activité qui reste, en tout état de cause, tributaire de l'état des éditions de textes d'où proviennent témoignages et citations. On a gardé l'apparat critique des meilleures éditions des auteurs qui en sont la source. En deux occasions, toutefois, à la fin des fragments 38 et 41 de Mnésithée, il a fallu, pour rendre le texte intelligible, recourir largement à l'histoire de son interprétation, et la présentation de l'apparat s'en est trouvée partiellement modifiée. Enfin il va de soi que le maniement d'un ensemble de textes exige un index des termes grecs. Pour ne pas adultérer l'image du vocabulaire de Mnésithée et de Dieuchès, on s'est borné à y recueillir uniquement les termes des extraits et des citations, laissant délibérément de côté tout ce qui est de la langue propre des doxographes.

A la différence d'un texte continu qui s'offre simplement à ses utilisateurs, un ensemble de fragments requiert un effort constant d'interprétation pour livrer leur sens ou même la prise qu'ils offrent à la recherche. Et, le plus souvent, leur intérêt n'est proportionnel ni aux dimensions apparentes, ni à l'objet immédiat des textes

[8] Daremberg, *Œuvres d'Oribase*, Introduction, p. XI.
[9] Voir chapitre I: *L'ex-voto 1332 de l'Asclépiéion d'Athènes.*

rassemblés. Ainsi s'explique le caractère plus analytique que didactique des études introductives. Au reste, loin d'aggraver, comme on pourrait le craindre, la situation arbitraire, parfois très anodine de ces reliquats, l'application de l'esprit aux difficultés de détail du texte s'avère, à l'usage, un bon moyen de retrouver la charpente des doctrines.

Quelques points d'appui généraux ont délimité le cadre de ces recherches.

Il convenait, en premier lieu, d'analyser les rapports des fragments rassemblés avec les textes du *Corpus hippocratique*. L'enseignement du fragment 11 de Mnésithée fournit un bon point de départ à cette comparaison. Mais les données de ce texte, grâce auquel on connaît la manière dont Mnésithée exposait la genèse des maladies, sont loin d'épuiser les possibilités de confrontation avec Hippocrate. Et les autres fragments comportent des éléments de comparaison: ils ne sont pas toujours manifestes, mais systématiquement recherchés, ils fournissent des repères indispensables et des indices d'évolution des doctrines.

On manque de témoignages formels sur l'époque de Mnésithée et de Dieuchès. Galien fait de Mnésithée un adepte de la méthode platonicienne de division [10]. Comme l'ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes, qui porte son nom, date du 4° siècle, la question des liens éventuels de ce médecin avec Platon ou avec le groupe platonicien revêt une importance particulière, à condition, naturellement, que les fragments s'y prêtent. Mais les procédés de division et de classification ne constituent pas le seul thème de comparaison possible, car on tient avec la *Lettre à Lukiskos* [11], un document d'un intérêt exceptionnel. Ce texte, dans sa dernière partie, offre une difficulté d'attribution due à une quasi similitude avec un passage de Soranos d'Ephèse. Et l'on ne peut résoudre cette difficulté sans recourir largement à toute la tradition médicale relative à la manière d'élever les jeunes enfants. En dépit de l'apport méthodologique de disciplines comme la psychologie génétique, la psychanalyse, l'ethnologie, l'histoire de l'éducation semble bien toujours se restreindre à celle de la pédagogie, comme si l'enfant ne devenait digne d'intérêt scientifique que parvenu à l'âge d'écolier. L'histoire de l'éducation dans l'antiquité ne fait pas exception à cette tendance [12].

---

[10] Voir Mnésithée, Fr. 10 et 11.

[11] Mnésithée, Fr. 20.

[12] Voir Paul Girard, *L'éducation athénienne au 5° et au 4° siècle*, Paris, 1891, p.

Aussi en résulte-t-il, comme on peut le constater, une sorte d'oubli ou de méconnaissance des textes médicaux ou philosophiques consacrés au jeune enfant. Ceux-ci ont pourtant le double intérêt de faire connaître ces techniques élémentaires d'élevage et d'éducation premières si déterminantes dans la constitution de la personnalité de base, et les théories correspondantes, qui sont comme le miroir où se reflète, tant la conception que l'adulte a de l'enfant, que le climat de ses relations profondes avec lui.

En plus de cet intérêt théorique, la *Lettre à Lukiskos* appelle la comparaison aussi bien avec le début du Livre VII des *Lois* de Platon qu'avec la fin du livre VII de la *Politique* d'Aristote. Et cela, non seulement enrichit la connaissance des sources peu explorées des deux philosophes, mais encore éclaire indirectement la question controversée de la date de Mnésithée.

Les fragments de Mnésithée ont été bien peu étudiés. Toutefois, lors de discussions qui seront rapportées plus loin, un philologue comme Jaeger a estimé que Mnésithée, l'auteur des fragments qui nous sont parvenus sous ce nom, devait être distingué de Mnésithée, le personnage de l'ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes, et qu'on devait considérer le premier comme un écrivain du 3° siècle, nettement influencé par l'aristotélisme. Une telle hypothèse imposait une confrontation de Mnésithée et d'Aristote, pour laquelle les données de fait ne manquent pas. Ce sont toutes les connaissances d'histoire naturelle déployées dans les fragments de diététique alimentaire. Grâce à elles on peut, en effet, sinon dater purement et simplement l'œuvre, tout au moins la situer, en termes de développement de savoir, par rapport aux textes hippocratiques et à ceux d'Aristote.

Les fragments de Mnésithée et de Dieuchès n'offrent pas seulement un intérêt d'ordre philologique ou historique. La pensée médicale ancienne, après avoir nourri la culture de générations de médecins, disciples obligés d'Hippocrate et de Galien, est devenue un objet de recherches épistémologiques [13]. La reconstitution des doctrines suggérées par les fragments se doublait ainsi d'une autre tâche: le repérage de formes significatives de pensée, qui permet de connaître un auteur non seulement en fonction de ses théories, mais aussi par sa mentalité. On fait volontiers valoir aujourd'hui les structures archaïques de la médecine grecque. C'est un point de vue

65 sq.: *La première éducation de l'enfant*; Henri Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 6° ed., Paris, 1965, p. 218 sq.

[13] Robert Joly, *Le niveau de la science hippocratique*, Paris, 1967.

sur lequel il ne faut pas se méprendre. En apparence, il n'y a rien de plus prosaïque et de plus étroitement limité aux données de l'expérience banale que les enseignements des fragments présentés plus loin. La tradition à laquelle se rattachent Mnésithée et Dieuchès passe pour ne rien concéder au merveilleux ou à l'étrange, et, délibérément, ne fait de place ni aux explications surnaturelles ni aux pratiques magiques. Nos deux médecins sont bien, en tous points, disciples de l'auteur du *Mal sacré*. Toutefois la répression de l'irrationnel dans les contenus manifestes de la pensée ne signifie pas nécessairement la victoire de la rationalité dans le domaine des formes du jugement et, partant, un progrès décisif du savoir. C'est à ce niveau de jugement que réside peut être l'archaïque et le prélogique. Encore, un tel parti épistémologique n'est-il fécond qu'à condition de ne pas se limiter à un usage univoque de la notion de prélogique ou d'archaïque, et de supposer la possibilité pour des formes de pensée préscientifique de différer les unes des autres. En conséquence de quoi, plutôt que de redire à propos de Mnésithée et de Dieuchès que la médecine grecque est archaïque, il a paru nécessaire de trouver comment se spécifiait, dans leur cas particulier, un moment de la pensée prélogique.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

LES TÉMOIGNAGES RELATIFS À MNÉSITHÉE ET À DIEUCHÈS

Il existe à propos de Mnésithée et de Dieuchès quelques témoignages indépendants les uns des autres. Ce sont:

A. Un ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes.
B. Les listes de médecins anciens groupés par école, utilisées par les médecins plus tardifs.
C. La mention par Athénée d'un élève de Dieuchès.
D. Une allusion d'Alexis à Mnésithée.
E. Une scholie d'Oribase nommant le destinataire d'une lettre de Mnésithée.

A. L'ex-voto 1332 du Musée national d'Athènes

En 1876, lors des fouilles exécutées par la Société d'Archéologie sur la pente méridionale de l'Acropole, on exhuma 92 ex-voto dédiés à Asclépios, parmi lesquels 13 portent des inscriptions. L'un d'eux (répertorié sous le N° 1332) long de 1 m. 10, haut de 0 m. 82, endommagé par une cassure légèrement oblique, représente un groupe de six personnages qui s'avancent vers trois divinités (sans doute Déméter, Corè, Asclépios). De l'avis des archéologues, il date, au plus tard, du milieu du 4° siècle [1]. On lit sur l'architrave: avant la cassure, la lettre „E", puis (Th)eodoridès, Epeuchès, Mnésitheos. En bas, dans les couronnes, apparaissent les noms suivants:

(The)odoridès	*Sostratos*	*Epeuch(ès)*	*Diacritos*	*M(n)e(s)i(theos)*
Polycratos	*Epicratos*	*Dieuchos*	*Dieuchos*	*(Mn)esitheos*

[1] I.G. II [2], 1449. Voir J. Kirchner, *Prosopographia attica*, 3765, 10282; Ulrich Köhler, *Der Südabgang der Akropolis zu Athen nach den Ausgrabungen der archäologischen Gesellschaft*, Mitteilungen des deutschen archäologischen Institutes in Athen, t. II, 1877, p. 243-44; J. Svoronos (*Das Athener Nationalmuseum*, deutsche Ausgabe von D. W. Barth, Athen, 1908, Tafelband, XXXVI, 2, Textband, p. 247-252) résume l'essentiel de ces découvertes. La dernière édition du *Manuel d'archéologie grecque* de Charles Picard (Le IV° siècle, p. 1225: *Les ex-voto de l'Asclépiéion d'Athènes*) ne contient pas de remarque relative au N° 1332. Au musée d'Athènes, ces ex-voto ne sont plus exposés.

Paul Girard, dans un article consacré à ces fouilles [2], a montré tout l'intérêt de la découverte de cet ex-voto pour l'histoire de la médecine. Parmi les noms qu'on y relève, deux sont identiques à des noms de médecins de *l'école dogmatique*. Galien, en énumérant les médecins de cette école, nomme conjointement, à quatre reprises, un Mnésithée et un Dieuchès:

1. *Methodus medendi*, t. X, p. 28, ed. Kühn, Mnésithée, Dieuchès (Fr. 4).
2. *Methodus medendi*, t. X, p. 462, ed. K., Mnésithée, Dieuchès (Fr. 6).
3. *De venaesectione*, t. XI, p. 163, ed. K., Dieuchès, Mnésithée (Fr. 5).
4. *In nat. hom. Hippocratis librum*, C.M.G., V, IX, 1, p. 69 (Fr. 7), Mnésithée, Dieuchès.

Selon Girard, une telle coïncidence ne saurait être fortuite, et le Mnésithée et le Dieuchès de l'ex-voto ne sont autres que les médecins cités par Galien. Grâce à cette trouvaille, on peut désormais situer les deux médecins au 4° siècle [3].

Ces conclusions furent généralement admises [4]. Aussi bien K. Deichgräber [5], auteur de l'article *Mnesitheos* de la R.E., que Hans Hohenstein, dans sa dissertation, prirent cette estimation chronologique comme cadre d'exposition des doctrines de Mnésithée [6].

Jaeger fut le premier à critiquer l'identification des personnages de l'ex-voto aux médecins nommés par Galien. Ses raisons n'étaient pas directement liées à une étude des fragments de Mnésithée. Aussi convient-il de les exposer brièvement. Ce philologue a consacré à

---

[2] Paul Girard, *Ex-voto à Esculape trouvés sur la pente méridionale de l'Acropole*, Bulletin de correspondance hellénique, t. II, 1878, p. 65-94.

[3] Pausanias mentionne le tombeau de Mnésithée, non loin du Céphise (Fr. 1). Voir Paul Girard, *L'Asclépiéion d'Athènes*, Paris, 1881.

[4] Jusqu'à Paul Girard, on situait volontiers Mnésithée au 3° siècle: J. A. Fabricius (*Bibliotheca graeca*, ed. Hambourg, 1726, t. XIII, p. 341) ne se prononce pas sur ce point; Daniel Le Clerc, *Histoire de la médecine*, Amsterdam, 1702, en fait un contemporain d'Erasistrate; par contre J. H. Schultze, *Historia medicinae*, Lipsiae, 1728, le considère comme contemporain d'Aristote; Littré, *Hippocrate*, t. I, p. 77, le situe au 3° siècle comme exégète d'Hippocrate; Max Wellmann (Art. *Elefant* de la R.E.), en raison du témoignage de Galien sur l'anatomie de l'éléphant, suggère la date de 300.

[5] R.E. t. XV, col. 2281 (1932).

[6] *Op. laud.*

Dioclès de Carystos [7] une étude au terme de laquelle il a renoncé à dater ce médecin du 4° siècle, ainsi qu'avait cru l'établir Max Wellmann [8], premier éditeur de ses fragments. D'après Jaeger, la lignée des médecins de l'école dogmatique, à laquelle appartiennent Dioclès, Mnésithée, Dieuchès, ne s'étendrait pas de l'époque de Platon à celle des aristotéliciens et des stoiciens du 3° siècle, mais elle dépendrait avant tout de l'aristotélisme [9].

Dans les quelques notes qu'il a consacrées à Mnésithée [10], Jaeger a souligné le caractère aristotélicien de certains de ses fragments [11]. L'hypothèse faite par Deichgräber et Hohenstein d'une influence de Dioclès sur Mnésithée [12] s'avérait naturellement inconciliable avec la datation proposée par Jaeger pour Dioclès (3° siècle). Mais la modification de la date de Mnésithée semblait impossible, du fait des limites chronologiques imposées par l'ex-voto. Afin d'éliminer cette difficulté, Jaeger a suggéré de voir dans les personnages de ce monument, non pas les fils des médecins nommés par Galien, mais leurs pères, en tablant sur l'existence de familles de médecins et sur la coutume de donner au petit-fils le nom du grand-père [13].

On examinera plus loin les doctrines en jeu pour déterminer les relations éventuelles de celles de Dioclès et de Mnésithée, et pour établir en quel sens Mnésithée dépend de l'aristotélisme. Pour s'en tenir à l'ex-voto, si l'hypothèse de Jaeger est plausible dans le cas de Dieuchès, elle semble bien ne pas pouvoir s'appliquer à celui de Mnésithée. En effet, l'examen de la disposition des noms dans les couronnes de l'ex-voto permet d'associer les noms de Mnésithée et de Dieuchès de deux manières. On peut les rapprocher au niveau des pères des personnages du cortège, ou, au contraire, constituer un couple avec Dieuchès, père d'Epeuchès et de Diacritos, et Mnésithée, fils de Mnésithée. En supposant, avec Jaeger, que les médecins cités par Galien soient les fils des personnages de l'ex-voto, on reste bien

[7] *Diokles von Karystos*, Berlin, 1938.

[8] *Op. laud.*

[9] W. Jaeger, *Aristotle. Fundamentals of the history of his development*, Oxford, 1960 (la première édition est de 1923). Voir dans les traductions anglaises l'appendice I: *Diocles of Carystus, a new pupil of Aristotle.*

[10] L'index du *Diokles von Karystos* en donne la référence. Consulter les opuscules rassemblés dans *Scripta minora*, t. II, p. 235, *Die Zeit des Mnesitheos von Athen.*

[11] En particulier, les fragments 10 et 11, pour l'usage qui y est fait des termes *genre* et *espèce*.

[12] Elle concernerait la diététique, la théorie des humeurs, et l'idée de l'influence des saisons sur les humeurs.

[13] *Diokles von Karystos*, p. 226, n. 2.

dans le cadre de la règle qui permet d'attribuer à Epeuchès ou à Diacritos un fils nommé Dieuchès, comme son grand père [14], mais on fait apparaître le nom de Mnésithée trois générations de suite: le cas est trop peu courant pour qu'on fonde un argument sur lui sans l'avoir justifié par d'autre preuves.

B. Les listes de médecins

On a dit la valeur que Paul Girard accordait à la présence dans les listes de médecins cités par Galien du couple de noms *Mnésithée, Dieuchès*. Il convient de chercher maintenant la manière dont ces noms se présentent dans ces listes, abstraction faite de toute autre donnée. Celles qui comportent le nom de Mnésithée et celui de Dieuchès sont de deux sortes. Dans les unes, Mnésithée et Dieuchès figurent avec d'autres médecins comme membres d'une même école; dans les autres, les noms de tous ces médecins sont, de plus, associés à des noms de philosophes.

1. Les listes du premier type ont leur modèle dans une énumération du Prologue du Livre I du *de Medicina* de Celse [15], dans laquelle ne figurent d'ailleurs ni Mnésithée ni Dieuchès. Mais l'auteur d'un texte assez proche du *de Medicina*, l'*Introductio seu medicus* [16], édité depuis longtemps avec les œuvres de Galien, inclut Mnésithée dans une liste analogue à celle de Celse.

---

[14] Sterling Dow, *Two families of athenian physicians*, Bulletin of the history of medicine, t. XII, 1942, p. 18-26.

[15] *Corpus medicorum latinorum, I.A. Cornelii Celsii*, rec. F. Marx, 1915; Celsus, *de Medicina*, ed. W. G. Spencer (col. Loeb), 3 vol., précieux pour ses index finaux et ses tableaux de comparaisons de textes; Max Wellmann, *A. Cornelius Celsus, Eine Quellenuntersuchung*, Philologische Untersuchungen, t. XXIII, 1913; O. Temkin, *Celsus „On medicine" and the ancient medical sects*, Bulletin of the history of medicine, t. III, 1935, p. 249 sq., nuance les conclusions de Wellmann touchant l'originalité de Celse et insiste sur l'influence de Thémison, par rapport à celle d'Asclépiade de Bithynie; Società italiana di Storia della Medicina, *Fonti celsiana*, Roma, 1958.

[16] Celse nomme: *Hippocrate, Dioclès, Praxagoras, Chrysippe, Hérophile, Erasistrate*. L'exposé de l'*Introductio* s'apparente assez étroitement à celui des rubriques 12 à 16 des *Definitiones* du Ps. Galien (t. XIX, p. 353, ed. Kühn). A ce propos, voir Max Wellmann, *Quellen für das System der Pneumatischen Schuler*, § 2, Philologische Untersuchungen, 1895, p. 65. On retrouve l'essentiel de cette présentation (liste en moins) dans le *De sectis ad eos qui introducuntur* de Galien (t. I, p. 64 sq. Kühn, ou *Scripta minora*, ed. Helmreich, t. III, p. 1 sq., Leipsig, 1893) ainsi que dans le *De Optima secta ad Trasybulum* du même auteur (t. I, p. 106-323, Kühn). Ces deux opuscules ont été traduits par Daremberg (*Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, Paris, 1856, t. II, p. 376 et 398 sq.).

Liste N° 1: Hippocrate, Dioclès, Praxagoras, Hérophile, Erasistrate, Mnésithée, Asclépiade (Fr. 2)[17].

Tous ces médecins forment la secte ou école qualifiée de λογική ou de δογματικός, termes dont les équivalents français, *rationnel, rationaliste, dogmatique*, ne rendent que très imparfaitement le sens. Ces mots évoquent la rigidité mentale et l'étroitesse scholastique. De plus, ils qualifient des controverses d'école relative aux théories de la connaissance, sans rien suggérer de l'entreprise réelle de recherches, la foi dans le savoir et sa nécessité pour la médecine, qui caractérise les principaux membres de cette école. L'auteur de l'*Introductio* personnalise, par ce moyen, un exposé qui se veut, à la fois, un raccourci d'histoire de la médecine et une classification des principales écoles. Il en distingue trois principales, la rationaliste, l'empiriste, la méthodiste. D'après lui, les deux dernières dérivent de la première par l'effet d'une dissidence. Philinon de Cos (250 av. J.C.), en se séparant de son maître Hérophile, a fondé la secte empiriste. La sécession de Thémison, disciple infidèle d'Asclépiade de Bithynie, a donné naissance à la secte méthodiste. Chacune de ces écoles se définit par une conception du genre de connaissance nécessaire à la pratique de la médecine. Aux termes de cette analyse, l'opposition de ces sectes reflète celle des grandes théories philosophiques de la connaissance du 3° et 2° siècle, particulièrement celle du dogmatisme et du sceptisme[18].

Galien, en deux occasions, utilise le même qualificatif de λογική. Les deux listes suivantes se rattachent ainsi directement à la première:

Liste N° 2: Dioclès, Pleistonicos, Dieuchès, Mnésithée, Praxagoras, Philotime, Hérophile, Asclépiade (Fr. 5).

Liste N° 3: Hippocrate, Dioclès, Pleistonicos, Praxagoras, Philotime, Mnésithée, Erasistrate, Hérophile (Fr. 8).

Ces énumérations ont toutes les apparences d'une véritable succession (διαδοχή) de médecins. On ne doit pourtant pas s'en

[17] Il est dommage que Wellmann, dans son édition des fragments de Dioclès (Fr. 3, p. 117) ait coupé quelques mots du texte, ceux qui désignent Hippocrate comme le fondateur de la secte rationaliste et comme son premier chef. F. Steckerl (*op. laud.* Fr. 1, p. 44), et Hohenstein (*op. laud.*), qui ont aussi adopté la même coupure du texte, font ainsi disparaître les indices des options historiques de son auteur.

[18] Pour les détails de cette analyse, voir Celse, *prologue I* § 13sq. et Galien, *De sectis*, t. I, p. 65 sq. Kühn. Pour le scepticisme, consulter C. J. de Vogel, *Greek Philosophy*, t. III, *The hellenistic-roman period*, Leiden, 1959, ch. 22, p. 184-230; sur l'école empirique, K. Deichgräber, *op.laud.*

dissimuler les artifices. L'inclusion d'Hippocrate dans la secte n'est pas le moindre [19]. De plus, d'un nom à l'autre, le temps n'est pas continu: ainsi, d'Hippocrate à Dioclès, l'intervalle est indéterminé, Erasistrate et Asclépiade sont distants de deux siècles. Enfin les relations réciproques des membres de la secte ne sont aucunement suggérées. En particulier ces listes n'apprennent pas mieux de quelle façon les autres médecins ont été les continuateurs d'Hippocrate, qu'elles ne laissent voir les relations de maître à élève ou de compagnonnage entre ceux-ci.

En ce qui concerne les théories générales, le trait commun des médecins de cette secte est leur antagonisme à l'empirisme et leur adhésion au principe d'une médecine fondée sur la connaissance rationnelle. Mais cela ne suffit pas à garantir toute une unité doctrinale. Erasistrate était proche de Straton de Lampsaque [20], Asclépiade de Bithynie usait d'hypothèses inspirées de l'atomisme d'Héraclide le Pontique [21]. On peut alors mesurer tout ce qui pouvait opposer ces deux médecins à ceux qui se réclamaient de l'aristotélisme et du stoïcisme. Ici donc les positions communes ne sont pas exclusives de divergences très profondes, et toute affirmation de dépendance de l'un des membres de la secte à l'égard d'un autre exige des vérifications de fait complémentaires.

2. Les passages dans lesquels Galien explicite les attaches philosophiques des médecins de la secte rationaliste, et, plus généralement, des anciens médecins, forment le deuxième groupe de listes. Celui-ci illustre le projet d'enrichir constamment la pratique de la médecine par une connaissance systématique de la nature, en un procédé qui consiste à associer des noms de philosophes à ceux des médecins déjà cités. On peut retenir les listes suivantes:

Liste N° 4: Athénée, Mnésithée, Dioclès, Pleistonicos, Hippocrate,

---

[19] Il ne nous appartient pas de discuter ici dans quelle mesure l'opposition du dogmatisme et de l'empirisme constitue un bon moyen d'analyse de la pensée hippocratique. On ne doit pas oublier que, face aux dogmatiques, les empiristes revendiquaient, eux aussi, Hippocrate comme fondateur et chef de leur secte. Galien leur reproche vivement leur impudence (t. XVIII A, p. 524, Kühn).

[20] Art. *Erasistratos*, R. E.

[21] Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, III, 32; Sur Asclépiade, Art. *Asklepiades* de la R.E., t. I, col. 1632; Meyer—Steineg, *Das medizinische System der Methodiker*, Jaener medizin-historische Beiträge, 7-8; T. Clifford-Allbutt, *Greek medicine in Rome*, 1921; Art. *Methodiker* de la R.E., Suppl. VI, col. 358-373 par L. Edelstein.

Philistion, Platon, Aristote, Théophraste, Chrysippe, Zénon (Fr. 3)[22].

Liste N° 5: Platon, Aristote, Théophraste, Les Stoïciens, Hérophile, Philotime, Praxagoras, Erasistrate, Dioclès, Mnésithée, Dieuchès Philistion, Pleistonicos, Hippocrate (Fr. 4).

Liste N° 6: Dioclès, Mnésithée, Dieuchès, Athénée et les meilleurs philosophes (Fr. 6).

Liste N° 7: Dans le cercle de Théophraste, d'Aristote, de Mnésithée (Fr. 14)[23].

Liste N° 8: Platon, Aristote, Théophraste, leurs disciples, et les anciens médecins, Dioclès, Pleistonicos, Mnésithée, Praxagoras, Philotime, Hérophile (Fr. 15).

Liste N° 9: Aristote, Théophraste, Chrysippe, Mnésithée, (Fr. 9 bis). En comparant ces listes les unes aux autres, on voit Mnésithée y occuper trois positions différentes:

a) Après le groupe Praxagoras, Hérophile, en dernière place de la série des médecins anciens, avant Asclépiade de Bithynie ou Athénée (Listes N° 1, 3, 4, 6). A prendre ces données à la lettre, on serait amené à situer Mnésithée, au plus tôt, au 3° siècle.

b) Dans le groupe Dioclès, Praxagoras, avant Dioclès (Liste 5).

c) Dans le groupe Dioclès, Praxagoras, entre Dioclès et Praxagoras (Listes 2 et 8).

Ces variations, dans l'ordre d'énumération des médecins, sont-elles le fait de l'ignorance, de l'indifférence à la chronologie? Relèvent-elles, au contraire, de divergences réelles d'appréciations historiques?

[22] Dans ce passage, Galien justifie l'appui que les médecins doivent prendre sur le savoir, en des termes, qui peuvent passer pour l'écho des deux textes, dans lesquels Platon, lui-même, fait déjà état d'une tradition de la médecine savante. L'argument fondamental adressé par Galien à Thémison (*Sans avoir découvert avec précision la nature du corps, il n'est pas possible de déceler les différences des maladies, ni de trouver des remèdes convenables*) rappelle la leçon du *Phèdre* 270 B (dans *l'une et l'autre — médecine et rhétorique — on doit procéder à l'analyse d'une nature, dans la première, celle du corps .... si l'on veut au lieu de se contenter de la routine et de l'expérience, recourir à l'art pour administrer à l'un remède, à l'autre régime*, trad. Robin). La fin du passage du Galien (*non pas décrétant comme des tyrans*) rappelle très précisément les *Lois*, IV, 720 C.

[23] Le passage correspondant à la liste N° 7 a eu un sort malheureux pour Mnésithée. Galien cite, en remontant peut être le cours du temps comme il le fait certainement dans les Listes N° 4 et N° 5, *Théophraste, Aristote, Mnésithée*. Bonitz (*Index aristotelicus*, art. χύμος) cite ce passage, en intervertissant les noms de Théophraste et d'Aristote et efface celui de Mnésithée. Le nom de Mnésithée aurait pu figurer une seconde fois dans le même article, si Bonitz avait cité Ps. Galien, *Definitiones*, XIX, p. 457 Kühn, dont il se borne à donner la référence (Fr. 12 de Mnésithée).

Il est difficile de le dire. Les deux témoignages qui accordent, l'un à Mnésithée, l'autre à Dioclès, une primauté dans l'interprétation et dans la systématisation de l'hippocratisme, sont loin de simplifier le problème [24]. En tout état de cause, un fait semble constant. S'il arrive à Galien de citer Mnésithée sans Dieuchès, et, une fois, Dieuchès sans Mnésithée, il juxtapose toujours leurs noms dans les listes où il nomme les deux médecins [25]. La chose est remarquable et peut se comparer à la fixité de l'association des noms de Praxagoras et de Philotime dans les mêmes textes [26]. On peut l'interpréter comme l'appartenance à un même groupe ou comme une relation de maître à élève. Pourtant, il ne faut pas surestimer la valeur de ce genre d'indice. En effet, la variabilité de position, dans ces mêmes listes, du nom de Pleistonicos, plus souvent associé à celui de Dioclès qu'à celui de son maître, Praxagoras,[27] montre assez les limites de l'enseignement qu'on peut tirer de ce genre de données. Et c'est bien aux données de l'ex-voto que le couple des noms de Mnésithée et de Dieuchès doit de se détacher clairement des listes qu'on vient d'examiner.

C. Le témoignage d'Athénée sur Dieuchès et Numénius d'Héraclée

Athénée a conservé le souvenir d'un Numénius d'Héraclée, élève d'un médecin Dieuchès. En dehors des deux références du *Banquet des Sophistes* [28], Numénius n'est mentionné que par deux scholies de Nicandre [29]. On le situe au 3° siècle. Si le Dieuchès dont il est l'élève est bien le compagnon de Mnésithée, et non, comme on en a suggéré la possibilité [30], le personnage correspondant à une statue dont on a

---

[24] Voir Fr. 9, 10 et 11 de Mnésithée.

[25] Mnésithée sans Dieuchès: Fr. 2, 10, 3, 15, 9 et 9 bis; Dieuchès cité sans Mnésithée: Fr. 6 de Dieuchès; Mnésithée et Dieuchès cités l'un à côté de l'autre: Fr. 4, 5, 6, 7 de Mnésithée.

[26] Galien, *Methodus medendi*, t. X, p. 28, Kühn (Fr. 4 de Mnésithée). Pour les nombreux passages de Galien, dans lesquels Praxagoras et Philotime figurent côte à côte, voir Fr. Steckerl, *op. laud.*, passim.

[27] Celse (*Prologue I*, § 4) indique que Pleistonicos est l'élève de Praxagoras.

[28] En 5 A, Numénius est cité comme un auteur de descriptions de repas et comme l'élève d'un Dieuchès. En 13 B, il est cité comme l'auteur d'une *Halieutique*, ou l'art de la pêche. F. Susemihl, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, 1891-1892, donne quelques renseignements sur Numénius.

[29] Le scholiaste des *Thériaques* de Nicandre (vers 237 et 637) le cite comme auteur de *Thériaques*.

[30] Athénée, ed. Desrousseaux, I, p. 180, note 3.

trouvé la base à Delphes, portant l'inscription *Dieuchès de Cos*, on pourrait, à son propos, appliquer l'artifice imaginé par Jaeger, et supposer qu'il est le fils de Diacritos ou d'Epeuchès. On le situerait ainsi à la fin du 4° siècle ou au début du troisième.

D. La mention de Mnésithée par Alexis

Alexis a raillé Mnésithée, c'est du moins ce qui ressort de la reconstitution d'un quatrain des *Convives* par R. Porson [31]. Les indications chronologiques qu'on peut tirer de cette mention sont imprécises, car la carrière du comique fut extrêment longue. D'après la table donnée par T. B. L. Webster [32], cette pièce ne semble pas avoir donné lieu à des tentatives de datation. Mais comme les limites extrêmes des pièces attribuées à Alexis, et datées, se situent entre 370/360 et 280/270, l'allusion des *Convives* peut concerner aussi bien le personnage de l'ex-voto que son père.

E. La scholie d'Oribase

En marge de l'extrait 37 des *Livres incertains* d'Oribase, tiré d'un écrit de Mnésithée sur l'éducation du jeune enfant, un scholiaste a indiqué que cet extrait provenait d'une lettre adressée à un certain Lukiskos [33]. Il se trouve qu'un athénien, archonte en 344/343 a porté ce nom. Deichgräber et Hohenstein ont cru pouvoir identifier le destinataire de la lettre à l'archonte, sans ajouter d'autres preuves à la concordance de cette indication avec les données chronologiques de l'ex-voto. Par contre, Jaeger, sans justifier, lui aussi, son assertion par des raisons complémentaires, a affirmé que ce Lukiskos, destinataire de la lettre, ne pouvait être l'archonte. Personne n'a cherché à tirer de l'analyse de l'écrit de Mnésithée des raisons susceptibles de confirmer ou d'infirmer cette identification. L'entreprise méritait pourtant d'être tentée, comme on le verra plus loin. Le Mnésithée qui se serait ainsi adressé à l'archonte Lukiskos, aurait plus de chances d'être le personnage de l'ex-voto que son père.

Que retenir de ces témoignages? Deux d'entre eux, les listes de

[31] Voir le fragment 21 de Mnésithée, et l'historique de cette reconstitution dans le chapitre IV, p. 57.

[32] T. B. L. Webster, *Studies in later greek comedy*, Manchester, 1953, p. 239-241, *Chronological table*.

[33] Voir le texte de cette scholie, au Fr. 20 de Mnésithée.

Galien et la mention d'Alexis n'apportent pas d'élément décisif de datation. L'intérêt des listes de médecins est plus d'ordre doxographique que d'ordre chronologique. La référence d'Alexis atteste que la renommée de Mnésithée avait dépassé les limites des cercles professionnels pour atteindre un public plus vaste. Outre les mérites particuliers de ce médecin, éminent entre tous, aux dires de Galien, ce fait tient peut être à la présence dans son œuvre d'écrits de vulgarisation destinés à un public cultivé, dont on possède encore quelques échantillons. S'il s'avérait que la *Lettre à Lukiskos* a pu être adressée à l'archonte athénien, on aurait une raison assez précise de considérer Mnésithée comme un médecin du milieu du 4° siècle. Indirectement, la dette méthodologique, que Galien lui attribue à l'égard de Platon, interdit de le situer très haut dans le 4° siècle. Si Mnésithée, l'auteur des fragments, ne faisait qu'un avec le personnage de l'ex-voto, il pourrait être soit l'élève de Dieuchès, père d'Epeuchès et de Diacritos, soit son maître, comme on l'a vu plus haut. Il reste à découvrir comment l'analyse des fragments peut confirmer ces hypothèses.

CHAPITRE II

L'ÉTAT DES FRAGMENTS DE MNÉSITHÉE ET DE DIEUCHÈS

A. Remarques sur la manière d'aborder l'étude des fragments

La polémique n'est sans doute pas le meilleur moyen de favoriser la connaissance d'un auteur marginal. A cet égard, la hâte mise par Jaeger à réfuter les thèses de Deichgräber et de Hohenstein, la brièveté de sa réfutation n'ont pas contribué à éclairer le sujet. L'influence de Dioclès sur Mnésithée avait été si nettement affirmée par Deichgräber et Hohenstein, que la nouvelle datation de Dioclès par Jaeger exigeait une reprise du problème. Il est remarquable que Jaeger n'a pas cherché à remettre en cause l'affirmation de cette dépendance ou même à la vérifier. Pourtant deux issues permettaient d'échapper à ce non-sens chronologique: la première consistait à modifier la date de Mnésithée, de manière à conserver la possibilité temporelle de sa dépendance à l'égard de Dioclès, la seconde, à récuser la réalité de cette influence.

Dioclès est assurément un auteur de première importance, ne serait-ce qu'en raison de la quantité de témoignages et de vestiges qu'on possède sur lui (193 fragments, dans l'édition Wellmann). Mais la confrontation globale de ses fragments avec ceux de Mnésithée suggère quelques réflexions. Tout d'abord, les thèmes s'articulent assez différemment chez les deux auteurs. Ainsi, il n'y a pas d'équivalent chez Mnésithée des fragments de physiologie (Fr. 7 à 22 Wellmann), d'anatomie (Fr. 23 à 29 W.), de gynécologie (Fr. 169 à 184 W.) de Dioclès. Les témoignages relatifs à la thérapeutique de Mnésithée sont peu de chose, comparé à ce qu'on sait de celle de Dioclès (Mnésithée Fr. 49 à 52, Dioclès Fr. 37 à 110). En revanche, l'œuvre diététique de Mnésithée est, on s'efforcera de l'établir plus loin, beaucoup plus complexe et originale qu'on l'a laissé entendre.

D'autre part, les arguments invoqués pour justifier l'influence de Dioclès sur Mnésithée, font valoir leur commun intérêt pour des notions comme celle d'*humeur*, une synthèse de la *pathologie humorale* et de la *cosmologie*, l'importance accordée à la *diététique* [1]. A y regarder de plus près, on en vient pourtant à douter que ce genre

[1] Voir Fr. 11, et Fr. 21 et 47 de Mnésithée.

de références constitue, à lui seul, une preuve de dépendance entre deux auteurs. Car ces thèmes sont choses si répandues dans la médecine ancienne qu'il serait surprenant de ne pas les retrouver, sous une forme ou une autre, chez deux médecins appartenant à cette sphère historique. Pour parler avec certitude de dépendance, il eût fallu dépasser le domaine des généralités et mettre en évidence des similitudes spécifiques de doctrines. Et, malheureusement, il se trouve que les textes invoqués pour montrer l'influence de Dioclès sur Mnésithée appartiennent au groupe des fragments doxographiques. Ce sont les affirmations à l'appui desquelles Galien invoque le consensus des médecins de la secte rationaliste [2], et, comme on l'a montré plus haut, il est délicat de passer, sans raison complémentaire, de la constatation de ce consensus à l'affirmation d'une similitude générale des doctrines.

Enfin, l'imputation d'aristotélisme faite par Jaeger, simplement fondée sur l'emploi par Galien (Fr. 10) des termes γένος, εἶδος, sans recherche parallèle de traces effectives d'aristotélisme dans les connaissances d'histoire naturelle de Mnésithée, affaiblit considérablement la portée de l'argument de Jaeger, et revient, une fois de plus, à accorder davantage de crédit aux fragments doxographiques qu'aux restes mêmes des œuvres.

Deichgräber et Hohenstein ont probablement fait à ce groupe de fragments une place excessive dans l'exposé de la doctrine de Mnésithée. Un tel choix a l'inconvénient, semble-t-il, de mettre au premier plan les aspects conventionnels de celle-ci, au détriment de l'exploration de ses éléments plus originaux. Dans le cas de Mnésithée et de Dieuchès, on a la chance de posséder une quantité appréciable d'extraits et de citations qui forment un excellent matériau d'analyse. Hohenstein n'a pas cru devoir reproduire le texte de tous les fragments de Mnésithée [3]. Bien que cette omission

[2] Fr. 2: Appartenance de Mnésithée à l'école dogmatique; Fr. 3: Nécessité de fonder la médecine sur la connaissance de la nature; Fr. 4: Connaissance des maladies fondamentales; Fr. 5: Pratique de la saignée; Fr. 6: Les qualités élémentaires; Fr. 7: La pratique de l'anatomie; Fr. 15: Affirmation globale sur le rôle des humeurs dans la genèse des maladies; Fr. 6 de Dieuchès: La connaissance des remèdes.

[3] Hohenstein renvoie au C.M.G. pour: a) Oribase, VIII, 38, Mnésithée sur les lavements (Fr. 52); b) Galien, *De alimentorum facultatibus*, Fr. sur les propriétés alimentaires des parties des plantes, et sur les propriétés des blés vêtus (Fr. 24 à 29). Il a omis d'ajouter à ces derniers passages un texte (paru dans le même volume) du *De Victu attenuante* (Fr. 29); c) Oribase, II, 67-68, sur les propriétés des graines et celles des quadrupèdes. Hohenstein, qui a reproduit un extrait de Mnésithée de Cyzique, a laissé un extrait des *Livres incertains* d'Oribase sur la proportion des parties du corps et la prédisposition aux maladies (Fr. 17).

s'explique par le renvoi aux éditions, récentes en 1935, de certains volumes du *Corpus medicorum graecorum*, le procédé n'est, assurément, pas sans dangers. Car un texte mentionné par simple référence risque bien de tomber dans l'oubli, ou, tout au moins, de ne pas être systématiquement utilisé. Aussi la reproduction intégrale de tous les fragments paraît-elle une condition indispensable de leur connaissance, dans la mesure où rien ne peut remplacer la lecture très attentive que requiert ce genre de documents.

B. Aperçu des extraits et citations de Mnésithée et de Dieuchès

Galien (Fr. 25, 27, 29), Athénée (Fr. 22, 28, 30 à 38, 41, 42, 45, 46), Oribase (Fr. 17, 20, 26, 39, 49, 52), Etienne d'Athènes (Fr. 11) ont transmis des textes, modifiés, sans doute, par des abréviations [4] et des remaniements divers, mais, non pas au point d'avoir perdu tout rapport avec l'original. Evoquons en les principaux aspects.

1. *L'exposé conservé par Etienne d'Athènes*

Dans le premier chapitre de sa *Thérapeutique à Glaucon* [5], Galien évoque la dualité du savoir médical, qui est inséparablement connaissance de la nature commune de tous les hommes et aussi de la singularité de chaque patient. Il définit la Thérapeutique comme l'art de déterminer la qualité et la quantité [6] des remèdes, leur mode d'application, et, opération plus délicate, le moment favorable pour leur prescription. Il indique que, si la qualité et le mode d'application relèvent de la connaissance générale, en revanche, la quantité et le moment opportun s'évaluent par un acte de connaissance singulière, qui échappe à la représentation conceptuelle, aussi bien qu'à l'expression verbale et à l'enseignement théorique. Mais Galien ne professe pas pour autant qu'on doit renoncer à la connaissance générale. Et pour en montrer la nécessité, il expose le cas des médecins qui voient un malade pour la première fois, bien forcés, pour établir leur diagnostic et leurs prescriptions, de recourir à la connaissance théorique des déterminations communes des maladies. Pour patronner cette défense du savoir théorique, il invoque le

[4] On peut observer le devenir de la même source chez deux auteurs différents en comparant les citations sur les pains, présentées par Athénée et Galien (Fr. 27 et 28), ou celles d'Athénée et d'Aulu-Gelle sur les propriétés des vins (Fr. 46 et 47).

[5] Galien, t. XI, p. 1 sq. Kühn.

[6] La *quantité* et la *qualité* représentent respectivement la *dose* convenable et les *propriétés* du remède.

témoignage d'Hippocrate et celui de Mnésithée. A ce dernier, il attribue une méthode qui n'est autre, d'après lui, qu'une application de la méthode platonicienne de division au domaine propre de la médecine.

Le commentaire d'Etienne d'Athènes à ce texte apporte un complément précieux [7]. Etienne commence par gloser la phrase du texte de Galien qui précède immédiatement celle qui constitue le début du Fr. 10 de Mnésithée („C'est là l'avantage de celui qui connait l'art sur ceux qui ne le connaissent pas". Début du Fr. 10: „Et quel est cet avantage?"). Puis il évoque un mot de Platon („Je n'appelle pas art une chose dépourvue de raison" [8]), et précise que ceux qui ne connaissent pas l'art comme doctrine le pratiquent en aveugles, à l'inverse de ceux qui sont armés des méthodes hippocratiques. Enfin, par une citation partielle, mais exacte, du début du *Pronostic* [9], il indique que la supériorité de celui qui connait l'art confirme son crédit. Il reprend le texte de Galien, redisant que le discernement de la maladie et celui du traitement résultent nécessairement d'un savoir, lui même inséparable d'une méthode. Et pour justifier l'affirmation selon laquelle Mnésithée a, le premier, systématisé l'enseignement hippocratique par la méthode

---

[7] Après Littré (*Hippocrate*, t. I, p. 77, 1839), Daremberg (*Œuvres .... de Galien*, 1856, t. II, p. 707, n. 1) a signalé l'importance de ce texte et promis, sur le système de Mnésithée, une étude qui ne semble pas avoir vu le jour. Etienne d'Athènes est un disciple de Théophile, l'auteur du *De hominis fabrica libri VI* (ed. Greenhill, Oxford, 1842) et d'autres opuscules, édités par Ermerins (*Anecdota medica graeca*, Lugduni Batavorum, 1840), par Ideler (*Physici et medici graeci minores*, Berolini, 1841) et par Dietz (*Scholia graeca in Hippocratem et Galenum*, Regimonti Prussorum, 1834). On doit à Etienne un *Commentaire aux Aphorismes d'Hippocrate* (*Scholia graeca* t. II, p. 236-344), un *Commentaire de la Thérapeutique à Glaucon* de Galien (*Ibid.* t. I) et une exposition alphabétique de remèdes (*Alphabeticum empiricum sive Dioscoridis et Stephani Atheniensis .... de remediis expertis*, ed. G. Wolf, 1581). Le *Commentaire de la Thérapeutique à Glaucon* a été d'abord connu par la traduction latine de Gadaldini (*Stephani Atheniensis ....* Venetiis, 1554). Pour tous ces auteurs, consulter H. Diels, (*Die Handschrift der griechischen Ärzte*, Abhandlungen der königlich-preüssischen Akademie der Wissenschaften, 1906, t. II), qui donne avec la liste des manuscrits, la référence des principales éditions. Pour Etienne d'Athènes, p. 97.

[8] Dietz, *Scholia graeca*, I, p. 238: 'Ατέχνους μέν φησι τοὺς ἀλόγως μετιόντας τὴν τέχνην, καθὸ καὶ ὁ Πλάτων ἐμφαίνει λέγων τέχνην δ' ἐγω, οὐ καλῶ, ὃ ἂν εἴη ἄλογον πρᾶγμα, τέχνιτας δὲ, τοὺς ταῖς 'Ιπποκρατείαις μεθόδοις κατὰ τῶν νοστημάτων ὁπλιζομένους. L'allusion à Platon ne vise sans doute pas le *Phèdre*, comme le suggère Dietz, dans une note de son édition, mais plutôt une formule comme celle du *Banquet* 202 A: ἄλογον γὰρ πρᾶγμα πῶς ἂν εἴη ἐπιστήμη.

[9] *Scholia graeca*, t. I, p. 238,23 sq.: προγινώσκων γὰρ καὶ προλέγων παρὰ τοῖς νοσέουσι τά τε παρόντα καὶ τὰ προγεγονότα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι, πιστεύοιτ' ἂν γινώσκειν τὰ τῶν νοσέοντων πράγματα.

platonicienne de division, il cite une sorte de résumé de son enseignement médical. On en circonscrit bien les limites, car la fin de ce résumé se marque par un retour du commentaire d'Etienne à la partie du texte de Galien qui suit immédiatement les derniers mots du Fr. 10. Etienne redit en effet avec Galien: „Il serait ridicule de prétendre t'enseigner ce que tu sais depuis si longtemps pour l'avoir appris de Platon" [10].

Le texte du résumé de Mnésithée n'est malheureusement pas intact, et l'on y a discerné trois lacunes [11]. Gadaldini a noté la première (Fr. 11, l. 40) entre la distinction des humeurs en originelles et acquises et la mention de l'influence des saisons sur leur état. On lit, en effet, après l'énumération de l'humeur qui prédomine en chaque saison: „Le lieu et la forme du régime ont même pouvoir que les saisons et les âges" (Ms. A). Schoene, en corrigeant le texte („Le lieu, la forme du régime, les âges ont le même pouvoir que les saisons".) évite sans doute de constater une lacune à cet endroit du texte. Il n'en reste pas moins qu'on n'y trouve aucun développement relatif à l'influence du lieu, du régime et de l'âge sur l'état des humeurs. Les deux autres lacunes sont mentionnées, l'une par Gadaldini, après le mot corps (l. 47), l'autre par Schoene (l. 51), dans le second membre de l'opposition des facteurs psychiques, qui déterminent l'état des humeurs. Etienne, on l'a dit, cite ce résumé afin d'illustrer ce que Galien affirme de l'utilisation de la méthode de division par Mnésithée. L'une des corrections de Schoene est inspirée par le souci d'en souligner la forme diairétique, en sauvegardant le balancement des *soit* .... *soit* qui structurent le développement. A la ligne 36, le texte du Ms. A réclame une amélioration pour être compris: ἀλλὰ καὶ τούτων ἕκαστον αὖθις αἰτίων γένεται. Gadaldini, de son propre aveu (*Scholia graeca*, t. I, p. 345), avait corrigé le texte d'après son sens général. Et son amendement n'est certes pas infidèle à la doctrine exposé par Mnésithée. Le *ab aliis rursus causis fieri* rend un <ὑπ' ἄλλων> αἰτίων plausible. De fait, dans tout ce résumé, les

[10] *Scholia graeca*, t. I, p. 240, 2-8, Dietz.

[11] Sur la tradition manuscrite, Dietz (t. I, p. 232, en note) indique qu'il se réfère à l'*Ambrosianus L 110*, seul témoin du texte à sa connaissance. H. Schoene (Göttingische Gelehrte Anzeigen, t. 162, 1900, p. 660-661), dans un compte-rendu des *Hippokratischen Untersuchungen* de Fredrich, à propos du chapitre de ce livre sur les tempéraments, a donné, du passage d'Etienne sur Mnésithée, un texte amendé. Mais, il n'en propose aucune exégèse particulière; Gudmund Björk, *Remarques sur trois documents médicaux de la bibliothèque de Leyde*, Mnémosyne, 3° série, 1938, p. 139; Dietz, *Scholia graeca*, t. I p. 345, reproduit les remarques critiques de Gadaldini, dont l'édition originale est rare.

déterminations pathologiques des humeurs sont bien envisagées, tout d'abord, en elles-mêmes, puis comme le résultat des facteurs extérieurs qui les conditionnent. Mais en tablant sur la possibilité d'une mélecture d'onciale (AITION, ΔITTON) et en substituant *double* à *causes*, Schoene trouve la correction la plus économique et la plus élégante, qui respecte la lettre du texte et met en valeur son originalité formelle.

Tout l'exposé de Mnésithée se divise en deux grandes parties, inégales en longueur. Le première est consacrée à l'énoncé des buts de la médecine et de son principe d'intervention pratique. La seconde présente une synthèse des causes des maladies. Cette seconde partie se subdivise, à son tour, en deux autres, qui correspondent à l'analyse de la maladie considérée en elle-même, puis dans ses rapports avec les circonstances qui la conditionnent extérieurement. Le processus pathologique lui même est envisagé sous deux catégories, la *quantité* et la *qualité*. La première de ces catégories se décompose en *souffles* et en *humeurs*, la seconde, en quatre *saveurs*, ainsi qu'en *chaud* et en *froid*. Après avoir mentionné que toutes ces déterminations peuvent être soit innées, soit dues à l'influence d'un facteur acquis, Mnésithée décrit l'influence des saisons sur l'équilibre des humeurs, évoque celle de l'âge, du lieu et du régime. L'exposé s'achève par une description, malheureusement inintelligible, en raison de l'état du texte, du rôle de l'âme dans la genèse des maladies. On se trouve donc devant le développement d'un plan qu'on peut représenter de la façon suivante:

A. Définition de la médecine, énoncé de son principe général d'intervention.

B. Pathologie.
   I. Le processus pathologique pris en lui même
      a. Quantitativement
         1. Les humeurs
         2. Les souffles
      b. Qualitativement
         1. Le mordant
         2. Le salé
         3. L'acide
         4. L'âpre
         5. Le chaud
         6. Le froid

II. Le processus pathologique considéré dans son rapport aux facteurs externes
   a. Facteurs matériels
      1. Les saisons
      2. Le régime
      3. L'âge
      4. Le lieu
   b. Facteurs psychiques
      1. Coït
      2. Soucis
      3. Peines

Une fois le plan du passage esquissé, il reste à déterminer son caractère. Les termes mêmes employés par Etienne pour décrire l'entreprise de Mnésithée („Le premier, après Hippocrate, il a entrepris d'organiser la médecine méthodiquement") appellent tout naturellement une comparaison de ce résumé avec quelques textes hippocratiques.

Le principe général de l'intervention du médecin („Conserver la santé en mettant en œuvre des facteurs semblables à ceux qui la déterminent et supprimer la maladie par des facteurs opposés à ceux qui la causent.") peut apparaître comme un équivalent des principes du Ch. 1 des *Vents*: „Si l'on connaissait la cause des maladies, on serait en état d'administrer ce qui est utile, prenant dans les contraires l'indication des contraires. De fait cette dépendance est toute naturelle .... Bref, les contraires sont les remèdes des contraires, car la médecine est supplément et retranchement, retranchement de ce qui est en excès, supplément de ce qui est en défaut" [12]. Tous les auteurs du *corpus hippocratique* n'admettent pas l'universalité de ce principe, et certains d'entre eux refusent l'idée de la production inévitable du semblable par le semblable, comme en témoignent les restrictions importantes qu'y apporte celui des *Lieux dans l'homme* [13]. Et l'on aimerait pouvoir dire avec plus de certitude si

[12] *Vents,* 1, t. VI, p. 92 ed. Littré: Εἰ γάρ τις εἰδείη τὴν αἰτίην τοῦ νοσήματος, οἷος τ' ἂν εἴη τὰ συμφέροντα προσφερέιν τῷ σώματι· αὔτη γὰρ ἡ ἰητρικὴ μάλιστα κατὰ φύσιν ἐστίν .... 'Ενὶ δὲ συντόμῳ λόγῳ, τὰ ἐναντία τῶν ἐναντίων ἐστιν ἰήματα· ἰητρικὴ γάρ ἐστιν ἀφαίρεσις καὶ πρόσθεσις, ἀφαίρεσις μὲν τῶν πλεοναζόντων, πρόσθεσις δὲ τῶν ἐλλειπόντων.

[13] Voir C. W. Mueller, *Die Heilung „durch das Gleiche" in den hippokratischen Schriften De morbo sacro und De Locis in homine*, Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften, XLIX, 1965, 225-249; Voir aussi *Lieux dans l'homme*, 41-46, t. VI, p. 330 sq.

Mnésithée y adhère sans réserves ou, au contraire, s'il l'adopte ici, en raison du caractère schématique de son exposé.

Le développement, pris dans son ensemble, mérite d'être comparé à quelques formulations bien connues des processus de genèse des maladies, en particulier à celles de la *Nature de l'homme*, des *Maladies I* et des *Affections*. Les auteurs de ces textes utilisent un appareil d'analyse comparable. Il font tous des humeurs la cause ou l'instrument de la maladie. Ainsi, d'après l'auteur de la *Nature de l'homme*: „Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire; c'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé" [14]. L'auteur des *Affections* déclare: „Les maladies se produisent toutes chez les hommes sous l'effet de la bile et du phlegme" [15]. A cette conceptualisation de la cause instrumentale de la maladie, s'ajoute celle des circonstances qui la provoquent. Pour l'auteur de la *Nature de l'homme*: „Les maladies proviennent, les unes du régime, les autres de l'air dont l'inspiration fait vivre" [16]. C'est à l'aide de la même proposition ἀπὸ, que celui des *Affections*, après avoir défini le rôle des deux humeurs, décrit l'origine circonstantielle de la maladie: „Un tel excès dans le phlegme et la bile provient des aliments et des boissons, des fatigues et des blessures, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue, du coït, ainsi que du chaud et du froid" [17]. Dans les *Maladies I*, la situation des facteurs est la même, mais elle est exprimée de façon quelque peu différente: la maladie se produit lors d'une variation excessive de la bile et du phlegme due aux aliments, aux boissons, ... etc.[18]. La doctrine est bien, ici, proche de celle des *Affections*. Mais l'auteur semble faire plus de cas de la distinction des facteurs pathogènes en externes et internes, ces derniers étant congénitaux, que de la recherche d'une expression diversifiée de leur fonction respective. Car, à l'exception près, tous sont énoncés comme causes circonstantielles, à l'aide de la

---

[14] *Nature de l'homme*, 4, t. VI, p. 38: Τὸ δὲ σῶμα τοῦ ἀνθρώπου ἐν ἑωυτῷ αἷμα καὶ φλέγμα καὶ χολὴν ξανθὴν καὶ μέλαιναν καὶ ταῦτ' ἐστιν αὐτῷ ἡ φύσις τοῦ σώματος, καὶ διὰ ταῦτα ἀλγεῖ καὶ ὑγιαίνει.

[15] *Affections*, 1, t. VI, p. 208: Νουσήματα τοῖσιν ἀνθρώποισι γίνεται ἅπαντα ὑπὸ χολῆς καὶ φλέγματος.

[16] *Nature de l'homme*, 9, t. VI, p. 52: Αἱ δὲ νοῦσοι γίνονται αἱ μὲν ἀπὸ τῶν διαιτημάτων αἱ δὲ ἀπὸ τοῦ πνεύματος, ὃ ἐσαγόμενοι ζῶμεν.

[17] *Affections*, 1, t. VI, p. 208: Πάσχει δὲ ταῦτα τὸ φλεγμὰ καὶ ἡ χολὴ καὶ ἀπὸ σιτίων καὶ ποτῶν καὶ ἀπὸ πόνων καὶ τρωμάτων, καὶ ἀπὸ ὀσμῆς καὶ ἀκοῆς καὶ ὄψιος καὶ λαγνείης καὶ ἀπὸ τοῦ θερμοῦ τε καὶ ψυχροῦ.

[18] *Maladies I*, 2, t. VI, p. 142: Αἱ μὲν οὖν νοῦσοι γίνονται ἅπασαι, τῶν μὲν ἐν τῷ σώματι ἐνεόντων, ἀπό τε χολῆς καὶ φλέγματος, τῶν δὲ ἔξωθεν, ἀπὸ πόνων καὶ τρωμάτων.

préposition ἀπὸ [19]. Dans ces définitions, se trouvent donc rassemblés, et exprimés synthétiquement, les faits principaux de l'expérience des lois de la maladie. Le plan de Mnésithée semble révéler un autre propos. Si l'on se réfère à son articulation, on constate qu'il opère tout d'abord une sorte de genèse formelle des concepts mis en jeu dans la représentation du processus pathologique. Car il est permis de croire que les termes de *souffle*, d'*humeur*, de *saveur*, de *chaud*, de *froid*, s'y proposent plus comme des catégories, que comme des dénominations de faits concrets, tout le domaine des données empiriques étant réservé à la seconde partie. Tous ces termes proviennent bien de l'expérience, mais à la différence des auteurs hippocratiques qui s'engagent d'emblée dans une définition de type explicatif, Mnésithée, en coordonnant les mêmes termes les uns aux autres par des *soit* ...., *soit*...., les situe tout d'abord dans le domaine de la virtualité logique.

Considéré dans son contenu, l'exposé de Mnésithée se différencie-t-il des écrits hippocratiques? Tout d'abord, il semble que le déséquilibre pathologique n'y soit pas envisagé de la même manière que dans les textes hippocratiques. Selon Mnésithée, en effet, ce processus est le résultat d'un excès (πλεονάζειν) si, du moins, les abréviateurs n'ont pas fait disparaître un ἐλλείπειν qui en serait le corrélat et l'opposé [20]. Ce détail mérite d'être relevé. Car aux termes des définitions déjà mentionnées, l'excès et le défaut, le plus et le moins se répondent symétriquement pour conditionner la naissance des maladies. Mais il faut d'ailleurs reconnaître que ce verbe πλεονάζειν trouve mal sa place dans le résumé d'Etienne. Aussi ne doit-on pas exclure la possibilité qu'il soit une adjonction malheureuse, due à l'habitude d'associer machinalement la notion de maladie et celle d'excès (et de défaut). Il peut s'éliminer sans dommage pour la correction du texte et la cohérence de la pensée.

La considération du facteur qualitatif de la maladie sous l'aspect des saveurs fait songer à l'*Ancienne médecine* [21], où les deux sens du

[19] *Ibid.*, passim: ἀπὸ τε χολῆς, ... ὑπὸ του θερμοῦ ... ἀπὸ σιτίων, ἀπὸ τοῦ θερμοῦ ....

[20] Pour comparer, voir l'emploi des deux termes, en couple, dans le passage de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote (1106 a 31) consacré au juste milieu. Voir *Nature de l'homme*, 4, t. VI, p. 40: ἀλγέει δὲ ὁκόταν τι τουτέων ἔλασσον ἢ πλέον ᾖ ..... *Maladies I*, 2, t. VI, p. 142: καὶ ἔνι αἰει ἐν τῷ σώματι ἢ πλέον ἢ ἔλασσον. *Affections*, 1, t. VI, p. 208: ἢ πλείω τε καὶ ἰσχυρότερα, ἢ ἐλάσσω τε καὶ ἀσθενέστερα.

[21] *Ancienne médecine*, 14, t. I, p. 602: ἔνι γὰρ ἐν ἀνθρώπῳ καὶ ἁλμυρὸν καὶ πικρὸν καὶ γλυκὺ καὶ ὀξὺ καὶ στρυφνὸν καὶ πλαδαρὸν καὶ ἄλλα μυρία παντοίας δυνάμιας ἔχοντα πλῆθος τε καὶ ἰσχύν. Ταῦτα μὲν μεμιγμένα καὶ κεκρημένα ἀλλήλοισιν οὔτε φανερά ἐστιν οὔτε λυπεῖ

mot χύμος (*humeur* ou *suc* et *saveur*) renvoient sans cesse l'un à l'autre et se superposent entièrement. Mnésithée s'en écarte, en y ajoutant le chaud et le froid, résolument bannis des explications théoriques de ce traité [22]. Ce faisant, il se rapproche des définitions des causes des maladies des *Affections* et des *Maladies I* [23]. La suite des facteurs allégués par Mnésithée peut également se comparer à celle d'Alcméon [24], à la différence près que le *doux* et l'*amer* d'Alcméon évoquent assez précisément le couple *phlegme-bile*, tandis que les saveurs de Mnésithée ne font penser à aucune des deux ou des quatre humeurs classiques. En ce sens, pas plus que l'*amer*, le *salé*, le *doux*, l'*acide*, l'*acerbe*, l'*insipide* de l'*Ancienne médecine* [25], le *mordant*, le *salé*, l'*acide* et l'*âpre* de Mnésithée ne contribuent à mettre en vedette les liquides qui, dans d'autres traités [26], tiennent véritablement lieu d'éléments. Mais on manque ici de données pour concevoir le tour que Mnésithée a conféré à ce qu'on appelle, parfois de façon trop syncrétique, la théorie des humeurs [27].

En donnant une importance théorique égale aux humeurs et aux souffles, Mnésithée s'éloigne des définitions relevées plus haut. Car leurs auteurs font des humeurs le véhicule primordial de la maladie, qu'il s'agisse du couple *phlegme-bile* des *Affections* et des *Maladies I*, des quatre humeurs de la *Nature de l'homme*, des *Maladies IV*, ou des liquides essentiellement désignés par leur saveur, que l'auteur de l'*Ancienne médecine* veut faire prévaloir sur les qualités élémentaires [28]. Le point de vue de Mnésithée diffère également de celui des auteurs d'exposés académiques plus tardifs. Celse [29] et le Ps.

τὸν ἄνθρωπον. 19, t. I, p. 618: ὅταν πικρότης τις ἀποχυθῇ, ἣν δὴ χολὴν ξανθὴν καλέομεν. 24, t. I, p. 634: Περὶ δὲ δυνάμιων χυμῶν, ... εἰ γλυκὺς χυμὸς μεταβάλλοι ἐς ἄλλο εἶδος, μὴ ἀπὸ ξυγκρήσιος ἀλλ' αὐτὸς ἐξιστάμενος, ποῖος τις πρῶτος γένοιτο, πικρὸς, ἢ ἁλμυρὸς, ἢ στρυφνὸς, ἢ ὀξύς.

[22] *Ancienne médecine*, 13, t. I, p. 598; 15, p. 604; p. 606.

[23] *Affections*, 1, t. VI, p. 206; *Maladies I*, 2, t. VI, p. 142.

[24] Alcméon, Fragment 4 B (F.V.S. I^{7}, p. 215,12): τῆς μὲν ὑγείας εἶναι συνεκτικὴν τὴν ἰσονομίαν τῶν δυνάμεων, ὑγροῦ, ψυχροῦ, θερμοῦ, πικροῦ, γλυκέος καὶ τῶν λοιπῶν.

[25] *Ancienne médecine*, 14, t. I, p. 602, déjà cité.

[26] *Nature de l'homme*, 4, t. VI, p. 38, déjà cité. Voir aussi *De la semence*, 3, t. VII, p. 474: Εἰσὶ δὲ καὶ τέσσαρες ἰδέαι τοῦ ὑγροῦ, αἷμα, χολὴ, ὕδωρ καὶ φλέγμα. Τοσαύτας γὰρ ἰδέας ἔχει ξυμφυέας ὁ ἄνθρωπος ἐν ἑωυτῷ καὶ ἀπὸ τουτέων αἱ νοῦσοι γίνονται.; *Maladies IV*, t. VII, p. 542: Ἔχει δε καὶ ἡ γυνὴ καὶ ὁ ἀνὴρ τέσσαρας ἰδέας ὑγροῦ ἐν τῷ σώματι, ἀφ' ὧν αἱ νοῦσοι γίνονται, ... Ἀποφανέω δὲ ὅκως ἐν ἑκάστῃ τουτέων τῶν ἰδεῶν καὶ πλείω καὶ ἐλάσσω ἐν τῷ σώματι γίνεται, καὶ ὑπὸ τούτου νοσέουσι.

[27] Voir A. Thivel, *La doctrine des περισσώματα et ses parallèles hippocratiques*, Revue philosophique, 1965, p. 266-282.

[28] Voir textes précédemment cités.

[29] Celse, *De medicina*, Prologue I.

Galien attribueront à Hippocrate une explication des maladies par un désordre du πνεῦμα, tandis qu'Hérophile et Praxagoras resteront fidèles à l'humorisme traditionnel [30]. En fait, le concept de souffle est loin d'être absent des écrits hippocratiques. Mais, en dehors des thèses unilatérales défendues par l'auteur des *Vents* [31], il n'a pas eu droit à la même systématisation théorique que celui d'humeur. Aucun des auteurs de définitions citées plus haut n'en fait état. Parmi les corrections de Schoene (Fr. 11, l. 27), celle qui remplace: „ces causes sont sujettes à l'excès", par: „ces causes résident dans les humeurs, elles sont sujettes à l'excès", vient malencontreusement effacer la division, faite par Mnésithée, du facteur quantitatif de la maladie en deux termes distincts, souffles et humeurs. De plus, l'introduction volontaire, à cet endroit du texte, d'un terme aussi empirique ternit la pureté formelle des catégories présentées dans la première partie. Aussi vaut-il mieux ne pas la retenir.

Dans la dernière partie de son plan, Mnésithée fait varier l'état des humeurs en fonction du régime, de l'âge, des saisons, du lieu. C'est là le fond même de l'hippocratisme, et dans ce domaine Mnésithée ne se montre pas original.

Les reliquats de la fin du résumé fournissent un bon exemple de la position de Mnésithée par rapport aux auteurs du *Corpus hippocratique*. On serait tenté de penser que ceux-ci n'accordent pas une grande importance aux composantes psychiques de l'état de santé ou de maladie. Mais en réalité, leur attention aux affects et aux conduites est constante. Au livre VI des *Epidémies* [32], l'auteur énumère parmi les choses qui entretiennent la santé: l'habitude, le régime, l'habillement, le coït et le moral. Ailleurs, il admet expressément que certains états psychiques ont un effet physiologique: „Quant au moral, on remarque que l'emportement contracte le cœur et le poumon eux-mêmes et appelle à la tête la chaleur et les liquides, tandis que la bonne humeur dilate le cœur" [33]. Il en résulte que les états psychologiques ont valeur de symptôme, comme le note l'auteur des *Epidémies*: „. . . des habitudes, du régime alimentaire, du genre de vie, de l'âge, des discours et des différences

[30] Ps. Galien, *Introductio*, t. XIV, p. 698 Kühn (Fr. 46 Steckerl).

[31] *Vents*, t. VI, p. 88-115.

[32] *Epidémies VI*, 8, 23, t. V, p. 352: Ἔθος δὲ, ἐξ οἵων ὑγιαίνομεν, διαίτῃσι, σκέπῃσι, πόνοισιν, ὕπνοισιν, ἀφροδισίοισι, γνώμῃ.

[33] *Epidémies, VI*, 5, t. V, p. 316: ὀξυθυμίη ἀνασπᾷ καρδίην καὶ πλεύμονα ἐς ἑωυτὰ, καὶ ἐς κεφαλὴν τὰ θερμὰ καὶ τὸ ὑγρόν· ἡ δ' εὐθυμίη ἀφίει καρδίην. Πόνος τοῖσιν ἄρθροισι καὶ σαρκὶ σῖτος, ὕπνος σπλάγχνοισιν. Ψυχῆς περίπατος, φροντὶς ἀνθρώποισιν.

qu'ils offrent, du silence, des pensées qui occupent le malade, du sommeil, de l'insomnie, des songes suivant le caractère qu'ils présentent et le moment où ils surviennent"[34]. Aussi font-ils partie des faits que le médecin doit savoir observer comme l'indique celui des *Humeurs*: „ De l'esprit, dérèglement quant à la boisson, aux aliments, le sommeil, la veille, certaines passions pour le jeu de dés par exemple, les labeurs soutenus soit dans l'exercice des professions, soit par nécéssité, et dans ces labeurs, la régularité, les changements, de quelle chose en quelle chose; quant au moral, la disposition laborieuse de l'esprit, l'individu cherchant, s'occupant, parlant, et choses semblables, telles que les chagrins, les emportements, les désirs et tout ce qui contriste l'âme accidentellement, ou par la vue ou par l'ouïe"[35]. La restriction relevée dans l'*Appendice au régime des maladies aigues*, où l'ellébore est prescrit en cas de douleurs de la tête, etc. . . ., pourvu que ces symptômes ne soient produits „ni par l'excès de boissons, ni par l'abus des plaisirs de l'amour, ni par l'inquiétude, ni par les veilles"[36], montre que la possibilité d'une détermination de l'état de santé par des facteurs psychiques ou comportementaux est présente jusque dans la thérapeutique. La même conviction se fait jour dans une prescription de thérapeutique psychologique, comme celle de ce passage des *Epidémies*: „Pour rétablir la bonne couleur et les sucs on s'efforcera d'exciter des vivacités, des allégresses, des craintes et d'autres sentiments semblables"[37]. En dépit de tout cela, si l'on se reporte aux définitions des causes des maladies, on constate que, seul, l'auteur des *Affections*[38] compte l'activité sensorielle et sexuelle dans les facteurs pathogènes, à côté des aliments, de la boisson, des exercices, des blessures, du chaud et du froid.

En somme, chez les auteurs hippocratiques, le degré d'explicitation

[34] *Epidémies I*, III, 10, t. II, p. 770: . . . ἐκ τοῦ ἔθεος· ἐκ τοῦ διαίτης· ἐκ τῶν ἐπιτηδευμάτων· ἐκ τῆς ἡλικίης ἑκάστου· λόγοισι· τρόποισι· σιγῇ· διανοήμασιν· ὕπνοισιν, οὐχ ὕπνοισιν· ἐνυπνίοισιν οἵοισι καὶ ὅτε· τιλμοῖσι.

[35] *Humeurs*, 9, t. V, p. 488: Ψυχῆς, ἀκρασίη ποτῶν καὶ βρωμάτων, ὕπνου, ἐργηγόρσιος, ἢ δι' ἔρωτάς τινας, οἷον κύβων, ἢ διὰ τέχνας, ἢ δι' ἀνάγκας καρτερίη πόνων, καὶ ὥντινων τεταγμένη ἢ ἄτακτος· αἱ μεταβόλαι ἐξ οἵων ἐς οἷα. Ἐκ τῶν ἠθέων, φιλοπονίη ψυχῆς, ἢ ζητῶν ἢ μελετῶν ἢ ὁρῶν, ἢ λέγων, ἢ εἴ τι ἄλλο οἷον λῦπαι, δυσοργησίαι, ἐπιθυμίαι· ἢ τὰ ἀπὸ συγκυρίης λυπήματα γνώμης, ἢ τὰ διὰ τῶν ὀμματων, ἢ διὰ τῆς ἀκοῆς.

[36] *Appendice au régime des maladies aigues*, t. II, p. 476: ὅ τι ἂν ξυμβαίνῃ μήτε ὑπὸ ποτῶν, μήτε ὑπὸ ἀφροδισίων, μήτε ὑπὸ λύπης, μήτε ὑπὸ φροντίδων, μήτε ὑπὸ ἀγρυπνιῶν.

[37] *Epidémies, II*, 4, 4, t. V, p. 126: Ἐπιτηδεύειν ὀξυθυμίην ἐμποιέειν καὶ χρώματος ἀναλήψιος ἕνεκα καὶ ἐγχυμώσιος καὶ εὐθυμίας, καὶ φόβους, καὶ τὰ τοιαῦτα.

[38] *Affections*, 1, t. VI, p. 208: . . . καὶ ἀπὸ πόνων καὶ τρωμάτων, καὶ ἀπὸ ὀσμῆς καὶ ἀκοῆς καὶ ὄψιος καὶ λαγνείης, ...

théorique des concepts effectivement mis en jeu dans la pratique est assez inégal. Comme on vient de le constater, l'ensemble de ce qui sert, en fait, à penser la maladie et la santé ne se reflète pas de la même façon dans la théorie. En un sens, Mnésithée n'apporte pas, dans ce résumé, de notions véritablement nouvelles. La différence qui le sépare des auteurs du *Corpus*, réside plutôt dans ses procédés d'exposition. Sous ce rapport, il obéit à un souci d'exhaustivité, d'analyse, de déduction des concepts dont les médecins du *Corpus* ne lui ont pas fourni le modèle.

2. *L'extrait d'Oribase sur les proportions des parties du corps*

Oribase a conservé sur les rapports des proportions des parties du corps et des prédispositions pathologiques, un texte exclusivement consacré à l'exposé de relations morpho-pathologiques (Fr. 17). Ce passage offre peu de possibilités de comparaison avec le *Corpus hippocratique*. Tout au plus peut-on rapprocher les lignes que Mnésithée consacre au rapport de l'importance des cavités, des veines avec la corpulence, d'une remarque du Livre II des *Epidémies* [39] dont Aristote a peut-être repris la substance [40].

La seconde partie du texte comporte un nombre appréciable d'adjectifs composés (μικροστῆθος, μεγαλοκοίλιος, μεγαλόσπλαγχος, μεγάλοστηθος, μικρόσπλαγχνος, μικροκόιλιος) dont certains sont des hapax. Leur vérification amène à reconnaître dans la *Physiognomonique* [41] du corpus aristotélicien une remarque analogue à celle qui attribue la voracité aux sujets dont le haut du corps est très distant des hypochondres. Malheureusement, ces faits sont trop

[39] *Epidémies, II*, 1, 8, t. V, p. 80: ὧν αἱ φλέβες εὐρεῖαι, καὶ αἱ κοιλίαι, καὶ τὰ ὀστέα εὐρέα εἰσι δὲ οὗτοι οἱ λεπτοὶ, οἱ δε πίονες τἀναντία τουτέων.

[40] *Parties des animaux*, 667 a 28: διὸ τῶν μεγαλοκοιλίων, οὐδὲν οὐδε τῶν μεγαλοφλέβων πῖόν ἐστι κατὰ σάρκα, ἀλλὰ πάντα ἢ τὰ πλεῖστα τῶν τοιοῦτων ἀδηλόφλεβα καὶ μικροκοίλα φαίνεται. D'une toute autre veine sont: *Epidémies II*, V, 1, p. 128; *Epidémies II*, VI, 1, p. 132; *Régime*, I, 35, t. VI, p. 512; Voir aussi Galien, t. IV, p. 795-796, t. XIX, p. 530 Kühn.

[41] *Physiognomonique*, 810 b 14: ὅσοι δὲ τὰ ἀπὸ τοῦ ὀμφαλοῦ πρὸς τὸ ἀκροστήθιον μεῖζον ἔχουσιν ἢ τὸ ἀπὸ τοῦ ἀκροστηθίου πρὸς τὸν τράχηλον, βοροὶ καὶ ἀναίσθητοι, ... L'intérêt des anciens pour l'aspect du corps a donné lieu à des spéculations qui relèvent le plus souvent de la Physiognomonique. Voir les textes rassemblés par R. Förster, *Scripta physiognomonici graeci et latini*, Lipsiae, 1893, 2 vol.; A. Rivaud, *Recherches sur l'anthropologie grecque*, II, Revue anthropologique t. XXII, 1912, p. 20 sq. On relève néanmoins des prescriptions faites en fonction de la structure du corps, ainsi Rufus (Oribase, VII, 26, 9, C.M.G. VI, I, 1, p. 228, 8-12): Ἰδέαν δὲ σώματος εἰς τὴν ἄνω κάθαρσιν πεφυλάχθαι τὴν κατεξυσμένην καὶ προμήκη μὲν κατ' αὐχένα, βραχύνωτον δὲ κυφότητι τοὐπίπαν γὰρ οὗτοι φυματίαι κατὰ θώρακα καὶ δύσπνοοι καὶ βηχώδεις, ὥστε ἐν τοῖς συτόνοις ἐμέτοις πνιγμοὺς καὶ πτύσεις αἱμάτων ἐπιγίνεσθαι.

exigus et trop fragmentaires pour donner lieu à la formulation d'un rapport de doctrines.

En ce qui concerne l'orientation générale de son exposé, il est notable que Mnésithée tombe exactement sous le genre de critiques que Platon, dans le *Timée*[42], adresse à ceux qui se préoccupent exclusivement d'expliquer les proportions dans les petites choses, mais qui sont insensibles à celle qui compte le plus pour la compréhension de la santé et de la maladie: celle de l'âme et du corps. De plus, il semble réaliser un des points du programme terminal de l'*Ancienne médecine*: „A l'intérieur et à l'extérieur du corps, il est plusieurs autres figures d'organes qui contribuent très diversement entre elles aux souffrances soit chez l'homme sain soit chez l'homme malade. Telles sont: une tête grosse ou petite, un cou mince ou gros, long ou court, un ventre allongé ou arrondi, la largeur ou l'étroitesse de la poitrine et des côtes, et mille autres conditions dont il faut connaître les différences afin qu'avec un savoir exact on observe les causes de chaque chose." [43].

3. *Les fragments de puériculture*

Par Oribase, on possède des passages d'une *Lettre à Lukiskos* (Fr. 20). Il s'agit d'instructions données à une nourrice sur la manière de soigner un enfant en bas âge. Le dernier chapitre de cette introduction est consacré à son étude. A cet écrit populaire, ou à sa source technique, appartient la documentation utilisée par Soranos d'Ephèse, qui connait et critique Mnésithée, dans la partie de son traité de *Gynécologie* consacré à la puériculture (Fr. 18, 19).

[42] *Timée*, 87 C sq., Platon et Mnésithée emploient exactement le même mot de *proportion* (Συμμετρία): Πᾶν δὴ τὸ ἀγαθὸν καλόν, τὸ δὲ καλὸν οὐκ ἄμετρον· καὶ ζῷον οὖν τὸ τοιοῦτον ἐσόμενον σύμμετρον θετέον. Συμμετριῶν δὲ τὰ μὲν σμικρὰ διαισθανόμενοι συλλογιζόμεθα, τὰ δὲ κυριώτατα καὶ μέγιστα ἀλογίστως ἔχομεν. Πρὸς γὰρ ὑγιείας καὶ νόσους ἀρετάς τε καὶ κακίας οὐδεμία συμμετρία καὶ ἀμετρία μείζων ἢ ψυχῆς αὐτῆς πρὸς σῶμα αὐτό.

[43] *Ancienne médecine*, 23, t. I, p. 634: Πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα καὶ ἔσω καὶ ἔξω τοῦ σώματος εἴδεα σχημάτων ἃ μεγάλα ἀλλήλων διαφέρει πρὸς τὰ παθήματα καὶ νοσέοντι καὶ ὑγιαίνοντι, οἷον κεφαλαὶ σμικραὶ ἢ μεγάλαι, τράχηλοι λεπτοὶ ἢ παχέες, μακροὶ ἢ βραχέες, κοιλίαι μακραὶ ἢ στρογγύλαι, θώρηκος καὶ πλευρέων πλατύτητες ἢ στενότητες, καὶ ἀλλὰ μυρία, ἃ δεῖ πάντα εἰδέναι ᾗ διαφέρει, ὅπως τὰ αἴτια ἑκάστων εἰδὼς ὀρθῶς τηροίης. En plus des éditions académiques d'Hippocrate, consulter: *Philosophy and medicine in ancient Greece*, with an edition of περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς by W. H. Jones, Baltimore, 1946 (Supplement to the Bulletin of the history of medicine, N° VIII); Hippocrate, *L'ancienne médecine*, Introduction, traduction et commentaire par A. J. Festugière, Paris, 1948. Le passage ci-dessus cité est très sévèrement jugé par R. Joly, *Le niveau de la science hippocratique, Contribution à la psychologie de l'histoire des sciences*, Paris, 1967, voir p. 163, et la discussion de l'appréciation de ce même passage par L. Bourgey et le R. P. Festugière.

4. *Les fragments de diététique*

Ces fragments se répartissent en deux groupes. Le premier contient tous les passages cités par Galien, Athénée et Oribase, qui proviennent du *Traité des comestibles*. Leur présentation les apparente sans doute à un type d'écrit qui a pour modèle le début du Livre II du *Régime*, et dont la forme s'est maintenue, à travers les traités de diététique et les commentaires, sans grands changements. Le chapitre III leur est consacré.

Le second groupe est représenté par les deux textes sur le vin (Fr. 41 et 45), dans lesquels Mnésithée fait œuvre de vulgarisation comme dans la *Lettre à Lukiskos*. On tentera de montrer que les caractères du premier passage ne sont pas ceux d'une satire de Mnésithée par un auteur comique, comme on l'admet généralement, mais plutôt, ceux d'un texte de diffusion populaire de conseils médicaux. Dans le second, Mnésithée utilise encore le genre de la *lettre*, pour donner des conseils relatifs au problème des excès épisodiques de boissons ou beuveries. Au thème de ces deux fragments, se rattache sans doute un ouvrage perdu, dont le titre (*Sur les couronnes*) est cité par Pline. Le thème des couronnes est traditionnellement lié à celui du vin, ainsi qu'on le constate dans Pline et dans les *Questions conviviales* de Plutarque (III, 1 et 3) et il implique toute une doctrine de l'efficacité physiologique des odeurs.

5. *Les fragments de thérapeutique*

Oribase a conservé quelques lignes sur les dangers de l'administration de l'éllébore (Fr. 48), ainsi qu'un exposé assez complet de la manière de donner les lavements, précieux, du fait que les écrits hippocratiques ne contiennent rien de systématique à ce sujet (Fr. 51). Ce passage est remarquable par la rigueur de la présentation. En voici le plan:

Thème général: Il existe trois cas d'échec des lavements (l. 2)

1. Il n'est pas reçu.
2. Il n'est pas gardé.
3. Il n'est pas rendu.

Chacun de ces éches peut tenir:

a. A l'affection du malade.
b. A une erreur d'administration.

Premier cas (l. 5):
a. Affection, inflammation, enflure de la région anale.
b. Faute du médecin.

Deuxième cas:
a. Affection, atonie de la région anale (l. 20).
b. Faute du médecin (l. 22).

Troisième cas:
a. Affection, colique iliaque (l. 24).
b. Faute du médecin (l. 32).

Considérations sur les erreurs générales dans l'administration des lavements (l. 38).

L'agencement de cet exposé vaut d'être rapproché du plan du résumé sur la genèse des maladies, analysé plus haut.

6. *L'extrait perdu „Sur les résidus"*

La disparition des chapitres 198 à 205 annoncés dans l'index du folio 163 du *Parisinus graecus 2237* nous prive au moins d'un extrait de Mnésithée sur les résidus. L'habitude de ne pas répéter le nom de l'auteur plusieurs fois de suite (voir, par exemple, les titres des extraits de Dieuchès dans Oribase IV, (5 à 9) laisse ouverte la question de savoir si les chapitres 199 à 201 ne pourraient pas être également attribués à Mnésithée (198: Ἐκ τῶν Μνησιθέου περὶ τῶν περιττωμάτων, 199 Πόσα εἴδη περιττωμάτων, 200 Περὶ τῶν της γαστρὸς περιττωμάτων, 201 Περὶ τοῦ τῶν χολῶν περιττώματος.) Compte tenu de la place faite à la notion de résidu par son auteur, il est à présumer que ce ou ces extraits eussent permis de fructueuses comparaisons avec les exposés de l'*Anonymus Londinensis* [44].

7. *Les extraits de Dieuchès*

Les fragments de Dieuchès n'ont jamais été rassemblés. Les plus importants d'entre eux forment une série continue d'extraits dans le livre IV d'Oribase. Le plan du plus long d'entre eux, consacré à la préparation des aliments pour les malades, suggère des remarques

[44] Oribasii .... C.M.G. VI, II, 2, ed. Raeder. On trouve dans la préface, une partie de l'index grec du folio 163. *Anonymus londinensis* dans le *Supplementum aristotelicum* des *Commentaria in Aristotelem graeca*, t. II. Voir aussi *Medical writing of Anonymus Londinensis* by W. H. S. Jones, Cambridge, 1947.

identiques à celles qu'on a faites à propos de Mnésithée. En voici les principaux éléments: tout le développement s'ordonne en trois parties, annoncées dans la phrase initiale, il épouse la complexité croissante des préparations, *macérat, bouillon décanté, bouillon dans lequel on a écrasé l'ingrédient qui y a cuit et même dans lequel on a rajouté d'autres éléments.*

A. *Les macérats* (l. 9)
   - Orge
     - Alphiton (l. 9)
     - Ericides (l. 9)
   - Pain (l. 11)
   - Froment grillé (l. 12)

B. *Les décoctions* (l. 13)
   - Orge crue (l. 15)
   - Orge torréfiée ou cachrus (l. 20)
   - Ericides (l. 24)
   - Pain (l. 25)
   - Froment (l. 26)
     - Cru
     - Grillé
   - Millet (l. 26)

C. *Préparations où les éléments sont écrasés* (l. 29)
   - Pain (l. 35)
   - Popana (l. 35)
   - Millet (l. 41)
   - Orge grillée (l. 47)
   - Avoine (l. 51)
   - Ptisane (l. 51)
   - Lentilles (l. 55)
   - Farine (l. 85)
   - Gruau (l. 90)
   - Pain sec (l. 101)

A la différence des écrits diététiques de Mnésithée rédigés à l'intention des gens en bonne santé, ceux de Dieuchès s'apparentent à la tradition des Régimes pour les malades, comme l'indique clairement le début de son extrait *Sur la préparation des aliments*: „Pour ceux qui sont très faibles, encore incapables de prendre une

nourriture plus solide que l'eau ..." (Fr. 15). Les indications qui jalonnent le développement ne sont pas moins nettes. On relève à la fin d'un fragment précédent: „le cas des ventres, qui digèrent mal et qui contiennent beaucoup de phlegme" (Fr. 13, l. 19). Dans le fragment *Sur l'alphiton* (Fr. 14), se trouve mentionné le cas des dysentériques (l. 6). Dans l'extrait *Sur la préparation des aliments*, (Fr. 15, l. 14) il est question „des malades fébriles et dont les crises ne se font pas facilement",; plus loin (l. 40), de l'eau miellée qu'on donne aux malades fébriles et du vin destiné à ceux qui n'ont pas de fièvre; plus loin, encore, (l. 69) des dysentériques et des gens affligés de catarrhes accompagnés de toux. Dans l'extrait *Sur les fécules* (Fr. 17), une préparation est destinée aux empyématiques (l. 13), une autre va servir dans les coryzas et les catarrhes (l. 27); à la fin (l. 33), il mentionne la dysenterie et le ténesme [45]. Un tel propos n'a rien d'original et s'inscrit dans une tradition dont les principes sont déjà un objet de réflexion pour l'auteur de l'*Ancienne médecine*: „Mais les hommes qui ont cherché et trouvé la médecine, ayant les mêmes idées que ceux dont j'ai parlé plus haut, ont, d'abord, je pense, retranché quelque chose de la nourriture habituelle et, au lieu de laisser manger beaucoup, n'ont laissé manger que peu. Il arrive que ce régime leur suffit pour quelques malades, qui évidemment en retirent du bénéfice, non pour tous cependant et dans un tel état qu'ils ne pourraient triompher d'une petite quantité de nourriture. On crut devoir leur donner quelque chose de plus faible, et l'on inventa les bouillies où l'on mêla peu de substance à beaucoup d'eau et où l'on enlève ce qu'il y a de substantiel par le mélange et la cuisson. Enfin, à ceux même qui ne pouvaient supporter les bouillies, on les supprima et l'on se borna aux simples boissons, ayant soin d'en régler la quantité et le tempérament et de n'en donner ni trop ni trop peu ni de trop intempérées" [46].

---

[45] Sur le *ténesme*, voir *Epidémies II*, 2, 4, t. II, p. 616; *Ibid.* p. 628; *Epid. III*, 8, t. V, p. 84; *Ep. III*, 14 in fine, p. 98; *Aphorismes VII*, 27, t. IV, p. 584; *Maladies I*, 3; *Affections*, t. VI, p. 238: Τεινεισμὸς ὅταν λάβῃ, διαχωρέει αἷμα μέλαν καὶ μύξα, καὶ πόνος ἐν τῇ κάτω κοιλίῃ γίνεται καὶ μάλιστα ὅταν ἐς ἄφοδον ἵζῃ.

[46] *Ancienne médecine*, 5, t. I, p. 580: Οἱ δὲ ζητήσαντες τε καὶ εὑρόντες ἰητρικὴν, τὴν αὐτὴν ἐκείνοισι διάνοιαν ἔχοντες περὶ ὧν μοι ὁ πρότερος λόγος εἴρηται, πρῶτον μέν, οἶμαι, ὑφεῖλον τοῦ πλήθεος τῶν σιτίων αὐτέων τούτεων, καὶ ἀντὶ πλειόνων ὀλιγίστα ἐποίησαν. Ἐπεὶ δὲ αὐτοῖσι τοῦτο ἔστι μὲν ὅτε πρός τινος τῶν καμνόντων ἤρεσκε καὶ φανερὸν ἐγένετο ὠφελῆσαν, οὐ μέντοι πᾶσί γε, ἀλλ' ἦσαν τινες οὕτως ἔχοντες, ὡς μὴ ὀλίγων σιτίων δύνασθαι ἐπικρατεεῖν, ἀσθενεστέρου δὲ δή τίνος οἱ τοιοίδε ἐδόκεον δέεσθαι, εὗρον τὰ ῥοφήματα μίξαντες ὀλίγα τῶν ἰσχυρῶν πολλῷ τῷ ὕδατι καὶ ἀφαιρέομενοι τὸ ἰσχυρὸν τῇ κρήσει τε καὶ ἑψήσει. Ὅκοσοι δὲ μηδὲ τῶν ῥοφημάτων ἐδύνατο ὑποκρατεεῖν, ἀφεῖλον καὶ ταῦτα καὶ

L'intérêt constant des médecins anciens pour la diététique alimentaire s'expliquerait mal, si l'on oubliait qu'à l'énumération des aliments et aux recettes s'ajoute toute une théorie de l'efficacité des actes culinaires, en vertu de laquelle, les σκευασίαι sont investies d'une importance primordiale [47]. En effet, les opérations mises en jeu dans la préparation des mets, *ébullition, rôtissage, mélanges divers,* étaient loin d'être, dans l'esprit de leurs auteurs, de simples accommodements, mais ceux-ci les concevaient comme autant d'actes qui, positivement, modifiaient les propriétés des choses.

Le *Corpus hippocratique* contient de nombreux passages relatifs à l'alimentation des malades. Toutefois, il n'offre aucun écrit dans lequel soient systématiquement évoqués les produits qu'on peut leur donner, ainsi que leurs modes de préparation. L'auteur des *Affections* fait à plusieurs reprises, allusion à un ouvrage, perdu pour nous, intitulé *Pharmacitis* [48], qui contenait non seulement des formules de préparations médicinales, mais également des recettes de boissons et de bouillies, et qui devait ressembler tout autant à un livre de cuisine, qu'à un répertoire de remèdes. On peut, à bon droit, supposer que les extraits de Dieuchès, recueillis par Oribase, s'apparentent à ce genre d'œuvre et que ses fragments de pure pharmacologie (Fr. 7 à 12, 18) constituent une recherche complémentaire de la première.

ἀφίκνοντο ἐς πόματα, καὶ ταῦτα τῇσι τε κρήσεσι καὶ τῷ πλήθεϊ διαφυλάσσοντες ὡς μετρίως ἔχῃ, μήτε πλείω τῶν δεόντων μήτε ἀκρητέστερα προσφερόμενοι μηδὲ ἐνδέεστερα.

[47] Les déclarations de *Ancienne médecine*, 4, t. I, p. 576, *Affections* 39, t. VI, p. 248, *Régime II*, 56, t. VI, p. 556 sont extrêmement nettes. Voir aussi les textes rassemblés par Oribase dans son Livre IV. Perdre de vue ce fait reviendrait à méconnaître la portée des thèmes culinaires dans les écrits médicaux. Indépendamment de ces textes, on doit en tenir compte, pour interpréter, aussi bien toutes les significations de la comparaison du cuisinier et du médecin dans le *Gorgias*, que pour justifier la manière dont Athénée juxtapose noms de cuisiniers et noms de médecins en citant les auteurs d'ὀψαρτυτικα qu'il connaît. Voir aussi Galien, *De alimentorum facultatibus*, II, 51, p. 317 (C.M.G. V, 4, 2).

[48] *Affections*, 9, t. VI, p. 216, mentionne un remède du *Pharmacitis* pour la douleur de la plèvre; *Ibid.*, p. 224, p. 240; *Ibid.*, 23, p. 234, formules *de boissons, de bouillies et d'aliments* pour dysentériques: τὰ δὲ πόματα καὶ τὰ ῥοφήματα καὶ τὰ σιτία προσφέρειν κατὰ τὰ γεγραμμένα ἐν τῇ φαρμακίτιδι. *Ibid.* 40, p. 250: ἃ γέγραπται ἐν τῇ φαρμακίτιδι ποτὰ σκευαζομένα. Ce *Pharmacitis*, formulaire de remèdes et livre de cuisine est plus complexe que l'ouvrage cité par l'auteur de la *Bienséance*, 10, t. IX, p. 238, qui n'évoque que des formules de topiques émollients et de breuvages incisifs. Comparer les termes cités plus haut avec la formule de Platon (*République, I,* 332 C): ἡ σώμασιν φάρμακα τε καὶ σιτία καὶ ποτά.

CHAPITRE III

LA DIÉTÉTIQUE DE MNÉSITHÉE

A. Les généralités sur les saveurs

Athénée a sauvegardé quelques phrases [1], dans lesquelles Mnésithée énonce les propriétés générales des saveurs. D'après lui, les saveurs salées et douces sont laxatives, les saveurs aigres et amères sont diurétiques. On peut rapprocher ces affirmations des règles données par l'auteur des *Affections*: „Les aliments chauds, s'ils sont secs, resserrent, car ils absorbent l'humeur qui est dans le ventre; s'ils sont humides, ils relâchent par l'humidité et la chaleur. Les aliments astringents dessèchent et contractent le corps, ils causent aussi de la constipation. Les aliments acides, ayant un effet mordicant, atténuent le corps, les aliments salés favorisent les selles et l'urine. Les aliments onctueux et gras et les aliments doux produisent de l'humidité et du phlegme mais sont restaurants." [2] De tels principes semblent analogues à ceux que critique l'auteur du *Régime*, lorsqu'il dénonce la vanité de l'entreprise de ceux, qui croient pouvoir fonder une diététique sur l'invariabilité de relations générales, établies entre des qualités — en l'occurrence des saveurs — et des propriétés d'aliments. Dioclès, dans son *Hygiène à Pleistarque* [3], critique lui aussi ces mêmes principes, pour restaurer la primauté de l'expérience dans le domaine de la diététique. Mais en réalité, la place occupée par l'énoncé de ces règles générales, dans les chapitres des *Affections* (ils sont précédés et suivis de descriptions d'aliments semblables à celles des catalogues du *Régime* [4]), donne à penser que les deux points de

---

[1] Fragment 22.

[2] *Affections*, 55, t. VI, p. 255: Τὰ θερμὰ τῶν σιτίων ξηρὰ μὲν ἵστησι, τὸ γὰρ ὑγρὸν τὸ ἐν τῇ κοιλίῃ ἀναξηραίνει, ὑγρὰ δὲ ὄντα, διυγραίνοντα τῇ θερμότητι ὑπάγει· τὰ στρυφνὰ ξηραίνει καὶ ξυνάγει τὸ σῶμα, εἴσι δὲ καὶ στάσιμα, τὰ ὀξέα λεπτύνει, δῆξιν ἐμποίεοντα· τὰ ἁλμυρὰ διαχωρέει καὶ διουρέεται· τὰ λιπαρὰ καὶ τὰ γλυκέα ὑγρασίην μὲν καὶ φλέγμα παρέχει, κομιστικὰ δέ.

[3] *Régime*, II, 39, t. VI, p. 534: Οἱ μὲν οὖν ὑπολαμβάνοντες τὰ τοὺς ὁμοίους ἔχοντα χυλοὺς ἢ ὄσμας ἢ θερμότητας ἢ ἄλλο τι τῶν τοιούτων πάντα τὰς αὐτὰς ἔχειν δυνάμεις, οὐ καλῶς οἴονται· πολλὰ γὰρ ἀπὸ τῶν τοιούτων ὁμοίων ἀνόμοια δείξειεν ἄν τις γιγνόμενα.

Dioclès, Fr. 112 Wellmann: ὅσοι μὲν κατὰ παντὸς ἐπεχείρησαν εἰπεῖν περὶ τῶν γλυκέων ἢ λιπαρῶν ἢ ἁλμυρῶν ἢ περὶ ἄλλου τινος τῶν τοιούτων τῆς δυνάμιος, οὐκ ὀρθῶς γινώσκουσιν.

[4] *Affections*, 54, 56, t. VI, p. 264, 266 sq.

vue ne sont pas aussi exclusifs l'un de l'autre, qu'on pourrait le croire en se bornant à considérer les deux passages du *Régime* qui font ressortir l'extrême variabilité des propriétés des aliments de même saveur. L'auteur de ce traité ne manque pas, dans les chapitres qui suivent les catalogues d'aliments [5], d'introduire des règles générales qui, à prendre les choses de façon trop rigide, pourraient tomber, elles aussi, sous la critique adressée quelques pages auparavant aux partisans des généralités. Le médecin, il ne faut pas le perdre de vue, est appelé à prescrire des régimes aussi bien que des remèdes, ce qu'il ne peut faire sans en référer à des généralités d'ordre pratique. A moins de s'en tenir à un empirisme radical, peu conciliable avec les exigences de l'exercice, le recours au jugement gustatif est, avec les règles de routine, le seul moyen, pour les médecins de ce temps, de déterminer les propriétés des aliments ou des remèdes. Et l'expression des catégories de ce jugement, c'est à dire des saveurs, est le seul moyen d'exprimer les résultats de cet exercice. La tradition le montre bien — elle est constante d'Hippocrate à Actuaire —, qui introduit les traités de diététique et de pharmacologie par un περὶ χυμῶν [6]. Pour en revenir à Mnésithée, rien n'indique la portée qu'il attribuait à ces règles des propriétés des saveurs, et particulièrement la

---

[5] *Régime*, II, 54 t. VI, p. 560: Τῶν δὲ ἀγρίων λαχάνων ὅσα ἐν τῷ στόματι θερμαντικὰ καὶ εὐώδεα, ταῦτα θερμαίνει καὶ οὐρεῖται μᾶλλον ἢ διαχωρεῖ· ὀκόσα δὲ ὑγρὴν φύσιν ἔχει καὶ ψυχρὴν καὶ μωρὴν ἢ ὀσμὰς βαρείας, ὑποχωρεῖται μᾶλλον ἢ οὐρεῖται· ὅκοσα δέ ἐστι στρυφνὰ ἢ αὐστηρά, στάσιμα· ὀκόσα δὲ δριμέα καὶ ξηρὰ ἐν τῷ στόματι, ταῦτα ξηραίνει· ὀκόσα δὲ ὀξέα, ψυκτικά.

Régime, II, 56, t. VI, p. 568: Τὰ γλυκέα καὶ τὰ δριμέα καὶ τὰ ἁλυκὰ καὶ τὰ πικρὰ καὶ τὰ αὐστηρὰ καὶ σαρκώδεα θερμαίνειν πέφυκε, καὶ ὅσα ξηρά ἐστι καὶ ὅσα ὑγρὰ .... τὰ γλυκέα καὶ τὰ πίονα καὶ τὰ λιπαρὰ πληρωτικά ἐστι, ... τὰ δὲ ὀξέα καὶ δριμέα καὶ αὐστηρὰ καὶ στρυφνὰ καὶ συγκομιστὰ καὶ ξηρὰ οὐ πληροῖ, διότι τὰ στόματα τῶν φλεβῶν ....

[6] Ces généralités sont en germe dans les formules comme celles de *Régime des maladies aigues, Appendice, 1, t. II, p. 396*: Ἁλμυρὸν δὲ μηδὲν μηδὲ δριμὺ προσφέρειν; *Ibid.* 29, p. 516: ἀπεχέσθω καὶ μέθης καὶ τῶν δριμέων. Galien, malgré l'approbation accordée à Dioclès, propose lui aussi des règles générales de jugement des saveurs: Κοινὸν δ' ἐπὶ πάντων ἐδεσμάτων μεμνῆσθαι σε χρή, τὰ μὲν δριμέα καὶ πικρὰ κατὰ τὴν ἐδωδὴν ἐλάττονα τροφὴν διδόναι τῷ σώματι, τὰ δ' ἄποια καὶ μᾶλλον αὐτῶν τὰ γλυκέα πολλήν, ἔτι δὲ μᾶλλον, ἐὰν ἐσφιγμένην ἔχῃ τὴν οὐσίαν, ὡς μήθ' ὑγρα μήτε χαῦνα ταῖς συστάσεσιν εἶναι. (*De al. fac.* II, 62, C.M.G. V, 4, 2, p. 325,8 sq.). Voir aussi le livre IV du *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, t. XI, ed. Kühn. L'auteur de *La Bienséance*, 9, t. IX, p. 238, recommande au médecin d'avoir toujours présentes à l'esprit les propriétés des remèdes et leur formule. Pour apprécier la valeur abstraite et la portée théorique du discernement des saveurs, voir Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 10, 1118 a 27; Aétius d'Amida, dans la préface de son Livre I, souligne toute l'importance de l'exercice du *goût* pour le médecin (p. 1, ed. Aldine): Προσήκει δὲ γεγυμνάσθαι κατὰ τὴν γευστικὴν αἴσθησιν, καὶ ἐπὶ μνήμης ἔχειν ἑκάστης ποιότητος τῶν χυμῶν τὴν ἰδιότητα.

manière dont il les conciliait avec les variations et exceptions enseignées par l'expérience. C'est dire qu'avec le seul Fr. 22, on aurait bien du mal à spécifier le caractère de ses théories diététiques.

B. L'importance des théories dans la diététique de Mnésithée

La partie du régime, qui a pour but l'inventaire des propriétés des animaux et des végétaux comestibles, aboutit à un certain nombre d'énoncés dont le sujet est un nom de plante ou d'animal, et l'attribut, leur effet alimentaire exprimé en des termes qui peuvent ressortir au domaine de l'expérience digestive banale (*lourd, léger fort, digeste, indigeste*) ou à celui de la physiologie (*resserrant, évacuant, diurétique, reconstituant*) ou encore à une symbolique des qualités élémentaires [7].

Une fois construit le catalogue d'aliments, deux possibilités s'offrent à son auteur. La première consiste à ne pas éloigner la diététique du domaine pratique, en la bornant à l'établissement et au commentaire de ces listes. Tel est le point de vue de Dioclès quand il fait valoir que les spéculations théoriques sont inutiles en diététique. Son empirisme n'est peut être pas aussi absolu que Galien le pense [8]. Car on relève bien à la fin de l'extrait du premier livre de l'*Hygiène à Pleistarque* les termes d'une concession aux partisans des théories. A condition, dit-il, qu'elles rendent la réalité de fait plus intelligible ou plus vraisemblable, on peut leur concéder une place [9]. Mais considérons les arguments qu'il développe au début de ce passage:

a) Vanité d'explications, insuffisantes parce qu'elles associent à une simple détermination qualitative, une propriété alimentaire, alors que les processus réels mettent en jeu tout le sujet de cette détermination et qu'il s'introduit ainsi de grandes variations dans le comportement des produits; ce qui revient à nier, au nom de la complexité du réel, la possibilité d'établir des faits généraux qui aient force de loi [10].

b) Apport insignifiant des théories explicatives, dans la mesure où les réalités contiennent en elles mêmes le reflet de leurs principes, et où la théorie n'est qu'une répétition de la description du fait [11].

---

[7] C'est en termes de froid, sec, humide que l'auteur du *Régime* (II, 40) décrit les propriétés de l'orge. Voir aussi la terminologie de Galien dans le *De alimentorum facultatibus* (C.M.G. V, 4, 2).

[8] Galien, *De al.fac.*, p. 202,25-203,21.

[9] *Ibid.*, p. 203, 10-21.

[10] *Ibid.*, p. 203, 3-10.

[11] *Ibid.*, p. 203, 10-15.

c) Invraisemblance des explications causales effectivement pratiquées [12].

Ils convergent tous vers la conclusion que le plus sûr est encore de s'en tenir aux enseignements de l'expérience séculaire. Et les fragments diététiques de Dioclès ne contiennent guère que des affirmations de fait, qui lient, sans plus, le nom d'un aliment à un effet physiologique [13].

La seconde voie prolonge les investigations de fait par la recherche d'un rapport explicatif entre les propriétés d'un aliment et sa nature: on cherche à fonder ainsi la diététique pratique sur une théorie du comestible. La fin du petit extrait d'Oribase sur les propriétés générales des graines (Fr. 26), ainsi qu'un texte conservé par Galien (Fr. 25) laissent entrevoir le tour que Mnésithée a donné à sa théorie des comestibles. Dans le premier de ces passages, à côté de considérations sur la valeur des graines en fonction de leur âge, qui relèvent peut être du domaine des généralités pratiques évoquées plus haut, on trouve une proposition en forme de loi, qui établit un rapport inverse entre la comestibilité de la graine et celle de la racine d'un végétal. Dans le second, s'exprime une loi générale des propriétés des parties des plantes, fondée sur la considération des étapes de la coction de la sève dans chacune d'elles. Pour juger de telles idées, il faudrait se représenter plus positivement qu'on le fait les données de la botanique d'avant Théophraste [14]. A s'en tenir aux préoccupations avérées des médecins, il suffit d'évoquer le rôle paradigmatique que joue, dans les *Maladies IV* [15], la description de la plante et des processus qu'elle implique, pour voir que les raisonnements de Mnésithée n'ont rien d'inédit. Ces deux fragments permettent en tout cas d'affirmer que la diététique de Mnésithée est bien éloignée de celle de Dioclès par les ambitions théoriques qu'on y découvre. A telle enseigne qu'on comprend mal ce qui a pu motiver l'hypothèse d'une influence du second sur le premier.

---

[12] *Ibid.*, p. 203, 15-17, tout cela constitue le Fr. 112 Wel.

[13] Voir fragments 113 à 138 Wel.

[14] Sur Théophraste, lui même si méconnu, et ses prédécesseurs, voir W. Capelle, *Menestor redidivus*, Rheinisches Museum, 1961.

[15] Sur le groupe d'œuvre auquel appartient ce traité: J. Ilberg, *Die Ärztesschule von Knidos*, Verhandlungen der säch. Akad. der Wissenschaften, 1924; G. Senn, *Über Herkunft und Stil der Beschreibungen von Experimenten im Corpus Hippocraticum*, Archiv für Geschichte der Medizin, t. XXII, 1929, p. 217-289; O. Regenbogen, *Eine Forschungsmethode antiker Naturwissenschaft*, Studien zur Geschichte der Mathematik, I, 1930, p. 130-182; Joly, *Le niveau de la science hippocratique*, Paris 1966 p. 70 sq.

C. La classification des animaux et des végétaux

L'origine animale ou végétale des aliments impose au diététicien des connaissances d'histoire naturelle. Le bilan de celles de Mnésithée s'impose donc.

1. *Le vocabulaire diététique de Mnésithée*

L'analyse du texte des fragments révèle des signes appréciables de tentatives de classification des animaux et des végétaux dont Mnésithée décrit les propriétés alimentaires. Il convient d'en faire l'inventaire, et tout d'abord de relever les termes principaux de son vocabulaire.

Fr. 25, l. 6: Les racines sont indigestes et troublantes [16].
Fr. 26, l. 5: Les graines de l'année passée sont faciles à digérer, à moins de six mois, elles donnent une nourriture lourde, indigeste, et muqueuse [17].
Fr. 28, l. 8: Le pain de *Zeia* est lourd et difficile à digérer [18].
Fr. 27, l. 17: La *Tiphè* est suffisamment nourrissante [19].
Fr. 30, l. 2: Les châtaignes engendrent des flatulences, elles font grossir [20].
Fr. 31, l. 2: Les pignes engraissent, elles sont diurétiques et ne constipent pas [21].
Fr. 33, l. 2: Tous les fruits qu'on cuit sont peu nourrissants et inoffensifs [22].
Fr. 36, l. 4: Les coquillages sont laxatifs, ils ont une chair indigeste [23].
Fr. 37, l. 2: Les crustacés sont indigestes [24].
Fr. 38, l. 4: Les gros poissons sont indigestes, nourrissants [25].
Fr. 38, l. 27: La digestion du fretin est irrégulière [26].

[16] αἱ ῥίζαι πᾶσαι δύσπεπτοί τ' εἰσι καὶ ταρακτικαί.

[17] βελτίω γίνεται πρὸς εὐπεψίαν.

[18] τὸν δ' ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ἄδην φησιν ἐσθιόμενον βαρὺν εἶναι καὶ δύσπεπτον.

[19] βέλτιστον μὲν ἡ τίφη καὶ γὰρ ἱκανῶς τρέφει.

[20] Τῶν εὐβοικῶν καρύων ἢ καστάνων δύσπεπτος μὲν ἡ κατεργασία τῇ κοιλίᾳ καὶ φυσώδης ἡ πέψις.

[21] πιαίνειν αὐτοὺς τὸ σῶμα καὶ πρὸς εὐπεψίαν ἀλυποὺς εἶναι, ὑπαρχεῖν δὲ καὶ οὐρητικοὺς καὶ οὐκ ἐφεκτικοὺς κοιλίας.

[22] δίδωσι τῷ σώματι τροφὴν οὐ πολλὴν μὲν, ἄλυπον δὲ καὶ μᾶλλον ὑγρὰν.

[23] Ὄστρεα .... τὴν σάρκα δυσκατέργαστά ἐστι διὰ τὴν ὑγρότητα τὴν αὐτοῖς ἀλυκήν.

[24] Κάραβοι .... δύσπεπτα μὲν πάντα.

[25] Εἰσι δὲ δυσκατέργαστοι. Κατεργασθέντες δὲ πολλαπλασίαν τροφὴν παρέχουσι.

[26] Τῆς οὖν πέψεως οὐχ ὁμαλίζουσης.

Fr. 38, l. 32: Les poissons de roche sont digestes, ils ne produisent pas de vents [27].
Fr. 38, l. 38: Les poissons à chair molle sont plus diurétiques et laxatifs [28].
Fr. 39, l. 9: La chair des jeunes chèvres et des agneaux de lait est digeste, nourrissante et humecte le ventre [29].
Fr. 39, l. 15: La chair des jeunes veaux est trop lourde, celle des jeunes porcelets trop humide et troublante pour le ventre [30].
Fr. 39, l. 19: Les autres espèces de bestiaux (après le sevrage) sont plus durs et plus difficiles à digérer, mais ils procurent une nourriture sèche si on la digère [31].
Fr. 39, l. 31: La chair des petits chiens relâche le ventre, mais elle est visqueuse et gluante [32].
Fr. 39, l. 34: La chair des renards et des ours est visqueuse [33].
Fr. 39, l. 36: La chair des carnivores est indigeste, lourde, elle donne des coliques [34].
Fr. 32, l. 38: Les souris des arbres relâchent le ventre [35].

Tous ces jugements révèlent une méfiance à l'égard des aliments gras, humides, muqueux et une valorisation de la nourriture légère et sèche dont on trouve maints exemples dans le *Corpus hippocratique.*

2. *L'emploi des termes γένος et ἰδέα*

L'intention classificatrice apparaît, à la fois, dans le regroupement systématique des animaux et des végétaux, et dans l'emploi des termes γένος et ἰδέα. Il n'y a pas lieu d'affirmer, comme le faisait Jaeger, que Mnésithée utilise le couple *genre-espèce* (γένος, εἶδος), car ce dernier terme ne figure qu'une fois, dans le passage où Galien

27 Τοῖς τε σώμασιν ἡμῶν ξηράν τε δίδωσι τροφήν, πνευμάτων τε οὔκ ἐστι περιποιητικά.

28 Τῆς μὲν κοιλίας καὶ τῆς οὐρήσεως ὑπακτικώτερα ταῦτ' ἐστιν ἐκείνων διὰ τὸ καὶ τὰς σάρκας ὑγροτέρας.

29 ἔστι γὰρ εὔπεπτα καὶ τρόφιμα καὶ τῆς κοιλίας ὑγραντικά.

30 τὰ μὲν γὰρ μόσχεια βαρύτερά ἐστι, τὰ δὲ τῶν χοιριδίων λίαν ὑγρὰ καὶ τῆς κοιλίας ταρακτικά.

31 Τὰ δ' ἄλλα γένη τῶν ἱερείων εἰς ταύτην ἀφίκηται τὴν τάξιν, τῶν μὲν γαλαθηνῶν ἐστι σκληρότερα καὶ δυσπεπτότερα, τροφὴν δὲ ξηροτέραν δίδωσιν, ἐὰν κατεργασθῇ.

32 Τὰ δὲ σκυλάκεια κρέα τῆς κοιλίας ἐστιν ὑπακτικά .... καὶ γὰρ μυξῶδες ἐστι καὶ γλίσχρον τὸ κρέας.

33 Τὰ δὲ τῶν ἀλωπέκων καὶ τῶν ἄρκτων ἐστι μυξώδη.

34 Τῶν δ' ὠμοφαγούντων θηρίων, ... δύσπεπτα εἶναι καὶ βαρέα καὶ στροφώδη τὰ κρέα.

35 Μυάς δὲ τοὺς ἀπὸ τῶν δένδρων κοιλίας μὲν ὑπακτικούς ἀτρόφους δὲ συμβέβηκεν εἶναι.

affirme que Mnésithée pratiquait la méthode platonicienne de division (Fr. 10). La terminologie de Galien est trop évidemment inspirée par les enseignements scolaires de la logique, pour qu'on puisse considérer les mots employés par lui comme appartenant sûrement au vocabulaire propre de Mnésithée.

Deux formules qu'on peut regarder comme l'expression d'une référence à des séries ou à des ensembles, dont les animaux et les plantes nommées individuellement ne sont que des cas particuliers, apparaissent à plusieurs reprises: *ce qui est tel, ce qui est semblable.*

Fr. 32, l. 2: Tous les fruits qu'on mange crus .... et ceux qui sont tels [36].

Fr. 34, l. 1: Tout ce qui est naturellement disposé .... concombres, citrouilles, coings et tout ce qui est tel [37].

Fr. 36, l. 2: Les huîtres et animaux semblables [38].

Fr. 37, l. 2: Les crabes et animaux semblables [39].

Fr. 38, l. 5: Le groupe des poissons sans écailles, thons .... et ceux qui sont tels [40].

Fr. 38, l. 8: Les poissons qui ne sont ni solitaires ni grégaires, congres, ... et ceux qui sont tels [41].

Fr. 38, l. 39: Le groupe des poissons à chair molle ... et ceux qui sont tels [42].

Les mots qu'emploie Mnésithée lui-même permettent de préciser le genre de similitude que désignent ces adjectifs. Il passe, en effet, de l'expression *ce qui est tel* aux formules *ce qui est d'une telle forme* et *ce qui est d'un tel groupe.*

On lit dans le Fr. 30, l. 6, à propos des fruits à enveloppe: „il ne faut manger aucun fruit d'une telle forme" [43] et dans le fragment 39, l. 37: „parmi les carnivores, loups .... et tout ce qui appartient à un tel groupe" [44].

Le mot ἰδέα apparaît trois fois:

[37] Ὅσα δὲ ὠμὰ προσφέρεται τῶν τοιούτων.
[36] Ὅσα εὐφυῶς διάκειται ... καὶ στρουθία καὶ εἴ τι τοιοῦτον.
[38] Ὄστρεα καὶ κόγχαι καὶ μύες καὶ τὰ ὅμοια.
[39] Κάραβοι .... καὶ τὰ ὅμοια.
[40] γόγγρων καὶ τῶν τοιούτων.
[41] οἷον γόγγροι καὶ καρχαρίαι καὶ τὰ τοιαῦτα.
[42] κίχλαι καὶ κόσσυφοι καὶ τὰ ὅμοια.
[43] Χρὴ δὲ μηδὲν ὅλως τῆς τοιαύτης ἰδέας.
[44] Τῶν δ' ὠμοφαγούντων θηρίων, οἷον λύκων .... καὶ παντὸς τοῦ τοιοῦτου γένους.

Fr. 11, l. 41: car la saison modifie la forme des humeurs [45] (Cette phrase n'est pas tirée de la partie doxographique du fragment, mais bien du résumé, qui, lui, a toutes chances d'avoir conservé quelque chose du vocabulaire de Mnésithée.)
Fr. 25, l. 9: Toutes les plantes dont la racine est comestible entrent dans l'espèce difficile à digérer [46].
Fr. 30, l. 6: aucun fruit d'une telle forme [47].

Le premier de ces emplois suppose une classification des humeurs voisine de celle du traité de la *Semence* [48]. Le second se rattache à un regroupement des aliments selon leurs propriétés alimentaires. Cette opération est corollaire de l'établissement des catalogues d'aliments [49] et elle est indispensable à leur utilisation. Quant au troisième, il semble bien ressortir à un domaine plus spéculatif. Mnésithée est loin d'être l'auteur de la répartition des fruits entre fruits à pulpe (ὀπωρά, *Poma*) et fruits à enveloppe (ἀκροδρυά, *Nuces*), implicitement présente dans le *Régime* (II, 55), explicitement formulée au § 61 des *Affections* (Voir les notes du Fr. 30). Il n'en reste pas moins que l'énonciation de l'ensemble de ces fruits sous l'angle de l'ἰδέα, — ici apparence et critère de la série coïncident —, confère à l'expression de leur groupe une dimension théorique qu'il n'avait pas, tant que le mot n'était pas prononcé.

Le mot γένος apparaît neuf fois:

Fr. 25, l. 7: Toutes les racines, raifort, aulx, oignon et tout ce qui est du même groupe [50].
Fr. 30, l. 9: Les glands et tout ce groupe [51].
Fr. 38, l. 2: Le groupe des poissons de grande taille [52].
Fr. 38, l. 5: Le groupe des poissons sans écailles [53].
Fr. 38, l. 16: Le groupe des mollusques [54].

[45] Καὶ γὰρ ὥρα τρέπει τὰς τῶν χύμων ἰδέας.
[46] ταῦτα πάντα εἰς τὴν δύσπεπτον ἰδέαν καταχωρίζεται.
[47] Χρὴ δὲ μηδὲν ὅλως τῆς τοιαύτης ἰδέας ἄπυρον ἐσθίεν.
[48] *Semence*, 3, t. VII, p. 474, cité p. 20. Voir A. E. Taylor, *Varia socratica*, ch. 5, The word εἶδος, ἰδέα in preplatonic litterature.
[49] Comme exemple, Oribase, II, pour les aliments, et XI, 13 sq. pour les médicaments.
[50] λέγω δ' οἷον ῥαφανῖδας σκόροδα κρόμυα γογγυλίδας καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον γένος.
[51] καθάπερ αἵ τε φηγοὶ καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον γένος.
[52] Τῶν μειζόνων ἰχθύων γένος.
[53] Τὸ δὲ τῶν ἀλεπιδωτῶν γένος, οἷον θύννων, ...
[54] Τὸ δὲ μαλακίων γένος.

Fr. 38, l. 38: Le groupe des poissons dits à chair molle [55].
Fr. 39, l. 28: Les autres groupes de bestiaux [56].
Fr. 39, l. 37: Les carnivores .... et tout ce qui appartient à ce groupe [57].

Les indices verbaux d'un essai de classification d'animaux et de végétaux sont donc incontestables. Il reste à discerner ses caractéristiques et à apprécier son degré de parenté avec les classifications aristotéliciennes correspondantes. On a déjà mentionné l'argument que Jaeger tirait de leur ressemblance pour affirmer que Mnésithée ne pouvait pas être antérieur à Aristote ni même indépendant de lui. Pour éprouver cet argument, il convient de comparer le grand passage conservé par Athénée sur les propriétés des poissons (Fr. 38) avec quelques textes de l'*Histoire des animaux.*

3. *La classification des poissons de Mnésithée*

Tout le fragment 38 s'articule selon un plan *écologique*. C'est en effet d'après leur lieu de vie que Mnésithée associe les différents groupes de poissons: tout d'abord, la pleine mer [58], puis les rochers [59], ensuite la côte plate ou profonde [60] et ses particularités, enfin les différents cours d'eau [61] et les étangs [62]. Les trois premiers lieux, *pleine mer, rochers, littoral*, correspondent aux termes de la division des animaux marins, en trois séries, qu'on relève au début de l'*Histoire des animaux*: „Chez les animaux marins, les uns vivent en pleine mer, d'autres près du rivage, d'autres enfin dans les rochers." [63]. Si on ajoute à ces termes, ceux d'une division faite par Aristote, un peu avant, et qui porte sur tous les animaux aquatiques, dont les animaux marins ne sont qu'une partie, on obtient un cadre écologique global très proche de celui de Mnésithée: „Et dans le groupe des animaux aquatiques, les uns vivent dans la mer, d'autres dans les rivières, d'autres dans les étangs, d'autres enfin dans les

[55] Τούτοις δ' ὁμοιόν ἐστι γένος τὸ καλούμενον μαλακόσαρκον.
[56] Τὰ δ' ἄλλα γένη τῶν ἱερείων.
[57] Τῶν δ' ὠμοφαγούντνων θηρίων ... καὶ παντὸς τοῦ τοιούτου γένους.
[58] Fr. 38, l. 3.
[59] Fr. 38, l. 32.
[60] Fr. 38, l. 48.
[61] Fr. 38, l. 54.
[62] Fr. 38, l. 57.
[63] *Histoire des animaux, 488 b 6*: Καὶ τῶν θαλαττίων τὰ μὲν πελάγια, τὰ δ' αἰγιαλώδη, τὰ δὲ πετραῖα.

Tableau I
Plan du Fragment 38

Lieux de séjour	*Autres caractéristiques*	*Exemples*
1. Le groupe des poissons de grande taille ou de pleine mer	Dits tronçonnables	Daurades Glaucus Pagres
2.	Le groupe des poissons sans écailles a. grégaires	Thons Maquereaux Thunnis
	b. ni grégaires, ni solitaires	Congres Requins
3.	Les poissons qu'on appelle *darta* (à écorcher)	Raies Anges de mer
4.	Le groupe des mollusques	
5.	Les poissons dont on mange les arêtes	Anchois Sardines Fretin
6. Les saxatiles		Goujons Scorpions Plies
7.	Le groupe dit *à chair molle*	Labres Merles de mer
8. Lieux de la mer où se déversent fleuves et étangs		
9. Grandes lagunes		
10. Les golfes		
11. Les rivages proches de la pleine mer		
12. Près des profondeurs, au voisinage des villes		
13. Poissons qui remontent les cours d'eau		Muges
14. Cours d'eau rapides et froids		Truites

marécages, comme la grenouille et le lézard d'eau" [64]. Mnésithée est beaucoup plus explicite qu'Aristote dans l'évocation des poissons

[64] *H.A.* 487 a 26: Τῶν δ' ἐνύδρων τὰ μέν ἐστι θαλάττια, τὰ δὲ ποτάμια, τὰ δὲ λιμναῖα, τὰ δὲ τελματιαῖα οἷον βάτραχος καὶ κορδύλος.

côtiers. Il envisage le cas de ceux qui vivent à l'embouchure d'un cours d'eau, dans les criques, les golfes, au voisinage des côtes proches de la haute mer, des côtes escarpées, et il ajoute des remarques sur les lieux proches des villes.

Le début du Ch. 13 du Livre VIII de l'*Histoire des animaux* contient des remarques sur la supériorité alimentaire des poissons côtiers, comparés à ceux qui vivent en pleine mer. Cela est dû, selon Aristote, à l'excellence de leurs conditions d'alimentation et du climat tempéré d'ensoleillement et de fraicheur qu'ils y trouvent: „Les poissons qui vivent près des côtes ont une chair plus succulente que ceux des grandes profondeurs. Ils ont en effet une nourriture plus abondante et meilleure, car là où le soleil frappe, la végétation est plus florissante." [65] La comparaison des exemples de poissons cités par les deux auteurs montre que la convergence de leur jugement sur la valeur des poissons côtiers n'entraîne pas, dans ce cas, une dépendance des textes, car Aristote et Mnésithée n'utilisent pas les mêmes exemples. On s'en assure en comparant la liste des noms de

Tableau II

H. A., VIII, 13	Mnésithée, Fr. 38	*H. A.*, VIII, 13	Mnésithée, Fr. 38
Poissons côtiers	*Poissons côtiers*	*Poissons de mer*	*Poissons de mer*
Spare denté		Pastenague	Daurade
Cantharus		Sélaciens	Glaucus
Orphe		Congre noir	Pagre
Daurade		Serran	Thon
Muge		Rouget	Maquereau
Trigle		Glaucus	Thunnis
Labre	Labre		Congre
Vive	Merle de mer		Requin
Callionyme			Raie
Goujon	Goujon		Ange de mer
Saxatiles	Scorpion		
	Plie		
Vivant dans les deux eaux			
Pagre			
Scorpion			
Congre noir			
Murène			
Coucou			

[65] *H.A.*, 598 a 2 sq.: 'Αμείνους δ' είσιν οἱ πρόσγειοι τῶν πελαγίων πλείω γὰρ καὶ βελτίω νομὴν ἔχουσιν ὅπου γὰρ ἂν ὁ ἥλιος ἐπιβάλλῃ, πλείω φύεται καὶ βελτίω καὶ ἁπαλώτερα, οἷον ἐν κήποις.

poissons côtiers, de pleine mer et de ceux qui vivent dans les deux sortes d'eau, cités par Aristote avec les exemples de Mnésithée.

En plus des différences des poissons cités par les deux auteurs, notons que Mnésithée indique comme poisson de pleine mer, le pagre, alors qu'Aristote le donne comme vivant dans les deux sortes d'eau, que les deux auteurs divergent dans leur classement de la daurade, poisson de pleine mer pour Mnésithée, poisson côtier pour Aristote. Au Ch. 19 du Livre VI, Aristote reprend la division déjà faite (588 a sq.) des poissons de haute mer, des poissons côtiers et de ceux qui vivent dans les deux sortes d'eau, il redit que les emplacements où l'on trouve des algues constituent d'excellents lieux de séjour, tant pour les poissons qui s'en nourrisent que pour ceux qui sont carnivores [66]. Ce même chapitre offre une nouvelle possibilité de comparaison avec la fin du fragment de Mnésithée, qui est consacrée aux poissons d'étangs et de cours d'eau. Dans la tradition hippocratique étang est synonyme de pestilence, et, l'auteur du *Régime* disqualifie tous les poissons qui séjournent dans les eaux bourbeuses, les rivières et les étangs. Mnésithée s'accorde avec lui sur les inconvénients du muge: bien qu'il n'allègue pas, comme lui, l'exhalaison pernicieuse que ce poisson dégage dans le corps humain, comme lui, il l'estime alourdissant [67]. Comme Aristote, Mnésithée évoque la migration de ce poisson de la mer vers les cours d'eau [68]. Mais Aristote, dont le propos n'est pas de décrire ses qualités alimentaires, ne livre aucun jugement sur le muge. Au passage il remarque pourtant que les contrées, où les étangs abondent, fournissent d'excellents poissons, position opposée à celle du *Régime*. Quant à Mnésithée, il ne disqualifie pas positivement les poissons d'étangs et de lacs, bien qu'il les juge inférieurs à ceux des rivières. A propos de ces derniers, il introduit une note tout à fait

[66] *H.A.*, VIII, 19, 602 a 17: Εἰσι δέ τινες καὶ ἴδιοι τόποι ἑκάστοις, ἐν οἷς εὐθενοῦσιν. ὡς δ' ἁπλῶς εἰπεῖν οἱ φυκώδεις συμφέρουσιν πιότεροι γοῦν ἐν τοῖς τοιούτοις ἁλίσκονται, ὅσοι παντοδαποὺς νέμονται τόπους· οἱ μὲν γὰρ φυκιοφάγοι τροφῆς εὐποροῦσιν, οἱ δὲ σαρκοφάγοι πλείονον ἐντυγχάνουσιν ἰχθύσιν.

[67] *Régime*, II, 48, t. VI, p. 548: Ὁκόσοι δὲ ἐν τοῖσι πηλώδεσι καὶ ὑγροῖσι χωρίοισι τὰς τροφὰς ἔχουσιν, οἷον κέφαλοι, κεστραῖοι, ἐγχέλυες, οἱ τοιοῦτοι τῶν ἰχθύων βαρύτεροί εἰσι, διότι ἀπὸ τοῦ ὕδατος καὶ τοῦ πηλοῦ καὶ τῶν ἐν τούτοις φυομένων τὰς τροφὰς ἔχουσιν, ἀφ' ὧν καὶ τὰ πνεῦμα ἐσιὸν ἐς τὸν ἄνθρωπον βλάπτει καὶ βαρύνει. Οἱ δὲ ποτάμιοι καὶ λιμναῖοι ἔτι βαρύτεροι τούτων.

[68] *H.A.*, 569 a 7: Οἱ μὲν οὖν κεστρεῖς ἐκ τῆς θαλάττης ἀναβαίνουσιν εἰς τὰς λίμνας καὶ τοὺς ποταμούς; *H.A.* 601 b 19: Ἐτι δὲ καὶ εἰς τοὺς ποταμοὺς ἀναπλέουσι πολλοὶ τῶν ἰχθύων, καὶ εὐθενοῦσιν ἐν τοῖς ποταμοῖς καὶ ἐν ταῖς λίμναις οἷον ἀμία καὶ κεστρεύς. Γίνονται δὲ καὶ οἱ κωβιοὶ πίονες ἐν τοῖς ποταμοῖς· καὶ ὅλως τὰ εὔλιμνα τῶν χωρίων ἀρίστους ἔχει ἰχθυς.

originale, en insistant sur la qualité exceptionnelle des truites, qui vivent dans des cours d'eau dont la fraicheur et la rapidité de débit garantit l'excellence [69]. Ces références révèlent, comme dans le cas des remarques précédentes d'Aristote, des sources d'information géographique différentes de celles du *Régime*.

Le même texte d'Aristote suggère une autre comparaison avec celui de Mnésithée. Immédiatement avant les phrases mentionnées plus haut, Aristote évoque la migration estivale de nombreux poissons vers le Pont, qui leur procure, dit-il, de l'eau douce, en raison des rivières qui s'y déversent, apportant ainsi un surcroît de nourriture. En citant les lieux où les poissons s'engraissent, Mnésithée évoque les embouchures des cours d'eau [70]. Son écologie est ainsi bien comparable à celle d'Aristote.

Comparée à celle du *Régime*, elle témoigne d'une technique de description plus systématique et plus explicite des conditions de vie

---

[69] On en a été réduit aux conjectures, jusqu'à la découverte d'une inscription béotienne du 2° siècle avant J.C., comportant des tarifs de poissons de différentes provenances. Y figure un Πουχρίς ou Πουρρὶς qui serait un poisson d'eau froide douce. (Michel Feyel, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. LX, 1936, p. 30; L. Lacroix, *Une liste de noms de poissons dans une inscription béotienne*, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientale et slave de l'Université libre de Bruxelles, t. VI, 1938, p. 51 sq.; A. C. Andrews, *Greek and latin terms for Salmon and Trout*, Transactions and proceedings of the american philological association, t. 86, 1955, p. 308-318). Ainsi le texte mutilé de Mnésithée peut-il cacher un terme dialectal comme Πουρρίς sans doute plus proche de la réalité que l'adjectif substantivé forgé par Conrad Gesner (ὁ πυροεὶς) pour combler la lacune. Mnésithée semble le seul auteur grec ancien à signaler la truite, si tel est le poisson qu'il désigne ainsi. Plus tard, Aélien (*Nature des animaux* XV, 1) décrira bien une mouche, avec laquelle on pêche en Macédoine un poisson dont le dos est moucheté de points, mais il déclare ignorer le nom de ce poisson et renvoie son lecteur aux renseignements locaux. Si, lui aussi, fait allusion à la truite, il faut convenir que plusieurs siècles après Mnésithée, elle ne s'était imposée ni dans les mœurs, ni dans le vocabulaire. Il faut attendre des auteurs comme Sidoine Apollinaire (II, 2) ou comme Ausone, (*La Moselle*, ed. H. de La Ville de Mirmont, 1889, vers 97, 88, 128) pour en trouver une mention sans équivoque. L'auteur du Livre V du *De re medica* attribué à Pline la désigne sous le nom de *Tructus* (*Omnem asparabilem piscem videlicet ut sunt lupi, corvi, pisces de flumine qui petram habent ut tructi*, ... V. 43). Dans ce passage, on a établi une équivalence entre les poissons saxatiles marins, tenus pour excellents par tout le monde, et certains poissons de cours d'eau, généralement moins appréciés. Pour ce Livre V, consulter l'édition de Bâle, due à Albanus Torinus. Car on ne le retrouve pas dans l'édition de V. Rose, qui a restitué à Pline les trois premières parties, et à Gargalius Martialis, la quatrième (*Plinii secundi quae fertur una cum Gargalii Martialis Medicina*, Lipsiae, 1875). On peut mettre en parallèle les 36 premiers chapitres du Livre V avec les régimes proposés par Alexandre de Tralles (t. I, p. 450-t. II in finem ed. Putschmann). Mais nous n'avons malheureusement pas repéré d'équivalent grec du ch. 43.

[70] *H.A.*, 601 b 17: διὰ γὰρ τὸ πλῆθος τῶν ποταμῶν γλυκύτερον τὸ ὕδωρ, καὶ τροφὴν οἱ ποταμοὶ καταφέρουσι πολλήν.

animale. Ce n'est pas que l'auteur hippocratique les ignore, ainsi que l'attestent la manière dont il rapporte les qualités du céphale et du muge à leur séjour en eau bourbeuse, et ses remarques sur les poissons de rivière et d'étang [71]. Mais il ne se soucie pas d'exposer systématiquement les lieux de vie des poissons. Au début du § 48, la référence au genre de vie éclipse la mention du séjour. Les poissons de la première série (scorpion, dragon, callionyme, etc.), qualifiés par lui de très secs, sont vraisemblablement, dans son esprit, des poissons côtiers, puisqu'il les compte comme sédentaires à côté des saxatiles et qu'il les oppose aux poissons voyageurs (dont il ne précise pas qu'ils sont des poissons de pleine mer). Pour désigner les poissons roulés par les flots, les deux auteurs utilisent le même terme κυματοπλῆγες. Mais l'auteur hippocratique exploite des concepts manifestement plus chargés de références anthropomorphiques que ne le fait Mnésithée, car il ajoute au qualificatif commun celui de *rompus par l'exercice*.

Pas plus qu'Aristote [72] Mnésithée n'ignore les modes de vie animale, particulièrement les types de sociabilité. Il établit entre ce facteur, celui de l'habitat, et les qualités alimentaires des rapports plus complexes que l'auteur du *Régime*; car il donne à l'établissement de corrélations descriptives le pas sur les explications par reflet dans la propriété alimentaire des qualités du lieu de séjour ou de celles du genre de vie. En formulant plus explicitement ces données de fait, il se donne la possibilité de renouveler et d'élargir sa connaissance du milieu naturel, et celle des formes animales.

Sur ce dernier point, le *Régime* [73] ne fournit aucune indication. Au contraire, dès la première partie du Fr. 38, celle qui est consacrée aux poissons de pleine mer, Mnésithée introduit deux sous-groupes définis par leur genre de revêtement. On peut assimiler le groupe des poissons *sans écailles* et celui des *poissons à écorcher* [74] à deux

---

[71] *Régime* II, 48, t. VI, p. 548: .... ἅτε γὰρ ἀτρεμίζοντες οὗτοι .... οἱ δὲ πλανῆται καὶ κυματοπλῆγες .... ὁκόσοι δὲ τῶν ἰχθύων ἐν τοῖσι πηλώδεσι καὶ ὑδρηλοῖσι χωρίοισι .... οἱ δὲ ποταμίοι καὶ λιμναῖοι.

[72] *Histoire des animaux*, I, 1, 487 a 10 sq.; *Politique*, 1256 a 19 sq.

[73] *Régime*, II, 48.

[74] Conrad Gesner (*de Piscibus*, ed. 1558, p. 347, 32, à l'article *congre*) a été le premier (et non pas Huet) à suggérer la correction de λεπιδώτος en ἀλεπιδωτὸς, que nous adoptons dans le Fr. 38. Car il est évident que les exemples choisis, *thons, maquereaux, congres*, sont des poissons *sans écailles*. J. G. Schneider (*Petri Artedi Synonymia piscium graeca et latina .... sive Historia piscium naturalis et litteraria ab Aristotelis* ... 1789, p. 57 et 204) ne semble pas avoir tenu sa promesse de prouver en quoi la leçon traditionnelle désigne bien une classe originale de poissons. Il arrive à

termes d'une division tripartite proposée par Aristote. Celui-ci distingue le revêtement des poissons de celui des autres animaux [75]: ils n'ont ni poils, ni plaques cornées, ni plumes, mais les uns ont des écailles, les autres ont la peau rugueuse, les autres la peau lisse, et, quantitativement, le premier groupe est le plus nombreux, le second est représenté par un petit nombre d'espèces, le dernier par un très petit nombre d'espèces. Il ajoute que les sélaciens ont la peau lisse ou rugueuse, que le congre, le thon, l'anguille ont la peau lisse. Dans le Livre IV des *Parties des animaux*, il reprend la même division, à la différence près qu'il attribue à tous les sélaciens une peau rugueuse, ce dont il donne une explication qu'on ne retrouve pas dans l'*Histoire des animaux*. D'après les exemples données, on constate que Mnésithée qualifie de *sans écailles* les poissons qu'Aristote appelle *lisses* et que les poissons *à écorcher* de Mnésithée sont bien ceux *à peau rugueuse* d'Aristote. En l'occurrence, la superposition des exemples est inutile, si l'on considère l'explication que Mnésithée apporte au terme δαρτὰ. Il dit, lui même, que ces poissons ont l'excroissance de la peau rugueuse, ou mieux, une peau à excroissance rugueuse. Le terme utilisé par Mnésithée ἐπιφύσις n'est pas aristotélicien, mais hippocratique. Et dans le seul passage où Aristote emploie le terme *sans écailles*, il l'associe à celui de *rugueux*, et non, comme Mnésithée, à celui de *lisse* [76]. De telles divergences, minimes d'apparence, mais significatives néanmoins, incitent à délimiter plus précisément la sorte de parenté qui lie Mnésithée à Aristote.

On a déjà dit que, si les deux auteurs concordaient dans leur manière d'évoquer les modes de vie des poissons et leur milieu naturel, la considération du détail des textes ne permettait pas d'en conclure à une relation de dépendance. Un élément de divergence plus profonde se révèle à la faveur des ruptures de la continuité du plan général du Fr. 38. Au début, Mnésithée double la série de ses

---

Aristote d'employer le terme de λεπιδώτος, comme synonyme de poisson (*P.A.*, 670 b 2; *H.A.*, 507 b 14; *P.A.*, 692 b 12), mais il le fait en opposition avec d'autres groupes d'animaux. Un tel emploi ne conviendrait pas du tout au passage de Mnésithée, qui nous occupe (Fr. 38, l. 5), puisque celui-ci le réserve à un groupe de poissons, distingué par ce qualificatif d'autres groupes.

[75] *H.A.* 505 a 24: ἀλλ' οἱ μὲν πλεῖστοι αὐτῶν λεπιδωτοί εἰσιν, ὀλίγοι δέ τινες τραχεῖς, ἐλάχιστον δ' ἐστι πλῆθος αὐτῶν τὸ λεῖον. Τῶν μὲν οὖν σελαχῶν τὰ μὲν τραχέα ἐστι, τὰ δὲ λεῖα γόγγρος δὲ καὶ ἔγχελυς καὶ θύννος τῶν λείων. *P.A.* 697 4: Τὸ δὲ δέρμα οἱ μὲν λεπιδωτὸν ἔχουσιν αὐτῶν, οἱ δὲ τραχύ οἷον ῥίνη καὶ τὰ τοιαῦτα· ἐλάχιστα δὲ τὰ λεῖα. Τὰ σελάχη ἀλεπίδωτα μὲν τραχέα ....

[76] *Mnésithée*: 'Αλεπιδωτὰ (θύννος, σκόμβρος, θυννίς, γόγγρος) Δαρτὰ (βατίς, ῥίνη). *Aristote*: Λεῖα (γόγγρος, ἔγχελυς, θύννος) Τραχεῖς (ῥίνη, βατός).

références écologiques d'indications morphologiques, à la faveur desquelles se distinguent deux séries de poissons déterminées par le revêtement [77]. Plus loin,[77a] il introduit deux autres groupes: le premier est celui des *poissons dont nous mangeons les arêtes*, le second, le *groupe des poissons à chair molle*. La première de ces deux formules évoque plus le vocabulaire d'un cuisinier que celui d'un naturaliste, et ce vocabulaire se laisse déjà pressentir dans l'épithète *tronçonnable* appliqué au groupe des poissons de pleine mer. Si Mnésithée emploie le terme assez rare τμητός, il convient de savoir que les diététiciens font un sort particulier aux poissons que l'on débite en tranches et que l'on sale, qui se trouvent être, en général, de gros poissons (Voir les notes du Fr. 38). Quant à la seconde formule, elle appartient sans équivoque à la terminologie médicale diététique. Bien qu'Aristote fasse de ce caractère un indice de discrimination des parties animales [78], ce sont des médecins comme Dioclès ou Philotime [79] qui l'utilisent. Ce dernier fera même état d'un *groupe des poissons à chair molle* [80], usant de la même formule que Mnésithée. Ainsi, Mnésithée combine à un procédé de désignation des poissons par des critères descriptifs, une catégorie, qui n'est autre que le résultat d'un classement des aliments en fonction de leurs qualités nutritives. On a déjà relevé un exemple de ce classement dans la formule du Fr. 30 *de l'espèce difficile à digérer*.

Mnésithée emploie donc le terme γένος d'une manière assez disparate. Déjà, par cet usage, il va plus loin que les auteurs hippocratiques dans l'intention expresse de classifier les choses. Ceux-ci, en effet, ne précisent jamais que les séries d'animaux ou de végétaux qu'ils énoncent [81], constituent des groupes.D'une manière

[77] En dehors des textes aristotéliciens, on relève des exemples du classement des animaux en fonction de leur revêtement. Galien (*de Al. fac*. III, 24, p. 361,12) décrit le muge de la façon suivante: Τοῦ γένους τῶν λεπιδωτῶν ἰχθύων ἐστὶν ὁ κέφαλος; voir aussi sa description des mollusques: Μαλάκια καλεῖται τὰ μήτε λεπίδας ἔχοντα μήτε τραχὺ μήτ' ὀστρακῶδες τὸ δέρμα, μαλακὸν δ' οὕτως, ὡς ἄνθρωπος, et celle des coquillages: Ἐπειδὴ τὸ περιέχον ὅλον ἡμῶν τὸ σῶμα καθάπερ ἀμφίεσμά τι σύμφυτον ἑκάστῳ καλεῖται δέρμα, κατ' ἀναλογίαν δ' αὐτῷ τὸ κατὰ τοὺς κήρυκάς ἐστι καὶ τὰς πορφύρας ὄστρεά τε καὶ χήμας ὅσα τ' ἄλλα τοιαῦτα, διὰ τοῦτο καλοῦσιν ὀστρακόδερμα ταῦτα τὰ ζῷα. Σαφῶς γοῦν ὀστρακῷ παραπλήσιον ἢ λίθῳ τὸ ἔξωθεν αὐτοῖς περικείμενον σκέπασμά ἐστι. (*Ibid*. III, 32, p. 376, 12); enfin celle des animaux à carapace souple: Ἀστακοὶ καὶ πάγουροι ... ὅσα τ' ἄλλα λεπτὸν μὲν ἔχει τὸ περιέχον ὄστρακον, ὅμοιον δὲ τῇ σκληρότητι, τοῖς ὀστρακοδέρμοις, ... (*Ibid*., p. 377, 20).

[77a] Fr. 38, l. 26 et 38.

[78] *Histoire des animaux*, I, 1, 486 b 9.

[79] Dioclès, Fr. 135 Wel.

[80] Philotime in Galien (*De al. fac*. III, 29, p. 368,1 sq.).

[81] En plus des poissons mentionnés dans le *Régime*, II, 48, voir: *Affections*

générale, la variabilité d'extension qu'Aristote confère au mot γένος, en lui faisant désigner toutes les instances de classement depuis l'espèce jusqu'à la classe zoologique [82], rend particulièrement délicates les comparaisons qu'on peut établir entre son vocabulaire et celui d'un autre auteur.

Une des formules de Mnésithée revêt pourtant un aspect bien aristotélicien. En lisant *le genre des mollusques*, qui ne serait tenté de croire que, si Mnésithée ne s'astreint pas à une cohérence de classification, que le genre de son écrit ne requiert d'ailleurs pas, il trahit, dans cette formule, sa dette à l'égard d'Aristote? Cette expression semble, en effet, apporter la preuve d'une répartition des animaux marins, en grandes classes, identique à celle de l'*Histoire des animaux*. Pour Aristote, on le sait, les animaux aquatiques se répartissent en *poissons* (sanguins), *crustacés*, *mollusques*, *coquillages* (tous non-sanguins). De plus, l'emploi de μαλάκια vient aviver le caractère aristotélicien de toute la formule, si, du moins, les lexiques ne nous trompent pas en proposant les références de l'*Histoire des animaux* comme première apparition du terme.

Tout bien pesé, cette manière de voir se heurte à plusieurs difficultés. Dans l'exposé de Mnésithée, le développement consacré aux mollusques s'insère entre la description des qualités des poissons côtiers et celle des qualités du fretin. Il serait certes possible de mettre cette séquence de sujets au compte d'un désordre de compilateur (il y en a eu plus d'un entre Mnésithée et Athénée) peu soucieux de respecter la cohérence des classifications zoologiques. Mais rien ne prouve que Mnésithée, en employant cette expression, se réclame d'une division fondamentale des animaux en classes, en vertu de laquelle, il serait choquant de mêler des animaux dépourvus de sang, les mollusques, à des animaux sanguins, les poissons. Car une autre de ses formules semble corroborer l'hypothèse de son ignorance des classification fondamentales d'Aristote. Au Fr. 37, il dit, en effet, „les crabes, squilles, ... sont plus digestes que les autres poissons", assertion qui implique une inclusion des crustacés et des poissons dans une même classe. On pourrait, il est vrai, être

internes, 49, t. VII, p. 290; *Ibid.*, 12, p. 198; *Ibid.*, 22, p. 222; p. 276; *Epidémies VII*, t. V, p. 372; p. 438; *Mal sacré*, t. VI, p. 365; *Maladies des femmes II*, 115, t. VIII, p. 250; *Ibid.*, 133, p. 300.

[82] Voir l'article γένος de l'*Index aristotelicus* de Bonitz; P. Louis, *Remarques sur la classification des animaux chez Aristote*, dans *Autour d'Aristote*, Louvain, 1955, p. 301 sq.

tenté d'attribuer cette formule à une négligence de lexicographe [83], mais on doit savoir que la littérature plus tardive offre l'exemple d'un emploi identique du mot poisson, dans un contexte où s'affirme, sans équivoque, une classification non-aristotélicienne des animaux marins. Xénocrate d'Aphrodise, dans le grand passage conservé par Oribase, *Sur les animaux aquatiques*, après avoir énuméré les critères qui permettent de juger les qualités alimentaires des poissons (*consistance de leur chair, lieu de séjour, saison, âge et taille, partie à consommer*), et avant de donner les propriétés d'une cinquantaine de poissons, affirme que „les poissons se divisent en nageurs, sélaciens, mollusques et coquillages" [84]. Aussi, la formule *le genre des mollusques* peut bien n'être aristotélicienne qu'en apparence. Les indices qu'on vient de citer permettent parfaitement de l'entendre en un autre sens, et de ne la considérer que comme un témoignage de ce phénomène de dénomination explicite des séries animales et végétales évoqué plus haut. Enfin, il existe au moins un exemple de μαλάκια dans le corpus hippocratique, et l'on ne doit pas croire qu'Aristote est le premier utilisateur du mot [85]. La manière dont lui-même l'introduit, au début du Livre IV de l'*Histoire des animaux (ce qu'on appelle les mollusques)* montre d'ailleurs qu'il avait conscience de ne pas l'être.

On trouve donc dans le Fr. 38 de Mnésithée des exemples de réalisations segmentaires de groupements d'animaux, mais il n'est pas possible d'affirmer qu'elles s'intègrent dans une classification globale exactement comparable à celle d'Aristote. Les recherches de Burkhardt et de Palm ont mis en lumière les éléments d'une systématique antérieure à celle d'Aristote, en particulier dans certains écrits hippocratiques [86]. Avec Mnésithée, on possède un exemple très

---

[83] Ou à un aristotélisme abâtardi, comme celui de Pline IX, 28, 83: *Piscium sanguine carent de quibus dicemus. Sunt autem tria genera: primum quae mollia appellantur, dein contecta crustis tenuibus, postreme testis conclusa duris.*

[84] Oribase, II, 58, 12. C.M.G. VI, I, 1, p. 48, 2-3: Τῶν δ' ἰχθύων ἃ μέν ἐστι νηχαλέα, ἃ δὲ σελάχη, τὰ δὲ μαλάκια, τὰ δὲ ὀστράκια, ὧν αἱ ποιότητες. En plus des éditions académiques d'Oribase, consulter, *Xenocratis de alimento ex aquatilibus cum latina interpretatione Jo. B. Rasarii, scholiis Conradi Gesneri, et notis integris Jo. F. Franzii. Accedunt novae variantes ex cod. mss. depromptae et animadversiones Diamentis Coray nunc primum editae*, Neapoli, 1794.

[85] Voir *Nature de la femme*, 2, t. VII, p. 314: τοῖσι πουλύποσι καὶ τοῖσι ἄλλοισι μαλακίοισιν.

[86] Adolph Burkhardt, *Das Koische Tiersystem, eine vorstuf der zoologischen Systematik des Aristoteles*, Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel, t. XV, 1904, p. 377 sq.; Adolph Palm, *Studien zu hippokratischen Schrift* περὶ διαίτης, Tübingen, 1933. Ch. 1: *Untersuchungen über die Geschichte der griechischen*

clair d'un progrès dans la description des données du monde animal, il témoigne du développement de la médecine savante. Mais il semble bien que ses connaissances de naturaliste relèvent d'un savoir qui n'est pas marqué par l'aristotélisme. En bref, on peut légitimement les considérer comme intermédiaires entre celles des traités du *Corpus hippocratique* et celles d'Aristote.

4. *Les blés des pays froids*

Galien et Athénée apportent sur la hiérarchie établie par Mnésithée entre les blés un témoignage identique [87], qui met en évidence l'originalité de sa terminologie par rapport à celle des autres auteurs grecs et constitue une contribution importante au problème de la dénomination des *blés autres que le froment*, traditionnellement appelés *blés vêtus*. Ces céréales se distinguent des blés nus par une adhérence étroite de la balle au grain, qui oblige à les décortiquer au pilon [88]. La langue grecque possède trois mots pour dénommer ces blés, que cette particularité a toujours fait compter comme des espèces particulières: Ζεία, ὄλυρα, τιφή. La transcription de ces termes en *Zeia, Olura, Tiphè*, paraît préférable à leur traduction [89]. Les

Zoologie bis auf Aristoteles. Die Entstehung des voraristotelischen Tiersystem und seine Nachwirkung bis zum Ende des 4.Jahr. v. Ch., p. 1-41: Werner Jaeger, *Diokles von Karystos*, p. 167 sq.: *Koische Tiersystem oder aristotelischen Zoologie*; R. Joly, *Le traité pseudo hippocratique du Régime*, Paris, 1960, ne consacre pas d'analyse particulière à ce problème.

[87] Quelques lignes avant la citation de Mnésithée, Athénée (Fr. 28), qui consacre son développement aux pains depuis 108 F, donne la parole à Galien (115 C). Comme les auteurs cités dans cette *intervention* avant Mnésithée (Diphile de Siphnos, Philistion, Andréas) ne figurent pas dans les allusions et citations du *De alimentorum facultatibus*, il est vraisemblable qu'Athénée a eu recours à des écrits de Galien maintenant perdus.

[88] Voir Théophraste, *Histoire des plantes*, II, 4, 1; Pline XVIII, 10; Galien, *de al.fac.* p. 239, 25; 240, 4; *de victu attenuante*, p. 440, 11. Cette particularité est longtemps entrée en ligne de compte dans les classifications des blés, qui ont été abandonnées avec l'introduction des systèmes de classification fondés sur la génétique. Voir H. de Vilmorin, art. *Froment* du *Dictionnaire d'agriculture* de Barral et Sagnier, t. II, p. 996 sq.; A. Jardé, *Les céréales dans l'antiquité classique*, 1925; (nous n'avons pu consulter le livre de J. et Ch. Cotte, *Les blés dans l'antiquité*, 1910); Nahum Jasny, *The wheat of classical antiquity*, Baltimore, 1944, présente une synthèse des travaux des généticiens russes sur la dissémination historique des blés et leur application au domaine de l'antiquité classique. Depuis la parution de cet ouvrage, on peut consulter une sélection américaine des écrits de N. I. Vavilov, *The origin, variation, immunity and breeding of cultivated plants*, translated of the russian by K. Starrchester, in Chronica Botanica, vol. 13, 1949-1950, en particulier, p. 169 *Scientific bases of Wheats breeding*; L. A. Moritz, *Grain Mill and flour in classical antiquity*, Oxford, 1958.

[89] On rend généralement *Zeia* par *Epeautre, Olura* par *Triticum diccocum* ou par *Amidonnier, Tiphè* par *Engrain*. En 1883, Alphonse de Candolle doutait déjà, pour des

difficultés d'identification de ces plantes et surtout l'absence d'unité de la terminologie grecque elle-même, l'usage d'équivalents empruntés à d'autres systèmes botaniques, font trop souvent oublier ce que ces traductions ont d'aléatoire. Dans le cas des noms de blé, les obstacles tiennent au grand nombre de variétés possibles, aux lacunes et aux contradictions des textes, à la pérennité d'un vocabulaire qui, depuis l'époque homérique, a survécu aux différences de conditions de culture et de types d'économie. Plus particulièrement pour les blés vêtus, lorsqu'on sait à quel point les traductions ont été hypothéquées par l'habitude des interprètes de la Renaissance et de leurs successeurs, de se référer à l'*épeautre*, comme au type même du blé vêtu, alors que ce blé est étranger aux régions méditerranéennes, on comprend que, s'il est inévitable de se représenter les plantes nommées par les anciens en fonction de références modernes, il n'y a aucun avantage à figer cette représentation dans des conventions de traduction établies une fois pour toutes.

Avant d'analyser les fragments de Mnésithée, rappelons les principaux passages dans lesquels ces blés sont mentionnés. La *Zeia* figure dans l'*Odyssée* et l'*Olura* dans l'*Iliade*[90]. Il faut attendre les *Acharniens* d'Aristophane[91] et le *Régime*[92], pour rencontrer la *Tiphè*. Hérodote, qui appelle *Olura* la ceréale dont se nourrissent les Egyptiens, dit que ce mot est synonyme de *Zeia*[93]. D'autre part, Xénophon appelle *Zeia* une céréale trouvée dans les provisions des Mossynèques de Thrace, après la prise de leur ville[94]. Mais, de son côté, Démosthène appelle *Olura* les céréales thraces[95]. Théophraste, dans l'*Histoire des plantes*[96], mentionne simultanément les trois blés.

raisons de convenance géographique, de la valeur de l'équivalence *Zeia-Epeautre*. Comme le remarque Jasny, si l'*Epeautre* peut se dire génériquement de tout blé vêtu, il est mal venu d'utiliser ce terme pour désigner un blé qui s'en distingue spécifiquement. Voir, pour les synonymes traditionnels des noms de blés, *A dictionnary of plants names*, by H. L. Gerth van Wijk, 1911, s.v. *Triticum diccocum et Triticum monococum*. D'après la classification génétique, l'*engrain* a 14 chromosomes, les *amidonniers* (blés durs méditérranéens) 28, l'*épeautre* et nos blés d'hiver 42. Il faut enfin savoir que les blés vêtus, une fois décortiqués, ne se distinguent en rien des blés nus du groupe chromosomique correspondant.

[90] *Odysée*, IV, 41, IV, 604; *Iliade*, V, 196, VIII, 564.

[91] *Acharniens*, 920 et 925, voir les remarques de Jardé sur ce texte (*op. laud.* p. 5, n. 9).

[92] *Régime*, II, 43.

[93] Hérodote, II, 36.

[94] *Anabase*, V, 4, 27.

[95] *Sur les affaires de la Chersonnèse*, 100.

[96] *Histoire des plantes*, VIII, I, 3; VIII, 9, 2; voir aussi Pline, XVIII, 8, 81.

Quant aux auteurs du *Corpus hippocratique*, ils manient plus volontiers, à propos de céréales, le nom des produits alimentaires (farine, gruau) que ceux des plantes [97]. Toutefois, le terme de *Zeia* figure dans le *Régime*, associé à celui de *Tiphè* [98], ainsi qu'au Livre II des *Maladies des Femmes* [99] et dans le traité de la *Superfétation* [100].

En ajoutant à ces données, les termes employés par Mnésithée, *Tiphè* ou *Olura* et *Zeia*, on voit l'interprétation du sens de ces noms se ramener à deux séries de questions, celle que pose l'antagonisme des synonymies *Olura* = *Zeia*, *Olura* = *Tiphè*, et celle de savoir s'il faut compter deux ou trois types de blés vêtus [101].

---

[97] Voir *Affections*, 14, t. VI, p. 222: ἀπὸ κέγχρου ἢ ἀλήτου; *Ibid.*, 40, t. VI, p. 250: ἢ πτισάνην ἢ κέγχρον ἢ ἄλητον ἢ χόνδρον; *Ibid.*, 44, p. 254: χόνδρον ἢ πτισάνην πυρίνην; *Hémorrhoïdes*, 2, t. VI, p. 438: ἄλευρον ἢ κέγχρος. *Régime des maladies aigues, appendice*, 21, t. II, p. 502: καὶ σεμίδαλιν καὶ κέγχρον καὶ χόνδρὸν ἑφθον. Ce mélange constant de vocabulaire est encore plus remarquable chez un Dioscoride, qui consacre le début de nombreux paragraphes à des signalements descriptifs de végétaux. Ainsi, des 12 rubriques du *De materia medica*, consacrés aux céréales, 4 traitent des produits qu'on en tire: II, 85 πυροὶ; 86, κριθὴ, 89, ζέα; 90, κρίμνον; 91, ὄλυρα; 92, ἀθήρα; 93, τράγος, 94, βρόμος; 95, ὄρυζα; 96, χόνδρος; 97, κέγχρος.

On retrouve cette disposition jusque chez les botanistes de la Renaissance, (ex.: *Frumentorum, leguminum palustrium et aquatilium herbarum ac eorum quae eo pertinent historia*, Remberto Dodonaeo Mechlinensi, Antverpiae, ex of. Ch. Plantini, 1566).

[98] *Régime*, II, 43, t. VI, p. 542: Τιφὴ, ζειὰ (τρύγις)

[99] *Maladies des femmes II*, 110, t. VIII, p. 236: ζεία κάθεφθος; *Ibid.*, 113, p. 244: ζειὰς ἐρίξαντα ξὺν τοῖσι κελύφεσι.

[100] *Superfétation*, 34, t. VIII, p. 506: ζέας ἐρηριγμένας.

[101] La rubrique de Liddle Scott (s.v. *Tiphè*), „wrongly glossed by Olura, Hesychius", néglige sans doute ce qui subsiste chez les lexicographes d'efforts divergents et d'hésitation dans la définition de ces noms de plantes. A notre avis, la question, ici, n'est pas de savoir s'il est vrai ou faux de dire que *Tiphè* = *Olura*, mais de signaler en fonction de quelle nomenclature se fait cette équivalence. Hérodien (περὶ ὀρθογραφίας, ed. Lentz, t. II, p. 515) donne une définition de la Zeia, qui ne figure pas chez Galien (ζεία: ἐστι δὲ εἶδος κριθῆς ἤγουν αὐτὴ ἡ κριθή), mais qu'on retrouve chez Suidas (ed. Adler, t. II, p. 503) et dans l'*Etymologicum magnum*. De la même veine est peut être l'illustration qui accompagne l'article χόνδρος du Dioscoride de Vienne (Fol. 376, d'après Dioscoride un gruau tiré de la δίκκοκος ζέα). Le dessin représente un épi carré à grains régulièrement disposés, qu'on a supposé être celui de l'orge (Cf. le Fac-similé du Ms., ou, à défaut, *The greek herbal of Dioscorides* illustrated by a Byzantine A.D. 512. Englished by John Goodyer A.D. 1655. Edited and first printed A.D. 1933 by R. T. Gunther, Oxford, 1934, qui reproduit, réduites de ¾ des illustrations du manuscrit de Vienne; F. Körnicke, *Die Arten und Varietäten des Getreides*, Bonn, 1885, planches à la fin du t. II; A. Jardé, *op. laud.* p. 7, rappelle la parenté du terme crétois signifiant l'orge, δῆαι, et de *Zeia*). Les indications d'Hésychius sont plus complexes et reflètent, pour certaines d'entre elles, l'enseignement de Galien (Hesychii Alexandrini ed. M. Schmidt, Jenae, 1862, cf. t. IV, I-CXCII, *Questiones Hesychianae*). Voici sa définition des trois blés: Ζεία: οἱ μὲν σίτου εἶδος, οἱ δὲ τὰς ὄλυρας, ... Ὄλυρα: εἶδος σπέρματος, ἢ βρῶμα τι μεταξὺ σίτου καὶ κριθῆς. οἱ δὲ αὐτὴν τὴν κριθήν, ἄλλοι καρπόν τινα σιτικὸν ζείαν, τινες ζέαν ... Τίφαι, αἱ ὄλυραι. D'après ces rubriques, la *Zeia* et l'*Olura* se définissent en

Pour Galien, ces problèmes ne se posaient pas de façon différente et l'on doit le chapitre 13 du livre I du *De alimentorum facultatibus* [102], à une tentative d'interprétation de la terminologie des textes plus anciens mentionnant ces blés. L'argumentation de ce chapitre est assez complexe, et, pour en comprendre l'intention, il faut se reporter au § du *De Victu attenuante* [103], dans lequel Galien exprime plus synthétiquement ses conclusions: d'après lui, il n'y a chez les Grecs, en dehors du froment que deux types de blés, l'*Olura* et la *Tiphè*. Si l'on revient au *De alimentorum facultatibus*, on voit que la première partie du ch. 13 du livre I se compose d'un choix de citations de passages contenant le mot *Zeia*. Supposant que l'ordre d'énumération des céréales par un auteur implique une hiérarchie de valeur des plantes, Galien signale que Mnésithée place la *Tiphè* immédiatement après le froment et l'orge [104]. Puis il déplore la négligence avec laquelle Dioclès, Praxagoras et Philiotime ont traité

---

fonction de deux entités fondamentales, qui sont le froment et l'orge, et, de plus, chacune des deux peut jouer le rôle de terme de référence par rapport à l'autre. La définition de la *Zeia* par le froment mérite d'être rapprochée de celle que donne Paul d'Egine (*Pauli Aegineti medici optimi* libri septem, 1528, Venetiis, art. ζεία p. 108 verso, l. 51 et art. χόνδρος p. 118 verso l. 26). On reconnait dans celle de la *Zeia* par l'*Olura* l'explication de Galien. Quant à la définition inverse, celle de l'*Olura* par la *Zeia*, elle se rattache à celle de Dioscoride (II, 91). Enfin l'identité *Tiphè*=*Olura* se rattache à Mnésithée.

[102] C.M.G. V, 4, 2, p. 234, 19-241, 24.

[103] On retrouve la même interprétation dans le *Lexique des termes d'Hippocrate*, t. XIX, p. 102 Kühn, où Galien glose les textes cités note 99 et 100, et dans le *De bonis malisque succis* (C.M.G. V, 4, 2, p. 414, 12). Par contre, dans son *Commentaire au Régime des maladies aigues* (C.M.G. V, 9, 1, p. 134, 20), pour expliquer le mot σῖτος, Galien énumère des céréales, parmi lesquelles figurent la *Zeia* et la *Tiphè*. Ici donc sa terminologie ne concorde pas avec celle des textes précédents. Peut-être la *Zeia* y tient-elle la place de l'Olura, puisqu'il affirme qu'on en tire un aliment nommé τράγος (cf. *De al.fac.* I, 13, et Dioscoride II, 93). Dans le *De simplicium medicamentorum* (t. XI, p. 880), il évit de définir concrètement la *Zeia*. Son vocabulaire mérite quelque attention. Il emploie celui du genre et de l'espèce (*Al.fac.* I, 13, p. 240, 10: πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα σπέρματα παραπλήσια μέν, οὐκ ἀκριβῶς δὲ ταὐτὸν εἶδος ἔχοντα τοῖς εἰρημένοις ἐστι. *De victu attenuante*, p. 440, 6: τρίτον δ' οὐδέν ἐστι τούτοις ὅμοιον γένος). Mais pour exposer le rapport mutuel des espèces ou des variétés parentes, il invoque plus volontiers des symétries formelles que des éléments concrets de description (*De al. fac.* I, 13, p. 237, 9: καὶ σχεδὸν ὥσπερ τοὔνομα, τὸ ζεόπυρον ἐξ ἀμφοτέρων σύγκειται τῶν ὀνομάτων, τοῦ τε τῆς ζέας καὶ τοῦ πυροῦ, καὶ ἡ οὐσία μέση τις ἐστιν ἀμφοῖν, ὡς ἐξ αὐτῶν κεκραμένη. *De victu att.* p. 440, 11: τὰ μὲν ἐν τῷ μεταξὺ κριθῆς τε καὶ τίφης τὰ δ' ὀλύρας τε καὶ τίφης ἢ μεταξύ, πυροῦ τε καὶ ὀλύρας.

[104] Cet ordre d'énumération implique une hiérarchie de valeur contraire à celle adoptée par Galien, qui pense que l'*Olura* est une céréale meilleure que la *Tiphè*. Cela l'amène à supposer que la terminologie est différente de la sienne (*De victu att.* p. 440, 10).

des céréales, ces deux derniers ne mentionnant même pas la *Zeia* [105]. Il s'étonne que l'auteur du *Régime* n'en ait point parlé [106], et il dit, sans doute en réponse allusive à des controverses sur le sens du premier mot du passage II, 43 *Tiphè*, que si l'auteur avait cru que *Zeia* fût un équivalent de *Tiphè*, il l'aurait clairement signifié. Il revient à Dioclès pour citer deux leçons d'un passage de l'*Hygiène à Pleistarque*, comportant une énumération de céréales (*Olura, Tiphè, Zeia* et *Olura, Tiphè*), et il tire de la seconde leçon, la preuve que Dioclès distinguait bien l'*Olura* de la *Tiphè* [107].

Après avoir cité le passage de Mnésithée, aux termes duquel la *Tiphè* est un aliment acceptable, alors que la *Zeia*, plante de pays défavorisé et froid, est, au contraire, une céréale très médiocre, il dit ne pas connaître, ni n'avoir jamais entendu parler d'une plante de pays froid nommée *Zeia*. Pour sortir d'embarras, il évoque une céréale thrace ou macédonienne nommée βρίζα [108], comparable pour son épi et tout son aspect à la *Tiphè*, qui donne un pain désagréable et sombre, à la substance trop fibreuse. Selon lui, si Mnésithée avait précisé le couleur du pain de *Zeia*, à n'en pas douter, sa Zeia serait la même plante que cette βρίζα [109]. La première partie du chapitre 13

[105] Le silence de Praxagoras et de Philotime vient peut-être de ce que la *Zeia* n'était pas employée autour d'eux, les blés vêtus étant plutôt réservés à l'auto-consommation (cf. N. Jasny).

[106] *De al. fac.* I, 13, p. 235, 4 sq.: θαυμάσαι δ' ἔστιν, ὅτι μηδ' ὁ τὸ περὶ διαίτης ἐπιγεγραμμένον 'Ιπποκράτους συνθείς, ὅστις ποτ' ἦν ἀνὴρ παλαιός, ἐμνημόνευσε τοῦ τῶν ζειῶν ὀνόματος. Καὶ γάρ εἰ τὰς τίφας ἡγεῖτο καλεῖσθαι ζειὰς ὑπό τινων, ἐχρῆν αὐτὸν τοῦτο δηλῶσαι. Le renvoi des éditeurs du C.M.G., pour ce passage à Galien, t. XVIII A p. 8 semble sans objet. Il s'agit ici de *Régime*, II, 43.

[107] Dioclès, Fr. 113 Wel. Son point de vue serait contraire à celui de Mnésithée. Mais l'ordre des céréales énumérées dans la première leçon peut concorder avec celui de Mnésithée. C'est dire la prudence avec laquelle, il convient de manier ces données.

[108] Βρίζα n'est pas un mot grec. En dehors de ce passage, à condition toutefois d'adopter la correction de Wilamowitz, on ne le retrouve qu'une fois, dans une phrase où Hellanikos (5° s. av. J.C.) compare une boisson thrace préparée à partir de l'orge à une boisson faite à partir de la βρίζα (Athénée, X, 447 C). Selon une tradition ancienne, car on la note déjà dans les lexiques latin-grec du moyen âge, la βρίζα serait la plante dénommée *Secale* en latin (*Glossae graeco-latinae*, C.G.L. t. II, p. 260; *Hermeneumata Stephani*, C.G.L. t. III p. 356; voir t. I, p. 47, *De glossariis medicobotanicis).* Le seul texte latin comparant éventuellement une céréale au seigle est un passage de Pline (XVIII, 141), qui n'apporte pas de données concluantes. D'après la description qui en est faite, l'*Asia* des Alpes taurines tient de *l'engrain* pour la minceur de ses chaumes (ceux du seigle sont au contraire fort vigoureux). Mais le rendement que Pline lui attribue est d'une autre céréale (celui de l'engrain est misérable). Quant aux qualités du pain tiré de l'*Asia*, ce qu'en dit Pline vaut aussi bien pour celui d'*engrain*, d'après ce qu'on en sait, que pour celui de *seigle*.

[109] *De al. fac.* I, 13, p. 236,13 sq.: ἐγὼ δὲ πάσας μὲν οὔτ' αὐτὸς εἶδον τὰς δυσχειμέρους χώρας οὔτε παρ' ἄλλου τινος ἤκουσα τῶν ἑωρακότων αὐτὰς ὀνομαζόμενον τινα σιτηρὸν

s'achève par la citation d'un passage de l'*Histoire des plantes* [110], dans lequel Théophraste décrit les céréales semblables à l'orge et semblables au blé, du texte d'Hérodote mentionné au début [111] et des paragraphes 89 à 96 du livre II de Dioscoride [112].

La juxtaposition de ces références suggère implicitement la leçon que Galien en tire dans le *De Victu attenuante* [113]: *Zeia* est un terme dépourvu d'unité. Aussi la longue citation de Dioscoride qui clôt cette première partie peut-elle s'entendre, avec sa distinction des deux *Zea*, comme un appel à préciser le sens du mot pour chacun de ses emplois.

La seconde partie du ch. 13, consacrée à la *Tiphè* ne comporte pas d'exégèse de textes. Galien se contente de rappeler, au début, à quel point la synonymie établie par Mnésithée entre l'*Olura* et la *Tiphè* est contraire à sa propre expérience des céréales [114]. Dans le *De Victu attenuante*, il dit que la *Zeia* de Mnésithée correspond sans doute à ce que lui-même appelle *Tiphè* [115].

Dans tous ces textes, les termes désignant les blés vêtus

καρπὸν ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων ζειὰν ἢ ζέαν.; *Ibid.* p. 236, 27-237, 3: γίγνεται δ' ἄρτος ὁ ἐκ τοῦ σπέρματος τούτου δυσώδης τε καὶ μέλας ὑμενωδέστεραν ἔχοντος, ὡς Μνησίθεος ἔγραψε, τὴν οὐσίαν. Εἰ δὲ καὶ μέλανα γίγνεσθαι τὸν ἄρτον ἐξ αὐτοῦ προσεγεγράφει, μᾶλλον ἂν ἐπίστευον αὐτὸ τοῦτ' εἶναι τὸ καλούμενον ὑπ' αὐτοῦ ζειάν.

[110] Le passage cité (*H.P.* VIII, 9, 2) apporte une énumération de plantes semblables au froment et à l'orge, *Zeia, Tiphè, Olura, Avoine, Egilops* sans répartition particulière entre les deux types. Puis vient une comparaison de la *Zeia* et de la *Tiphè*, qui fait de la première une plante forte et exigeante, la seconde l'étant moins. Enfin, parmi toutes ces plantes, la *Zeia* et la *Tiphè* sont les plantes les plus semblables au froment. Dans l'économie de l'argumentation de Galien, cette dernière affirmation vient sans doute confirmer que les types de blés vêtus se ramènent à deux.

[111] Hérodote, II, 36.

[112] II, 89 ed. Wel.: ζέα δισσή· ἡ μὲν γὰρ ἁπλῆ, ἡ δὲ δίκοκκος. Pour Dioscoride l'*Olura* appartient au même groupe que la *Zeia* (II, 91) καὶ ἡ ὄλυρα δὲ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἐστι τῆς ζέας.

[113] Voir Fragment 29.

[114] Fragment 27. Voir la description que Galien donne de la *Tiphè*, comparer ce qu'il dit de sa consommation en économie agricole fermée avec les remarques de Mnésithée concernant la consommation de la *Zeia* par les habitants des contrées défavorisées (*De al. fac*. p. 239, 1 sq.)

[115] *De al. fac.* p. 239, 25: τὸ δὲ σπέρμα τοῦτο τὸ τῆς τίφης ἔχει μὲν ἔξωθεν λέμμα, καθάπερ ὄλυρα τε καὶ κριθή, πτισθὲν δ' ἀρτοποιεῖται καὶ ὅλως εἰς χρῆσιν ἄγεται. *Ibid.*, p. 241, 13: αἱ τίφαι δὲ καὶ τῶν πυρῶν εἰσι ξανθότεραι, καὶ μέντοι καὶ πεπίληται τὸ σῶμ' αὐτῶν εἰς πυκνότητα καὶ ἴσως καὶ τοῦτο συντελεῖ τι πρὸς τὴν σμικρότητα τοῦ σπέρματος. On peut rapprocher de ces textes une exégèse naïve d'Artémidore (*Onirocriticon* ed. Pack, Lipsiae, 1963, p. 75, 5), qui fait du rêve de *Zeia* un présage de pauvreté: κέγχρος καὶ ἔλυμος καὶ ζειὰ πενιάς τε καὶ ἀπορίας ἐστι σημαντικά. De son côté, Strabon affirme que dans les régions déshéritées de l'Ora Illyrica, les habitants se nourrissent exclusivement de Zeia: λυπρὰ δὲ τὰ χωρία καὶ ζειᾷ καὶ κέγχρῳ τὰ πολλὰ τρεφομένων.

apparaissent en couples liés à la notion d'une différence de valeur entre les termes du couple. En les juxtaposant, on constate facilement les variations de terminologie d'un auteur à l'autre.

	Mnésithée	*Dioscoride*	*Galien*
Meilleure	Τιφὴ = ὄλυρα	Ζέα δίκοκκος	ὄλυρα
Médiocre	Ζεία	Ζέα ἁπλῆ	τιφὴ

Comment la terminologie de Mnésithée se laisse-t-elle comparer avec celle des auteurs anciens? Sa contradiction avec celle d'Hérodote est évidente, car si la *Zeia* et l'*Olura* ne sont pas des plantes de même valeur, leurs noms ne sauraient être tenus pour synonymes. Avec le vocabulaire de Théophraste, la comparaison est plus délicate. Tout d'abord, l'ordre d'énumération des blés, de part et d'autre, ne fournit pas d'élément décisif de jugement, car Théophraste ne se tient pas à un type fixe d'énoncé [116]. De plus, en ce qui concerne les plantes elles-mêmes, bien qu'il admette trois sortes de blés vêtus, il se trouve que l'identité de l'*Olura* est plus indécise que celle des deux autres blés [117]. Dans l'*Histoire des plantes*, la *Zeia* et la *Tiphè* semblent être deux types marqués de blés vêtus, bien distincts l'un de l'autre par des caractères tels que la possession d'un ou de plusieurs chaumes, la possibilité de croître en terrain pauvre ou de réclamer un terrain riche [118]. On n'y trouve malheureusement aucune précision sur les conditions climatiques de leur culture. En tout état de cause, si la *Tiphè* de Théophraste est un engrain, son vocabulaire offre déjà, comparé à celui de Mnésithée, l'exemple de l'interversion de termes que Galien discernera entre le vocabulaire de Mnésithée et le sien [119].

Théophraste fait, à propos des blés vêtus, une remarque digne d'être retenue, car elle offre matière à une comparaison des assertions de Mnésithée et de celles de l'auteur du *Régime*. Il dit que le fruit de la *Zeia* est très léger, et que la *Tiphè* est la plus légère de toutes les

[116] On peut comparer positivement à l'ordre d'énoncé de Mnésithée: *Froment, Orge, Tiphè, Zeia* (VIII, I, 1); *Tiphè; Zeia* (II, 4, 1). Mais on trouve *Zeia; Tiphè, Olura* (VIII, I, 3); *Zeia, Tiphè, Olura, Avoine, Egilops* (VIII, 9, 2).

[117] *H.P.*, VIII, 9, 2.

[118] *Ibid.*

[119] Voir tableau ci-dessus.

plantes semblables à l'orge et semblables au blé [120]. Ce qualificatif de léger est également employé par l'auteur du *Régime* qui affirme que la *Tiphè* et la *Zeia* sont plus légères que le froment, et qui attribue la même légèreté aux préparations qu'on en tire [121].

C'est en fonction de ce type de texte que le fragment de Mnésithée prend le plus clairement son sens. Les deux auteurs posent dans le même ordre la *Tiphè* et la *Zeia*, et celui-ci n'est pas remis en cause par la synonymie instaurée par Mnésithée entre *Tiphè* et l'*Olura*. Si on compare les jugements, on peut les tenir pour compatibles, même si Mnésithée parle de pain et l'auteur du *Régime* de produits. Au contraire, leurs avis s'opposent sur la *Zeia*. En effet, l'auteur du *Régime* considère comme légères toutes les préparations qu'on en tire, alors que Mnésithée condamne formellement les pains de *Zeia* pour leur lourdeur [122]. On peut toujours expliquer cette différence d'appréciation, en supposant que la *Zeia* de Mnésithée et celle du *Régime* sont deux plantes distinctes. Ce ne serait qu'un exemple de plus de la multiplicité des sens de *Zeia*. Mais on négligerait peut-être l'argument que constitue pour la comparaison de ces textes la forme des jugements qui s'y expriment. Aussi faut-il examiner, en fonction de celle-ci, la position relative des deux auteurs sur la *Zeia*.

Les variantes du texte du *Régime* compliquent la comparaison, sans toutefois la rendre impossible. On peut lire avec le Ms. θ *Tiphè*, *Zeia* ou avec le Ms. M Στρυγὶς corrigé en ὄρτυγη. Στρυγὶς est un terme dépourvu de sens. La correction en ὄρτυγη permet de croire, en suivant une définition d'Hésychius, qu'il s'agit de chaume ou de fourrage. On a tout lieu de penser qu'à l'endroit du texte où ce terme intervient, après l'orge et le froment, et avant l'avoine, il signifie plus précisément les blés qui servent de fourrage, autrement dit les blés vêtus. Comme le dit, de son côté, Théophraste, la *Zeia* est très propice au bétail [123]. Dans cette hypothèse, le mot est un équivalent global de *Tiphè* et de *Zeia*. Et cette dénomination n'a rien de

---

[120] *H.P.*, VIII, 9, 2: ὁ δὲ καρπὸς κουφότατος καὶ προσφιλὴς πᾶσι τοῖς ζῴοις ..., ἡ δὲ τίφη πάντων κουφότατον.

[121] *Régime*, II, 43, t. VI, p. 542: Τιφή, ζειὰ κουφότερα πυρῶν (στρύγις M). L'auteur des *Affections*, 61 (t. VI, p. 268) adopte comme critère de différenciation pour les blés et les vins, la force et la faiblesse, la *légèreté* et la *pesanteur*.

[122] *Ibid.*: καὶ τὰ ἐξ αὐτῶν γένομενα ὁμοίως τοῖς ἐκ τῶν πυρῶν. *Mnésithée*: τὸν δ' ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ... ἐστὶ γὰρ βαρὺς καὶ δύσπεπτος. Sur la correction du texte du *Régime*, H. Diels, *Hippokratische Forschungen*, I, Hermès, t. 45, 1910, p. 132-135; Voir la récente édition du *Régime*, par R. Joly, Paris, 1968.

[123] *H.P.*, VIII, 9, 2: καὶ προσφιλὴς πᾶσι τοῖς ζῴοις ...

choquant, si l'on se rappelle que l'auteur attribue aux deux plantes la même valeur.

En disant que la *Tiphè* et la *Zeia* sont plus légères que le froment, l'auteur du *Régime* ne fait que relater la différence de leurs poids spécifiques [124]. Mais, en attribuant cette qualité aux aliments qu'on en tire, il met en œuvre une transposition élémentaire, qui lui interdirait sans doute, à l'occasion, de faire une différence plus fine entre les deux céréales, puisqu'elles sont toutes les deux plus légères que le froment. Il n'est pas sûr qu'à l'époque classique, les blés vêtus aient été d'un emploi très courant dans l'alimentation humaine [125]. L'exiguité du § 43 du *Régime* peut fort bien attester le souci de l'auteur d'être exhaustif, tout en trahissant les limites de son information. La mention tout à fait exceptionnelle de l'avoine, plante quasi sauvage à cette époque, confirme bien cette supposition. L'exposé de Mnésithée pourrait ainsi se comprendre comme une remise en cause du jugement hippocratique par recours à l'expérience. La description des conditions concrètes de culture de la *Zeia* a pu jouer un rôle important dans la dissociation du cas des deux plantes. Et il est permis de penser que, dans l'économie du raisonnement de Mnésithée, cette description a pu constituer un argument contre la stéréotypie du jugement hippocratique, et, qu'en tout état de cause, elle joue le rôle d'un frein contre l'automatisme de l'association „plus léger (par boisseau) que le froment = plus léger à digérer". La critique serait présente dans l'adjectif *lourd* appliqué par Mnésithée au pain de *Zeia*, qui vient directement s'opposer à celui de plus *léger* admis par l'auteur du *Régime*.

---

[124] Cette différence était connue des anciens (voir les évaluations de Pline, XVIII, passim, sur le poids par boisseau des différentes céréales) et elle se reflète naturellement dans les prix (*Der Maximaltarif des Diocletian*, erl. von H. Blümner, 1893; voir les remarques de Galien sur la densité des froments (*de al. fac.*, I, 13, p. 241, 1 sq.); on retrouve l'affirmation de la légèreté de la *Zeia* jusque dans le *De spiritu animali* de J. Actuaire (*Physici et medici graeci minores*, t. I, p. 361 ed. Ideler): Ζειὰ δὲ κοῦφον καὶ αὐτὴ ἔδεσμα, πτισσομένη τε καὶ . . .

[125] Voir sur ce point, les arguments opposés de A. Jardé (*op. laud.* p. 7) et de N. Jasny (*op. laud.* p. 56). Jasny tire de l'abondance des texte médicaux tardifs sur les blés vêtus, un argument en faveur de leur persistance dans la vie quotidienne. Mais cela est beaucoup moins concluant que ne le croit Jasny, car, on l'a vu, la fréquence de leur évocation est pour une bonne part liée à des difficultés d'exégèse de textes.

CHAPITRE IV

L'ENSEIGNEMENT DE MNÉSITHÉE SUR LE VIN

L'enseignement de Mnésithée sur le vin subsiste dans trois textes:

1. Un ensemble de 15 vers (Athénée 36 a sq. = Fr. 41) sur le bon usage du vin, auquel il faut rajouter deux résumés partiels, l'un du vers 15 de ce passage (Athénée 22 e = Fr. 42), l'autre, des vers 10 à 15 (Eustathe, In Odysseam, 1624,34 sq.)

2. Une lettre sur les excès épisodiques de boisson (Athénée, XI, 483 f = Fr. 45)

3. Une brève appréciation sur les sortes de vin et leur effet physiologique (Athénée, I, 32 d = Fr. 46, Varron, dans Aulu-Gelle XIII, 31 = Fr. 47)

A. Le fragment sur le bon usage du vin

Le premier de ces fragments a fait l'objet de plusieurs présentations qu'on ne peut évoquer dans le cadre d'un apparat critique et de conjectures dont il convient d'expliquer les raisons. On découvre, en les inventoriant, que les difficultés dont elles sont les témoins tiennent moins à la lettre même du texte, qu'à son interprétation.

1. *Historique du fragment*

Les éditeurs d'Athénée [1], jusqu'à Schweighäuser inclus [2] ont présenté ces vers comme si Mnésithée en était l'auteur, utilisant l'artifice de présentation suivant:

Mnésithée disait: „Les dieux ont donné le vin . . ."

On trouve également le passage sous cette forme dans le recueil d'extraits de tragiques et de comiques rassemblé par Grotius [3], qui l'a accompagné d'une traduction latine. Cette même traduction a été reprise par Schweighäuser et par Bussemaker, qui a inclus le passage dans ses *Poetarum de Re Physica et Medica reliquiae* [4]. Comme le

[1] Musurus, édition aldine, 1514; Bedrotus, Bâle, 1553; Casaubon, Heidelberg, 1597.
[2] *Animadversiones in Athenaeum*, t. I, p. 135 (1801).
[3] *Excerpta ex Tragoediis et Comoediis graecis*, Parisiis, 1626.
[4] Dans le volume des *Poetae bucolici et didactici*, ed. Didot, Paris, 1850.

nom de Mnésithée est souvent cité par Athénée, il n'y avait aucune invraisemblance à faire de lui l'auteur de ce passage [5], et cela d'autant moins que, dans toutes ces éditions, le texte tiré des *Convives* d'Alexis (Fr. 21) était présenté comme la juxtaposition de deux vers d'Alexis et d'une citation de Mnésithée.

R. Porson, dans une note de son édition d'Euripide [6], parue à Leipsig, en 1802, émit, le premier, l'hypothèse selon laquelle Mnésithée pouvait, non pas être l'auteur direct de l'opinion rapportée par Athénée, mais qu'il était déjà cité par Alexis. Le texte attribué à l'auteur comique en vint ainsi à s'augmenter d'un vers et demi, et prit la forme du quatrain qu'on lit dans les éditions modernes d'Athénée. Porson justifiait cette addition par le fait qu'Alexis a beaucoup critiqué ses contemporains et qu'on peut, sans invraisemblance le regarder comme l'auteur d'une mise en scène des propos d'un médecin, à la renommée bien établie.

Schweighäuser accepta les conclusions de Porson, et, dans son commentaire du livre X d'Athénée, il revint sur sa présentation du passage de II, 36, a sq. Il supposa que ces vers étaient justiciables du même genre de présentation: „et (quod observationem nostram, cum illum locum tractaremus, praeterierat) perquam est veresimile eclogam illam ad aliud quemdam Comicum ac fortasse: ad eumdem Alexidem, cujus sunt hi versus de quibus nunc agebamus, esse referendam; qui ibi similiter hoc loco, joci caussa, ad celeberrimi medici auctoritatem provocasset: de quo certius judicare valeremus, si opus Athenaei illa parte integrum superesset [7]". Les éditeurs des fragments de comiques n'ont généralement pas suivi Schweighäuser. Meineke [8], qui ne jugeait pas cette hypothèse dépourvue de vraisemblance, préféra néanmoins classer le passage avec les fragments anonymes, imité dans son classement par Bothe [9] et Kock [10]. J. M. Edmonds, dans sa récente édition des fragments de la

[5] On trouve 17 mentions de Mnésithée, dont 15 introduisent des citations, voir table des fragments, p. 148.

[6] Euripidis *Tragoediae*, Lipsiae, 1802, t. I, p. 366, note à *Médée*, 136.

[7] *Animadversiones in Athenaeum*, t. V, p. 341, (1804). La note 3, p. 87 de l'édition Desrousseaux d'Athénée (Paris, 1956) „avant la nécessaire reconstitution de Porson, Schweighaeuser avait vu qu'un poète comique, peut-être Alexis . . .", ne respecte pas les étapes chronologiques de l'interprétation du texte. Il se peut que l'annotateur de ce texte ait confondu cette remarque de Porson, avec les notes métriques du même auteur sur les vers 10 à 15 du même passage (Ricardi . Porsoni *Adversaria, Notae et emendationes in poetas graecos*, Cantabrigae, 1812, p. 53).

[8] *Fragmenta comicorum graecorum*, Berolini, 1841, t. IV, p. 604.

[9] *Poetarum comicorum fragmenta*, p. 724.

[10] *Comicorum atticorum fragmenta*, 1888, t. III, p. 423-424.

comédie attique, invoque la possibilité de similitude des deux noms, celui de l'auteur comique et celui de Mnésithée, pour expliquer la disparition, dans l'*Epitomé* d'Athénée, de celui du premier: „the first word of the citation being 'said Mnesitheus', the poet's name (perh. Timotheus) has fallen out as well as the word 'says'" [11]. Malheureusement, pour séduisante que soit cette supposition, les restes de Timothée, qui se limitent à trois références, ne permettent pas d'en amorcer la moindre preuve [12].

Ces vers ont-ils d'ailleurs un caractère parodique? Si la doctrine bien connue de la plénitude et de la vacuité visée dans les *Convives* (Fr. 21) offre un aliment à la raillerie, par l'identification de l'homme à un récipient ou à un sac, qu'elle suggère, il est moins sûr que le passage sur le bon usage du vin contienne des éléments incontestablement satiriques. Les doctrines auxquelles il ferait allusion, s'il était parodique, n'y semblent pas affectées de cet indice de déformation comique qu'on relève généralement dans ce genre de textes. Lorqu'on songe, par exemple, à la manière dont Alexis, dans les *Tarentins*, ou dans *Atthis*[13], travestit l'interdit pythagoricien de consommer la chair des êtres vivants, ou encore à sa mise en scène d'une conversation entre Esope et Solon [14], sur un thème voisin de celui du passage qui concerne Mnésithée, on est frappé de la différence de ton qui sépare ces textes du fragment de Mnésithée: peut-être n'est-elle autre que celle du genre comique et du genre didactique. Il faut donc remettre en cause l'idée selon laquelle Mnésithée est raillé dans le fragment 41, et chercher, en se fondant sur l'analyse du texte, si c'est de Mnésithée qu'on parle, ou si Mnésithée s'y exprime, et de quelle manière il le fait.

2. *Les thèmes du fragment 41*

On peut considérer les 15 vers du Fr. 41 comme un éloge du bon

[11] *The fragments of Attic Comedy*, Leiden, 1961, III A, p. 350.

[12] Une notice de Suidas le classe dans la comédie moyenne (Athénée, VI, 243 C, cite trois vers de cet auteur, et Stobée, autant).

[13] Athénée, IX, 386 C: Ὁ πρῶτος εἰπῶν ὅτι σοφιστὴς οὐδὲ εἷς ἔμψυχον οὐδὲν ἐσθίει σοφός τις ἦν. Ἐγὼ γὰρ ἥκω νῦν ἀγοράσας οὐδὲ ἓν / ἔμψυχον· ἰχθῦς ἐπριάμην τεθνηκότας / μεγάλους ......

[14] Athénée, X, 431 E: Κομψόν γε τοῦτ᾽ ἐστιν πάρ᾽ ὑμῖν, ὦ Σόλων, / ἐν ταῖς Ἀθήναις δεξιῶς θ᾽ εὑρημένον. / ΣΟ. τὸ ποῖον; Α. ἐν τοῖς συμποσίοις οὐ πίνετε / ἄκρατον. ΣΟ. οὐ γὰρ ῥᾴδιον· πωλοῦσι γὰρ / ἐν ταῖς ἁμάξαις εὐθέως κεκραμένον, / οὐχ ἵνα τι κερδαίνωσι, τῶν δ᾽ ὠνουμένων / προνοούμενοι τοῦ τὰς κεφαλὰς ὑγιεῖς ἔχειν / ἐκ κραιπάλης. Τοῦτ᾽ ἔσθ᾽, ὁρᾷς, Ἑλληνικὸς / πότος, μετρίοισι χρωμένους ποτηρίοις / λαλεῖν τι καὶ ληρεῖν πρὸς αὑτοὺς ἡδέως. / Τό μὲν γὰρ ἕτερον λουτρόν ἐστιν, οὐ πότος, / ψυκτῆρι πίνειν καὶ κάδοις. Α. Θάνατος μὲν οὖν.

usage du vin. Voilà bien le genre de thème dont la banalité décourage l'analyse. Il faut pourtant déterminer les éléments qui permettront d'en définir la spécificité.

L'idée dominante est celle de la variété contradictoire des effets du vin et le rappel de la nécessité de rechercher une règle de son usage. On y distingue trois parties. Dans les cinq premiers vers, Mnésithée évoque l'effet physique et psychique du vin pris comme source d'aliment et de force. Les trois suivants sont consacrés à ses emplois pharmacologiques en usage interne et externe. Les six derniers donnent des conseils relatifs aux proportions du mélange du vin et de l'eau.

La première partie s'articule autour de deux notions qui se limitent l'une l'autre, celle du don du vin par les dieux, celle de l'obligation de s'en servir selon certaines règles pour en éprouver les bienfaits. Car en lui même, ce don des dieux contient le meilleur et le pire. Mnésithée évite ainsi de porter sur le vin une comdamnation comme celle des Pythagoriciens raillés par Alexis: „seuls ils ne boivent pas de vin" [15], ou comme celle qu'évoque Platon: „Pour ce qui est du vin, en particulier, l'opinion courante, à ce qui paraît, le prétend donné aux hommes pour leur châtiment, afin de les rendre fous" [16]. Il s'interdit également l'apologie inconditionnelle du vin comme celle du chœur des *Bacchantes*: „Le dieu fils de Zeus fait ses délices des festins, il aime la dispensatrice d'opulence, la paix nourricière qui fait prospérer la jeunesse. Au riche comme au pauvre, il offre également le charme du vin qui ne cause aucun trouble" [17].Cette position initiale oblige à préciser la portée du vers 14 (*c'est pourquoi, de tous côtés, on appelle Dionysos médecin*): sans doute convient-il de lui attribuer la valeur d'un argument dialectique plutôt que celle d'une affirmation de principe. Il faut en dire autant des quelques mots qui constituent le Fr. 42: „Mnésithée dit que la Pythie avait signifié aux Athéniens d'honorer Dionysos comme médecin" [18]. L'état dans lequel ces textes nous sont parvenus empêche de les situer, avec précision, les uns par

[15] Diels, *V.S.F.*, I^7, p. 479,13: οἶνον τ' οὐχι πίνουσιν μόνοι.

[16] *Lois*, II, 672 D: Καὶ δὴ καὶ τὸν οἶνον γε, ὡς ἔοικεν, ὁ τῶν ἄλλων λόγος, ἵνα μανῶμεν, φησιν ἐπὶ τιμωρίᾳ τῶν ἀνθρώπων δεδόσθαι.

[17] *Bacchantes*, 416 sq.: Ὁ δαίμων ὁ Διὸς παῖς / χαίρει μὲν θαλίαισιν, / φιλεῖ δ' ὀλβοδότειραν Εἰ- / ρήναν, κουφοτρόφον θεάν. / Ἴσαν δ' ἔς τε τὸν ὄλβιον / τόν τε χείρονα δῶκ' ἔχειν / οἴνου τέρψιν ἄλυπον.

[18] Comparer avec Plutarque (*Questions conviviales*, III, 1, 674 A): Ὁ δὲ Διόνυσος οὐ μόνον τῷ τὸν οἶνον εὑρεῖν, ἰσχυρότατον φάρμακον καὶ ἥδιστον; et Diodore de Sicile (IV, 2. 5): Τραφέντα δ' αὐτὸν ὑπὸ τῶν νυμφῶν ἐν τῇ Νύσῃ φασιν εὑρετὴν τοῦ οἴνου γενέσθαι καὶ τὴν φυτείαν διδάξαι τῆς ἀμπέλου τοὺς ἀνθρώπους.

rapport aux autres dans leur matérialité. Si on prend le second comme un reflet du premier, on est forcé de constater qu'il n'est pas fidèle. Mais on a peut être tort de considérer que le vers 14 („C'est pourquoi, de tous côtés, on appelle Dionysos médecin") marque la fin du texte relatif à Mnésithée. Et si la décision d'en exclure les mots „La Pythie avait dit à certains d'appeler Dionysos dispensateur de santé" se justifie par des raisons métriques et verbales, elle ampute l'ensemble d'un élément qui a son reflet dans le Fr. 42. Car le contenu de ces deux phrases prises ensemble: *Dionysos appelé médecin, ordre de la Pythie d'appeler Dionysos dispensateur de santé*, se retrouve mieux dans: „La Pythie avait signifié aux Athéniens d'honorer Dionysos comme médecin".Eustathe, dans sa glose d'Athénée, associe et intègre, sans rupture dans la succession des idées, la dernière phrase du fragment 41 à ce qui précède: „C'est pourquoi il faut rechercher la bonne mesure. Ainsi comme le vin ne nuit pas à celui qui le boit, on fait bien d'appeler Dionysos médecin; de plus, il est dispensateur de santé, c'est pourquoi la Pythie avait dit à certains ...., ce qui revient à laisser entendre que le vin est salubre" [19].

Il est vrai, qu'en dépit de leur complémentarité les deux affirmations finales du Fr. 41 offrent un aspect de chevauchement et de répétition qui ne s'observe pas dans le reste du texte, et que, telles quelles, elles s'y insèrent difficilement ensemble. Mais pour l'une comme pour l'autre le problème de leur interprétation est identique. En effet, le jeu des personnifications et des allégories qui mène du vin à Dionysos, fait presque une nécessité de parler de médecin, une fois prononcé le mot de remède. La statue consacrée par Mnésithée à Iacchos [20] montre bien qu'il participe aux gestes de la piété commune. Mais toute l'expérience à laquelle il se réfère et toute la leçon qu'il en retire, montrent qu'un produit ne se constitue en remède que par l'invention et l'observance des règles de son usage, et que le rapport du vin à la santé doit être médiatisé par l'emploi correct qu'en fait l'homme. Dans cette optique, Dionysos est peut-être la divinité donatrice de la vigne, il n'est sûrement pas médecin de la même manière.

---

[19] Eustathe, *in Od., 1624, 34*: Διὸ στοσχαστέον τοῦ συμμέτρου. Οὕτω γὰρ ἂν μὴ βλαπτομένου τοῦ πίνοντος καλῶς ἂν ὁ Διόνυσος καλοῖτο ἰατρὸς, ἔτι δὲ καὶ ὑγείας αἰτίος, καθότι καὶ ἡ Πυθία εἴρηκε τισι Διόνυσον ὑγίαιστην καλεῖν, ὅπερ ἐστιν αἴνιγμα τοῦ τὸν οἶνον ὑγιαστικὸν εἶναι.

[20] Fragment 1 de Mnésithée.

En faisant l'éloge du bon usage du vin, Mnésithée s'inscrit d'ailleurs dans une tradition médicale d'exigence de prescription calculée, que l'auteur des *Affections* exprime de façon très voisine: „Le vin et le miel sont merveilleusement appropriés à l'homme, si en santé comme en maladie, on les administre avec propos et juste mesure suivant la constitution individuelle" [21]. Galien redit ce principe d'une façon plus générale, en un passage de son *Commentaire au Livre VI des Epidémies*, en prenant comme exemple le vin: „Les remèdes adviennent du fait de ceux qui les utilisent au moment opportun et comme il convient. Lorsque le vin qui est donné est utile, le fait d'en donner est remède. Mais s'il est pris intempestivement, il provoque le délire, la phrénitis, devient cause de maladie et cesse d'être remède et chose salubre. Quelle est donc la cause de la naissance du remède? Evidemment celui qui découvre l'opportunité (de la prescription). Quel est celui que les Grecs nomment ainsi? Evidemment le médecin. Ainsi le médecin est supérieur au vin pour la production de la santé. Le vin bu opportunément et à bonne dose est utile aux gens en santé. . . ." [22].

Pour apprécier plus finement le sens de l'allégation sur la qualité de médecin de Dionysos [23], il faudrait savoir si Mnésithée le conçoit simplement comme donateur du vin, ou s'il le considère, en plus, comme maître du mélange [24], car les deux caractères ne sont pas

---

[21] t. VI, p. 270: Οἶνος καὶ μέλι κάλλιστα κέκρηται ἀνθρώποισιν, ἢν πρός τὴν φύσιν καὶ ὑγιαίνουσι καὶ ἀσθενέουσι σὺν καιρῷ καὶ μετριοτήτι προσφέροιντο.

[22] Galien, t. XVII B, p. 266 Kühn: Βοηθήματα δὲ γίνεται διὰ τοὺς ἐν καιρῷ δέοντι καὶ ὡς προσήκει χρωμένους αὐτοῖς. Ὅταν μὲν γὰρ ὠφελῆσαι δοθεὶς αὐτοῖς οἶνος, ἡ δόσις αὐτοῦ βοηθηματά ἐστι. Κἂν δ' ἀκαίρως προσενεχθεὶς παραφροσύνην ἢ φρενῖτιν ἐργάσηται, νοσῶδες αἴτιον, οὐχ ὑγιεινὸν οὐδὲ βοήθημα γίνεται. Τίς οὖν αἴτιος ἐστι τῆς γενέσεως τοῦ βοηθήματος; ὁ καιρὸν εὑρίσκων δηλονότι. Τίνα δὲ τοῦτον οἱ Ἕλληνες ὀνομάζουσιν; ἢ καὶ τοῦτο πᾶσιν εὔδηλον ὁ ἰατρὸς οὗτος καλεῖται; ὥστε ἰατρὸς οἴνου κυριώτερος εἰς ὑγίειαν φυσικήν τε καὶ ποιήσιν. Ὑγιαίνουσι τε γὰρ ὠφέλιμος οἶνος γίνεται καιρῷ καὶ μέτρῳ πινόμενος, ἰᾶται τε τὰς νόσους ὅτε χρὴ προσφερόμενους.

[23] Un oracle Pythien transcrit par Chamailéon (Athénée, I, 22 E), conseille pour les vingt jours qui précèdent et les vingt jours qui suivent la canicule, de se soigner avec Dionysos (οἴκῳ ἐνι σκιερῷ Διονύσῳ χρῆσθαι ἰητρῷ).

[24] Comme Platon, dans le *Philèbe* (61 C): Τοῖς δὴ θεοῖς, ὦ Πρώταρχε, εὐχόμενοι κεραννύωμεν, εἴτε Διόνυσος, εἴτε Ἥφαιστος εἴθ' ὅστις θεῶν ταύτην τὴν τιμὴν εἴληχε τῆς συγκράσεως. Mais la prudence s'impose d'autant plus que les témoignages relatifs à la découverte du mélange et de ses vertus ne concordent pas. Ainsi Eubule (Athénée, II, 36 B) fait tenir à Dionysos lui-même les conseils de modération dans la manière de boire. Plutarque, dans la suite du texte cité plus haut (note 18), explique que la qualité de médecin de Dionysos tient, non pas tant à sa découverte du vin, qu'à celle de son antidote, la couronne de lierre (dont les qualités réfrigérantes combattent celles, échauffantes, du vin): . . . ἰατρὸς ἐνομίσθη † μέτριος, ἀλλὰ καὶ τῷ τὸν κιττὸν ἀντιταττόμενον μάλιστα τῇ δυνάμει πρὸς τὸν οἶνον εἰς τιμὴν προαγαγεῖν καὶ στεφανοῦσθαι

nécessairement liés. Comme le premier vers ne suggère rien de tel, il faut se borner à admettre qu'en faisant état de la croyance en la qualité de médecin du dieu, Mnésithée utilise le *consensus omnium* pour convaincre un adversaire du genre de ceux qu'on a mentionnés plus haut que le vin n'est pas sans vertus.

3. *Le vin défini comme une nourriture*

Le terme le plus remarquable de cette première partie est celui *d'aliment* appliqué au vin. Pour en montrer l'originalité, le mieux est de comparer cet attribut à ceux qu'on lui applique en général.

Les différents textes qui mentionnent les effets du vin se laissent grouper en deux classes, déterminées par l'absence ou la présence d'allusion à ses effets physiologiques. A la première appartiennent les citations qui entourent le texte de Mnésithée, au début du livre II d'Athénée. Leurs auteurs en décrivent tous les effets psychologiques et moraux. Relevons quelques exemples: II, 35 d (*Auteur des Chants Chypriens*): „Certes, Ménélas, les dieux ont fait le bon vin pour dissiper les soucis des hommes mortels"; II, 35 d (Diphile): „. . . à l'homme qui hausse les sourcils, tu inspires le rire, au faible l'audace, au poltron la hardiesse"; 37 a: (Panyasis): „Car le vin est aux habitants de la terre un secours égal au feu, noble, préservateur du mal qui escorte tous les chagrins. En lui est en effet une part de joie et d'allégresse, une de danse, une de désirable tendresse . . . ."; 39 b (Alexis): „Point d'ami de la boisson qui soit un homme méchant"; *Ibid.* (Alexis): „. . . rend ami des lettres tous ceux qui le boivent en quantité." [25] Athénée cite aussi les *Bacchantes*: „Car il est grand à

διδάξαι τοὺς βακχεύοντας ὡς ἧττον ἀνιν῀ῳτο τοῦ κιττοῦ κατασβεννύντος τὴν μέθην ψυχρότητι. Selon Philochore, c'est Amphictyon qui tenait de Dionysos l'art de faire des mélanges, et qui fut le premier à l'enseigner aux hommes (Athénée, II, 38 C): Φιλόχορος δέ φησιν 'Αμφικτύονα τὸν 'Αθηναίων βασιλέα, μαθόντα παρὰ Διονύσου τὴν τοῦ οἴνου κρᾶσιν πρῶτον κεράσαι. Au contraire, Philonide invoque une expérience fortuite, pour expliquer la découverte des bienfaits du mélange (Athénée,XV, 675 C): 'Εκ τῆς 'Ερυθρᾶς, φησίν, θαλάσσης ὑπὸ Διονύσου μετεχθείσης εἰς τὴν 'Ελλάδα τῆς ἀμπέλου καὶ πρὸς ἄμετρον ἀπόλαυσιν τῶν πολλῶν ἐκτρεπομένων ἄκρατόν τε προσφερομένων αὐτόν, οἱ μὲν μανιωδῶς ἐκτρεπόμενοι παρέπαιον οἱ δὲ νεκροῖς ἐῴκεσαν ἀπὸ τῆς καρώσεως. 'Επ' ἀκτῆς δέ τινων πινόντων ἐπιπεσὼν ὄμβρος τὸ μὲν συμπόσιον διέλυσεν, τὸν δὲ κρατῆρα, ὃς εἶχεν ὀλίγον οἶνον ὑπολελειμμένον, ἐπλήρωσεν ὕδατος. Γενομένης δ' αἰθρίας εἰς τὸν αὐτὸν ὑποστρέφαντες τόπον, γευσάμενοι τοῦ μίγματος προσηνῆ καὶ ἄλυπον ἔσχον ἀπόλαυσιν.

[25] II, 35 C: Οἶνον τοι, Μενέλαε, θεοὶ ποίησαι ἄριστον /θνητοῖς ἀνθρώποισι ἀποσκεδάσαι μελεδῶν; II, 35 D: τὸν τὰς ὀφρῦς αἴροντα συμπείθεις γελᾶν / τὸν τ' ἀσθενῆ τολμᾶν τι, τὸν δειλὸν θρασύν; 37 A: Οἶνος γὰρ πυρὶ ἶσον ἐπιχθονίοισιν ὄνειαρ, / ἐσθλόν, ἀλεξίκακον πάσῃ συνοπηδὸν ἀνίῃ; 39 B: Οὐδεὶς φιλοπότης ἐστιν ἄνθρωπος κακός; 39 B: φιλολόγους πάντας ποιεῖ τοὺς πλείονα πίνοντας αὐτόν.

tous égards et surtout à ce qu'on me rapporte, aux mortels, il fit don de la vigne endormeuse de nos chagrins. Or sans le vin, où serait l'amour, quel charme resterait aux mortels ici-bas" [26]. Mais il n'a pas retenu un autre passage de la même pièce, encore plus significatif de cette exaltation du vin, qui n'est autre que la défense de la nouvelle divinité prononcée par Tirésias: „Sache, ô mon fils, que deux principes sont essentiels aux hommes. D'abord, Déméter la déesse — ou la Terre (tu peux l'appeler de l'un de ces deux noms), elle nourrit l'humanité d'aliments secs. Puis survint son émule, le fils de Sémélé, qui découvrit le suc fluide du raisin, qu'il nous apporta pour guérir du chagrin les mortels misérables. Lorsqu'ils se sont remplis du nectar de la vigne, il leur donne l'oubli de leurs maux journaliers, le seul remède à leurs souffrances" [27]. Avec se mot *remède* ou *drogue*, se cristallise toute l'expérience vécue du pouvoir de compensation et d'évasion qu'exerce le vin sur l'âme humaine. Ce terme aura une fortune [28], qui passe par le sort que Platon lui réserve dans les *Lois*.

Les auteurs qu'on vient de citer — et tout aussi bien ceux qui portent témoignage de la malfaisance du vin — [29] expriment tous en des termes de plaidoyer simple, se capacité de changer l'humeur. Chez Platon, les éléments du jugement se transforment. En premier lieu, il refuse d'envisager les questions relatives aux modes de vie, sous l'angle simpliste de l'éloge ou du blâme, car ce ne sont pas les choses qu'on doit mettre en accusation, mais bien la manière de les

---

[26] *Bacchantes*, 770 sq.: ἐστὶν μέγας, / Κἀκεῖνό φασιν αὐτόν, ὡς ἐγὼ κλύω, / τὴν παυσίλυπον ἄμπελον δοῦναι βροτοῖς. / Οἴνου δὲ μηκέτ' ὄντος οὐκ ἔστιν Κύπρις / οὐδ' ἄλλο τερπνὸν οὐδὲν ἀνθρώποις ἔτι.

[27] *Ibid.*, 274: Δύο γάρ, ὦ νεανία, / τὰ πρῶτ' ἐν ἀνθρώποισι· Δημήτηρ θεά / Γῆ δ' ἐστίν, ὄνομα δ' ὁπότερον βούλει κάλει / Αὕτη μὲν ἐν ξηροῖσιν ἐκτρέφει βροτούς / Ὃς δ' ἦλθ' ἔπειτ', ἀντίπαλον ὁ Σεμέλης γόνος / βότρυος ὑγρὸν πῶμ' ηὗρε κείσηνέγκατα / θνητοῖς, ὃ παύει τοὺς ταλαιπώρους βροτοὺς / λύπης, ὅταν πλησθῶσιν ἀμπέλου ῥοῆς. / Ὕπνον τε λήθην τῶν καθ' ἥμεραν κακῶν / δίδωσιν, οὐδ' ἔστ' ἄλλο φάρμακον πόνων. / (trad. Grégoire).

[28] On le retrouve, et ce n'est pas un hasard, sous la plume de Clément d'Alexandrie (*Le Pédagogue*, II, 20, 3 et II, 22, 3, pp. 48 et 52, vol. 108 col. Sources chrétiennes, 1965), de Plutarque (texte cité note 18; *De tuenda sanitate*, 132 B, où le vin est qualifié de la plus utile des boissons, de plus agréable des remèdes, de moins lassant des remèdes). Parmi les auteurs hippocratiques, celui des *Vents* (t. VI, p. 112) évoque ces modifications de l'humeur, et il les explique par un accroissement du sang: Πάλιν ἐν τῇσι μέθῃσι, πλέονος ἐξαίφνης γενομένου τοῦ αἵματος, μεταπίπτουσιν αἱ ψυχαὶ καὶ τὰ ἐν τῇσι ψυχῇσι φρονήματα, καὶ γίνονται τῶν μὲν παρεόντων κακῶν ἐπιλήσμονες, τῶν δὲ μελλόντων εὐέλπιδες ἀγαθῶν.

[29] Ainsi, Euripide (Fr. 1079 Nauck), dans un passage qui est l'antithèse des déclarations de Tirésias: Οὐκ ἔστι λύπης ἄλλο φάρμακον βροτοῖς / ὡς ἀνδρὸς ἐσθλοῦ καὶ φίλου παραίνεσις / Ὅστις δὲ ταύτῃ τῇ νόσῳ ξυνὼν ἀνὴρ / μέθῃ ταράσσει καὶ γαληνίζει φρένα, / παραυτίχα ἡσθεὶς ὕστερον στένει διπλᾶ.

utiliser. En introduisant la discussion sur les beuveries, il déclare: „Il me semble que tous ceux qui ont pris quelque usage pour sujet de discussion et se sont proposé de le critiquer ou de le louer sur une simple mention, agissent complètement à rebours; ils imitent celui qui entendant louer le blé comme un bon aliment, le blâmerait aussitôt sans s'être informé de son effet, de ses emplois, ni avoir appris de quelle façon, au moyen de quoi, au milieu de quel régime, sous quelle forme et avec quel genre d'individu l'employer. Or il me semble que pour l'heure, nous en faisons autant dans notre discussion: à peine entendu le mot d'ivresse, voilà qu'aussitôt, les uns blâment la chose, les autres la louent, sans aucun bon sens" [30]. Dans ce passage dont l'inspiration médicale est reconnue depuis bien longtemps, Platon fait usage de critères de jugement de même type que ceux de Mnésithée affirmant que le vin est le plus grand des biens ou le plus grand des maux.

Lui aussi qualifie le vin de *remède*, mais non sans remanier assez profondément le sens du terme. Rappelons comment il l'introduit dans le dialogue. L'ivresse lui sert de matière à une analyse de l'éducation de la maîtrise de soi. Comme il ne veut pas faire de l'abstention pure et simple des objets qui rendent intempérants la voie d'accès à la tempérance, il cherche à établir les conditions dans lesquelles on peut affronter les causes de l'intempérance, progressivement, à titre d'exercice, et en vertu du principe que *le contraire doit se cultiver dans les situations contraires* [31]. Lors de cette analyse on voit se modifier le concept de remède, c'est ce qu'atteste l'explication de la formule „remède de la crainte", ou „de l'absence

---

[30] *Lois* I, 638 C: Δοκοῦσι μοι πάντες οἱ λόγῳ τι λαβόντες ἐπιτήδευμα, καὶ προθέμενοι ψέγειν αὐτὸ ἢ ἐπαινεῖν εὐθυς ῥηθέν, οὐδαμῶς δρᾶν κατὰ τρόπον, ἀλλὰ ταὐτὸν ποιεῖν εἰ δή τις, ἐπαινέσαντος τινος πυροὺς βρῶμα ὡς ἀγαθόν, εὐθὺς ψέγοι, μὴ διαπυθόμενος αὐτοῦ μήτε τὴν ἐργασίαν μήτε τὴν προσφοράν, ὅντινα τρόπον καὶ οἷστισι καὶ μεθ' ὧν καὶ ὅπως ἔχοντα καὶ ὅπως προσφέρειν ἔχουσιν. Νῦν δὴ ταὐτόν μοι δοκοῦμεν ἡμεῖς ἐν τοῖς λόγοις ποιεῖν· περὶ μέθης γὰρ ἀκούσαντες τοσοῦτον μόνον, εὐθὺς οἱ μὲν ψέγειν αὐτὸ, οἱ δ' ἐπαινεῖν, καὶ μάλα ἀτόπως. (trad. des Places). Comme le remarque le traducteur (p. 20, n. 2, t. XI Platon), la correction de Cornarius, qui substituait *Fromage* à *Froment*, τυρός à πυρός, table sur l'inspiration que Platon a pu tirer du Ch. 20 de l'*Ancienne médecine*, mais cette correction accuse inutilement une parenté, en elle-même assez claire. Le R.P. des Places estime que Platon pouvait fort bien varier lui même le thème de sa recherche. A quoi il faut ajouter que, si variation sur *A.M.* 20 il y a, elle n'est pas gratuite, car elle convient à merveille à la représentation des deux prototypes de l'alimentation, froment et vin, qui forment un couple de termes complémentaires. Platon a fort bien pu, par jeu dialectique, opposer à un sujet de controverse, la valeur du vin, un thème apparemment hors de ce genre de contestation.

[31] *Lois*, I, 648 C.

de crainte". Dans l'usage courant, ces mots désignent un objet qui est contraire à la crainte, et qui a la propriété d'en guérir. Pour Platon, ils signifient d'abord „ce qui produit la crainte": „Eh bien! Y at-il un dieu qui ait donné aux hommes une drogue pour produire la crainte, de façon que, plus quelqu'un consentira à en boire, plus il croit à chaque dose qu'il sombre dans le malheur [32]". A la notion de remède simplement conçu comme un produit [33] dont les propriétés sont opposées à celle du mal à soulager, se substitue celle de facteur d'un processus d'auto-défense. La formule de Platon (*remède de la crainte, remède qui produit la crainte*) n'est d'ailleurs paradoxale qu'en apparence, car le résultat escompté est bien identique à celui du remède pris au sens courant, s'il est vrai que, seul, ce qui produit la crainte, peut, dans certains cas, en guérir, et mérite bien, par là, le nom de remède. Ainsi donc, si le vin est un remède de cette absence de crainte qu'est l'impudeur, c'est parce qu'il la provoque, et qu'on tire parti de cette propriété, en utilisant le vin comme appât pour former l'âme à la pudeur.

En dépit de son intérêt pour les ressources que l'expérience de l'ivresse contrôlée peut offrir à l'éducation de la conscience morale, Platon n'ignore pas les questions d'ordre plus strictement hygiénique posées par la consommation du vin. Il faut retenir les implications du mot *sécheresse* (αὐστηρότης), dans le passage où il règle la consommation du vin, en fonction des âges de la vie. Il l'interdit tout à fait jusqu'à 18 ans, le permet avec modération jusqu'à 30 ans, et, à partir de 40 ans, le définit comme un „secours et un remède au dessèchement de la vieillesse". Dans cette phrase, où *remède* a retrouvé son sens banal, Platon entend *sécheresse* au sens psychologique en déclarant: „de façon que notre jeunesse revive et qu'oublieuse de son humeur chagrine l'âme endurcie vienne à mollir comme le fer plongé dans le feu et ainsi devienne plus malléable" [34]. Il ne faut pas oublier ce que la théorie hippocratique de l'évolution

---

[32] *Lois*, I, 647 C: Αθ. Τί οὖν; φόβου φάρμακον ἔσθ' ὅστις θεὸς ἔδωκεν ἀνθρώποις, ὥστε ὁπόσῳ πλέον ἂν ἐθέλῃ τις πίνειν αὐτοῦ τοσούτῳ μᾶλλον αὐτὸν νομίζειν καθ' ἑκάστην πόσιν δυστυχῆ γίγνεσθαι, καὶ φοβεῖσθαι τὰ παρόντα . . .

[33] Il convient de noter tout ce qui sépare les formules de Platon de celles qu'on peut relever, par exemple, dans le Fr. 1065 d'Euripide: Καὶ τῶν παλαιῶν πόλλ' ἔπη καλῶς ἔχει / λόγοι γὰρ ἐσθλοὶ φάρμακον φόβου βροτοῖς.

[34] *Lois*, II, 666 B: ἣν τοῖς ἀνθρώποις ἐπίκουρον τῆς τοῦ γήρως αὐστηρότητος ἐδωρήσατο φάρμακον, ὥστε ἀνηβᾶν ἡμᾶς καὶ δυσθυμίας λήθῃ γίγνεσθαι μαλακώτερον ἐκ σκληροτέρου τὸ τῆς ψυχῆς ἦθος καθάπερ εἰς πῦρ σίδηρον ἐντεθέντα γιγνόμενον, καὶ οὕτως εὐπλαστότερον εἶναι.

du tempérament en fonction des âges [35] confère de confirmation physiologique à ce précepte, en justifiant la consommation du vin par la compensation du déclin de la chaleur originelle de l'être vivant. Une simple modification du registre du mot *sécheresse* permet de passer d'un plan à l'autre. A la fin du livre II des *Lois*, reprenant ses conclusions sur la valeur du vin, Platon expose explicitement son rôle dans l'entretien de la santé: „Pour ce qui est du vin, en particulier, l'opinion courante, à ce qu'il paraît, le prétend donné aux hommes pour leur châtiment afin de les égarer; celle que nous défendons au contraire, en fait un remède qui facilite à l'âme l'acquisition de la pudeur, au corps celle de la santé et de la force" [36].

Platon n'est pas le seul écrivain de son temps à mêler propos moraux et diététiques sur le vin. Critias, dans une description de la façon lacédémonienne de boire, fait un inventaire de ses avantages, qui mérite d'être comparé aux analyses des *Lois*: „Les jeunes Lacédémoniens boivent ce qu'il faut pour conduire leur âme à tous vers l'espérance joyeuse, leur langue à l'entrain et au rire mesuré. Une telle manière de boire est utile au corps, à l'esprit, à la richesse .... Le mode de vie lacédémonien s'établit dans l'uniformité: manger et boire avec mesure afin de pouvoir penser et travailler. Il ne comporte pas de jour consacré à s'imbiber le corps de boissons immodérées" [37]. De son côté, Xénophon, dans son *Banquet*, prête à Socrate des propos qui vont dans le même sens: „Mais boire, j'en fais absolument mon affaire, car le vin qui arrose véritablement l'âme assoupit les chagrins, comme la mandragore les hommes, tandis qu'il allume la bienveillance comme l'huile, la flamme. Je pense néanmoins qu'il arrive aux corps humains la même chose qu'aux plantes en terre. Elles, lorsque le dieu les abreuve de façon dense, ne peuvent plus se tenir droites ni s'exhaler dans les airs, mais si elles boivent ce qui leur agrée, elles croissent très droites et florissantes et atteignent la fécondité. Ainsi, lorsque nous nous versons un breuvage trop tassé,

[35] *Régime*, I, 33: Οἱ δὲ πρεσβῦται ψυχροὶ καὶ ὑγροί, διότι πυρὸς μὲν ἀποχώρησις. Voir aussi Hippon, Fr. 11 A (tiré de l'*Anonymus londinensis) V.S.F.*, I[7], p. 386, 27.

[36] *Lois*, II, 672 D: Καὶ δὴ καὶ τὸν οἶνον γε, ὡς ἔοικεν, ὁ τῶν ἄλλων λόγος, ἵνα μανῶμεν, φησιν ἐπὶ τιμωρίᾳ τῇ τῶν ἀνθρώπων δεδόσθαι· ὁ δὲ νῦν λεγόμενος ὑφ' ἡμῶν φάρμακον ἐπὶ τοὐναντίον φησιν αἰδοῦς μὲν ψυχῆς κτῆσεως ἕνεκα δεδόσθαι, σώματος δὲ ὑγιείας τε καὶ ἰσχύος.

[37] Critias, Fr. 6 B, *V.S.F.*, II[7], p. 379,15: Οἱ Λακεδαμονίων δὲ κόροι πίνουσι τοσοῦτον, / ὥστε φρέν' είς ἱλαρὰν ἐλπίδα πάντας ἄγειν / ἔς τε φιλοφροσύνην γλῶσσαν μέτριόν τε γέλωτα / τοιαύτη δὲ πόσις σώματί τ' ὠφέλιμος / γνώμῃ τε κτήσει τε καλῶς δ' είς ... / ἡ Λακεδαιμονίων δὲ δίαιθ' ὁμαλῶς διάκειται / ἔσθιεν καὶ πίνειν σύμμετρα πρὸς τὸ φρονεῖν / καὶ τὸ πονεῖν εἶναι δυνατούς· οὐκ ἔστ' ἀπόταχτος / ἡμέρα οἰνῶσαι σῶμ' ἀμέτροισι πότοις.

bien vite nos corps, nos pensées vacillent, nous ne pouvons plus souffler, ni même dire quoique ce soit" [38]. Aucun de ces auteurs n'explique avec précision en quoi le vin est salubre. Quant à Platon, l'insistance avec laquelle il le qualifie de *remède* donne à penser qu'il ne le situe pas dans le domaine alimentaire [39].

En soulignant la valeur d'*aliment* du vin, Mnésithée se place sur un terrain tout différent, celui de la diététique alimentaire. Il peut être surprenant de qualifier ainsi un liquide. Mais, dans la pratique médicale, l'usage systématique des boissons alimentaires et la réflexion à leur sujet, peut faciliter la rupture de l'opposition des concepts d'aliment solide (ou sec, voir les *Bacchantes*, citées plus haut) et de liquide, et permettre l'attribution au vin d'un terme habituellement réservé à une nourriture solide. Il semble que l'idée d'appeler le vin *aliment* n'ait pas été unamimement admise. Galien dans son traité *Sur les propriétés des aliments* mentionne, malheureusement sans les nommer, des médecins qui combattent cette façon de parler, ce qui atteste sa fortune: „Que le vin fasse partie des éléments qui nourrissent, tout le monde en convient. Et s'il est vrai que tout ce qui nourrit fait partie des aliments, c'est également le cas du vin. Mais certains médecins nient qu'on doive l'appeler „aliment"; ils opposent, dans la division conceptuelle, à l'aliment, ce qui se boit, qu'on appelle aussi boisson, de la même façon que l'aliment est pain, nourriture, comestible. Pour ces raisons, ils jugent qu'on ne doit pas appeler le vin aliment; comme ils n'en reconnaissent pas moins qu'il nourrit . . . ." [40] Galien n'en dit pas plus sur les participants de cette controverse. Les textes hippocratiques, de

---

[38] *Banquet*, II, 24: Ἀλλὰ πίνειν μέν, ὦ ἄνδρες, καὶ ἐμοὶ πάνυ δοκεῖ· τῷ γὰρ ὄντι ὁ οἶνος ἄρδων τὰς ψυχὰς τὰς μὲν λύπας ὥσπερ ὁ μανδραγόρας τοὺς ἀνθρώπους κοιμίζει, τὰς δὲ φιλοφροσύνας ὥσπερ ἔλαιον φλόγα ἐγείρει. Δοκεῖ μέντοι μοι καὶ τὰ τῶν ἀνδρῶν σώματα ταὔτα πάσχειν ἅπερ καὶ τὰ τῶν ἐν γῇ φυομένων. Καὶ γὰρ ἐκεῖνα, ὅταν μὲν ὁ θεὸς αὐτὰ ἄγαν ἀθρόως ποτίζῃ, οὐ δύναται ὀρθοῦσθαι οὐδὲ ταῖς αὔραις διαπνεῖσθαι· ὅταν δ' ὅσῳ ἥδεται τοσοῦτο πίνῃ καὶ μάλα ὀρθὰ τε αὔξεται καὶ θάλλοντα ἀφικνεῖται εἰς τὴν καρπογονίαν. Οὕτω δὲ καὶ ἡμεῖς ἢν μὲν ἀθρόον τὸ ποτὸν ἐγχεώμεθα, ταχὺ ἡμῖν καὶ τὰ σώματα καὶ αἱ γνῶμαι σφαλοῦνται, καὶ οὐδὲ ἀναπνεῖν μὴ ὅτι λέγειν τι δυνησόμεθα.

[39] Sur la relation du *remède* (distingué du *poison* ou de la *drogue*) et de l'*aliment*, voir *Problèmes aristotéliciens*, I, 42, 864, a 27 sq.; Galien, t. XI, p. 380, Kühn; C.M.G.V, IV. 2, p. 209, 16 sq.

[40] C.M.G.V, IV, 2, p. 382, 7 sq.: Ὅτι μὲν ἐκ τῶν τρεφόντων ἐστιν ὁ οἶνος, ἅπαντες ὁμολογοῦσι· καὶ εἴ γε τὸ τρέφον ἅπαν τροφή ἐστι, ῥητέον ὡς εἴη ἂν ἐκ τοῦ γένους τῶν τροφῶν καὶ ὁ οἶνος. Ἀλλ' ἔνιοι γε τῶν ἰατρῶν οὔ φασι δεῖν ὀνομάζειν τροφὴν αὐτὸν· ἀντιδιαιρεῖσθαι γοῦν κατὰ τοὺς λόγους τῇ τροφῇ τὸ ποτόν ὅπερ καὶ πόμα προσαγορεύεται, καθάπερ γε καὶ ἡ τροφὴ σιτίον καὶ ἔδεσμα καὶ ἔδεστὸν. Τροφὴν μὲν οὖν διὰ ταῦτα καλεῖν οὐκ ἀξιοῦσι τὸν οἶνον, ὁμολογοῦσι γε μὴν τρέφειν αὐτὸν, οὗ νῦν εἰς τὰ παρόντα δεόμεθα.

leur côté, n'apportent rien de très éclairant. Tout au plus des formules comme celles du § 28 des *Lieux dans l'homme*: „nourrissez le malade .... mais en lui donnant un vin généreux", ou celle du § 33 du *De Alimento*: „... vin, nourriture à ceux-ci, et non à ceux-là"[41] contiennent-ils en germe le point de départ de controverses sur la congruence des mots *vin* et *aliment*. Il ne semble pas que les auteurs plus tardifs aient qualifié le vin d'aliment. Ainsi Rufus d'Ephèse dit: „Car le vin peut développer la chaleur, remplir le corps de force, et digérer les aliments dans toutes leurs parties, et il n'y a aucun vin qui soit si mauvais qu'il ne puisse produire ces effets"[42]. Galien lui même, en analysant, avec l'exemple du vin et de la cigüe à l'appui, les substances qui agissent sur l'âme par le truchement des humeurs, rappelle le rôle du vin dans la coction de la nourriture, la distribution de celle-ci dans le corps, dans sa conversion en sang et dans la nutrition, mais il reste, lui aussi, fidèle[43] aux manières de parler traditionnelles et respecte la dualité du solide et du liquide en restreignant l'usage du terme *aliment* aux nourritures solides.

4. *Le vin comme remède*

Ayant posé la valeur d'*aliment* du vin, Mnésithée aborde sans détour son second emploi, celui de *remède*. Déjà les médecins hippocratiques ont élaboré des règles de prescription des différents vins, avec leurs indications et leurs contre-indications; celles-ci sont présentées comme une nouveauté au chapitre 14 du *Régime des maladies aigues*: „Ces caractères relatifs à l'utilité et à l'inconvénient de l'usage du vin sont excellents, et ils n'avaient pas été enseignés par mes prédécesseurs"[44]. A côté de cette analyse, à vrai dire, plus diététique que pharmacologique, on trouve, dans le *Corpus*, de nombreuses mentions de remèdes donnés dans du vin, qui illustrent bien le vers 7 du fragment 41 de Mnésithée. Par exemple au § 2 de

[41] t. VI, p. 322: ... τρέφε ... ἄλλ' οἴνῳ οἴνωδει; t. IX, p. 110: ἄλλοισι δὲ οἶνος τροφή. Dans son commentaire de ce texte (t. XV, p. 393-395 Kühn) Galien n'apporte pas d'indication intéressant notre problème.

[42] Rufus d'Ephèse, dans Oribase V, 7. Ce passage sera cité *in extenso* à la note 86.

[43] Galien, t. IV, p. 778 Kühn: ὄντως γὰρ, εἰ συμμέτρως ποθείη, καὶ πέψει, καὶ ἀναδόσει, καὶ αἱματώσει, καὶ θρέψει, ... Comme exemple de la persistance de la dualité (*sec-liquide*) voir les termes employés par Diodore de Sicile (IV, 3, 5), à propos de Déméter et de Dionysos: Καθόλου δὲ μυθολογοῦσι τῶν θεῶν μεγίστης τυγχάνειν παρ' ἀνθρώποις τοὺς ταῖς εὐεργεσίαις ὑπερβαλομένους κατὰ τὴν εὕρεσιν τῶν ἀγαθῶν Διόνυσον τε καὶ Δήμετραν, τὸν μὲν τοῦ προσηνεστάτου ποτοῦ γενόμενον εὑρετήν, τὴν δὲ τῆς ξηρᾶς τροφῆς τὴν κρατίστην παραδοῦσαν τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων.

[44] t. II, p. 335.

l'*Appendice au régime des maladies aigües*, les médicaments destinés à agir sur le ventre et la vessie, dans les affections du foie et la douleur du diaphragme, sont donnés dans un mélange de vin et de miel; un peu plus loin, l'auteur prescrit d'y broyer de la racine de bryone et du daucus de Crète [45]. Le ch. 5 de *L'usage des liquides* (consacré à l'eau, l'eau de mer, l'hydromel, le vin, le vinaigre) donne une bonne idée des grandes indications de l'usage du vin en emploi externe: „Le vin doux employé avec persévérance suffit pour les plaies de longue durée; on s'en sert aussi pour administrer les médicaments évacuants. La vin astringent blanc ou noir s'emploie pour les plaies, froid à cause de la chaleur. Règles de l'application: pour exercer une action réfrigérante, soit en affusion, soit en injection, soit en bain, on emploie le vin à la température de l'eau la plus froide. Pour exercer une action astringente, on emploie le vin noir, avec lequel on imbibe des lainages, de même qu'on en arrose la plupart du temps les feuilles de poirée (beta vulgaris) ou les bandes. Si l'on se sert de substances quelque peu astringentes, comme les feuilles de lierre, on emploie le vin blanc, ainsi que pour les végétaux plus astringents ou plus secs tels que la ciste, la ronce, le sumac, la sauge, ainsi que pour les cas où l'on a besoin d'émollients, par exemple, avec la farine cuite" [46]. En général, les contre-indications du vin sont rares, et, dans l'ensemble, exception faite d'un passage comme le § 61 des *Affections* cité plus haut, le Corpus ne contient pas de passage, qui puisse se comparer aux innombrables témoignages qu'on possède, par ailleurs, sur la manière de boire.

5. *Les formules du mélange du vin et de l'eau et leurs effets*

La dernière partie, particulièrement les vers 12 et 13, a gêné les éditeurs du texte d'Athénée. Mnésithée développe le thème de la mesure qu'on doit introduire dans la manière de boire. Après avoir affirmé que la joie ou au contraire le déchaînement de la violence sont le prix qu'on paie le respect et la violation des règles du mélange correct de l'eau et du vin, il précise que le mélange *par parties égales*

[45] t. II, p. 468.

[46] t. VI, p. 128: Οἶνος δὲ γλυκύς, ὅσα χρόνια τρώματα συνεχέως χρωμένῳ αὔταρκες, ἀτὰρ καὶ ἐς φαρμακοποσίην. Αὐστηρὸς δὲ ὁ λευκὸς καὶ μέλας οἶνος ψυχρὸς ἐπὶ τὰ ἕλκεα ἐνδέχεται, ψυχρὸς διὰ τὴν θέρμην. Ὅρια δὲ ὅσα μὲν ψύξιος εἵνεκα ἢ καταχεῖται ἢ ἐνίεται ἢ ἐμβάπτεται, ὡς ὕδωρ ψυχρότατον· ὅσα δὲ στύψιος, ὁ μέλας οἶνος, καὶ εἴρια· καταῤῥῆναι, οἷον καὶ φύλλα τευτλίων ἢ ὀθόνια βάπτεται ἐπὶ τὰ πλεῖστα· ὅσα δὲ τι στύψιος, οἷον κισσοῦ φύλλα, ὁ λευκός, καὶ ὅσα στρυφνότερα ἢ ψαθυρώτερα, οἷον κίστος τε καὶ βάτος, ῥοῦς σκυτοδεψική, ἐλελίσφακος, καὶ ὅσα μαλθάσσειν δεῖ, οἷον ἄλητον ἑφθόν.

(de vin et d'eau) provoque la *folie*, le *vin pur* la *paralysie*. La première affirmation n'est pas sans surprendre le lecteur non-prévenu, qui admet (à tort ou à raison? on va le voir) que le mélange *par moitié* ou *par parties égales* n'est pas très fort.

C'est sans doute ce que présuppose la correction introduite par F. Bothe, accompagnée de la remarque suivante: V. 12, „libri mendo ineptissimo προσφερῃ μανίαν. Litterae m et s alias quoque commutatae in libri ....“ [47]. Si l'on adopte cette correction de μανίαν en ἀνίαν, on doit comprendre que Mnésithée aurait envisagé deux cas, celui du *mélange par parties égales* d'eau et de vin, qui produirait le *dégoût*, et celui du *vin pur*, qui produirait *la paralysie*. Mais le premier de ces deux cas trouve mal sa place dans l'ordre du développement. En effet, au vers précédent, sont proposés déjà deux cas, celui de l'effet du vin correctement mélangé, et celui de l'effet du mélange dépourvu de mesure. Il est vrai qu'on peut manquer la mesure par défaut aussi bien que par excès, mais la présence du terme *déchaînement* interdit d'évoquer immédiatement après, le cas du défaut. La progression de l'argument incite nettement à penser, qu'après avoir exposé l'effet du vin correctement mélangé, Mnésithée passe à deux cas de dépassement de la mesure par excès, et cela oblige à revenir sur le sens de l'expression *mélangé par moitié*, pour rechercher à quelles conditions elle peut accompagner le terme *folie*.

La formule (*mélangé par moitié*), appliquée à une boisson, n'est pas absente du corpus hippocratique. On la trouve à trois reprises dans le second livre des *Epidémies*: II, 56, 4, dans un cas de fracture du crâne; II, 6, 13, donné à un blessé du thorax, qui „file“; II, 6, 30, dans un passage, repris dans l'*Aphorisme 56* du Livre VII. Voici ce texte: „Le vin mélangé par moitié soulage l'agitation anxieuse, le baillement, le frisson“. Elle figure également au Livre II des *Maladies des femmes* [48], et il y a lieu de croire que la formule ἰσοκρατης du § 42 des *Maladies II* en est l'équivalent. Mais aucun de ces textes ne révèle le sens du terme.

Aussi doit-on recourir à Athénée et à Plutarque pour avoir d'autres témoignages relatifs au mélange du vin et de l'eau et à la valeur qu'on donnait aux différentes proportions de ce mélange. Pour les Grecs, la valeur relative des différentes proportions possibles du mélange joue

[47] *Poetarum comicorum graecorum*, p. 724.

[48] t. V, p. 129: διδόναι γάλα καὶ οἶνον πίνειν ἴσον ἴσῳ; t. V, p. 136: γάλα καὶ οἶνον ἴσον ἴσῳ; t. V, p. 136: οἶνος ἴσος ἴσῳ ἢ γάλα; *Aph*. VII, 56: Ἀλύκην, χάσμην, φρίκην, οἶνος ἴσος ἴσῳ πινόμενος λύει; t. VII, p. 60: καὶ ὀπὸν σιλφίου ἐν οἴνῳ ἰσοκρατεί.

un rôle déterminant dans l'appréciation de la force d'un breuvage [49]. Celles-ci peuvent varier entre deux extrêmes, l'eau pure et le vin pur, en une série de rapports, dont les plus remarquables sont les équivalents des combinaisons numériques des tons de la gamme.

Considérons, tout d'abord, la fantaisie mathématique d'Ariston dans la *Question conviviale III, 9* de Plutarque [50], car elle est significative de ce type de jugements. Le débat porte sur l'interprétation de la formule: „Boire cinq ou trois mais non pas quatre". Ariston commence par se féliciter du retour de la pratique des mélanges du vin et de l'eau dans les banquets [51]. En appelant *musiciens de Dionysos* ceux qui les effectuent et en les comparant aux théoriciens de la lyre, il révèle les grandes lignes de son interprétation de la formule obscure. Pour mémoire, il rappelle la doctrine des accord musicaux, qu'on peut figurer, pour la commodité, dans le tableau suivant:

Rapport de la longueur des cordes	ἡμιόλιος λόγος 3/2	διπλάσιος λόγος 2/1	ἐπιτριτος λόγος 4/3
Consonance	διὰ πέντε	δὶα πασῶν	διὰ τεσσαρῶν

Le nom de la quinte διὰ πέντε, qui se trouve exprimer la somme des deux nombres constitutifs de ce rapport, lui fournit le point de départ de son argumentation. Dans le proverbe, *Boire cinq* signifie, selon lui, boire un mélange de trois parties d'eau et de deux parties de vin. Il renonce à la dénomination habituelle de l'octave διὰ πασῶν, mais conserve le rapport 2/1 pour interpréter *Boire trois* au sens de boire ἐν διπλασιῷ, qui est le rapport constitutif de l'octave. Pour expliquer la troisième partie de la formule, *ne pas boire quatre*, il détourne de son sens l'adjectif ἐπίτριτος, qui qualifie le rapport des nombres constituants la quarte (selon les formules admises: 4/3), et il feint de se trouver dans un cas identique à celui de la quinte. Il raisonne donc comme si l'expression διὰ τεσσαρῶν signifiait *somme de 3 et de 1*,

[49] Voir P. Boyancé, *Platon et le vin*, Bulletin de l'association Guillaume Budé, 1951, Lettre d'Humanités, n° 10, p. 1-19. Il va de soi que ce type de jugement n'est pas exclusif de l'évidence qui associe l'ivresse à la quantité de vin ingérée (Eubule, dans Athénée, II, 36 C, et Panyasis, Ibid. 36 D).

[50] *Moralia*, t. IV, ed. Hubert, 1938, p. 110, 15-112, 5.

[51] *Ibid.*, 657 B: καθάπερ γὰρ οἱ περὶ λύραν κανονικοὶ τῶν λόγων ... οὕτως οἱ περὶ τὸν Διόνυσον ἁρμονικοὶ ...

alors, qu'en fait, il n'y a pas de coïncidence entre le nom de la quarte et celui de la somme des deux nombres dont le rapport la constitue [52].

La thèse qu'il entend défendre permet d'expliquer les libertés prises par lui avec les canons harmoniques. Il s'apprête, en effet, à célébrer le mélange le plus fort, celui dont la quantité d'eau, comparée à celle de vin, est la plus faible. Dans le rappel des consonances élémentaires, il laissait entrevoir, en notant le caractère sourd de la quarte, que le mélange correspondant de vin et d'eau serait déprécié. La modification numérique qu'il impose au rapport de la quarte, résulte de sa façon de compter le mélange du vin et de l'eau. Dans toutes les proportions qu'on vient de citer, le nombre supérieur représente l'eau, le nombre inférieur, le vin, leur quotient, la force du mélange. En conservant pour *Boire quatre* la formule réelle de la quarte, Ariston allait à l'encontre de son propos, puisque les rapports de consonance harmonique s'ordonnent ainsi: 4/3 = 1,3; 3/2 = 1,5; 2/1 = 2, et que le proverbe aurait déconseillé le mélange le plus fort. Au contraire, l'interprétation de *Boire quatre* en boire 3/1 le servait admirablement, en lui donnant la série suivante: *boire 5 = 3/2, boire 3 = 2/1, ne pas boire quatre = 3/1.*

Plus loin, il profite encore de son avantage, et affirme [53] que le mélange le plus délicat est celui de 2/3, abandonnant la quinte harmonique, mais restant fidèle à son parti initial d'interprétation, puisque le nombre total de parties reste le même, et que le nouveau rapport ne modifie pas l'ordre de la série. Plutarque affirme que la déclaration d'Ariston ne fut pas relevée par les autres convives, car, visiblement, il plaisantait. Aussi le dialogue s'achève-t-il sans controverse, par une simple intervention du père de l'auteur qui rappelle brièvement [54] la leçon de l'interprétation allégorique du nombre des nourrices de Dionysos, plus élevé que celui des autres dieux, autrement dit qui souligne la nécessité de rectifier la turbulence naturelle du vin par l'adjonction d'une quantité d'eau suffisante.

En dénonçant l'absence de sérieux d'Ariston, Plutarque semble s'en prendre à ses jeux harmoniques. Mais il n'est pas sûr que l'allégorie

---

[52] *Ibid.* 657 C: πέντε γὰρ ... ἐν ἡμιολίῳ λόγῳ τριῶν ὕδατος κεραννυμένων πρὸς δύ' οἴνου· τριὰ δ' ἐν διπλασίῳ πρὸς ἕνα μιγνυμένων δυεῖν τέσσαρα δ' εἰς ἕνα τριῶν ὕδατος ἐπιχεομένων . . .

[53] 657 D: ἡ δὲ δυεῖν πρὸς τρία μουσικωτάτη, πᾶσ' ὑπνοφόρος καὶ λαθικηδής.

[54] 657 E: ὅτι δοκοῦσιν αὐτῷ καὶ οἱ παλαιοὶ τοῦ μὲν Διὸς δύο ποιεῖν τιθῆνας.

des nourrices de Dionysos soit d'une inspiration très différente [55]. On peut, en effet, la regarder comme une version qualitative des règles du mélange convenable du vin et de l'eau, dont le principe est que la quantité d'eau doit être un multiple de celle de vin, ou en tout cas, ne pas lui être inférieure. Et l'opposition des interlocuteurs de ce petit dialogue tient plus, en définitive, à leur jugement sur la bienséance de l'imbibition qu'à leur manière de compter et de mesurer les sortes de mélange.

Les exemples de formules de mélange conservées par Athénée [56] prouvent nettement que la comptabilité d'Ariston est un cas particulier d'un système traditionnel d'évaluation des mélanges d'eau et de vin. Le même proverbe *Boire cinq ou trois mais non pas quatre*, s'y trouve interprété différemment, mais à l'aide de procédés identiques [57]. Athénée ne cherche pas à faire apparaître une progression entre les nombres 5, 3, 4, en leur substituant des rapports comme 3/2, 2/1, 3/1, et il se contente d'assimiler chacun d'entre eux au numérateur d'une fraction dont le dénominateur lui est donné par l'usage. Il substitue ainsi 5/2 à 5, 3/1 à 3 (ce sont des formules traditionnelles de mélange) 4/2 à 2, et il se sert de cette présentation pour dire que cette dernière proportion, mentionnée par un auteur, est inhabituelle, puisque condamnée par la sagesse des nations. Il propose plus de vingt textes qui confirment l'importance de l'évaluation de la force d'un breuvage par l'expression du rapport des parties d'eau et de vin qui le composent:

426 B: Archippe, *Amphytrion* = 1/1
426 B: Cratinus, La *bouteille* = 1/1
426 C: Hésiode, *Travaux* = 3/1
426 C: Anaxilas, *Nérée* = 3/1
426 D: Alexis, *La nourrice* = 3/2 et 4/1
426 D: Dioclès, *Les abeilles* = 4/2
426 D: Le proverbe, *boire cinq* ... = 5 (5/2), 3 (3/1), 4 (4/2)
426 E: Ion, *Sur Chios* = 3/1
426 E: autres auteurs: 5/2

---

[55] 657 E: δεῖ τὸν θεὸν τοῦτον ἐν πλείοσι μέτροις νυμφῶν τιθασευόμενον καὶ παιδευόμενον ἡμερώτερον ποιεῖν καὶ φρονιμώτερον. A propos de l'allégorie des nourrices de Dionysos, voir: Phanodème (Athénée, XI, 465 A), Philochore (Athénée, II, 38 B et XV, 693 D), Théophraste (Fragment 121 = Athénée XI, 465 B) et Eustathe, *In Odysseam*, V, 205.

[56] Athénée, X 426 B-431 C.

[57] *Ibid.* 426 B.

426 E: Nichocharès, *Amyone* = 5/2
426 F: Amaipsias, *Jouer au cottabe* = 5/2
426 F: Hermippe, *Les dieux* = 5/2
427 A: Anacréon = 2/1
430 A: Alcée = 2/1
430 D: Anacréon = 5/3
430 D: Philétaire = 2/3
430 E: Phérécrate, *Corianno* = 2/4
430 F: Ephippe, *Circé* = 3/4
430 F: Timoclès, *Conisalos* = 1/1
431 A: Alexis, *Dorcis* = 1/1
431 A: Xénarque = 1/1
431 A: Sophile, *Le poignard* = 1/1
431 A: Alexis, *L'usurier* = 1/1
431 A: Alexis, *Le „présumé"* = 1/1
431 A: Ménandre, *Les frères* = 8/12

Ces citations donnent en tout dix formules de mélange d'eau et de vin qu'on peut ordonner dans la série suivante de rapports: 4/1 = 4; 3/1 = 3; 5/2 = 2,5; 4/2 = 2; 2/1 = 2; 5/3 = 1,66; 3/2 = 1,5; 1/1 = 1; 3/4 = 0,75; 2/3 = 0,66; 2/4 = 0,50.

L'exiguité de ces citations et les aspects satiriques de leur contexte ne permettent pas de dire avec certitude quels mélanges sont considérés comme forts ou comme faibles. Dans cet ensemble, qui se divise en deux séries de citations, la première (426 A-427 A) se caractérise par des proportions à quotient positif, la seconde (430 D-431 C) fait figure d'anthologie de paroles d'ivrognes ou tout au moins de solides buveurs. Le mélange *à parties égales* (1/1) apparaît à huit reprises. La première fois, un personnage se voit invectivé pour l'avoir composé, sans qu'on puisse dire si celui, qui le traite de misérable, estime le mélange trop fort ou trop faible. La seconde (Ibid.), un assoiffé en réclame impatiemment. Les six derniers exemples appartiennent tous à la seconde série (430 F-431 A) où ils sont proposés à la suite les uns des autres. Ils n'y représentent pas le mélange le plus fort. Mais, de l'affirmation du personnage de Timoclès, qui prétend s'en servir pour faire dire toute la vérité à son interlocuteur, on peut inférer, qu'il n'est pas dépourvu de virulence, à ses yeux. La remarque du personnage d'Alexis qui précise d'une coupe à boire: „Tu me comprends bien, pas entièrement aqueuse,

donne lui un mélange à parties égales" [58], irait dans le même sens. Il n'en reste pas moins que, dans tous ces textes, on est réduit à juger par l'ambiance plus que par un critère objectif. Aussi faut-il chercher ailleurs la confirmation de l'impression qui se dégage du tableau ci-dessus, d'après lequel le mélange *par parties égales* est assez distant de ceux que la tradition reconnaît comme bien tempérés (3/1, 5/2).

Dans l'esprit des Grecs, il y a deux manières pour une boisson d'être trop forte, c'est de se réduire à du vin pur ou d'être trop peu mélangée. Si l'on éclaire la série des proportions de mélange de vin et d'eau par l'allégorie des nourrices de Dionysos, telle que Plutarque l'entend, on pressent la valeur particulière du mélange *par parties égales*. Il représente, pour qui admet que la quantité d'eau doit excéder, si peu que ce soit, celle du vin, *la limite de la transgression des règles* de son usage légitime: à ce titre il occupe une position remarquable dans la gamme des formules du mélange, il est *le seuil commun du permis et du défendu.*

Deux textes, dont les auteurs portent un jugement sur le mélange *par parties égales*, confirment cette impression. Le premier est une scholie au vers 1132 du *Plutus* d'Aristophane: „Hélas pour la coupe à mélange égal"; son auteur qualifie ce mélange de trop fort. L'adjectif qu'il utilise est employé par Hérodote en un sens très clair: „Et dans cette fréquentation poussée plus loin qu'il n'aurait fallu, il [Cléomène] apprit d'eux [les Scythes] l'usage du vin pur, et c'est pour quoi, d'après eux [les Lacédémoniens] il devint fou. Et depuis lors, quand ils veulent boire du vin „trop fort", ils recommandent: à la mode des Scythes" [59]. Le deuxième témoignage n'est autre que le *Commentaire aux Aphorismes d'Hippocrate* de Galien. Celui-ci y déclare, sans

---

[58] Timoclès: πατάξω τ' ἴσον ἴσῳ ποτηρίοις μεγάλοις ἅπασαν τὴν ἀλήθειαν φράσαι.; 431 A, Alexis: μὴ παντελῶς αὐτῷ δίδου ὑδαρῆ, κατανοεῖς; ἴσον ἴσῳ μίγνυ.

[59] Scholie *Plutus*, v. 1132: ἴσον ἴσῳ κεκραμένης· οἴνου καὶ ὕδατος· ζωρότερον γὰρ τὸ τοιοῦτο κρᾶμα. Hérodote, VI, 84: ὁμιλέοντα δὲ μᾶλλον τοῦ ἱκνευμένου μαθέειν τὴν ἀκτητοποσίην παρ' αὐτῶν· ἐκ τούτου δὲ μανῆναι μιν νομίζουσι Σπαρτιῆται. 'Εκ δὲ τοῦ, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, ἐπεὰν ζωρότερον βούλωνται πίεειν, „ἐπισκύθισον" λέγουσι. (Trad. Legrand, modifiée pour les mots *plus que de raison*). Ce texte, cité par Athénée (X, 427 B C), avait déjà été choisi par Chamailéon dans son *Traité sur l'ivresse*. Le mot ζωρότερον, utilisé dans l'*Iliade* (IX, 203)) a été l'objet de toute une série d'interprétations différentes. Et Plutarque, qui rapporte certaines d'entre elles (*Questions conviviales*, V, 4), dénonce les distorsions de sens que certains exégètes bien pensants lui font subir, „craignant de convenir que ce terme signifie trop peu mêlé". Voir à ce propos, Aristote, *Poétique*, 1461 a 14; Athénée, X, 423 E sq.; Plutarque, *op. laud.*; Porphyre, *Quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium Reliquiae*, ed. H. Schrader, Lipsiae, 1888, p. 135; Philumène, *De Ven.* ed. Wellmann, C.M.G. X, I, 1, c. 2; Eustathe, *Ad Iliadem*, IX, 203 746, 41.

ambiguïté aucune, que le mélange *par parties égales* est *très peu mêlé*. Après avoir expliqué le sens des termes de l'*Aphorisme VII, 56*, longuement pour l'agitation anxieuse, brièvement pour le bâillement et le frisson, il dit: „L'ingestion de vin très peu mêlé remédie à chacun de ces états; et lui-même [Hippocrate] a clairement indiqué la proportion du mélange en disant „vin mêlé par parties égales" [60].

Si donc le vin pur a la réputation de rendre fou, il n'est pas étonnant que Mnésithée en dise autant d'un mélange, considéré comme trop pur, autrement dit comme trop peu mêlé, ainsi que cette recherche sur les méthodes d'appréciation de la force des mélanges autorise à le comprendre.

6. *L'expression „folie et paralysie", sa portée médicale*

Une seconde modification du texte a été proposée par A. Nauck, qui a clairement exprimé le motif qui le poussait à intervertir partiellement les vers 12 et 13: „Deinde, haud raro exitus versurum a libri permutatos invenimus. Comicus poeta ap. Ath. 36 B vinum dicit affere:

v. 12 ἂν ἴσον ἴσῳ προσφέρῃ, μανίαν ποιεῖ
v. 13 ἐὰν δ' ἄκρατον, παράλυσιν τῶν σωμάτων.

Si reputaris μανίαν majus esse damnum quam παράλυσις ac si memineris ἄκρατον dici μαινόμενον θεὸν [61], non τὸν ἴσον ἴσῳ facile concedes scribendum est esse

v. 12 ἂν ἴσον ἴσῳ δε παράλυσιν τῶν σωμάτων
v. 13 ἔαν δ' ἄκρατον προσφερῃ μανίαν ποιεῖ".

Il n'y a pas lieu de revenir sur la méconnaissance des calculs de mélanges qui inspire la remarque relative au lien exclusif de la folie et du vin pur. En subordonnant l'ordre des conséquences de l'imbibition aux degrés de déshonneur qu'elles font éclater, Nauck se

[60] Galien, t. XVII A Kühn, p. 169: ἕκαστον οὖν τούτων τῶν εἰρημένων οἴνου πόσις θεραπεύει ἀκρατεστερου, τὴν συμμετρίαν δὲ τῆς κράσεως αὐτὸς ἐδήλωσεν εἰπὼν οἶνος ἴσος ἴσῳ πινόμενος. On doit remarquer, à quel point les significations implicites des formules à *parties égales*, pour le grec et *moitié-moitié*, pour le français, sont divergentes. Là où le français suggère l'atténuation et le compromis, le grec signifie le seuil de l'excès.

[61] C'est la formule de l'*Iliade*, VI, 132.

donne un critère de correction du texte bien peu philologique. Même si l'on est coupable de boire d'un façon désordonnée, rien ne permet de dire que la paralysie est plus ou moins répréhensible que la folie, car ce sont là des états liés par d'autres déterminations que celles de la faute de trop boire. Dans le cas particulier, il oublie que, si Mnésithée introduit une analyse dont la structure axiologique peut se comparer à celle de l'éthique, il ne se pose pas en moraliste. Ici, la valeur de référence n'est pas la vertu mais la santé qui s'actualise dans des processus psychophysiologiques qui ont leurs lois propres.

Prise en elle-même, la séquence *folie, paralysie* est parfaitement plausible: elle correspond aux deux phases de l'ivresse, l'excitation et la torpeur, en d'autres termes l'ivresse excito-motrice et l'ivresse comateuse. Sa vraisemblance verbale peut se corroborer par l'association des deux termes, dans le même ordre, par Diodore de Sicile, dans un texte consacré à la découverte du vin et au culte de Dionysos: „Et puisque la découverte du vin et sa donation aux hommes est pour eux source de grandes satisfactions, à la fois, à cause du plaisir de le boire et aussi en raison de l'accroissement de vigueur que cela procure au corps, c'est la coutume, dit-on, lorsque du vin pur est servi à dîner d'ajouter „au dieu bon". Mais lorsque par la suite la coupe de vin mêlé d'eau circule, on invoque „Zeus sauveur". Car le vin pur produit un état de folie, mais une fois que la pluie de Zeus y est mêlée, la jouissance et le charme subsistent, mais le dommage de la folie et de la paralysie est corrigé" [62]. Mnésithée et Diodore utilisent donc la même terminologie. Mais ils ne sont pas les seuls auteurs à décrire les conséquences de l'ivresse. Par exemple, le parallélisme des termes employés par Philonide, un médecin, auteur d'un ouvrage *Sur les couronnes et les parfums*, pour dire les conséquences de l'abus du vin pur est remarquable: *folie* et *coma* se succèdent de la même manière que chez Mnésithée la *folie* et la *paralysie* [63].

[62] Diodore de Sicile, IV, 3, 4: Τῆς δὲ κατὰ τὸν οἶνον εὑρέσεως καὶ δωρεᾶς κεχερισμένης τοῖς ἀνθρώποις καθ' ὑπερβολὴν διά τε τὴν ἡδονὴν τὴν ἐκ τοῦ ποτοῦ καὶ διὰ τὸ τοῖς σώμασιν εὐτονωτέρους γίνεσθαι τοὺς τὸν οἶνον πίνοντας, φασὶν ἐπὶ τῶν δείπνων ὅταν ἄκρατος οἶνος ἐπιδιδῶται, προσεπιλέγειν ἀγαθοῦ δαίμονος ὅταν δὲ μετὰ τὸ δεῖπνον διδῶνται κεκραμένος ὕδατι, Διὸς σωτῆρος ἐπιφωνεῖν. Τὸν μὲν γὰρ οἶνον ἄκρατον πινόμενον μανιώδες διαθέσεις ἀποτελεῖν, τοῦ δ' ἀπὸ Διὸς ὄμβρου μιγέντος τὴν μὲν τρέψιν καὶ τὴν ἡδονὴν μένειν, τὸ δὲ τῆς μανίας καὶ παραλύσεως βλάπτον διορθοῦσθαι. Pour les invocations, voir Scholies aux *Cavaliers* d'Aristophane, v. 85, et à la *Paix*, v. 300 (*Scholia graeca in Aristophanem*, ed. F. Dübner, Paris, 1855, p. 37 et 180), Théophraste (Fr. 126 = Athénée, XV, 693 C), et tous les auteurs cités par Athénée depuis 692 F; Philochore (Athénée II, 38 D), Philonide (Athénée, XV, 675 C).

[63] Athénée, XV, 675 C: ... καὶ πρὸς ἄμετρον ἀπόλαυσιν τῶν πολλῶν ἐκτρεπομένων

Quel genre de savoir de telles formules expriment-elles? L'association de ces deux termes, *folie, paralysie*, appelle quelques remarques. Le premier est d'un emploi très courant et signifie, en l'occurrence, l'agitation et la démence dues à l'ivresse. La réputation qu'a le vin de rendre fou n'était certes pas à faire. On en a déjà relevé la trace dans Hérodote, qui ajoute à propos des explications de la folie de Cléomène: „Quant aux Spartiates eux-mêmes, ils affirment que sa folie ne fut aucunement due aux dieux, mais que Cléomène ayant fréquenté les Scythes était devenu un grand buveur et que c'est pour cela qu'il devint fou" [64]. Le grief que, selon Platon, les gens font au vin est qu'il rend fou [65] et, lui même, en comparant le mariage à un mélange, qualifie le vin de furieux [66]. Le thème est entré dans la littérature avec l'Odyssée. Relevons en deux passages: „Le vin doux comme le miel te nuit, comme il nuit à tous ceux qui le boivent à longs traits et qui n'en usent pas avec modération. Le vin troubla aussi le fameux centaure, fils d'Eurytus, dans le palais de Pirithoüs au grand cœur, quand il arriva chez les Lapithes. Lorsque son âme fut inondée par le vin, il devint furieux et se livra à des excès dans la demeure de Pirithoüs [67]. Le vin qui rend fou et qui contraint quoiqu'on soit très sage à chanter et à rire gracieusement, le vin qui pousse à danser et à dire des paroles qu'il vaudrait mieux ne pas proférer" [68]. Ces textes ne sont pas sortis de la mémoire des Grecs et Galien, pour faire de l'expérience de l'ivresse l'une des preuves de la subordination de l'âme aux déterminismes corporels, les citera encore [69].

Mais le lien de la *folie* ou du *délire* et de l'*ivresse* n'est pas seulement un thème littéraire ou un objet de réflexion morale. Deux passages des *Epidémies* attestent que sur le plan clinique, le médecin en tient compte. Le premier traite du cas d'un jeune homme pris de fièvre: „.... puis il fut de nouveau saisi de transport et mourut bientôt, le 11° jour. La cause fut, je pense, d'avoir bu beaucoup de vin

---

ἄκρατον τε προσφερομένων αὐτόν, οἱ δὲ μανιωδῶς, ἐκτρεπόμενοι παρέπαιον, οἱ δὲ νεκροῖς ἐώκεσαν ἀπὸ τῆς καρώσεως.

[64] Hérodote, VI, 84 (Traduction Legrand): Αὐτοὶ δὲ Σπαρτιῆται φασι ἐκ δαιμονίου μὲν οὐδενὸς μανῆναι Κλεομένα, Σκύθῃσι δὲ ὁμιλήσαντά μιν ἀκρητοπότην γενέσθαι καὶ ἐκ τούτου μανῆναι . . .

[65] *Lois*, 672 C.

[66] *Lois*, 773 C.

[67] *Odyssée*, XXI, 293 sq.

[68] *Odyssée*, XIV, 464 sq.

[69] Galien, *Quod animi mores corporis temperamenta sequuntur*, Scripta Minora, t. II, p. 40, Leipsig, 1891.

pur avant le transport" [70]. Dans le second, il est question d'un certain Timocrate d'Elis, qui délira après avoir trop bu [71]. La connaissance de ce rapport n'est pas fortuite, comme l'atteste une remarque de Rufus dans l'*Interrogatoire du malade* [72]: il est classique pour le médecin de remonter du délire à l'ivresse qui a pu le causer.

La situation du mot *paralysie* est toute différente. Diodore l'emploie certes de la même façon que Mnésithée, mais le terme lui-même est beaucoup plus rare. Indépendamment de ce Fragment 41 de Mnésithée on ne le rencontre pas, semble-t-il, avant le fragment 11 de Théophraste [73], et le plus souvent, il ne figure que dans des textes fort techniques, dans lesquels son sens se circonscrit très précisément, en fonction de théories explicatives de la perte pathologique du mouvement. Ainsi, Théophraste fait de cette affection la conséquence d'une altération du souffle dont le mouvement propre est, pour le corps, source de chaleur et de motilité. Dioclès et Praxagoras l'imputent à une obstruction des artères de la région du cœur par un phlegme épais et froid. De plus, chez ces deux auteurs, le mot *paralysie* ne désigne qu'une affection partielle, et, dans leur terminologie, dépendante de celle du *Corpus hippocratique*, c'est plutôt l'*apoplexie*, perte générale de la sensibilité et du mouvement, accompagnée d'une éclipse de la pensée, qui correspondrait à ce que Mnésithée appelle *paralysie* [74].

[70] *Epidémies* IV, 15, t. V, p. 154: Προφάσιος, οἶμαι, πιεῖν ἄκρητον συχνὸν πρὶν ἐκμανῆναι.

[71] *Epidémies* V, 2, t. V, p. 204: Ἐν Ἤλιδι, Τιμοκράτης ἔπιε πλέον· μαινόμενος δὲ ὑπὸ χολῆς μελαίνης.

[72] Rufus, *De l'interrogatoire du malade*, ed. Daremberg, p. 204; consulter la récente edition de H. Gärtner, Rufus von Epheson, *Die Fragen des Arztes an den kranken*, Berlin, 1962 (C.M.G. Supplementum) 24: καὶ μὲν δὴ ἑτερα τῶν νοσημάτων ἡ διάγνωσις ἐπὶ τοῖς ἔνδοθεν καὶ τοῖς ἔξωθεν συνισταμένοις ... (p. 203,11 ed. Gärtner) καὶ εἰ παραφρονοίη, τὸ μὲν ἐπὶ μέθῃ καὶ φαρμάκῳ τινὶ παρακρουστικῷ εὐϊατότερον, τὸ δὲ ἄλλως δυσχερέστερον (p. 204, 11, ed. Gärtner).

[73] Théophraste περὶ παραλύσεως: Ὅτι ὑπὸ καταψύξέως φησιν, ὡς κοινῷ λόγῳ φάναι τὴν παράλυσιν γίνεσθαι· καὶ ταύτην οἱ μὲν ὑπὸ πνεύματος (καταψυχομένου) πνευματικὸν γὰρ τὸ πάθος — οἱ δὲ ἐκλείψει καὶ στερήσει τοῦ πνεύματος. Τοῦτο γὰρ εἶναι τὸ τὴν θερμότητα καὶ τὴν κίνησιν ὅλως ποιοῦν. Des idées tout à fait voisines de celles de Théophraste s'expriment dans l'*Appendice au régime des maladies aigues* (t. II, p. 406) dont l'auteur expose comment la suspension du mouvement du souffle, dans les veines, détermine refroidissement et paralysie.

[74] Dioclès, Fr. 57 Wellman; Praxagoras, Fr. 75 Steckerl; Celse (*De medicina*, III, 27) déclare: At resolutio nervorum frequens ubique morbus est: interdum tota corpora, interdum partes infestat. Veteres auctores illud ἀποπληξίαν, hoc παράλυσιν nominarunt; nunc utrumque παράλυσιν appellari video". Il ne semble pas connaître l'emploi de παράλυσις chez Théophraste. La double appellation subsiste d'ailleurs chez Galien, comme chez l'auteur des *Definitiones* (t. XIX, p. 412 Kühn). A l'époque alexandrine, Erasistrate a particulièrement étudié la paralysie.

Le terme *paralysie* a-t-il chez Mnésithée une résonance technique? Le caractère général du fragment inciterait à répondre par la négative, avec d'autant plus de raisons de le faire, que le mot *folie*, qui y est joint, a son sens apparemment le plus banal. On a pourtant remarqué que la fortune littéraire du mot masquait des emplois cliniques plus modestes qu'il importait de faire ressortir pour ne pas perdre de vue l'éventuelle spécificité technique du discours de Mnésithée.

La littérature médicale comporte également des exemples d'accidents cérébraux dûs à l'excès de boisson, ainsi, ceux qu'évoquent l'auteur des *Epidémies*[75], celui des *Aphorismes*[76] et celui du livre II des *Maladies*[77]. Galien, expliquant le comportement des aliments de la chaleur naturelle, mentionne, de façon détaillée, les effets ultimes de l'ivresse et il y compte la paralysie: „N'est-il pas vrai que le vin lui-même n'échauffe pas toujours l'être vivant, de même que l'huile n'attise pas toujours le feu bien qu'elle en soit l'aliment le plus convenable; car si on verse sur une flamme réduite et faible une huile abondante et dense, on l'étouffera et on l'éteindra vite, plus qu'on ne l'accroîtra. C'est aussi le cas du vin, lorsqu'on en boit trop pour que l'organisme le maîtrise: il est si loin de le réchauffer qu'il engendre les maladies les plus froides. Paralysies totales et partielles, engourdissements, sommeils lourds, paralysies, épilepsie, convulsions, rigidités spasmodiques, qui sont toutes des affections froides, sont la rançon de l'ingestion immodérée de vin"[78]. Pour égaliser les résonances des deux termes, *folie, paralysie*, peut-être conviendrait-il de rendre le second par anéantissement de préférence à un vocable trop spécialisé. Mais, en tout état de cause,

---

[75] *Epidémies* IV, 15, t. V, p. 154.

[76] *Aphorismes* V, 5, t. IV, p. 534: Ἢν μεθύων ἐξαίφνης ἄφωνος τις γένηται, σπασθεὶς ἀποθνήσκει, ἢν μὴ πυρετὸς ἐπιλάβῃ ... Voir *Maladies II*, 22, t. VII, p. 36 et *Maladies III*, t. VII, p. 126.

[77] *Maladies II*, 6, t. VII, p. 14, on trouve la description d'une aploplexie et de son mécanisme (mouvement de la bile noire et réfrigération du sang), funeste au 7° jour, sauf si la fièvre vient la résoudre, et le rappel que l'excès de boisson peut en être la cause: Ἐξαπίνης ὀδύνη λαμβάνει τὴν κεφαλὴν, καὶ παραχρῆμα ἄφωνος γίνεται καὶ ἀκρατὴς ἑωυτοῦ .... Ἢν δὲ ἐκ θωρήξιος ταῦτα πάθῃ, πάσχει ὑπὸ τῶν αὐτέων, καὶ ἀπόλλυται ὑπὸ τῶν αὐτέων, καὶ διαφεύγει ὑπὸ τῶν αὐτέων.

[78] Galien, *De temperamentis*, p. 95, 9 sq. ed. Helmreich: Ταῦτ' ἄρα καὶ αὐτὸς ὁ οἶνος οὐκ ἀεὶ θερμαίνει τὸ ζῷον, ὥσπερ οὐδε τοὔλαιον ἀνάπτει τὴν φλόγα, καίτοι γ' οἰκειοτάτη τροφὴ πυρὸς ὑπάρχον, ἀλλ' ἐὰν ἀσθενεῖ καὶ σμικρᾷ φλογὶ καταχέῃς ἔλαιον ἀθρόον καὶ πολὺ, καταπνίξεις καὶ τελέως ἀποσβέσεις αὐτὴν μᾶλλον ἢ αὐξήσεις. Οὕτως οὖν καὶ ὁ οἶνος, ἐπειδὰν πολὺς ὡς μὴ κρατεῖσθαι πίνηται, τοσοῦτον ἀποδεῖ τοῦ θερμαίνειν τὸ ζῷον, ὥστε καὶ πάθη ψυχρότατα γεννᾷ· ἀποπληξίαι γοῦν καὶ παραπληξίαι καὶ κάροι καὶ κώματα καὶ παραλύσεις ἐπιληψίαι τε καὶ σπασμοὶ καὶ τέτανοι ταῖς ἀμέτροις οἴνου πόσεσιν ἕπονται ψυχρὰ σύμπαντα πάθη.

une telle atténuation ne doit pas se faire aux dépens du caractère de toute la formule. Car elle atteste que son auteur est médecin ou nourri de culture médicale [79].

La possibilité pour de telles notions d'échapper au cercle des écrits purement techniques est bien connue, et se mesure tant par l'existence d'œuvres de médecins adressées au grand public [80], que par des traces évidentes de culture médicale chez des écrivains qui ne sont pas médecins de profession [81]. En ce qui concerne l'ivresse, les éléments de sa description clinique ont été diffusés indépendamment de la vulgarisation des règles de la diététique. L'association des deux affections, *folie, paralysie,* a certainement un aspect de contraste paradoxal, mais le contraste se fait contradiction lorsqu'on inclut la cause et ses effets dans la symbolique des qualités élémentaires. A ce niveau de pensée, rien ne s'oppose à ce que le vin, qui est chaud provoque la folie, qui est une affection de type chaud. En revanche, le processus, qui fait produire par un facteur de nature chaude l'effet le plus froid, exige une explication. C'est, tout au moins, ce qui ressort d'une controverse sur le problème de savoir si le vin est chaud ou froid de nature, dont on possède la trace à partir des fragments du *Symposium* d'Aristote [82]. Les adversaires de l'idée généralement admise que le vin est chaud, ont utilisé les accidents cérébraux et les engourdissements consécutifs à l'ivresse ainsi que leur thérapeutique, comme argument à l'appui de leur thèse. Plutarque, qui a rassemblé des arguments de toute nature sur ce problème, apporte une description des effets de l'ivresse, qui peut faire comprendre les résonances de celles de Mnésithée dans l'esprit d'un public averti de ces débats: „Tous ce que les hommes éprouvent du fait du froid, tout cela arrive aux gens ivres, tremblements, pesanteurs, pâleurs, désordre du souffle dans les membres, hésitations de la langue, tensions des nerfs dans les extrémités, engourdissement: pour le plus grand

---

[79] Cette culture faisait partie de l'éducation libérale, voir par exemple *Politique* d'Aristote, III, 11, 1282 a 3.

[80] Ainsi le traité des *Affections*, t. VI, p. 208-272 Littré.

[81] L'influence des idées médicales sur un Platon ou un Xénophon est bien connue. Voir W. Jaeger, *Paideia*, t. III, p. 145, *Greek medicine as a Paideia.* Plus tardivement, entre d'autres exemples, on peut en constater la persistance chez un Plutarque. En dehors, d'allusions limitées à des théories médicales, voir le traité *De tuenda sanitate* des *Moralia*.

[82] Aristote, *Fragmenta selecta*, ed. Ross, *Symposium* Fr. 10, p. 15. Voir aussi Epicure, Fr. 58 Usener, dont l'opinion s'apparente à celle d'Aristote. Platon (Timée 60 A) se rallie à une autre définition du vin (*en premier lieu, celle qui réchauffe le corps en même temps que l'âme*).

nombre, l'ivresse s'achève en paralysie, une fois que le vin pur a complètement abattu et étouffé la chaleur naturelle" [83]. En termes de clinique, la leçon du passage est la même que celle du texte de Galien cité plus haut. A travers des réseaux de significations distincts les deux termes *folie, paralysie* composent bien un diptyque, celui-là même qu'enseigne l'expérience clinique de l'ivresse.

7. *Les caractères du Fragment 41 de Mnésithée*

Il est maintenant possible d'apporter une réponse motivée à la question initiale et de conclure que le passage conservé par Athénée n'est pas une satire de Mnésithée, mais bien un texte dans lequel Mnésithée s'exprime en médecin.

L'usage qu'il fait de l'ὕβρις en marque nettement le registre. D'autres auteurs, cités eux aussi par Athénée, emploient également ce mot. Eubule, dans une satire de mœurs, en fait le premier chaînon d'une série de déboires — cris, railleries, yeux pochés, huissier, bile, folie —, qui attendent l'ivrogne. Panyasis l'associe à la Faute et à tous les malheurs qui s'ensuivent [84]. Pour Mnésithée, l'ὕβρις est seulement l'origine de la folie et de la paralysie, qui sont deux maladies. En montrant la signification médicale de ces mots, on a montré, du même coup, que le Fr. 41 n'est l'œuvre ni d'un moraliste, ni d'un satiriste, ni celle d'un théoricien de l'éducation ou celle d'un réformateur politique, encore moins celle d'un analyste des coutumes [85], mais bien l'œuvre d'un auteur qui s'est soigneusement abstenu de toute incursion dans des domaines étrangers à la médecine, et qui enseigne les règles de la diététique, en se fondant sur l'expérience de l'art.

Ce caractère exclusivement technique se marque encore plus

---

[83] *Questions conviviales* III, 5, 652 D-E (p. 98, 20-99, 2 ed. Hubert). Καὶ μὴν ὅσα πάσχουσιν ἄνθρωποι ὑπὸ κρύους, πάντα συμβαίνει τοῖς μεθυσκομένοις, τρόμοι, βαρύτητες, ὠχριάσεις, σάλοι τοῦ περὶ τὰ γυῖα πνεύματος, ἀσάφεια γλώττης, ἔντασις τῶν περὶ τοῖς ἄκροις νεύρων καὶ ἀπονάρκησις. Τοῖς δὲ πλείστοις εἰς πάρεσιν αἱ μέθαι τελευτῶσιν, ὅταν ἐκπλήξῃ παντάπασιν καὶ κατασβέσῃ τὸ θερμὸν ὁ ἄκρατος. Avec ce texte, il faut lire le *Problème* III, 26 du corpus aristotélicien et le Fr. 221 Rose, 1886 (tiré de Galien, t. XI, p. 661).

[84] Eubule (Athénée 36 B C = Fr. 94 Kock): Τρεῖς γὰρ μόνους κρατῆρας ἐγκεραννύω / τοῖς εὖ φρονοῦσι ... / ... Ὁ δὲ τέταρτος οὐκέτι ἡμέτερος ἐστ', ἀλλ' ὕβρεως· ὁ δὲ πέμπτος βοῆς / ἕκτος δὲ κώμων· ἕβδομος δ' ὑποπτίων / ὁ δ' ὄγδοος κλητῆρος· ὁ δ' ἔννατος χολῆς / δέκατος δὲ μανίας, ὅστε καὶ σφάλλειν ποιεῖ. Panyasis (Athénée 36 D = Fr. 13 Kinkel): Ἀλλ' ὅτε τις μοίρης τριτάτης πρὸς μέτρον ἐλαύνοι / πίνων ἀβλεμέως, τότε Ὕβριος αἶσα καὶ Ἄτης ...

[85] Cela ressort très nettement de la comparaison du Fr. 41 de Mnésithée avec les textes des comiques, de Xénophon, de Critias et de Platon, etc.

nettement, si l'on compare le texte de Mnésithée avec celui de médecins plus tardifs. Oribase a conservé un extrait de Rufus sur le vin, extrêment intéressant pour nous, en raison de la parenté de ses thèmes et de celle de sa structure générale avec le Fr. de Mnésithée: „Je loue le vin comme soutien de la santé plus que toute autre chose; mais celui qui en boit a besoin de sagesse s'il ne veut pas s'attirer quelque mal irrémédiable (Voir vers 1-3 de Mnésithée). Car le vin peut développer la chaleur et digérer les aliments dans toutes leurs parties et il n'y a aucun vin qui soit si mauvais qu'il ne puisse produire ces effets (Vers 4-5); mais il existe sous ce rapport, comme pour les autres choses, des qualités inférieures et des qualités supérieures. Le vin peut aussi placer l'âme dans un certain état car il est le remède de la douleur (Vers 5) et à mon avis c'était du vin qu'Hélène versait dans le cratère. Celui qui boit modérément peut être joyeux et accueillant; il peut se porter parfaitement bien (vers 11); mais qu'y a-t-il d'agréable dans l'excès pour celui qui boit du vin outre mesure (vers 11)? Qu'y a-t-il dans cet excès qui ne soit douloureux? D'ailleurs comment celui qui en boit plus qu'il ne faut pourrait-il être exempt de désagréments, quand l'âme est noyée par une si grande quantité de vin qu'elle est refroidie par ce qu'il y a de plus chaud? Jugez-en par les preuves suivantes: d'abord le corps de l'homme ivre devient impuissant à se gouverner, et ensuite enclin au sommeil (vers 12-13); cependant que la nourriture se digère aussi par la chaleur. Voilà ce qu'éprouvent les gens ivres immédiatement; plus tard il n'y a pas de maux auxquels on ne puisse s'attendre; car il est à craindre qu'on n'éprouve des douleurs aux articulations, qu'on ne soit frappé d'apoplexie, qu'on ne devienne estropié de quelque membre et que le vin ne fasse naître au foie, à la rate et à la tête les maladies propres à chacunes de ces parties. Je me surprends quelquefois à m'étonner comment dans un cas où les avantages et les inconvénients sont si évidents, on préfère ce qu'il y a de plus mauvais, tandis qu'on pouvait obtenir des résultats excellents de l'usage du vin [86]." Rufus

[86] Rufus (Oribase, V, 7, C.M.G. VI, I, 1, p. 126, 26-127, 13), ed. Daremberg: Οἶνον ἐπαινῶ μὲν πρὸς ὑγείαν ὡς οὐδὲν χρῆμα ἄλλο, δεῖ δ' ἐπιστήμης τῷ πίνοντι, εἰ μέλλοι μηδὲν ἀνήκεστον πάσχειν· οἶνος γὰρ δύναται ἀνάψαι μὲν τὸ θερμὸν, ἰσχύος δ' ἐμπλῆσαι τὸ σῶμα, πέψαι δὲ τὴν τροφὴν δι' ὅλων· καὶ οὐκ ἔστιν οὐδεὶς οἶνος οὕτω κακός, ὥστε μὴ ἂν ποιῆσαι τὰ εἰρημένα, ἔνεστι δὲ κἀνταῦθα, ὥσπερ ἐν τοῖς ἄλλοις, τὸ χεῖρον καὶ τὸ ἄμεινον. Δύναται δ' οἶνος καὶ τῇ ψυχῇ διάθεσιν τινα παρασχεῖν· τὸ μὲν γὰρ τῆς λύπης φάρμακον οἶνος ἐστι, καὶ μοι δοκεῖ ἡ Ἑλένη εἰς τὸν κρατῆρα τοῦτο ἐμβαλεῖν. Τῷ μὲν οὖν μετρίως πίνοντι ἔστι μὲν ἥδεσθαι καὶ φιλοφρονεῖσθαι, ἐστι δ' ὑγιαίνειν καλῶς· τῷ δ' ἀμέτρως τί μὲν ἡδὺ ἐν τῷ ἀμέτρῳ; τί δ' οὐκ ἀλγεινόν; Πῶς δ' ἂν ἄλυπος γένοιτο ὁ πέρα τοῦ δέοντος πίνων, ὅτε ἡ ψυχὴ εἰς τοσόνδε οἶνον βρέχεται, ὥστε τῷ θερμοτάτῳ ψύχεσθαι; Τεκμήρια δέ σοι τάδε ἔστω· πρῶτον

propose donc un véritable éloge du vin. Bien que son enseignement soit, pour le fond et dans le mouvement de l'argumentation, très proche de celui de Mnésithée, il lui donne un tour beaucoup plus oratoire et littéraire, ainsi que l'attestent l'allusion au cratère d'Hélène et la formule *remède au chagrin*. Sans doute, à l'époque de Rufus ne se dispensait-on pas aisément de telles exégèses et les mêmes se retrouvent sous la plume de Galien [87]. Ce mélange de genres fait ressortir plus nettement le caractère rigoureusement diététique du Fr. de Mnésithée.

B. La lettre sur les excès épisodiques de boisson

La connaissance des méfaits des excès de boisson ne fait pas pour autant de Mnésithée un partisan de cette sobriété et de cette modération uniforme qu'admirait Critias chez les Lacédémoniens [87]. Dans une lettre conservée par Athénée, il recommande les excès épisodiques. D'après lui, les bienfaits en sont psychiques et physiques. Il est possible que la rareté du terme κωθωνισμὸς [88], dérivé de κώθων (grande coupe) ait valu à cette lettre de survivre dans les encyclopédies. Un jeu de mot, lié à la confusion de κωθωνίζομαι (*je vide une grande coupe*) et de κατανίζω (*je lave*) illustre l'argument principal, tiré de la physiologie des évacuations, et fixe plaisemment l'esprit sur l'effet purgatif du vin. La purgation est comprise ici comme l'élimination des déchets [89] qui encombrent les humeurs et le

μὲν γὰρ ἀκρατὲς τὸ σῶμα γίνεται τῷ μεθύοντι, ἔπειτα δὲ ὑπνῶδες· θερμῷ δὲ καὶ ἡ τροφὴ πέσσεται. Ταῦτα μὲν πάσχουσιν οἱ μεθύοντες ψυγέντες τὸ αὐτίκα· εἰς ὕστερον δ' οὐκ ἔστιν ὃ οὐκ ἂν ἔγωγε προσδοκήσαιμι τῶν κακῶν· καὶ γὰρ ἀπόπληκτον εἰκὸς γενέσθαι καὶ πονῆσαι τὰ ἄρθρα, καὶ χωλωθῆναι μέρος τι τοῦ σώματος, καὶ τῷ ἥπατι καὶ τῷ σπλῆνι καὶ τῇ κεφαλῇ τὰ ἴδια παρασχεῖν ἑκαστῷ νοσήματα. Καί μοι θαυμάζειν ἐπέρχεται, πῶς ἐπὶ οὕτω προφανέσι καὶ ἀγαθοῖς καὶ κακοῖς, ἐξὸν τὰ κάλλιστα λαμβάνει παρ' οἴνου, τὰ κάκιστα αἱροῦνται.

[87] *Odyssée*, IV, 220: Αὐτίκ' ἄρ' εἰς οἶνον βάλε φάρμακον, ἔνθεν, ἔπινον, / νηπενθές τ' ἄχολον τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων. Rufus semble penser que le φάρμακον n'est autre que le vin. Sur l'interprétation du νηπενθές, voir [Théophraste] (*H.P.*, IX, 15); Pline (XXI, 21 et XXIV, 2), Dioscoride, I, 27-28. Galien consacre aussi un passage à cette question (*Scripta minora*, t. II, p. 39, 20-41, 6); Voir aussi *H.P.*, IX, 19; Pline XXIV, 102; XXVI, 69; P. M. Schuhl, *Les débuts de la psychopharmacologie*, Annales Moreau de Tours, 1960, p. 1.

[88] En dehors de ce passage, on le relève dans les *Problèmes aristotéliciens* (863 b 25, 885 a 2). Galien, dans son traité sur les fonctions naturelles (t. II, p. 72 et p. 213 Kühn) utilise le verbe: Εἰ γὰρ οἱ νεφροὶ τοῖς κωθωνιζομένοις τρεῖς ἢ τέτταρας ἐνιότε χόας ποιοῦσι περιττώματος, ... ὥσπερ καὶ διὰ τί πολλοῖς κωθωνιζομένοις πάμπολυ τάχιστα μὲν τὸ ποθέν...

[89] On sait le rôle que joue la notion de *résidu* (περιττῶμα) dans les spéculations médicales anciennes. Mnésithée a composé un écrit sur ce thème (Voir, en tête des fragments, les titres de ses ouvrages). Ici l'argument de l'élimination des superfluités est

corps. On retrouve sous la plume de Dioscoride [90], qui réprouve l'ivresse continue et l'ingestion journalière de grandes quantités de vin, une formule partiellement comparable à celle de Mnésithée pour justifier les bienfaits de l'imbibition périodique [91]. Il est remarquable que, pour désigner la détente psychologique produite par le vin, Mnésithée utilise un terme peu employé en un tel sens, ἄνεσις, utilisé dans le même esprit par Platon, à la fin du Livre IV des *Lois* [92]. Plus tard, Artorius, un médecin de l'école d'Asclépiade de Bithynie, cité par Clément d'Alexandrie [93], reprendra le même mot, pour une justification analogue de l'usage du vin, qui met, également, en balance les arguments de la recréation de l'âme et ceux de la purgation du corps. La recommandation de ne pas grignoter de petits accompagnements en buvant [94] est contraire aux usages. La thérapeutique par le vomissement (technique d'évacuation systématiquement employée par les anciens) est préconisée, dans le même cas, par l'auteur du *Régime* [95]. Quant à l'usage du bain, il mérite d'être comparé à une thérapeutique de *Maladies II*, dans le cas d'un malade victime d'un accident cérébral après un excès de boisson [96].

---

psychologiquement très efficace. C'est la raison de toute l'hygiène qu' Hérodote prête aux Egyptiens: συρμαΐζουσι τρῖς ἡμέρας ἐπεξῆς μηνὸς ἑκάστου, ἐμέτοι θηρώμενοι τὴν ὑγιείην καὶ κλύσμασι, νομίζοντες ἀπὸ τῶν τρεφόντων σιτίων πάσας τὰς νούσους τοῖσι ἀνθρώποισι γίνεσθαι (II, 77).

[90] Dioscoride, V, 6, t. III, p. 9 ed. Wellmann: Μέθη δὲ πᾶσα, καὶ μάλιστα ἡ συνεχής, ἐπιβλαβής· τά τε γὰρ νεῦρα πολιορκούμενα καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἐνδίδωσι, καὶ παθῶν ὀξέων ἄρχας ἐμποιοῖ ἡ καθημερινὴ πολυποσία.

[91] *Ibid.*, p. 10: Μετρίως δὲ οἰνοῦσθαι διά τινων ἡμερῶν, καὶ μάλιστα . . .

[92] *Lois* IV, 724 A: σπουδῆς τε περὶ καὶ ἀνέσεως ἴσχειν.

[93] Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, II, 3, 1-2, p. 54-55, ed. Mondésert, Paris, 1965: 'Αρτώριος δὲ τις ἐν τῷ περὶ μακροβιοτιάς, μέμνημαι γάρ, ἐφ' ὅσον βρέξαι τὰ σιτία μόνον οἴεται δεῖ προσάγειν, ἵνα μακροτέραν κτησώμεθα τὴν ζωήν. 'Αρμόδιον τοίνυν τὸν οἶνον τοὺς μὲν ἐν θεραπείας μέρει προσφέρεσθαι διὰ τὴν ὑγείαν μόνην, τοὺς δὲ ἐπ' ἀνέσει καὶ διαχύσαι. Οἶνος γὰρ πρῶτον μὲν αὐτὸν αὐτῷ ἵλεω ποιεῖ τὸν πίοντα μᾶλλον ἢ πρότερον καὶ τοῖς συμπόταις μειλίχιον καὶ τοῖς οἰκέταις πραΰτερον καὶ προσενήστερον τοῖς φίλοις. Παροινηθεὶς δὲ ἀμείβεται τὴν ὕβριν. Θερμὸς γὰρ ὢν καὶ χυμοὺς ἔχων ἡδεὶς κεκραμένος ἐμμελῶς τὰ μὲν γλίσχρα τῶν περιττωμάτων διατήκει θερμότητι, τοὺς δὲ δριμεῖς καὶ φαυλοὺς ταῖς εὐωδίαις κεράννυσι χυμοὺς . . .

[94] Comme exemple de cette pratique, Xénophane de Colophon, *La Parodie* (Athénée, 54 E), *République*, III, 372 C.

[95] *Régime, III*, 68, t. VI, p. 596: καὶ ἀπὸ μέθης ἐμέειν βέλτιον.

[96] *Maladies II*, 22, t. VII, p. 37.

CHAPITRE V

L'ENSEIGNEMENT DE PUÉRICULTURE DE MNÉSITHÉE

A. La scholie de l'extrait 37 des Livres incertains d'Oribase

Une note marginale du *Parisinus graecus 2237*, seule source manuscrite de l'extrait du régime des petits enfants, ajoute à l'indication du nom de l'auteur, donné dans le titre: „Cela provient de l'ouvrage intitulé „De l'éducation du jeune enfant" ou, selon d'autres, „L'art de nourrir un nourrisson", après le milieu du livre. C'est une lettre adressée à Lukiskos". Aucun signe d'appel à l'encre rouge, répété à l'endroit du texte qu'elle doit expliquer, ne précède cette note. Sur la trentaine de mentions marginales des *Livres incertains* d'Oribase, trois seulement sont dans le même cas: un long passage de Galien sur la nourrice, dont les éditeurs d'Oribase ont fait un chapitre (Daremberg, ch. 14; Raeder, ch. 30), le titre de l'extrait d'Athénée sur l'habitude, et deux lignes, restées inédites, dans la marge de l'extrait d'Athéné sur la préparation à la procréation (folio 176). Cette singularité matérielle, si elle n'est pas le fruit d'une négligence, permet de penser que, dans l'esprit de son auteur, le renseignement ainsi fourni concernait tout l'extrait, et non seulement un mot ou une phrase [1].

Bien que la diversité des sources manuscrites pour les différents groupes de livres de la *Collection* d'Oribase fasse obstacle à la portée des constatations qu'on peut faire [2], on doit pourtant remarquer que les extraits d'œuvres de médecins anciens n'y sont jamais accompagnés de notes semblables [3], mais que les références biblio-

[1] Texte de la scholie avec le Fr. 20. Daremberg (Oribase, t. III, p. 680-685) propose toutes les notes marginales, comme autant de gloses à un mot du texte. Quant à Raeder (C.M.G. VI, II, 2), il n'est que de comparer sa présentation des scholies avec le Ms. pour constater que la plus grande fantaisie à présidé à leur répartition.

[2] Un premier groupe est formé par les Livres I à XV. Il est dépourvu de scholies, mais les titres des extraits de Rufus, d'Athénéè, d'Antyllus, d'Hérodote, d'Archigène sont parfois accompagnés d'un titre et de la localisation du passage choisi dans l'œuvre. Les Livres XLIII à L vont avec un autre système de références. A l'inverse des précédents, les titres ne comportent que les noms des auteurs, mais des scholies désignent avec une précision vérifiable dans le cas des œuvres de Galien, des références bibliographiques, pour les extraits d'Antyllus, d'Héliodore et de Galien. Laissons de côté l'unique scholie des Livres XXIV et XXV, qui provient du *Parisinus graecus 2237*.

[3] On trouve dans les Livres I à X des extraits de Ctésias de Cnide (Sur l'éllébore,

graphiques concernent des auteurs plus récents, tels qu'Athénée, Rufus, Antyllus, Hérodote, Archigène, Galien. Aussi est-il permis de penser que l'opuscule de Mnésithée a dû jouir d'une persistance et d'une renommée particulières.

Quant aux notes marginales des *Livres incertains*, les vérifications auxquelles on peut soumettre celles qui renvoient à des œuvres connues, attestent la qualité d'information de leur auteur. Sans doute mérite-t-il confiance pour les indications qu'il donne concernant des œuvres perdues [4].

La mention d'un double titre par le scholiaste témoigne d'un souci de présentation critique. Si le premier d'entre eux n'a rien qui doive retenir l'attention [5], le second est, lui, beaucoup plus remarquable. Il affecte, en effet, la forme d'un adjectif verbal composé à la manière de ceux qu'on relève dans le *Politique* [6]: „Quel nom donnerons-nous donc à cette partie de l'élevage des vivants, qui nourrit collectivement des groupes entiers, celui d'élevage en troupeaux, ou celui d'élevage en commun?" Il suffit de jouer sur la première partie du mot ἀγελαιοτροφικός, pour former le titre de Mnésithée νηπιοτροφικός [7]. Quant au mot lui même, on ne le retrouve plus, semble-t-il, que sous la plume de Soranos, qui emploie le verbe correspondant à l'adjectif verbal, dans son chapitre consacré au choix de la nourrice, pour conseiller d'éviter les femmes qui ont eu et qui ont nourri plusieurs enfants [8]. Dans ce passage, il ne lui donne qu'un sens restreint, car il est question de l'allaitement. Mnésithée, en mettant le

---

VIII, 8), Mnésithée (*Sur les propriétés des aliments*, II, 67; *Sur les quadrupèdes*, II, 68; *Sur l'éllébore*, VIII, 9; *Sur les lavements*, VIII, 38); Dieuchès (*Sur la préparation des aliments*, IV, 3; *Sur les purgatifs*, VIII, 42); Dioclès de Carystos (*Sur la préparation des aliments*, IV, 3; *Sur la correction de l'eau*, V, 4; *Sur les émétiques*, VIII, 22; *Sur les purgatifs*, VIII, 41), *Philotime* (*Sur les propriétés des aliments*, II, 69; *Sur la préparation du millet*, IV, 10; *Sur la façon de boire*, V, 4); Mnésithée de Cyzique (*Sur le chou*, IV 4) dont le scholiaste des *Livres incertains* cite un autre passage).

[4] Mentionnons en marge des chapitres 12, 13, 14 des références à Hippocrate, à l'*Histoire des animaux* d'Aristote, à Soranos (on peut les vérifier depuis la découverte et la reconstitution de son traité, au siècle dernier). Les auteurs d'ouvrages perdus sont: Mnésithée (*Sur le chou*), Rufus (*Sur la stérilité*), Philoumène (*Traité des femmes*).

[5] D'après Littré (Hippocrate, t. VI, p. 81) le manuscrit E (*Parisinus graecus* 2255) porte en marge du chapitre 6 du *Régime de santé*, sur lequel on reviendra plus loin, l'indication περὶ τῆς τῶν νηπιῶν διαίτης.

[6] *Politique* 261 E: Πότερον οὖν τῆς ζῳοτροφίας τὴν τῶν συμπόλλων κοινὴν τροφὴν ἀγελαιοτροφίαν ἢ κοινοτροφικήν τινα ὀνομάζομεν;

[7] Sur les adjectifs verbaux, dans les derniers dialogues de Platon et chez Aristote, W. Jaeger, *Diokles von Karystos*, p. 20.

[8] Soranos, II, XII, 19, C.M.G., IV, p. 66, 19: Αἱ δὲ πολλάκις μὲν ἀποκυήσασαι, πολλάκις νηπιοτροφήσασαι . . .

mot dans son titre, lui a conféré plus de généralité, car νηπιοτροφικός désigne, au moins, l'ensemble des soins matériels que la nourrice doit à l'enfant. Les conçoit-il comme une forme première de l'éducation, réalisant ainsi une seconde amplification de sens, cette fois analogue à celle qu'on observe dans le cas du mot τροφή [9]? Les détails du passage ne permettent pas de le dire avec certitude.

Rien n'indique formellement que le destinataire de la lettre de Mnésithée soit l'archonte Lukiskos [10]. Il vaut néanmoins la peine de mentionner les faits qui peuvent avoir favorisé, à cette date, la production d'un écrit consacré à la puériculture. 344 est la période qui suit la mort de Platon (347), celle où Philippe d'Oponte publia les *Lois* [11]. Le début du livre VII contient tout un développement sur la manière d'élever les enfants en bas-âge, et s'il est vrai que ni les préoccupations eugéniques [12], ni l'idée qu'on doit entreprendre l'éducation dès le début de la vie, ne sont un apanage platonicien, ni non plus une nouveauté dans son œuvre [13], leur expression a revêtu dans cet écrit une forme clairement inspirée par la médecine [14]. Rien n'empêche que ce texte ait suscité une polémique. De son côté, Aristote, dans les derniers chapitres du livre VII de la *Politique* — qui appartient à la première série de ses écrits [15], laisse deviner, sans aucune ambiguité, ses sources médicales. Comme on le verra par la suite, même si le jeu des comparaisons directes de textes offre peu de

[9] Qui signifie l'acte d'*élever*, aussi bien au sens de *nourrir*, qu'à celui de *former* et d'*instruire*.

[10] Il est mentionné par Démosthène (*Contre Théocrinès*, 28, 1330, 24) et par Diodore de Sicile (XVI, 69).

[11] Diogène Laerce, III, 25-37). Voir K. von Fritz, s.v. *Philippos von Opus* (R.E. XIX, 2 col. 2351-2366).

[12] Elles se font très systématiquement jour chez Critias (Fr. 32, Diels, *V.S.F*, II[7], p. 390, 16-391, 7) et chez Xénophon (*République des Lacédémoniens*, I, 4.).

[13] Livre V de la *République*.

[14] Comme le dit Jaeger (*Paideia*, t. III, p. 245, sq.): „Plato and Aristotle both introduced it [l'idéal eugénique] into their political utopies, while „Plutarch" and other late writers on education borrowed from them. It is characteristic that Plato is much more careful in the Laws than in the Republic to describe the physiological and eugenic methods that will make the younger generation better and healthier. Similarly, it is in the Laws that he says the decisive years for moral training are those of early childhood. Obviously his belief had been strongly influenced by the science of dietetics." Malheureusement, dans les notes correspondantes (242 à 258), Jaeger ne fournit aucune référence médicale, et il se borne à renvoyer son lecteur à Critias et à Xénophon. Or, pour ces deux auteurs, on doit poser la question de leurs sources médicales, dans les mêmes termes que pour Platon. Et il semble bien que les historiens de la philosophie n'ont pas apporté sur ce sujet des données de fait.

[15] W. Jaeger, *Aristotle*, p. 259-292. Voir aussi, l'édition de J. Aubonnet, Paris, 1960, p. CIX-CX.

prises à l'hypothèse d'un emprunt à un écrit comme celui de Mnésithée, on ne peut néanmoins éviter de poser le problème de la parenté doctrinale de la *Lettre à Lukiskos* avec les sources d'Aristote. Enfin, les auteurs préoccupés de théories éducatives ont été très nombreux à cette époque. On rappelle volontiers que les philosophes du Lycée devaient s'en faire une spécialité [16]. Peu d'historiens, en revanche, ont remarqué un περὶ παίδιου α′ dans les écrits de Xénocrate [17]. Il ne fait aucun doute que la survivance de cette œuvre eût permis de connaître mieux l'articulation des thèmes moraux, éducatifs, pédagogiques et médicaux du sujet. En tout état de cause, ces données rendent parfaitement plausible l'existence d'une lettre sur l'éducation du jeune enfant en 344/343.

B. La localisation de l'extrait par le Scholiaste dans la seconde partie de la lettre à Lukiskos et le plan suivi par Mnésithée

La localisation par le scholiaste d'Oribase de l'extrait de Mnésithée dans la seconde moitié de la lettre à Lukiskos permet-elle un classement relatif des trois fragments de puériculture qui nous sont parvenus? En plus de l'extrait d'Oribase, le nom de Mnésithée figure deux fois dans le traité de *Gynécologie* de Soranos [18], la première, lors d'une critique de sa façon de corriger l'épaisseur excessive du lait de la nourrice, la seconde, également pour une critique de son principe de sevrer la fille six mois plus tard que le garçon. Hohenstein, dans sa dissertation, a présenté ces deux passages à la suite de l'extrait d'Oribase, sans doute en raison de leur exiguïté et de leur moindre intérêt. Il découpe le premier texte de Soranos d'une manière malheureuse, en se contentant de reproduire le principe général au nom duquel Soranos critique Mnésithée — qui est probablement sans rapports avec la justification de la thérapeutique préconisée par Mnésithée —, et il omet de mentionner qu'il s'agit du régime de la nourrice de l'enfant. Or il n'est pas indifférent de savoir que Mnésithée traitait ce sujet dans son ouvrage, si l'on cherche à en délimiter l'assiette.

Les textes qui contiennent un exposé suivi de puériculture offrent

[16] Aristote, περὶ παιδείας (*Fragmenta selecta*, ed. Ross, p. 61). Sur ces fragments, J. Bertier, dans Aristote, *De la richesse, ... De l'éducation*, Paris, 1968, p. 141-164. On relève dans la liste des œuvres de Théophraste (Diogène Laerce, V, 42): περὶ παιδείας βασιλέως α′, περὶ παιδῶν ἀγωγῆς α′, περὶ παιδείας ἢ περὶ ἀρετῶν ἢ περὶ σωφροσύνης.

[17] Diogène Laerce, IV, 12, N° 6 de la liste.

[18] Soranos, II, XV, 18 = Fr. 18 et II, XXI, 48 = Fr. 19.

un bon terme de comparaison pour ordonner les fragments de Mnésithée. Ce sont:

a. Soranos d'Éphèse, I et II
b. Galien, *De sanitate tuenda*, I, 7-10
c. Oribase, *Livres incertains*, extraits 1-43
d. Oribase, *Synopse*, V, 1-14
e. Aétius d'Amida, IV, 1-29
f. Paul d'Égine, I, 1-13 [19]

Oribase, Aétius et Paul d'Égine sont des auteurs de compilations, aussi n'est-il pas surprenant de retrouver, dans leurs extraits, à côté de passages d'auteurs dont les écrits n'ont pas subsisté autrement, des textes de Soranos et de Galien. Mais, dans ces compilations elles-mêmes, les séries d'extraits sont loin d'être sans relations les unes avec les autres. Le procédé le plus naturel de comparaison consisterait, en principe, à prendre comme terme de référence, la série d'extraits du compilateur le plus ancien, puis à montrer, d'abord pour Aétius, ensuite pour Paul d'Égine, les similitudes, les disparitions de textes, et les apports d'élements nouveaux. Mais le caractère artificiel des *Livres incertains* dans nos éditions d'Oribase (ils sont le résultat d'un agencement fait, en partant d'Aétius) rend préférable de prendre comme point de départ une série de textes plus largement attestée par la tradition [20].

Tout d'abord, à des variations de détail près, les chapitres 1-13 du livre I de Paul d'Égine sont identiques aux chapitres 1-13 de la *Synopse V* d'Oribase. Ce fait permet d'éviter la comparaison d'Aétius et de Paul, et de partir de celle d'Aétius et de la *Synopse*. Le livre V de la *Synopse* d'Oribase et le livre IV d'Aétius présentent une parenté générale de plan. Chacun de ces deux ensembles est constitué de trois parties analogues. Dans chacun d'eux, la première partie réunit des extraits relatifs au régime des jeunes enfants (*Synopse* V, 1-13: Aétius IV, 1-29), la seconde, des extraits relatifs au régime de ceux qui ne peuvent consacrer l'essentiel de leur activité à leur santé [21]

[19] Soranos, C.M.G., IV, ed. Illberg; Galenus, *De sanitate tuenda* (C.M.G., V, IV, 2, ed. G. Helmreich); Oribasius (C.M.G., VI, II, 2, ed. Raeder); Aetius Amidenus (C.M.G., VIII, 1, ed. A. Olivieri), Paulus Aegineta (C.M.G., IX, ed. J. L. Heiberg); mais nous n'avons pu consulter que l'édition aldine; Oribase, *Synopse*, t. V, ed. Daremberg.

[20] Sur cette découverte, et les étapes de la reconstitution de ces livres, Daremberg, Oribase, t. III, Préface, p. I-IV; J. Raeder, Oribasii. . (C.M.G. VI, II, 2, p. V-VIII).

[21] C'est un point de vue, déjà, systématiquement envisagé par l'auteur du *Régime*, III, 68.

(*Synopse*, V, 15-42: Aétius, IV, 30-52), la troisième, des extraits destinés à donner les signes généraux de dyscrasie et ceux du mauvais tempérament de chacune des parties du corps (*Synopse*, V, 43-53: Aétius, IV, 53-102). Des deux côtés, les extraits de la première partie ont une analogie: une première série de textes est consacrée à l'hygiène quotidienne de l'enfant, une seconde, aux soins à lui donner, lors des différentes maladies qui peuvent lui survenir (*Synopse*, V, 1-5 = Aétius IV, 1-6; *Synopse*, V, 6-14 = Aétius IV, 7-29). Quant aux extraits, sans être très différents, leur choix varie néanmoins d'un compilateur à l'autre, et ce, au bénéfice de l'originalité des apports pour chacun des deux ensembles [22].

TABLEAU A

Aétius IV	*Synopse* V
RÉGIME	
1. Principes de régime, (Galien)	
2. Comment reconnaître l'enfant viable	
3. Comment élever l'enfant	2. La nourrice
4. Choix de la nourrice	3. Le lait de la nourrice
5. Estimation du lait	4. Comment corriger le lait de mauvaise qualité
6. Régime de la nourrice	5. Soins de l'enfant
THÉRAPEUTIQUE	
7. Les bébés qui ronflent	6. Les exanthèmes
8. Contre les bébés aphones	7. La toux
9. La dentition	8. Les démangeaisons
10. Contre l'inflammation des yeux	9. La dentition
11. Contre les leucomes (épaississement de la cornée)	10. Les aphtes
12. Contre l'inflammation des oreilles	11. L'ulcération des cuisses
13. Le siriasis	12. Les écoulements d'oreilles
14. Contre la transpiration	13. Le siriasis
15. Les aphtes dans la bouche	
16.	
17. Contre les éternuements continus	
18. Contre la toux	

[22] Pour le vérifier, il suffit de comparer les chapitres à titre pratiquement identique et à contenus différents. Dans cette première série quelques éléments seulement sont identiques en tous points: Aétius IV, 13 et *Synopse* V, 12, Aétius IV, 29 et *Synopse* V, 14.

Aétius IV	*Synopse* V
THÉRAPEUTIQUE	
19. Contre le relâchement du ventre	
20. Contre la constipation	
21. Les exanthèmes	
22. Contre les ulcères de la tête	
23. Contre l'ulcère *méliceris*	
24. Les ulcérations des cuisses	
25. Contre la chute du siège	
26. Contre le nombril saillant	
27. Contre les enfants velus	
28. Quand sevrer l'enfant	
29. Régime après le sevrage	14. Régime après le sevrage

Les *Livres incertains* d'Oribase présentent des ressemblances avec la *Synopse* V aussi bien qu'avec le Livre IV d'Aétius. Ce titre désigne un ensemble d'extraits qui viennent s'ajouter au Livre IV d'Aétius, dans le *Parisinus graecus 2237* [23]. Dans ce manuscrit, le chapitre 7 du livre IV d'Aétius est précédé de 49 extraits qu'on attribue à Oribase. Cinq d'entre eux, situés dans le manuscrit entre les extraits 26 et 27 de l'édition Raeder, sont identiques aux chapitres 29 à 33 du livre XXIV de sa *Collection*. Un autre est l'équivalent de la *Synopse* V, 1, et, du fait même, se trouve être le résumé de la troisième partie du chapitre 22 (ed. Raeder). Il en reste donc 43, intitulés par les éditeurs *Livres incertains*, parce qu'on ne peut, en les prenant ensemble les intégrer dans l'une des grandes sections définies par Oribase lui-même dans la préface de sa *Collection* [24]. On lui attribue néanmoins ces 43 extraits, sur la foi de deux scholies, qui accompagnent, l'une l'extrait 1, l'autre, l'extrait 8, et en raison de la similitude des chapitres 1-13 de la Synopse V et d'une partie des extraits de cet ensemble consacrés à l'hygiène [25]. Les extraits 22 à 43 peuvent, en effet, se considérer

[23] *Parisinus graecus*, folios 165 à 203.

[24] Elles sont définies, par lui, dans sa préface (C.M.G. VI, I, 1, p. 5): Χρήσομαι δὲ κἀνταῦθα τοιαύτῃ τινι τάξει· καὶ πρῶτον μὲν οὖν συνάξω τὰ τοῦ ὑλικοῦ μέρους, εἶθ' ὅσα περὶ φύσεως καὶ κατασκευῆς εἴρηται τἀνθρώπου, μεθ' ἃ τὰ τῆς ὑγιειῆς καὶ ἀναληπτικῆς πραγματείας, καὶ μετὰ ταῦτα ὅσα τῆς διγνωστικῆς καὶ προγνωστικῆς ἔχεται θεωρίαις, ἐφ' οἷς τὰ περὶ τῆς τῶν νοσημάτων καὶ συμπτωμάτων καὶ ὅλως τῆς τῶν παρὰ φύσιν ἐπανορθώσεως.

[25] Cette similitude n'a pas échappé au scholiaste du *Parisinus graecus* 2237 qui complète la fin de l'extrait 42 à l'aide du chapitre 8 de la *Synopse V*. Les éditeurs n'ont pas remarqué ce fait, qui leur eût permis de corriger μυρια en πυρίᾳ. *Livres incertains*, scholie (p. 150, à la 1.11): μυρίᾳ δ' ἐπὶ τούτοις χρηστέον, καὶ ἀφθόνῳ ἀλείμματι δι' ἐλαίου ἀπέφθου συντακέντος ὀλίγου τοῦ κηροῦ καταχριστέον. *Synopse* V, 8, p. 204, 3 ed.

comme la source dont les chapitres 1 à 13 de la *Synopse* V seraient le résumé. Cette adjonction n'a pas fait disparaître complètement les six premiers chapitres d'Aétius: quatre d'entre eux sont intercalés entre les extraits considérés comme la source des résumés de la *Synopse* V. Les chapitres 27 à 43 des *Livres incertains* peuvent se considérer, d'une certaine manière, comme une source commune d'Aétius IV, 1-6 et de la *Synopse* V, 1-13.

TABLEAU B

Livres incertains	*Synopse*, V	Aétius, IV
22,3° partie: régime des troubles de la grossesse	1	
28: signes de viabilité de l'enfant		2
29: comment élever l'enfant		3
31: régime de la nourrice	2 et 4	
32: le lait de la nourrice	3	
33: estimation du lait de la nourrice		5
34: régime de la nourrice		6 et 4
37: le régime de l'enfant, thérapeutique	6 et 7	
38: régime de l'enfant	5	
39: régime de l'enfant après le sevrage	14	29
42: exanthèmes et dentition	6 et 9	
43: aphtes, excoriations des cuisses, écoulements d'oreilles	10, 11, 12	

Mais les *Livres incertains* contiennent des éléments propres sans équivalent dans les autres compilations. Les extraits 1 à 17 constituent une introduction d'ordre théorique sur les tempéraments et le développement embryologique de l'être humain. Les extraits 18 à 26, consacrés au régime des jeunes filles, à celui des femmes, à l'hygiène sexuelle, relèvent d'une spéculation prophylactique, inspirée par la volonté d'aménager la santé humaine, en déterminant à l'avance ses conditions. Ce cheminement de la théorie à la prophylaxie, et à l'hygiène pratique semble bien être un trait spécifique des *Livres incertains*, par lequel ils se distinguent des

Daremberg: πυρίᾳ χρηστέον καὶ ἀφθόνῳ ἀλείμματι διὰ ἐλαίου ἀπέφθου συντακέντος ὀλίγου κηροῦ.

caractères purement utilitaires, circonstanciels des extraits du Livre IV d'Aétius et de la *Synopse* V, en leur partie correspondante.

En dépit de leurs divergences théoriques, les extraits des *Livres incertains* et les chapitres de Soranos offrent le même ordre de consécution. Soranos renvoie, il est vrai, à d'autres traités l'examen des questions embryologiques [26], il refuse la théorie des humeurs reçue dans la plupart des extraits des *Livres incertains*, il dissocie très systématiquement les concepts de *sain* et de *naturel*, ce qui lui permet de traiter les questions d'hygiène sexuelle, en évitant toute justification d'ordre cosmologique. Mais, comme l'auteur des *Livres incertains*, il fait précéder son exposé de puériculture d'une série de chapitres sur la conception et le régime des femmes enceintes, si bien que, dans les deux séries de chapitres, le rapport des thèmes de prophylaxie et d'hygiène est identique.

TABLEAU C

Livres incertains	*Soranos*
17: De l'habitude	I, III, 6-1: Nature de l'utérus et des parties sexuelles de la femme
18: Régime des jeunes filles	I, II, 30-32: La virginité perpétuelle est-elle saine?
	I, III, 33: Jusqu'à quand garder les filles vierges?
19: La grossesse	I, X, 36-41: Quel est le meilleur moment pour la conception?
20: Régime des femmes	
21: Régime des femmes	I, XI, 42: Si la conception est saine?
22: Signes de la conception et régime des femmes enceintes	I, II, 43: Signes de la conception I, XIV, 46-47: Soins des femmes enceintes
23: Préparation à la procréation	I, XV, 48-53: Le *Citta*
24: L'activité sexuelle	I, XVI, 54-56: Soins, depuis le *Citta* jusqu'à l'accouchement
25: L'activité sexuelle	
26: La semence de mauvaise qualité	
Dans le *Ms. 2237* (édités avec les livres anatomiques)	
L'organe sexuel mâle	
De Soranos, l'utérus	
De Lycos, l'organe sexuel de la femme	

[26] Soranos, p. 10, 22: ὡς ἐν τοῖς περὶ ζῳογονίας ὑπομνήμασιν ἀποδέκται; p. 38, 16: δεῖ γὰρ οὐκ εἰς τὰς τῶν χυμῶν ἀποβλέπειν διαφοράς, εἰς δὲ τὴν ποιὰν τοῦ σώματος.

La lecture simultanée des deux ensembles de textes fait apparaître la présence de nombreux passages de Soranos, à l'état occulte, dans Oribase. Il importe d'autant plus de bien les identifier, que la fin de l'extrait attribué à Mnésithée offre une parenté étrange avec la fin du Ch. II, XXV, 53 de Soranos (Textes en note au Fr. 20).

L'extrait 28 (ed. Raeder), qui n'a pas été édité par Daremberg, contient sous le nom de Galien, une partie du chapitre de Soranos consacré à la façon de reconnaître l'enfant viable à la naissance [27]. La raison de son insertion dans la compilation apparaît clairement, quand on considère la première phrase de l'extrait suivant (περὶ παιδοτροφίας) emprunté au *De sanitate tuenda* de Galien: „*L'enfant de constitution irréprochable*", ... Cette phrase prolonge une distinction déjà faite à l'extrait 27, toujours d'après Galien, entre les sujets de constitution irréprochable et ceux dont l'état de santé est moins précisément défini. Une telle distinction introduit à deux types de régimes qui se distinguent, en ce que les premiers ont pour but de conserver un tempérament, les seconds, de le corriger. Le compilateur, qui ne se soucie sans doute pas de faire sienne une hypothèse si complexe, évite, par son emprunt à Soranos, de se situer sur le plan trop théorique et spéculatif de la constitution irréprochable, et il peut s'en tenir à la notion d'enfant viable.

L'extrait 29 (περὶ παιδοτροφίας) est également attribué à Galien, mais il ne compte que deux passages de cet auteur contre cinq de Soranos. Il débute par 14 mots tirés du *De sanitate tuenda*, à peu de distance du dernier emprunt de l'extrait 27, et se poursuit, sans transition d'aucune sorte, par une phrase de Soranos sur la section du cordon ombilical [28]. Là encore, il faut croire que cette combinaison de textes n'est pas un jeu gratuit, et elle prend tout son sens pour qui observe les caractères du développement, que Galien consacre au régime de l'enfant, au livre I du *De sanitate tuenda*. On ne saurait mieux rendre compte du style particulier des chapitres 7 à 10, qu'en supposant que Galien y commente un document de puériculture, qu'il ne reproduit pas, et cela non pas pour en critiquer les données techniques, mais pour en exposer le bien fondé médical et philosophique. Voici l'ordre des sujets qu'il aborde:

---

[27] En dehors de la présence occulte de ces passages, il faut savoir que le compilateur des *Livres incertains*, n'ignore pas tout à fait Soranos, puisqu'il reproduit, en les lui attribuant, ses chapitres anatomiques. Il faut en dire autant du scholiaste qui fait un rapprochement entre les extraits d'Aristote et ceux des *Gynaaecia* (Ex. p. 100, 1. 15).

[28] Soranos, II, VIII, 11, p. 58.

TABLEAU D

Livres incertains, 29: περὶ παιδοτροφίας.	Sources
1. p. 120, 7-8: Τὸ τοίνυν ... τῇ κατασκευῇ	Galien, *De sanitate tuenda*, p. 22, 14-15
2. p. 120, 8-12: πρῶτον μὲν τὸν ... ἐστραμμενῳ	Soranos, II, VIII, 11, p. 58 passim πῶς ὀμφαλοτομητέον
3. p. 120, 12-21: συμμετροῖς ἅλσι ... διάκειται	Galien, p. 22, 15-22
4. p. 120, 21-32: Ἔστιν ὅτε ... ... μεσώτατον	Soranos, II, VIII, 13, p. 60 passim Περὶ ἁλισμοῦ
5. p. 120, 32-33: Εἶτα .... ἔθος	?
6. p. 120, 33-35: Δοτέον ... παρενστάζειν	Soranos, II, XI, 17, p. 64. Περὶ τῆς τοῦ βρέφους κατακλίσεως.
7. p. 121, 1-3: Εἶτα ... ἡμέρας	Soranos, Ibid. passim
8. p. 121,4-5: Λούειν... ἡμέρας	?
9. p. 121,5-8: Ἐκπέσοντος ... ἐπιδησὸν	Soranos, II, XVIII, 41, p. 81. Περὶ τῆς τοῦ ὀμφαλοῦ ἀποπτώσεως

Ch. 7: Intérêt de se soumettre à un bon régime dès la naissance. Bien fondé de la pratique du salage de la peau du nouveau-né. Bien fondé des deux éléments primordiaux du régime du petit enfant, lait et bains. Exposé des rudiments d'éducation que la mère donne à l'enfant, bercements et chants, qui sont une initiation à la musique et à la danse.

Ch. 8: Bien fondé des exercices et des mouvements. Rôle du médecin dans la surveillance de la formation du caractère de l'âme. Le lien de ce caractère avec le tempérament du corps. Importance des conditions psychologiques dans l'état de santé. Pourquoi éviter aux enfants les mouvements désordonnés, particulièrement à l'occasion des pleurs.

Ch. 9: Régime de la nourrice (ce ch. fournit la matière des extraits 30 et 33 des *Livres incertains*).

Ch. 10: Régime au moment du sevrage.

Pour faire œuvre pratique, le compilateur, qui s'est donné les écrits de Galien comme trame de sa composition [29], était nécessairement

[29] C'est un indice supplémentaire de son caractère *oribasien*. On lit, en effet, dans la Préface générale de la *Collection*: „Empereur Julien, j'ai achevé selon votre désir, pendant notre séjour dans les Gaules occidentales, l'abrégé que votre divinité m'avait

tenu de chercher ailleurs des prescriptions concrètes sur les soins à donner à l'enfant. Le traité de Soranos lui offrait une ample provision de données de fait [30].

Si l'on revient à l'extrait 29 des *Livres incertains*, on voit le troisième morceau marquer un retour à Galien, à l'endroit précis de la phrase du *De sanitate tuenda* interrompue par l'insertion du passage de Soranos. Les six derniers morceaux de cet extrait 29 sont, pour quatre d'entre eux, encore tirés de Soranos. Le premier, assez long, est fait d'un emprunt discontinu au texte de la seconde moitié du chapitre, intitulé d'après le sujet de la première partie „Sur le salage", et il traite de la première toilette de l'enfant. Le second et le troisième proviennent du chapitre consacré à la façon de coucher l'enfant, ils n'ont pas été identifiés par les éditeurs du *Corpus medicorum graecorum*. La technique d'extraction de ces passages est analogue à celle du premier morceau. Le quatrième, lui non plus, n'a pas été identifié et vient du chapitre sur la chute du cordon ombilical. Plus loin, l'extrait 34, attribué par Oribase à Antyllus, sur le régime de la nourrice, provient aussi du chapitre de Soranos sur la correction du lait défectueux.

La fin de l'extrait 37, attribué à Mnésithée, comporte une indication de la thérapeutique des troubles digestifs de l'enfant presque identique à celle proposée par Soranos, à la fin de son chapitre sur les exanthèmes. Deux différences permettent toutefois de penser qu'il ne s'agit pas du même texte. Soranos intervertit les deux cas envisagés par Mnésithée, relâchement et constipation. Et, dans le second, la thérapeutique n'est pas tout-à-fait la même. Soranos prescrit le miel en suppositoire, alors que Mnésithée le fait mêler à la nourriture de l'enfant. Il est délicat de mettre cette modification au compte d'une liberté que le compilateur s'octroyerait vis-à-vis de ses sources. Car il semble très fidèle au contenu du texte de Soranos et se borne à modifier la forme verbale de son enseignement [31]. De plus, il paraît avoir effectué ses emprunts à Soranos en suivant régulièrement l'ordre des chapitres de celui-ci. L'insertion de la fin du chapitre sur

commandé et que j'ai tiré uniquement des écrits de Galien. Après avoir loué cette collection, vous me recommandâtes un second travail, celui de rechercher et de rassembler ce qu'il y a de plus important dans les meilleurs médecins grecs et tout ce qui contribue à atteindre le but de la médecine." Oribase, t. I, p. 1 sq., trad. Daremberg.

[30] Il ne nous appartient pas de chercher ici le motif du choix de Soranos. Sur Galien, en général, voir G. Sarton, *Galen of Pergamon*, 1954.

[31] Voir Fr. 20, l. 13, et la note à ce passage.

les exanthèmes à la fin de l'extrait de Mnésithée ferait exception à cet ordre des emprunts d'Oribase à Soranos.

En poursuivant la lecture des extraits d'Oribase, on relève encore un emprunt à Soranos, dans la première partie de l'extrait 42 sur les exanthèmes (C'est la fin du chapitre correspondant de Soranos qui ressemble à la fin de l'extrait de Mnésithée). L'extrait 43, le dernier de la série qui nous intéresse, inclut dans sa seconde partie la thérapeutique de Soranos pour les aphtes. Et l'on doit noter que la troisième partie de ce même extrait, consacré à la thérapeutique des excoriations des cuisses de l'enfant et à celle des écoulements d'oreilles a un parallèle, non pas dans les éditions reconstituées de Soranos [32] mais dans le *Parisinus graecus 2153*, dont on peut consulter le texte dans l'édition Dietz: en ce cas, à l'inverse des emprunts précédents, le texte des *Livres incertains* est plus étendu que celui de Soranos [33]. Les emprunts à Soranos ont donc été faits selon l'ordre suivant:

Ch. 28: Soranos,	II, VI, 10, signes de viabilité du nouveau-né
Ch. 29:	II, VIII, 11, section du cordon
	II, VIII, 13, première toilette de l'enfant
	II, XI, 18, première alimentation
	II, XI, 17, première alimentation
	II, XVIII, 41, soins de l'ombilic
Ch. 34:	II, XV, 28, correction du lait de la nourrice
Ch. 37:	II, XXV, 53, troubles digestifs (ou Mnésithée)
Ch. 42:	II, XXV, 52, soins des aphtes
Ch. 43:	II, XXV, 51, soins des exanthèmes
	p. 208, 9 ed. Dietz, écoulements d'oreilles, excoriations des cuisses

L'examen de l'ordre des emprunts montre deux interversions portant sur des éléments peu distants, dans Soranos (II, XI, 18 et II, XI, 17).

[32] L'édition de Ilberg (G.M.G., IV) représente la somme des études qui ont permis de reconstituer l'œuvre maîtresse de Soranos. Voir les deux éditions antérieures: *Sorani Ephesii de arte obstetrica morbisque mulierum quae supersunt ex apographe F. R. Dietz*, 1838 (D. reproduit, sans le modifier, dans son ordre, le manuscrit de Paris; et la référence à cet ordre est indispensable pour comparer cette compilation à celle d'Oribase), *Sorani Ephesii Liber de Muliebribus affectionibus*, 1869, ed. F. Z. Ermerins (la préface latine constitue un bon guide de la lecture du texte). Voir aussi la récente traduction anglaise de Temkin (*Soranus' Gynaecology*, Baltimore, 1956) et ses indications complémentaires très complètes.

[33] Comparer *Livres incertains*, 43, p. 150, 27-31 et Soranos, ed. Dietz, p. 208, 9 sq.

Les éléments 6 et 7 du Ch. 29 proviennent du même chapitre. Les emprunts des ch. 42 et 43 intervertissent aussi des éléments peu distants l'un de l'autre. Quant à l'élément 9 du chapitre 29, il pose un problème plus délicat, puisque, dans Soranos, il vient d'un chapitre franchement postérieur à l'emprunt du ch. 34 des *Livres incertains*. Il faut néanmoins reconnaître que dans le traité de Soranos, le texte sur les soins du cordon ombilical occupe une place insolite. Après les longs développements consacrés au lait de la nourrice et au bain de l'enfant, cet exposé, consacré à un incident survenant au troisième ou au quatrième jour de la vie de l'enfant, se place mal [34]. Il y aura donc lieu de rechercher d'autres explications à cette similitude de textes qu'un emprunt d'Oribase à Soranos, qui aurait pour conséquence d'abréger l'extrait de Mnésithée.

Compte tenu des chevauchements partiels de sujets dans les *Livres incertains* [35], la comparaison de toutes ces séries de chapitres montre que les questions de puériculture se laissent regrouper de la même manière autour de quatre centres d'intérêt:

1. Les soins à donner au nouveau-né
2. Le choix et le régime de la nourrice
3. Le régime de l'enfant à l'époque de la dentition et du sevrage
4. La thérapeutique de ses maladies

L'exposé de Galien, abstraction faite de ses développements théoriques, repose sur une division analogue des matières:

Ch. 7 et 8: Régime du petit nourrisson (première toilette, alimentation, bains, exercices).
Ch. 9: Sélection de la nourrice et estimation du lait.
Ch. 10: Régime de l'enfant au moment de la dentition et du sevrage [36].

L'ordre de cet exposé est traditionnel [37]. En le prenant comme

[34] On ne peut malheureusement pas justifier cette impression par le recours à l'ordre du plan proposé dans le petit prologue des chapitres de puériculture (II, V, 9), car le sujet n'y figure pas.

[35] En plus du redoublement des extraits sur le régime des femmes, on doit noter la similitude des extraits 30, 31, 32, 33, 34, tous consacrés à la nourrice, et celle des extraits 29, 35, 35, 38, 39 au début, qui ont pour thème commun la puériculture.

[36] Le sujet même du *De sanitate tuenda* exclut évidemment les questions de thérapeutique.

[37] Il y aurait lieu de prolonger la comparaison de ces séries d'extraits, en faisant jouer, non seulement les chapitres de Soranos et les extraits des *Livres incertains*, qui

terme de référence, on constate que les questions traitées par Mnésithée correspondent sensiblement aux matière du groupe 3 et 4; la façon dont il parle des bains et le type d'alimentation qu'il recommande montrent bien que la partie de sa lettre, qui nous est parvenue concerne une seconde période de la vie du nourrisson. Si l'on en croit le scholiaste, qui nous dit que l'extrait provient de la seconde partie du livre, on peut fort bien admettre, du même coup, que Mnésithée s'est soumis, lui aussi au même plan d'exposition. En conséquence, les fragments venus de Soranos, qui concernent la nourrice, doivent se placer avant l'extrait d'Oribase.

C. Les thèmes de puériculture de Mnésithée

L'extrait d'Oribase laisse apparaître quatre centres d'intérêt: a) Les bains, b) L'alimentation du deuxième âge, c) La thérapeutique des troubles digestifs, d) La thérapeutique de la toux. En adoptant l'ordre traditionnel de présentation, on doit considérer auparavant les fragments tirés de Soranos.

1. *La correction du lait de la nourrice*

La présence, dans les *Livres incertains* d'un extrait de Mnésithée de Cyzique, consacré à l'estimation du lait de la nourrice, oblige à poser la question de savoir auquel des deux médecins Soranos fait allusion, quand il parle de Mnésithée. Comme le texte de Soranos ne contient pas de citation, aucun indice verbal ne vient témoigner en faveur de l'un des deux médecins. Et l'embarras qu'on éprouve est loin d'être atténué par des motifs conjecturaux. Car, d'un côté, il est tout naturel que Mnésithée de Cyzique ait traité cette question, et l'on sait que Soranos adresse à „certains" [38], dans son chapitre sur le choix de la

obéissent à un modèle commun d'exposition, mais de faire entrer dans la comparaison le Livre VII de l'*Histoire des animaux*, consacré à la reproduction humaine. Car ce traité offre plusieurs analogies avec celui de Soranos.

[38] On lit dans l'extrait conservé par Oribase (*Livres incertains* 32, 5, p. 130, t. III) à propos de la nourrice: „qu'elle soit sévère pour le commerce avec les hommes, qu'elle ait déjà achevé l'allaitement de plusieurs enfants et que son dernier enfant soit du même âge et du même sexe que celui de la mère ... § 6 Son lait doit avoir 40 jours après l'accouchement pour être dans la meilleurs condition .... § 7 Nous préférons les mères elles-mêmes ou si cela ne se peut pas, leurs proches parentes ou les femmes qui leur ressemblent pour la forme." Soranos (II, XII, 20) oppose: „Certains disent qu'il est nécessaire que celle qui va nourrir un garçon ait eu un garçon. Il ne faut pas y faire attention. Car ils ne voient pas que celles qui ont mis au monde des jumeaux, un garçon et une fille, les nourrissent du même lait". Mnésithée de Cyzique est un médecin, connu seulement par deux extraits d'Oribase (IV, 4 *Sur le chou, Liv. Inc.* 32,

nourrice, des critiques qui visent implicitement l'un des critères de sélection retenu par ce Mnésithée. D'autre part, les frontières potentielles de la lettre de Mnésithée d'Athènes peuvent englober tout aussi vraisemblablement, dans sa première partie, des conseils relatifs au régime de la nourrice.

2. *L'époque du sevrage du garçon et de la fille*

Les mêmes remarques valent pour l'allusion de Soranos sur l'époque de sevrage du garçon et de la fille préconisées par Mnésithée. Sevrer la fille six mois plus tard que le garçon revient, sans doute, à mettre en pratique les idées traditionnelles sur l'inégalité de développement des deux sexes et sur l'infériorité du patrimoine biologique de la fille [39].

3. *Les bains*

La formule utilisée par Mnésithée rappelle trop précisément celle du début du chapitre 6 du *Regime de Santé*, pour qu'on manque d'y voir, sinon une critique, du moins la marque d'une distance, peut-être intentionnelle, à l'égard de l'auteur hippocratique. On a d'un

---

Sur l'estimation du lait et le régime de la nourrice). Sur le problème de la nourrice, voir: *Histoire des animaux*, VII, 587 b19 sq.; Chrysippe (Quintilien, I, 4); *Lettre de Mya à Phyllis*, (*The Pythagorean Texts of the hellenistic period*, coll. and ed. by H. Thesleff, Acta academiae Aboensis, 1965, p. 123-124); Mnésithée de Cyzique (*Liv. Inc.* 32, C.M.G., VI, II, 2, p. 124, 27-126, 23); Favorinus (Aulu-Gelle, XII, 1); Rufus (*Livres incertains*, 31, p. 121, 26-124, 26); Soranos (II, XII à XVI); Galien, *De sanitate tuenda*, I, 9, C.M.G. V, 4, 2, p. 21, 34-23, 3); Antyllus (*Livres incertains*, 34, p. 128-129, 20). L'article *Nutrix* de la R.E. contient l'essentiel des références sur le sujet. Comme exposé général, consulter W. Braams, *Zur Geschichte d. Ammenwesens im Klass. Altertum*, Jaener medizin-historische Beiträge, t. V, 1913; W. Schubart, *Die Amme im alten Alexandrien*, Jahrbuch für Kinderheilkunde und physische Erziehung, 1909; W. Schick, *Favorin περὶ παιδῶν τροφῆς*, Freiburg, 1911, a consacré sa dissertation à l'exégèse de Aulu-Gelle XII, 1, et a montré les relations de ce texte avec Ps. Plutarque, (*De pueris educandis*) Quintilien, Soranos, Galien etc.

[39] En plus des anciennes références sur la localisation du garçon et de la fille dans l'utérus (Oribase, XXII, 9, t. III, Daremberg, Athénée, et sa doxographie sur Empédocle; Aristote, H.A. VII, 583 b, qui désapprouve ce point de vue) voir *Nature de l'enfant* (t. VII, p. 511): „Quand les extrémités du corps de l'enfant sont ramifiées et que les ongles et les cheveux sont enracinés, alors l'enfant commence à se mouvoir; le temps pour cela est de trois mois chez le garçon, quatre pour la fille; c'est la règle générale, mais il y a des enfants qui se meuvent avant ce terme. Le garçon se remue le premier parce qu'il est plus fort que la fille et il se coagule le premier parce qu'il vient d'une semence plus forte et plus épaisse;" *Ibid.* (p. 451) „Mais pour le reste, quand les filles sont sorties du ventre de leur mère, elles deviennent pubères, intelligentes et vieilles plus vite que les garçons *à cause de la faiblesse de leur nature*;" Voir aussi *Epidémies II*, 3, 17; *VI*, 8, 6; et *VI*, 2, 25; *Histoire des animaux*, VII, 585 b 22.

côté: „Aux enfants en bas-âge, on fera prendre des bains chauds prolongés", et de l'autre: „La nourrice doit user des bains, en baignant l'enfant longuement et en se servant d'eau qui ne soit pas trop chaude" [40]. Ces deux textes se distinguent, en effet, par un trait qu'on ne saurait sous-estimer, lorsqu'on connaît les divisions des auteurs anciens à propos des bains. Mnésithée ne s'explique pas sur les raisons de sa mise en garde. Aussi doit-on tenter de les situer, en analysant les formules connues de prescriptions de bains.

Ceux-ci jouent un grand rôle dans la tradition médicale ancienne, ils y sont maniés comme l'un des facteurs fondamentaux de l'art de soigner, et mis sur le même pied que l'alimentation, les exercices, le repos, la veille, le sommeil, ainsi que nous le rappelle l'auteur de l'*Art* [41]. Tout un chapitre du *Régime des maladies aiguës* leur est consacré [42] et leur prescription prend tout naturellement place dans les traités de régime, dans lesquels les auteurs utilisent systématiquement les propriétés des diverses sortes de bains [43].

Ainsi l'auteur du *Régime* établit une correspondance entre la composition, la température et le moment d'un bain d'une part, et d'autre part, des formules qui associent, par couples, les qualités fondamentales: „Les bains se comportent ainsi: l'eau potable humecte et rafraîchit, car elle donne au corps de l'humidité. Le bain salé échauffe et sèche, car étant naturellement chaud, il attire l'humide hors du corps. Les bains chauds à jeun atténuent et rafraîchissent car ils ôtent au corps l'humide par la chaleur; or la chair étant vide de l'humide, le corps se rafraîchit; après le repas, ils échauffent et humectent, dilatent en un plus grand volume ce qui est dans le corps. Les bains froids ont une action contraire: au corps, à jeun, étant froids, ils donnent quelque chose de chaud; au corps plein de nourriture ils font étant secs subir une déperdition et le remplissent du sec qu'ils ont. S'abstenir de bain dessèche par la consommation de l'humide, de même, s'abstenir d'onctions [44]". En dehors de sa

[40] *Régime de Santé*, 6: τὰ δὲ παιδία χρὴ τὰ νήπια βρέχειν ἐν θερμῷ ὕδατι πολὺν χρόνον, . . . t. VI, p. 80. Mnésithée, Fr. 20, l. 5: τοῖς δὲ λουτροῖς δεῖ χρᾶσθαι πολὺν χρόνον τὸ παιδίον λουούσαν τὴν τροφὴν, μὴ σφόδρα θερμοῖς τοῖς ὕδασι χρωμένην. Sur la pratique quotidienne des bains, en général, consulter R. Ginouvès, *Balaneutikè. Recherches sur le bain dans l'antiquité*, Paris 1962.

[41] *L'art*, 5, t. VI, p. 9.

[42] *Régime des maladies aigues*, ch. 18.

[43] *Régime de santé*, 4, t. VI, p. 76.

[44] *Régime*, II, 57, t. VI, p. 570: Περὶ δὲ λουτρῶν ὧδε ἔχει· ὕδωρ πότιμον ὑγραίνει καὶ ψύχει, δίδωσι γὰρ τῷ σώματι ὑγρασίην· τὸ δὲ ἁλμυρὸν λουτρὸν θερμαίνει καὶ ξηραίνει, φύσει γὰρ ἐὸν θερμὸν ἕλκει ἀπὸ τοῦ σώματος τὸ ὑγρόν. Τὰ δὲ θερμὰ λουτρὰ νῆστιν μὲν ἰσχναίνει

combinatoire propre, ce passage contient une référence physiologique, dont l'auteur de l'*Ancienne médecine* tire argument contre la toute puissance des qualités: la réaction de l'organisme au bain froid et au bain chaud: „Pour moi, je pense que de toutes les qualités, le froid et la chaleur ont la moindre puissance sur l'économie humaine par les raisons suivantes: aussi longtemps que ces deux qualités restent mélangées l'une avec l'autre, nul mal n'est éprouvé car le froid est tempéré et mitigé par le chaud, le chaud par le froid, c'est quand l'une des deux s'isole que le mal commence. Mais dans le moment où le froid survient et cause de la souffrance, tout d'abord et par cela seul le chaud arrive fourni par le corps sans qu'il soit besoin d'aucune aide ni préparation. Et cela s'opère aussi bien chez l'homme sain que chez l'homme malade. En effet, d'un côté, si en santé, on veut pendant l'hiver se refroidir soit par un bain froid, soit de toute autre manière, plus on essaiera de le faire, sans toutefois se geler complètement, plus après s'être rhabillé et mis à couvert, on éprouvera un échauffement considérable" ...[45]. Par comparaison, on voit s'exprimer, dans le *Régime*, une notion plus élémentaire, celle de l'apport d'humidité à l'organisme, dû au séjour du corps dans l'eau. Il est vraisemblable que l'auteur du *Régime de santé*[46] s'inspire de cette idée, lorsqu'il déconseille les bains dans les régimes amaigrissants. L'auteur des *Affections* l'exprime sans équivoque: „Le bain chaud pris avec modération assouplit le corps et le fait grossir, pris avec exagération, il humecte les parties sèches, dessèche les parties humides, or les parties sèches humectées causent faiblesse et défaillance, les parties humides desséchées causent de la

καὶ ψύχει φέρει γὰρ ἀπὸ τοῦ σώματος τὸ ὑγρὸν τῇ θερμασίῃ κενουμένης δὲ τῆς σαρκὸς τοῦ ὑγροῦ, ψύχεται τι σῶμα βεβρωκότα δὲ θερμαίνει καὶ ὑγραίνει διαχέοντα τὰ ὑπάρχοντα ἐν τῷ σώματι ὑγρὰ ἐς πλείονα ὄγκον· ψύχρα δὲ λουτρὰ τοὐναντιὸν· κενῷ μὲν τῷ σώματι δίδωσι θερμόν τι ψυχρὸν ἐόν· βεβρωκότος δὲ ἀφαιρέει ὑγροῦ ἐόντος ξηρὸν ἐόν, καὶ πληροῦ τοῦ ὑπάρχοντος ξηροῦ. Ἀλουσίη ξηραίνει καταναλισκομένου τοῦ ὑγροῦ, ὡσαύτως δὲ καὶ ἡ ἀναλειψίη.

[45] *Ancienne médecine*, 16, t. I, p. 606: ψυχρότητα δ'ἔγωγε καὶ θερμότητα πασέων ἥκιστα τῶν δυναμέων νομίζω δυναστεύειν ἐν τῷ σώματι διὰ τάσδε τὰς προφάσιας· ὃν μὲν ἂν δήπου χρόνον μεμιγμένα αὐτὰ αὐτέοισι, ἅμα τὸ ψυχρόν τε καὶ θερμὸν ἔῃ, οὐ λυπέει· κρῆσις γὰρ καὶ μετριότης τῷ μὲν ψυχρῷ γίνεται ἀπὸ τοῦ θερμοῦ, τῷ δὲ θερμῷ ἀπὸ τοῦ ψυχροῦ. ὅταν δὲ ἀποκριθείη χωρὶς ἑκάτερον, τότε λύπεει· ἐν δὲ δὴ τουτέῳ τῷ καιρῷ, ὅταν τὸ ψυχρὸν ἐπιγένηται καὶ τι λυπήσῃ τὸν ἄνθρωπον, διὰ ταχέος πρῶτον δι' αὐτὸ τοῦτο πάρεστι τὸ θερμὸν αὐτόθεν ἐκ τοῦ ἀνθρώπου, οὐδεμιῆς βοηθείης οὐδὲ παρασκευῆς δεόμενον· καὶ ταῦτα καὶ ἐν ὑγιαίνουσι τοῖσιν ἀνθρώποισιν ἀπεργάζεται, καὶ ἐν κάμνουσιν. Τοῦτο μὲν, εἴ τις θέλει ὑγιαίνων χειμῶνος διαψῦξαι τὸ σῶμα, ἢ λουσάμενος ψυχρῷ, ἢ ἄλλῳ τῷ τρόπῳ ὅσῳ ἂν αὐτὸ ἐπιπλέον ποιήσῃ, καὶ ἢν γε μὴ παντάπασι παγῇ τὸ σῶμα, ὅταν εἵματα λάβῃ καὶ ἔλθῃ ἐς τὴν σκέπην, μᾶλλον καὶ ἐπὶ πλέον θερμαίνεται τὸ σῶμα.

[46] *Régime de santé*, 3 et 4, t. VI, p. 76.

sécheresse et de la soif" [47]. Pour l'auteur des *Lieux dans l'homme*, le bain est également un facteur de prospérité corporelle, au même titre que la bonne chère, c'est ce qu'il précise à la fin du traité, en analysant le comportement paradoxal de certains facteurs qui, en certaines circonstances, inversent leurs effets: „Or dans le cas où ce qu'on administre est le plus fort, les mêmes choses qui font prospérer le corps, à la fois en triomphent et produisent un effet contraire. Par exemple se baigner dans l'eau chaude, tant que le corps a le dessus fait prospérer, mais quand le corps a le dessous, fait maigrir. La bonne chère agit comme le bain; tant qu'elle a le dessous . . .[48]". Pour revenir au *Régime de santé*, on a tout lieu de croire que le motif par lequel il justifie la prescription du genre de vin à faire boire aux petits enfants („on prend ces précautions pour qu'ils soient moins sujets aux convulsions et qu'ils aient plus d'embompoint" [49]), vaut aussi bien pour les bain que pour les boissons. Ainsi, selon tous ces auteurs, le bain semble avoir une sorte de fonction nutritive, et il n'y a rien d'étonnant qu'ils le prescrivent abondamment aux jeunes enfants. Il importe de souligner ce fait d'autant plus clairement qu'on associe volontiers la pratique des bains et les idées qui s'y rattachent à des thèmes de purification. Ainsi, dans le *Sophiste* (227 A), Platon rattache l'art d'administrer les bains ou *balaneutique* à la pratique générale des purifications. De tels schémas d'analyse, certainement valables dans le domaine de l'expérience religieuse, ne suffisent certes pas à rendre compte de tous les aspects de la pratique médicale des bains. En s'y référant exclusivement, on viendrait à privilégier la fonction de propreté des bains, aux dépens d'autres rôles non moins importants, comme le montrent les textes qu'on vient de citer.

Il existe d'autres motifs de prescriptions des bains. Le commentateur exercé à la distinction des différentes fonctions physiologiques qu'est Galien, glose le passage du *Régime du santé* en évitant la notion de bain-aliment, et on le voit substituer au thème du bain chaud, facteur direct de la croissance, celui de bain chaud,

[47] *Affections*, 53, t. VI, p. 264: τὸ λουτρὸν τὸ θερμὸν, τὸ μὲν μέτριον μαλάσσει τὸ σῶμα καὶ αὔξει· τὸ δὲ πλεῖον τοῦ καιροῦ, τὰ μὲν ξηρὰ τοῦ σώματος διυγραίνει, τὰ δὲ ὑγρὰ ἀποξηραίνει, καὶ τὰ μὲν ξηρὰ ὑγραινόμενα ἀσθενείην καὶ λειποθυμίην παρέχει, τὰ δὲ ὑγρὰ ξηραινόμενα ξηρασίην καὶ δίψος.

[48] *Lieux dans l'homme*, 43, t. VI, p. 336: καὶ ὁπόταν κρατέηται τὸ σῶμα ὑπὸ τῶν προσοιμάτων, ἃ θάλλειν ποιέει ταῦτα καὶ κρατέει ἅμα τοῦ σώματος τὰ τε ὑπεναντία ποιέουσιν. Αὐτίκα τὸ λοῦσθαι θερμῷ, ἕως μὲν ἂν τὸ σῶμα κρατέῃ τοῦ προσοίματος, θάλλει· ἐπὴν δὲ κρατηθῇ, ἰσχνόν ποιέει τὸ σῶμα. Καὶ τὸ εὐωχέεσθαι ὁμοίως τοῦ λοῦσθαι ποιέει . . . .

[49] *Régime de santé*, 6, t. VI, p. 82: ταῦτα δὲ ποιέειν, ὅκως τε σπασμοί ἧσσον ἐπιλάβωσι καὶ μείζονα γένηται καὶ εὐχροώτερα.

facteur des conditions de la croissance. Au lieu de rendre compte du rôle nourricier de l'hydratation, il fait valoir que l'immersion fréquente dans l'eau chaude perpétue chez l'enfant un état de mollesse qu'il identifie à l'aptitude à grandir: „Lui-même [Hippocrate] dit les buts du régime énoncé. C'est pour que les convulsions le [l'enfant] saisissent moins, qu'il devienne plus grand, et qu'il ait bonne mine. Car les enfants qu'on fait tremper longtemps dans l'eau chaude restent mous et cela contribue à ce qu'ils ne soient pas saisis par les convulsions. Hippocrate dit lui-même que les convulsions se produisent plus facilement dans les corps tendus que dans ceux qui sont relâchés et souples; d'autre part les corps mous croissent plus facilement, puisqu'ils supportent plus aisément une extension en tous sens" [50]. Galien lit donc le chapitre 6 du *Régime de santé* comme si la croissance n'était qu'un effet indirect du bain chaud et, sans faire aucunement allusion à l'équivalence admise par les auteurs hippocratiques de l'immersion et de la nutrition. Il introduit dans son exposé un moyen terme, la mollesse, conséquence directe de la chaleur du bain, et condition de la croissance. En affirmant que la valeur des bains chauds réside dans le relâchement qu'ils imposent au corps, il greffe sur un fait d'expérience, l'idée que la croissance corporelle s'effectue aux dépens d'un état de plasticité initiale, et que, dans le cas de l'enfant l'exploitation la plus heureuse de ses capacités de formation exige qu'on entretienne ce patrimoine. Il applique au domaine de la puériculture une conception plus générale, selon laquelle les processus de la vie ne sont rien d'autre qu'une cristallisation de formes, à partir d'un matériau malléable. Cette idée est d'ailleurs susceptible d'inspirer l'activité éducative en bien des domaines, particulièrement pour éliminer du régime de l'enfant tout ce qui peut le fixer et le figer prématurément, comme les exercices de force. Mais, dans cette généralisation les termes *mou, souple, liquide* ne revêtent plus qu'un sens métaphorique et axiologique et renvoient à des états de fait qui ont d'autres critères propres de jugement. Dans le cas des bains chauds, la mollesse et le relâchement sont également des données physiologiques, qui doivent

[50] Galien, *In nat. hom.*, C.M.G., V, 9, 1, p. 106, 15-21: Αὐτὸς εἶπε τοὺς σκοποὺς τῆς εἰρημένης διαίτης.῞Ινα γὰρ οἵ τε σπασμοὶ φησίν ἧσσον ἐπιλαμβάνωσι καὶ μείζονα γίνηται καὶ εὐχροώτερα. Τὰ γὰρ ἐν ὕδατι θερμῷ βρεχόμενα παιδία πλείονα χρόνον μαλακὰ διαμένει, τοῦτο δ' εἰς τὸ μὴ σπᾶσθαι συντελεῖ. Τοὺς γὰρ σπασμοὺς αὐτὸς ὁ Ἱπποκράτης τοῖς ἐντεταμένοις σώμασι μᾶλλον γίνεσθαι φησι τῶν ἀνιεμένων καὶ χαλαρῶν. Αὔξεται δὲ τὰ μαλακώτερα σώματα ῥᾷον ἐπειδὴ καὶ πάντῃ τὴν διάστασιν εὐκολωτέραν ἴσχει.

s'apprécier comme telles. Et bien des auteurs, en se fondant sur des jugements physiologiques, ne les apprécient pas sans réserve.

Une remarque de Théophraste suggère un autre motif de prescription des bains chauds: „Pourquoi les enfants transpirent-ils plus difficilement que les hommes faits, et particulièrement les tout petits enfants, dont la nature est humide et chaude, choses qui donnent précisément naissance à la sueur; on doit l'imputer à cette cause: la peau des enfants est dense (serrée), celle des petits enfants est très dense, ayant les pores comme obstrués ..." [51]. Dans cette perspective, les bains chauds favorisent l'élimination des résidus, en relâchant ce tissu trop serré [52]. C'est bien ce que confirme l'auteur du *De Alimento* hippocratique, qui associe la santé à la porosité du corps.

Dioclès réserve l'usage des bains froids aux sujets les plus jeunes et les plus vigoureux, celui des bains chauds aux sujets les plus âgés et les plus faibles [53]. On peut se demander à laquelle de ces deux catégories on rattachait les jeunes enfants. Tout le débat, qu'on voit s'instaurer à partir de la *Politique* d'Aristote [54] sur l'opportunité d'habituer les jeunes enfants au froid et à l'eau froide, montre que les différentes réponses à cette question impliquent un jugement sur l'état de faiblesse de l'enfant. Dans leurs extraits des *Livres incertains*, Rufus et Athénée ont des formules assez révélatrices, aux termes desquelles la constitution initiale de l'enfant, dont la chaleur naturelle s'allume

---

[51] *Theophrasti fragmenta*, IX, ed. Wimmer, 18: Διὰ τί δ' οἱ παῖδες δυσιδρῶτες τῶν ἀνδρῶν μᾶλλον καὶ μάλιστα τὰ παιδία καίπερ θερμὰ τὴν φύσιν ὄντα καὶ ὑγρὰ καὶ τοῦ ἱδρῶτος ἐκ τούτων πως γινομένου τήνδε τὴν αἰτίαν ὑποληπτέον ὅτι πυκνὸς ὁ χρὼς τῶν παίδων, πυκνότατος δ' ὁ τῶν παιδίων, ὥσπερ συγκεκλεμένους ἔχων τοὺς πόρους. Théophraste ne parle pas des bains, mais dans la suite, il indique que la vivacité de la chaleur naturelle et la nature des voies d'évacuations de l'enfant suffisent à éliminer ses résidus. On relève dans le *Régime des maladies* aigues la remarque suivante (t. II, p. 368): καὶ εὔπνον καὶ ἄκοπον· μαλθακτικὸν γὰρ καὶ ἄρθρων καὶ τοῦ ἐπιπολαίου δέρματος· καὶ οὐρητικὸν δὲ καὶ καρηβαρίην λύει, καὶ ῥῖνας ὑγραίνει.

[52] *De alimento*, 28, t. IX, p. 108: 'Αραιότης σώματος ἐς διαπνοὴν, οἷσιν πλέον ἀφαιρέεται ὑγιεινόν· πυκνότης σώματος ἐς διαπνοὴν, οἷσιν ἔλασσον ἀφαιρέεται νοσερόν.

[53] Dioclès, Fr. 141 W., p. 180, 21-181, 3: Καὶ τοῖς μὲν ἰσχυροτέροις καὶ νεωτέροις γυμνασαμένους καὶ κονισαμένους τῷ ψυχρῷ λούεσθαι καλῶς ἔχει· τοὺς δὲ πρεσβυτέρους καὶ ἀσθενεστέρους ἀλειψαμένους καὶ μικρὰ τριψαμένους λούεσθαι θερμῷ ... Platon s'inspire d'une doctrine analogue, en déclarant (*Lois*, VI, 761 C): „les jeunes gens devront aménager des gymnases pour eux, et pour les vieillards, en y installant pour ceux-ci des bains chauds".

[54] *Politique*, VII, 1336, a 12: Συμφέρει δ' εὐθὺς καὶ πρὸς τὰ ψύχη συνεθίζειν ἐκ μικρῶν παίδων, ... Εὐφυὴς δ' ἡ τῶν παίδων ἕξις διὰ θερμότητα πρὸς τὴν τῶν ψυχρῶν ἄσκησιν. La notion de l'intensité de la chaleur naturelle n'est pas admise par tous unanimement, Galien l'estime étale jusqu'à l'acmé biologique (*De sanitate tuenda*).

progressivement, exige des précautions particulières. Leurs remarques s'appliquent surtout au régime alimentaire: on doit se défier des excès, en raison de l'état d'infériorité organique de l'enfant. Mais l'attachement de Rufus à la formule hippocratique des bains chauds et répétés s'inscrit sans doute dans une tactique générale de protection de cette faiblesse: „Des bains nombreux et assez chauds conviennent aux enfants . . . On se servira de l'autre main pour verser sur lui de l'eau qui sera graduellement de plus en plus chaude" [55]. Il resterait d'ailleurs à chercher si la pratique du bain chaud ne finit pas par aller à l'encontre de son but et si elle ne fait pas figure d'excès.

L'inventaire des raisons des adversaires des bains chauds fait apparaître toute une représentation de la nature de l'enfant et de la dynamique de ses rapports avec son milieu de vie, différente de la précédente. En premier lieu, on peut croire que la restriction apportée par Mnésithée à la formule hippocratiques des bains chauds, s'éclaire à la lumière de règles générales de modération et de juste mesure comme celles que préconisent aussi bien l'auteur des *Affections* que celui des *Lieux dans l'homme*, qui tout en reconnaissant les bienfaits des bains chauds, promettent amaigrissement et affaiblissement à ceux qui en abusent [56]. Mais cette restriction peut être plus lourde de sens et peut s'entendre comme une critique des croyances traditionnelles en l'action bienfaisante de l'eau chaude. Elle peut également reposer sur une valorisation des capacités de réaction de l'organisme au froid, ou à ce qui est moins chaud, que l'enfant possède au même degré, sinon plus que l'adulte [57]. La justification théorique des bains chauds pour les jeunes enfants devait s'accorder avec les usages les plus répandus, à en juger par les critiques que Soranos et Agathinos adressent aux femmes et aux nourrices, qui en abusent. Le premier les accuse positivement d'épuiser les enfants avec les bains et les affusions d'eau: „Il faut veiller aux bains avec exactitude afin de ne pas baigner l'enfant continuellement, et de ne pas le soumettre à des affusions trop fréquentes, comme le font la plupart des femmes: elles baignent l'enfant trois fois par jour et par nuit, et le lotionnent jusqu'à l'épuisement, heureuses de voir que, fatigué par le bain, il reste en repos et s'assoupit. Cela est nuisible, car le corps devient mou, sans

[55] Rufus, *Livres incertains*, 38, 1: Λουτρὰ δὲ πλείω μὲν συμφέρει τοῖς παιδίοις καὶ θερμότερα, οὐ μὴν . . . .
[56] Voir notes 46 et 47.
[57] *Politique*, VII, 1336 a 20.

défense, frileux, accessible à toute espèce de dommage" [58]. Toute cette critique se fonde sur l'état d'infériorité physiologique, que l'abus des bains chauds entretient chez l'enfant. Agathinos ajoute à cette critique, un procès d'intention à l'encontre des nourrices, qui se procurent, à bon compte, par ce moyen, la paix et la tranquillité: „D'après ce qu'on m'apprend, les barbares ont l'habitude de plonger fréquemment leurs petits enfants dans l'eau froide, tandis que nous macérons les nôtres par la répétition des bains chauds. Nous nous en rapportons en cela aux nourrices qui se réjouissent de l'assoupissement qu'amène l'abattement des forces produit par le bain, et qui croient qu'on a tout ce qu'on peut désirer d'elles quand elles ne sont pas trop souvent dérangées: elles prétendent aussi que les enfants qui ne sont pas complètement cuits par l'emploi répété des bains chauds dorment mal la nuit; pour cette raison, j'habitue mon fils et un grand nombre appartenant à d'autres familles à se contenter le plus souvent d'onctions et cette méthode me réussit à souhait; quant aux enfants élevés par d'autres gens et fortement macérés, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils soient pris de convulsions épileptiformes, et que, du reste, ils s'en trouvent mal. Pour moi, je suis d'avis que le bain froid n'a rien de contraire aux enfants qui ont dépassé la première période de l'enfance, attendu qu'ils ne sont pas d'une nature particulière, et qu'ils n'ont pas de répulsion non plus pour les autres choses utiles, car on fait beaucoup de ces histoires là" [59]. Agathinos partisan convaincu des bains froids, ne les admet pas

[58] Soranos, II, XVI, 30, C.M.G., IV, p. 76, 2-8: Προσεκτόν τοίνυν ἀκριβέστερον τοῖς λουτροῖς ἵνα μήτε συνεχῶς λούηται τὸ βρέφος, μήτε ἐπὶ πολὺ καθέψηται διὰ τῆς ἐπαντλήσεως, ὅπερ αἱ πλεῖσται πράττουσι γυναῖκες· τρὶς γὰρ αὐτὸ λούουσι δι' ἡμέρας καὶ νυκτὸς, καὶ μέχρι τῆς ἐκλύσεως καταντλοῦσιν, ἡδόμεναι τῷ μετὰ τὸν λουτρὸν αὐτὸ κεκοπωμένον ἡσυχάζειν τε καὶ κοιμᾶσθαι. Τοῦτο δ' ἐστι βλαβερώτερον· ἄτονον γὰρ γίνεται τὸ σῶμα καὶ εὐπαθὲς καὶ εὐπερίψυκτον καὶ πρὸς πᾶσαν βλάβην εὐάλωτον.

[59] Agathinos (Oribase, X, 7, C.M.G. VI, I, 2, p. 50, 10-28): Τὰ γοῦν νήπια τοῖς μὲν βαρβάροι ἔθος ἐστιν, ὡς πυνθάνομαι, καὶ καθιέναι συνεχῶς εἰς τὸ ψυχρόν, ἡμεῖς δέ γε καθεψῶμεν ταῖς συνεχέσι θερμολουσίαις πειθόμενοι ταῖς τιθαῖς, αἵτινες, ἀσμενίζουσαι τῷ μετὰ τὴν ἐν τοῖς λουτροῖς ἀπαύδησιν κάρῳ τῶν παιδίων, ἀποχρώντως τε ἔχειν νομίζουσιν ἑαυταῖς, εἰ μὴ πολλὰ διοχληθῇ τῶν τε νύκτων δύσυπνα φάμεναι γίνεσθαι τὰ μὴ τακερωθέντα μικροῦ δεῖ ὑπὸ τοῦ πλήθους τῆς θερμολουσίας, ὅθεν ἐγὼ τὸ ἐμὸν παιδίον καὶ πολλὰ τῶν ἄλλων ἀλλείμμασιν ἀρκεῖσθαι τὰ πολλὰ ποιῶ, καὶ χωρεῖ μοι τὸ πρᾶγμα κατὰ νοῦν· τὰ δ' ὑπὸ τῶν ἄλλων τρεφόμενα παιδία συνεχῶς λουούμενα καὶ ἐπὶ πολὺ καθεψώμενα, θαυμαστὸν οὐδὲν, εἰ σπᾶσταί τε ἐπιληπτικῶς καὶ τὰ ἀλλὰ κακῶς ἀπαλλάτει. Τῶν μέντοι μικρῶν ὑπὲρ τοῦς νηπίους οὐδενὶ νομίζω τὴν ψυχρολουσίαν ἀνάρμοστον εἶναι, μήτε φύσεως τινος ἰδιαζούσης γενομένους καὶ τοῖς ἄλλοις ὠφελίμοις ἀντιπάσχοντας· πολλὰ γὰρ ἱστορεῖται καὶ τοιαῦτα. Agathinos est un élève du philosophe stoicien Cornutus et du médecin Athénée d'Attale. A cette époque, sous l'impulsion de Charmis, médecin de Néron, la mode des bains froids s'était répandue, et avait remis en honneur les discussions sur les bains.

pour les enfants en bas-âge. Aucun médecin ne semble d'ailleurs les avoir conseillés. Mais la réflexion sur les coutumes des barbares semble de tradition depuis la *Politique* d'Aristote. Celui-ci déclare des jeunes enfants: „Il convient de les habituer tout de suite au froid dès la petite enfance, ce qui est très utile, à la fois pour la santé et pour l'activité militaire. D'où la coutume chez de nombreux barbares, soit de plonger à la naissance les enfants dans l'eau froide, soit, comme les Celtes, de peu les vêtir. Car il est préférable de les accoutumer à tout ce qui est possible dès le début, à condition toutefois de le faire progressivement. Et la nature de l'enfant est d'ailleurs bien disposée à l'entrainement au froid, en raison de sa chaleur" [60]. Dans ce système d'éducation, la lutte, l'épreuve, l'endurcissement tiennent le rôle joué ailleurs par la quête de l'identification à une forme naturelle et par le désir de symbiose avec les éléments originels [61]. Mais Aristote élimine, par le principe de la progressivité des étapes, ce que ces techniques ont de brutal et d'agressif.

Le baptême d'eau froide des barbares, comme le texte d'Agathinos l'atteste, n'a cessé de nourrir la réflexion des médecins sur la manière d'élever l'enfant. Galien y fait allusion; Soranos admet, selon un principe assez voisin de celui d'Aristote, que le jeune enfant ne doit rester étranger à rien de ce qui lui sera utile: „Il ne faut tenir l'enfant étranger à rien: ni à boire du vin, ni à boire de l'eau, ni à l'onction. Il est bon de l'habituer dès le début aux choses utiles" [62]. S'il rappelle, lui aussi l'épreuve des barbares, c'est pour en dénoncer et la nocivité et l'erreur intellectuelle qui inspire cette démarche: „Après la section du cordon, de nombreux barbares, comme les Germains, les Scythes, et même certains Grecs plongent l'enfant dans l'eau froide pour le durcir, et le laisser périr comme indigne d'être élevé s'il ne supporte pas le froid, mais devient livide et se trouve pris de convulsions .... Le froid, à cause du resserrement intense qu'il détermine, et que l'enfant ignore tout à fait, est absolument nuisible. La réalisation du

[60] *Politique*, VII, 1336 a 12 sq.: Συμφέρει δ' εὐθὺς καὶ πρὸς τὰ ψύχη συνεθίζειν ἐκ μικρῶν παίδων, τοῦτο γὰρ καὶ πρὸς ὑγίειαν καὶ πρὸς πολεμικὰς πράξεις εὐχρηστότατον. Διό παρὰ πολλοῖς ἐστι τῶν βαρβάρων ἔθος τοῖς μὲν εἰς ποταμὸν ἀποβάπτειν τὰ γιγνόμενα ψυχρόν, τοῖς δὲ σκέπασμα μικρὸν ἀμπίσχειν, οἷον Κελτοῖς. Πάντα γὰρ ὅσα δυνατὸν εὐθὺς ἀρχομένων βέλτιον ἐθίζειν μὲν, ἐκ προσαγωγῆς δ' ἐθίζειν.

[61] Par exemple, Galien (*De sanitate tuenda*, C.M.G., V, IV, 2, p. 16, 29 sq.) dans sa justification de l'idée que le lait et les bains sont les deux fondements du régime de l'enfant, destinés qu'ils sont à alimenter son humidité fondamentale.

[62] Soranos, II, XXI, 48, p. 87, 13-15: Δεῖ δὲ μηδενὸς τὸ νήπιον ἀποξηνοῦν, μήτε οἰνοποσίας μήτε ὑδροποσίας, μήτε ψυχρολουσίας, μήτε θερμολουσίας, μήτε ἀλείμματος· καλὸν γὰρ εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς ἔθος πρὸς τὰ ὠφέλιμα ποιεῖν.

dommage passe inaperçue dans le cas des enfants qui n'en paraîssent pas affectés, il est démontré, pour ceux qui y sont sensibles, par les convulsions et par les paralysies qui les atteignent. Ce n'est d'ailleurs pas parce que l'enfant n'a pas supporté le dommage, qu'il n'aurait pu vivre si on le lui avait épargné. Quant à ceux qui y sont moins sensibles, leur croissance sera encore meilleure si on ne leur nuit pas" [63]. Soranos ne dit rien de l'état de faiblesse de l'enfant, ou sur sa nature, mais les conseils qu'il donne à la nourrice laissent bien entendre que les soins dûs à l'enfant doivent être subordonnés à des valeurs propres. Tout ce qu'il recommande, ne se justifie, en dernière analyse, que comme un moyen d'assurer l'existence concrète de l'enfant, comprise comme différente d'une nature idéale et même, comme autre que l'existence concrète de l'adulte qui s'occupe de lui. C'est ainsi qu'on doit entendre une remarque faite à propos de l'appréciation de la chaleur du bain de l'enfant: aux termes de celle-ci, il n'y a pas d'autre norme de conduite que l'appréciation des besoins de l'enfant: „Verser avec la main droite de l'eau chaude, en tenant compte de l'agrément (sensibilité) de l'enfant. Car ce qui nous paraît bien tempéré est trop chaud pour l'enfant, en raison de l'extrême délicatesse de son corps." [64].

Pour revenir à Mnésithée, on peut conclure qu'il n'est pas de ceux qui admettent, en théoriciens, que la chaleur de l'enfant est alimentée par le bain chaud, pas plus qu'il ne se fait l'écho de doctrines contraires à celles qui justifient les usages les plus répandus. Si sa prescription de bains qui ne soient pas trop chauds conduit la nourrice de l'enfant à renoncer aux coutumes, ce n'est pas par le biais d'une théorie contraire à la traditionnelle. Il choisit un chemin, qui n'est ni celui du *Régime de santé*, ni celui de la *Politique*. Il est très tentant de rapprocher les conseils de Mnésithée de ceux de Soranos.

---

[63] Soranos, II, VIII, 12, p. 59, 10-22: Μετὰ δὲ τὴν ὀμφαλοτομίαν οἱ πολλοὶ τῶν βαρβάρων, ὡς οἱ Γερμανοὶ καὶ Σκύθαι, τινες δὲ καὶ τῶν Ἑλλήνων είς ψυχρὸν ὕδωρ καθιᾶσθαι τὸ βρέφος στερεποιήσεως χάριν καὶ τοῦ μὴ φέρον τὴν ψύξιν, ἀλλὰ πελιούμενον ἢ σπώμενον, ὡς οὐκ ἄξιον ἐκτροφῆς ἀπολέσθαι .... Τὸ ψυχρὸν μὲν γὰρ διὰ τὴν πολλὴν καὶ ἀθρόαν πύκνωσιν, ἧς ἀμέτοχον ἦν τὸ γεννηθέν, πάντα βλάπτει· τῆς δὲ ἐξ αὐτοῦ βλάβης τὸ ἀποτέλεσμα λανθάνει μὲν ἐπὶ τῶν δυσπαθεστέρων, ἐλέγχεται δὲ ἐπὶ τῶν εὐπαθῶν σπασμοῖς καὶ ἀποπληξίαις ἁλισκομένων. Οὐ μὴν ἐπεὶ τὴν βλάβην οὐκ ἤνεγκε, ζῆσαι μὴ βλαβὲν οὐκ ἠδύνατο· καὶ τὰ δυσπαθέστερα βελτίω τὴν ἀνατροφὴν ἕξει μηδὲ ὅλως ἀδικούμενα. Galien évoque également cette coutume (*De sanitate tuenda*, p. 24, 21 sq.). Voir ce que Strabon raconte de la rudesse de mœurs de ces paysannes ibériques, qui accouchent en plein air, lavent leur nouveau-né au ruisseau et retournent à leur travail.

[64] Soranos, II, XVI, 31, p. 76, 20-23: καταντλεῖν διὰ τῆς δεξιᾶς χειρὸς ὕδωρ θερμὸν καὶ εὔκρατον ὡς πρὸς τὴν τοῦ βρέφους εὐαρέστησιν· τὸ γὰρ ὡς πρὸς ἡμᾶς, εὔκρατον ζεστότερον ἀκμὴν τῷ νηπίῳ διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν τρυφερίαν τοῦ σώματος.

Toutefois, on ne doit pas oublier qu'en conseillant de baigner l'enfant trois fois par jour Mnésithée tombe peut-être sous le coup des critiques de Soranos [65]. Mais s'il est vrai que Rufus est le témoin d'une tradition hippocratique persistante de puériculture (prescription de très nombreux bains très chauds) [66], on peut dire que Mnésithée a déjà bien entamé l'autorité de cette tradition.

4. *L'alimentation*

Mnésithée recommande de ne pas alimenter l'enfant immédiatement après le bain [67]. Il introduit ainsi dans le régime de l'enfant une règle d'espacement des activités, déjà codifiée dans l'*Appendice au régime des maladies aiguës:* „ne pas donner de bains tout de suite après avoir mangé ou bu et ne pas boire ou manger tout de suite après le bain" [68]. Ce principe s'appliquait à la puériculture, et Soranos donne à peu près le même conseil que Mnésithée, au début de son chapitre sur la façon d'alimenter l'enfant: „Elle [la nourrice] doit le placer devant elle après avoir attendu un peu que le trouble provoqué par le bain se soit apaisé" [69].

En interdisant de donner à l'enfant de la nourriture préalablement mâchée, Mnésithée va à l'encontre de la tradition [70]. Différents textes attestent que telle était la manière d'alimenter les enfants. Aristophane évoque, à deux reprises, le morcellement de la nourriture à l'intention des petits enfants: „Jamais plus tu ne lui donneras la pâtée [71]. L'une a dû ... coucher son bébé, l'autre le laver, celle-là lui donner la pâtée" [72]. Il indique même que les nourrices le réalisaient par un mâchage préalable: „Je sais comment on l'appâte. [Le charcutier]: Oui; et ensuite, comme les nourrices, tu l'alimentes mal, en mâchant sa nourriture, tu lui en mets un peu dans la bouche, mais, toi-même, tu en as déjà avalé le triple [73]". Théophraste montre

[65] Soranos, II, XVI, 30.

[66] *Livres incertains*, 38. Tout le régime proposé dans cet extrait est motivé nettement par le souci de prévenir les convulsions et l'épilepsie chez l'enfant.

[67] Fr. 20, l. 10.

[68] *Régime des maladies aigues*, 18, t. II, p. 368: Καὶ μήτε νεορρόφητον μήτε νεόποτον λουέσθαι μηδὲ ῥοφεεῖν μηδὲ πίνειν ταχὺ μετὰ τὸ λουτρόν.

[69] Soranos, II, XVIII, 36, p. 79, 20-21.

[70] Il est important de relever le rapport des préceptes d'hygiène avec les usages admis généralement, pour en évaluer les intentions critiques.

[71] *Thesmophories*, 692: ... Τοῦτο δ' οὐδέποτε σὺ ψωμιεῖς.

[72] *Lysistrata*, 19: ... ἡ δὲ παιδίον / κατέκλινεν, ἡ δ' ἔλουσεν, ἡ δ' ἐψώμισεν.

[73] *Cavaliers* 715: Κᾆθ' ὥσπερ αἱ τίθαι γε σιτίζειν κακῶς / μασώμενος γὰρ τῷ μὲν ὀλίγον ἐντίθῃς / αὐτὸς δ' ἐκεῖνον τριπλάσιον κατέσπακας.

l'importun, qui arrache l'enfant à sa nourrice et l'alimente, en mâchant la nourriture à la place de celle-ci [74]. Cléarque, dans le V° Livre de ses *Vies*, évoque un personnage que son extrême mollesse avait réduit à vivre en enfant, et qui ne s'était alimenté jusqu'à sa vieillesse, que par la bouche de sa nourrice [75]. Parmi les médecins, Galien, qui approuve cette pratique, en atteste la persistance: „Au début, nourrir l'enfant seulement avec du lait. Lorsqu'il a sorti ses dents de devant, l'habituer désormais à supporter une nourriture plus épaisse, à l'instar de ce que font, instruites par l'expérience, les femmes; en premier lieu, donner du pain, puis des légumineuses et de la viande et tout ce qu'elles mâchent au préalable et placent dans la bouche de l'enfant" [76].

Sur ce point, l'enseignement de Mnésithée concorde avec celui de Soranos. On sait que, pour ce dernier, l'expérience des nourrices est loin de fournir une norme convenable de conduite, et la lutte contre la malfaisance des préjugés tient une grande place dans son œuvre. Dans le chapitre sur le sevrage, après avoir indiqué qu'au delà de six mois, l'enfant ne peut plus se contenter de lait seul, et après avoir énuméré les changements qu'on doit apporter à son régime alimentaire, il ajoute: „Le morcellement de la nourriture par le mâchage préalable est nuisible à cause du mucus que cela lui ajoute" [77]. Y-a-t-il lieu de supposer une influence de Mnésithée sur Soranos ou la similitude de leurs points de vue est-elle fortuite? C'est dans le même chapitre, après le texte qu'on vient de citer, que Soranos critique Mnésithée, qui prétend faire sevrer la fille six mois plus tard que le garçon. En ajoutant à cette critique, celle de la méthode de correction du lait de la nourrice, on peut admettre que

[74] *Caractères*, 20: Καὶ τὸ παιδίον τῆς τιθῆς ἀφελόμενος μασσώμενος σιτίζειν αὐτός, ὑποκρίζεσθαι ποππύζων. Voir aussi Aristote (*Rhétorique* 1407 a 7), dans un passage repris par Cicéron (*De Oratore*, II, 39): Καὶ ὡς Δημόκρατης εἰκάσεν τοὺς ῥήτορας ταῖς τίθαις αἱ τὸ ψώμισμα καταπίνουσαι τῷ σιάλῳ τὰ παιδία παραλείφουσιν.

[75] Cléarque (Athénée, XII, 530 C): ὑπὸ τρυφῆς σιτεῖσθαι μὲν μέχρι γήρως ἐκ τοῦ τῆς τιθῆς στόματος.

[76] Galien, *De sanitate tuenda*, I, 10, p. 23, 5 sq. (Ce passage est repris par Oribase, qui introduit ainsi une diversité théorique dans les extraits qu'il juxtapose; remarquer que l'allusion aux femmes instruites par l'expérience se trouve déjà dans les *Lois* VII, 790 D, à propos de la découverte du bercement): Τρέφειν δὲ τὸ παιδίον τὰ μὲν πρῶτα γάλακτι μόνῳ· ἐπειδὰν δ' ἐκφύσῃ τοὺς πρόσθεν ὀδόντας, ἐθίζειν ἤδη πῶς αὐτὸ καὶ τῆς παχυτέρας ἀνέχεσθαι τροφῆς, ὥσπερ οὖν καὶ τοῦτο αὐτὸ τῇ πείρᾳ διδαχθεῖσαι ποιοῦσιν αἱ γυναῖκες, ἄρτου μέντοι πρῶτον, ἔπειτα δ' ὀσπρίων τε καὶ κρεῶν ὅσα τ' ἄλλα τοιαῦτα προμασσώμεναι καὶ ἐντιθεῖσαι τοῖς στόμασι τῶν παιδίων.

[77] Soranos, II, XXI, 46, p. 86, 19-20: Οἱ γὰρ διὰ τῶν μασησεώς τῆς τροφοῦ ψωμισμοὶ διὰ τὴν συμπλοκὴν τοῦ φλέγματος βλαβεροί.

Soranos connaissait, de l'œuvre de son prédécesseur, une fraction plus étendue que celle que nous possédons par l'extrait d'Oribase. Ces deux textes attestent, bien sûr, une divergence entre Soranos et Mnesithée. Mais il ne faut pas s'en tenir aux apparences, ni croire que parce qu'un auteur en critique un autre, il n'a pas subi son influence ou partagé certaines de ses idées. Il faut bien le reconnaître, ici, comme c'était le cas pour l'indication de la température des bains, la similitude des jugements ne tient pas seulement à la persistance d'une tradition [78] (voir la règle de ne pas alimenter l'enfant immédiatement après le bain), mais elle va avec un refus de pratiques coutumières. En raison de la structure familiale de la société antique, il est permis de croire que les traditions relatives à l'éducation des jeunes enfants (qui était l'affaire des femmes) étaient extrêmement contraignantes. Aussi l'accord de deux auteurs est-il plus gros de conséquences, s'il porte sur le refus de la tradition que dans le cas contraire [79]. C'est pourquoi, il est raisonnable de supposer sur ce point une influence positive de Mnésithée sur Soranos.

5. *La thérapeutique des troubles digestifs et celle de la toux*

Les deux derniers sujets traités par Mnésithée figurent aux chapitres 6 et 7 de la *Synopse V* d'Oribase. Une telle distribution n'a rien de surprenant, car le caractère de *Vademecum* de la *Synopse* appelait la fragmentation des extraits en paragraphes très courts. La fin du chapitre 6 offre une version de la thérapeutique des troubles digestifs identique en substance à celle de Mnésithée. Les deux cas envisagés par Mnésithée y sont intervertis, et ils sont présentés dans le même ordre que chez Soranos [80]. Comme le début du chapitre 6 résume le début de l'extrait 42 des *Livres incertains*, qui est parallèle au chapitre de Soranos sur les exanthèmes, la première et la seconde partie de ce chapitre 6 sont dans le même rapport d'ordre que leurs

[78] Comme ce peut être le cas de la règle d'attendre un peu après le bain, pour alimenter l'enfant.

[79] Il faut également rapprocher des conseils de Mnésithée sur les bouillies, le mode d'alimentation recommandé par Soranos, au moment du sevrage (II, XXI, 46, p. 86, 7-12 passim): παρ' ἣν αἰτιὰν πεπηγότος ἤδη τοῦ σώματος καὶ δεκτικοῦ στερεωτέρας γινομένου τροφῆς ὅπερ οὐκ ἂν ἔμπροσθεν εὐτυχηθείη τῶν ἕξ μηνῶν, καὶ τῇ σιτώδει τροφῇ ψωμίζειν τὸ νήπιον ἁρμόζει ...... μετὰ ταῦτα δὲ δοτέον καὶ τὸ ῥόφημα τὸ ἀπὸ τοῦ χόνδρου καὶ πόλτον δίυγρον καὶ ᾦον ῥοφητόν. Rufus est d'un avis opposé, et il proscrit expressément bouillies et purées, qui risquent de remplir l'enfant de *phlegme* (cause d'épilepsie), *Livres incertains*, 38, 16, C.M.G., VI, II, 2, p. 137, 19-23).

[80] Mnésithée, Fr. 20, l. 12; *Synopse, V*, 6, t. V, ed. Daremberg, p. 203, 7-10. Mnésithée, Fr. 20, l. 16; *Synopse*, V, 7, p. 203, 11-204, 2.

homologues dans Soranos. Mais la seconde partie de ce chapitre 6 diffère autant de cette partie homologue de Soranos, que la fin de l'extrait de Mnésithée s'en écarte elle-même, en particulier en indiquant une thérapeutique alimentaire là où Soranos prescrit un suppositoire [81]. La prise en considération des troubles digestifs à cette époque de la vie de l'enfant concorde bien avec le cadre des maladies selon les âges, tel qu'il est défini par l'auteur des *Aphorismes* [82]: celui-ci mentionne les diarrhées à l'époque de la dentition. La thérapeutique que Mnésithée oppose à ces troubles est strictement alimentaire. Il utilise le millet pour resserrer, céréale relativement peu employée dans le corpus hippocratique [83]. On doit en dire autant de la résine de térébinthier indiquée en cas de constipation rebelle [84].

Le passage sur la thérapeutique de la toux reparait dans la *Synopse V*, avec une inversion de la valeur du remède („il est bon," dit la Synopse, là où Mnésithée dit „il est mauvais"). L'objet du litige est délicat à apprécier, car le terme *mélitisme* est un hapax, les trois textes où on le trouve n'en faisant qu'un (*Lettre à Lukiskos, Synopse V*, 7; Paul d'Égine I, 7) Daremberg hésitait entre deux traductions: *onction avec le miel, acte de donner du miel à lécher* [85]. Comme Mnésithée recommande d'alimenter l'enfant avec du miel, il est probable que *mélitisme* désigne ici un mode d'administration du miel plus complexe. Malheureusement, les textes dont on dispose, n'offrent que peu de ressources pour l'éclairer. Soranos recommande

[81] La relation de l'ordre des extraits dans la *Synopse* V et dans les *Livres incertains* est loin de faciliter la question de l'origine de ce passage, intermédiaire entre le texte de Soranos et celui de Mnésithée. De même que deux morceaux de l'extrait 37 viennent s'intercaler entre deux morceaux de l'extrait 42, un passage de l'extrait 32 coupe deux morceaux de l'extrait 31. Ce qui donne: *Synopse* V, 1 (Régime des troubles de la grossesse) = *Livres incertains*, 22, 3° partie; *S.* V, 2 (La nourrice) = *L. inc.* 31; *S.* V, 3 (Le lait de la nourrice) = *L. inc.* 32; *S.* V, 4 (Correction du lait) = *L. inc.* 31; *S.* V, 5 (Soins à donner à l'enfant) = *L. inc.* 38; *S.* V, 6 (Exanthèmes) = *L. inc.* 42, 1° et 37, 3°; *S.* V, 7 (La toux) *L. inc.* 37, 4°; *S.* V, 8 (Les démangeaisons) = Sert de scholie à la fin de l'extrait 42; *S.* V, 9 (La dentition) = *L. inc.* 42, 2°; *S.* V, 10 (Les aphtes) = *L. inc.* 43, 1°; *S.* V, 11 (Les excoriations des cuisses) = *L. inc.* 43, 2°; *S.* V, 12 (Les écoulements d'oreilles) = *L. inc.* 43, 3°; *S.* V, 13 (Le siriasis) = sans équivalent. Voir Soranos et Aétius, IV, 13; *S.* V, 14 (L'éducation après le sevrage) *L. inc.* 39.

[82] *Aphorismes*, III, 24-25.

[83] Il est mentionné par l'auteur du *Régime* (II, 45); voir aussi sa prescription dans *Epidémies* II, 12, t. V, p. 82; *Epidémies* V, 5, 15, t. V, p. 322; et t. VIII, p. 108, 110, et 170. Un disciple de Praxagoras, Philotime (Oribase, IV, 10) a composé un écrit sur la façon d'en tirer une fécule et de la préparer.

[84] Le fruit est utilisé (t. VII, p. 353; t. VIII, p. 374).

[85] Oribase, t. III, p. 154 dans la traduction de Mnésithée et note p. 697; *Synopse*, V, 7, t. V, p. 203.

d'aider l'enfant à se débarrasser du mucus qui le gêne, en des termes tout à fait analogues à ceux qu'emploie Mnesithée: „Et si l'enfant qui n'est pas encore capable de cracher, avale du mucus, nous appuyons sur sa langue et lorsque la régurgitation s'est produite, ce qui a été avalé s'évacue facilement" [86]. Il conseille une préparation à base de pignes, d'amandes grillées, de gomme adragante et de miel, mais le vocabulaire de cette prescription n'offre malheureusement pas de prise à un début d'interprétation de *mélitisme* [87]. Il faut en dire autant de l'appendice apocryphe aux *Maladies des femmes I*, qui débute par quelques remèdes destinés aux enfants, dont un est destiné à combattre la toux: „Pour la toux des enfants .... Autre: faire cuire un œuf, ôter le jaune puis ajouter sésame blanc grillé et sel et donner en électuaire avec du miel" [88]. Le miel est un support classique dans les remèdes contre la toux et les affections de la gorge, comme l'attestent Pline et Dioscoride [89]. Ce dernier en signale même l'usage en onctions et en gargarismes.

6. *Mnésithée et Soranos*

La similitude des plans d'exposés de puériculture, analysée plus haut, n'est pas exclusive d'une réelle diversité de doctrines et de techniques. La lecture des textes permet d'y déceler trois tendances. La première est représentée par Galien, dont l'enseignement prétend accomplir la synthèse de l'hippocratisme et du platonisme. La seconde, plus traditionnellement hippocratique et antiplatonicienne, est liée à Rufus. Quant à la dernière, on pourrait la qualifier d'antidoctrinaire et de moderniste, son chef de file est Soranos, et

---

[86] Soranos, II, XXVI, 54, p. 91, 12-14: κἂν καταπίνῃ τὸ φλέγμα μήπω δυνάμενον πτύειν, παραθλίβομεν τὴν γλῶσσαν αὐτοῦ.

[87] Soranos, II, XXVI, 54, p. 91, 15-19: βήσσοντος δὲ τοῦ βρέφους τοῖς διὰ στροβιλίων καὶ ἀμυγδάλων φρυκτῶν καὶ λινοσπέρμου καὶ γλυκυρρίζης χυλοῦ καὶ πιτυΐδων καὶ τραγακάνθης καὶ μέλιτος σκευαζομένοις ἐκλείγμασιν χρώμεθα παραιτούμενοι καὶ νῦν τὰ δριμέα (προσερεθίζεται γὰρ ἡ βὴξ ἀκμὴν πρόσφατος ὑπάρχουσα)· παραιτούμεθα δὲ καὶ τὸ λουτρόν. La prohibition du bain dans ce passage est en opposition avec le conseil de Mnésithée (Fr. 20, l. 18).

[88] t. VIII, p. 222: βηχὸς παιδίου· θαψίην ἐπ' ἀλφίτοισι ψωμίζειν. Ἕτερον· ὠὸν ὀπτήσαντα, τὴν λέκιθον ἐξελόντα, τρῖψαι καὶ σήσαμον λευκὸν πεφρυγμένον καὶ ἅλες, ἐν μέλιτι ἐλλείχειν. Voir aussi *Maladies des femmes* I, 14, t. VIII, p. 82: λίνου σπέρμα ὅμοιως. Ὃ καὶ τὰ παιδία βήσσοντα ψωμίζουσι, ξὺν ὠῷ ὀπτῷ λεκίθῳ, ξὺν σησάμῳ πεφρυγμένῳ. Olivieri, dans les notes de son édition d'Aétius, n'a pas établi de relations entre le chapitre 18 et le premier texte d'Hippocrate: ἄλλο ἱπποκράτειον· λέκιθον ὠοῦ ὀπτὴν καὶ σησάμου διπλασίονα ὄγκον καὶ ἁλὸς χόνδρον ἕνα σύμμετρον λεάνας ἱκανῶς μετὰ μέλιτος δίδου ἐκλείχειν.

[89] Pline, XXII, 50, 108; Dioscoride, II, 82, t. I, p. 166, ed. Wellmann.

Mnésithée l'a sans doute précédé dans cette voie. Avant d'esquisser la question de la place historique de la *Lettre à Lukiskos*, il convient de rassembler en un tableau tous les éléments de comparaison de cet écrit avec le traité de Soranos (Le texte grec est donné en notes au fragment 20, ici on se bornera aux thèmes et aux références):

Thème	*Mnésithée*	*Soranos*
1. Baigner l'enfant avec de l'eau point trop chaude	Fr. 20, l. 5	II, XVI, 31
2. Attendre avant de l'alimenter	Fr. 20, l. 10	II, XVIII, 36
3. Ne pas lui donner de nourriture mâchée	Fr. 20, l. 11	II, XXI, 46
4. Thérapeutique des troubles digestifs	Fr. 20, l. 13	II, XXV, 53
5. Evacuation du mucus du coryza	Fr. 20, l. 19	II, XXVI, 54

En plus des critiques que Soranos adresse nommément à Mnésithée, on doit remarquer que l'un interdit le bain en cas de coryza, tandisque l'autre le prescrit (Voir Fr. 20, l. 18 et note) ce qui donne un troisième point de divergence entre les deux médecins. Leur enseignement concorde sur cinq points. Pour trois d'entre eux (attendre après le bain pour alimenter l'enfant, soigner ses troubles digestifs, évacuer son mucus nasal), il est possible que Soranos se soit librement inspiré de Mnésithée. Pour les deux autres (Bains, refus de la nourriture mâchée), la ressemblance n'est pas fortuite: non seulement Soranos connaissait la *Lettre à Lukiskos*, mais il a dû y puiser une inspiration doctrinale.

Au terme de ces analyses, l'enseignement de la *Lettre à Lukiskos* se profile plus clairement sur le fond de tous les textes auxquels on en a successivement comparé les divers éléments. Dans cet écrit, Mnésithée avait sans doute réuni les règles et les prescriptions nécessaires à la première éducation de l'enfant, de sa naissance au moment où on le séparait de la nourrice, envisageant le sujet sous l'angle de l'hygiène et sous celui de la thérapeutique. On se trouve devant une œuvre, qui est l'opposé et le contraire d'une œuvre de doctrinaire, et qui, à première vue, ne sollicite pas l'attention. Mais la réalité est plus complexe, et si rien ne trahit les intentions lointaines de Mnésithée, particulièrement la manière dont il concevait l'articulation de la puériculture et de l'éducation, il n'en reste pas moins vrai, qu'on se trouve devant un exemple remarquable de pensée critique.

D. Le début du Livre VII des Lois de Platon et le régime des jeunes enfants

L'intérêt de Platon pour l'éducation des jeunes enfants ne date pas des *Lois*. On perçoit déjà, dans la description de celle des rois de Perse du *Premier Alcibiade*, le regret que les débuts de la vie humaine soient entourés de tant de négligence: „Nous, Alcibiade, quand nous naissons, c'est à peine, comme dit le poète comique, si nos voisins s'en aperçoivent. Ensuite là-bas, l'enfant est soigné, non par une nourrice quelconque, mais par des eunuques, choisis comme les meilleurs parmi ceux qui entourent le roi. Ils sont chargés de veiller à tous les besoins du nouveau-né, de s'ingénier pour qu'il devienne aussi beau que possible, en façonnant ses membres enfantins et en les redressant; et pour ces soins, on les honore grandement" [1]. Dans l'introduction du Livre V de la *République*, il souligne toute la difficulté de cette entreprise: „Réponds plutôt à nos questions sans te lasser et expose nous tes idées sur .... et sur l'élevage des enfants encore tendres dans le temps qui va de la naissance à l'âge où on les instruit: cet élevage paraît être des plus pénibles; essaye donc de dire comment il faut le conduire" [2]. Mais rien, dans le développement, ne correspond à ce sujet annoncé. Entre autres raisons, il est possible que cette lacune tienne à une absence d'information. En effet, lorsque Platon reprend le même sujet au début du Livre VII les *Lois*, son exposé semble nourri de diététique médicale. On y relève des références aux différents soins à donner à l'enfant en bas-âge: le modelage des membres, l'emmaillotement, la promenade, les précautions à prendre pour éviter que les membres de l'enfant ne se tordent, la conduite à tenir devant la frayeur et les pleurs. Il suffit de se reporter aux exposés connus de puériculture pour retrouver tous ces sujets. Comme nous n'avons pas à comparer leurs doctrines en détail [3], on en résumera l'essentiel en un tableau:

---

[1] *Alcibiade*, 121 C: ἡμῶν δὲ γενομένων, τὸ τοῦ κωμῳδοποιοῦ, οὐδ' οἱ γείτονες σφόδρα τι αἰσθάνονται, ὦ 'Αλκιβιάδη. Μετὰ τοῦτο τρέφεται ὁ παῖς, οὐχ ὑπὸ γυναικὸς τροφοῦ ὀλίγου ἀξίας, ἀλλ' εὐνούχων οἵ ἂν δοκῶσιν τῶν περὶ βασιλέα ἄριστοι εἶναι. οἷς τά τε ἄλλα προστέτακται ἐπιμέλεσθαι τοῦ γενομένου, καὶ ὅπως κάλλιστος ἔσται μηχανᾶσθαι, ἀναπλάττοντας τὰ μέλη τοῦ παιδὸς καὶ κατορθοῦτας· καὶ ταῦτα ὁρῶντες ἐν μεγάλῃ τιμῇ εἰσιν.

[2] *République*, V, 450 C: σὺ δὲ περὶ ὧν ἐρωτῶμεν μηδαμῶς ἀποκάμῃς ᾗ σοι δοκεῖ διεξιών, ... καὶ τροφῆς νέων ἔτι ὄντων, τῆς ἐν τῷ μεταξὺ χρόνῳ γιγνομένης γενέσεως τε καὶ παιδείας, ἣ δὴ ἐπιπονωτάτη δοκεῖ εἶναι.

[3] Il s'agit d'auteurs plus tardifs que Platon.

Lois VII, 789 A:	*Médecins:*
1. Elle modèlera son nouveau-né	Rufus, *Livres incertains*, 38, 1-7 Soranos, II, XVII, 30-34 Galien, *De sanitate tuenda*, I, 10, C.M.G. V, IV, 2, p. 29, 1.19
2. Elle l'emmaillotera	Soranos, II, IX, 14-15
3. Elle prendra bien garde qu'il ne se tourne les jambes	Soranos, II, XX, 43
4. Elle mènera l'enfant à la campagne	Rufus, *Livres incertains*, 38, 25
5. La conduite devant les pleurs	Soranos, II, XVIII, 39 Rufus, Ibid. 38, 26-28 Galien, I, 8, p. 20, 31 sq.

Ce tableau montre clairement ce que Platon a pu emprunter de données de fait à un traité technique de puériculture. Mais avant de décrire les termes de cet emprunt éventuel, il convient d'en souligner la nécessité. En traitant de l'éducation du tout jeune enfant, Platon se plaçait sur un terrain où la distinction de l'hygiène et de l'éducation est pratiquement nulle. Il était donc tenu, pour réaliser son projet, soit d'en emprunter la matière à une œuvre médicale, soit d'ébaucher le genre, en rassemblant des faits d'expérience quotidienne. Tant que l'enfant n'a pas d'autres activités que sa propre croissance biologique, les préceptes de son éducation se confondent avec ceux d'un régime [4]. Les deux domaines ne se différencient qu'avec l'apparition d'activités comportementales proprement dites. Et si les soins qu'on donne à l'enfant dès son premier instant méritent le nom d'éducation, c'est moins pour leur contenu immédiat, très voisin de celui de l'élevage, qu'en raison de l'influence déterminante des expériences premières dans la formation de la personnalité. Cela, Platon l'exprime clairement en disant: „Car c'est à cet âge que chez tous de la façon la plus décisive s'implante, par les habitudes, le caractère de toute la vie" [5]. Une telle intuition de l'unité et de l'homogénéité de la personnalité allait à l'encontre, tant des divisions de l'éducation en périodes distinctes, que du peu d'importance sociale accordée à la première d'entre elles, qui relevait de l'autorité exclusive des femmes. Elle devait amener Platon, sinon à légiférer — il s'en défend [6] —, du moins, à tenter l'exposition théorique d'un sujet étranger aussi bien à la politique (puisqu'il relève du domaine de

[4] Au sens le plus matériel du mot, qui désigne globalement tout ce qui concerne l'organisation de la vie du corps.

[5] *Lois*, VII, 792 E: κυριώτατον γὰρ οὖν ἐμφύεται πᾶσι τότε τὸ πᾶν ἦθος διὰ ἔθος.

[6] *Lois*, VII, 788 A.

la vie la plus privée), qu'à la philosophie, qui n'introduit traditionnellement, dans sa réflexion, des thèmes éducatifs qu'à l'intention d'un enfant déjà capable d'une vie morale et intellectuelle. La médecine pouvait-elle nourrir cet exposé imposé par l'obligation de sortir des terrains habituels?

Pour circonscrire la sorte d'œuvre qui a pu, éventuellement, inspirer Platon, il ne suffit pas de mentionner les faits énoncés par lui, qui trouveraient place dans un régime du jeune enfant, il faut aussi rechercher de quels principes il se réclame. La ligne générale des conduites qu'il prescrit repose sur un idéal d'immersion continuelle des enfants dans un mouvement destiné à favoriser aussi bien leur développement physique que leur équilibre affectif. Il énonce cette règle entre les deux parties de son exposé: „Prenons dont ceci comme principe du traitement qu'exigent le corps et l'âme des tout jeunes enfants: alimentation et mouvement autant que possible ininterrompus de nuit comme de jour, voilà qui profite à tous, mais spécialement aux tout petits qui devraient s'il se pouvait, vivre sans cesse bercés comme dans un navire, voilà pour les tout nouveaux nourrissons l'idéal qu'il faut essayer de réaliser au plus près" [7]. Du début du Livre VII (788 A), jusqu'à cette phrase, Platon a exposé les règles de l'hygiène somatique de l'enfant et, à partir de celle-ci, jusqu'en 793 A, il va examiner celles de son équilibre psychologique. En 789 A, après avoir déclaré que l'éducation du tout jeune enfant était une matière à conseils plutôt que l'affaire du législateur, et après avoir dit que sa réussite englobe le double domaine du corps et de l'âme, il analyse les conditions de la croissance. Il rapproche un fait général, celui de l'intensité de la première pousse chez tout être vivant [8], d'un principe bien connu de compensation de l'alimentation par l'exercice, pour introduire l'idée que la petite enfance est la période de la vie qui exige le maximum d'exercice et de mouvement. En recourant à l'exemple des coqs de combat, que leurs petits maîtres promènent continuellement sous

---

[7] *Lois*, VII, 790 C: Λάβωμεν τοίνυν τοῦτο οἷον στοιχεῖον ἐπ' ἀμφότερα, σώματός τε καὶ ψυχῆς τῶν πάνυ νέων τὴν τιθήνησιν καὶ κίνησιν γιγνομένην ὅτι μάλιστα διὰ πάσης νυκτός τε καὶ ἡμέρας, ὡς ἔστι σύμφοροις ἅπασι μέν, οὐχ ἥκιστα δὲ τοῖς ὅτι νεωτάτοισι καὶ οἰκεῖν, εἰ δυνατὸν ἦν, οἷον ἀεὶ πλέοντας· νῦν δ' ὡς ἐγγύτατα τούτου ποιεῖν δεῖ περὶ τὰ νεογενῆ παίδων θρέμματα.

[8] *Lois*, VII, 788 D: ὡς ἡ πρώτη βλάστη παντὸς ζῴου πολὺ μεγιστὴ καὶ πλείστη φύεται, ... Une remarque identique a été déjà faite en VI, 765 E, pour justifier le prix de la prise en charge par l'état de toute l'éducation: Παντὸς γὰρ δὴ φυτοῦ ἡ πρώτη βλάστη καλῶς ὁρμηθεῖσα πρὸς ἀρετὴν τῆς αὑτοῦ φύσεως κυριωτάτη τέλος ἐπιθεῖναι τὸ πρόσφορον, τῶν τε ἄλλων φυτῶν καὶ ζῴων ἡμέρων καὶ ἀγρίων καὶ ἀνθρώπων.

leur bras, pour les maintenir en bonne forme, il modifie le sens obvie du terme *exercice* (qui signifie également effort et travail) et il substitue à l'idée du *mouvement qu'on se donne*, celle de *mouvement imprimé du dehors* [9].

Les premiers exemples allégués par Platon, promenade de la femme enceinte, modelage de l'enfant, emmaillotement jusqu'à deux ans, conseil de porter l'enfant dans les bras, au moins jusqu'à cet âge, éclairent cette transformation de la notion d'exercice et de mouvement. Et cette transformation renvoie à un aspect de la nature de l'enfant, qui est complémentaire de celle qu'on vient d'envisager. Car si, d'après ce texte, l'enfant appartient à la catégorie des êtres dont la vitalité est la plus intense, cela ne signifie pas qu'il soit le plus vigoureux. Tous les conseils donnés par Platon sont autant de remèdes à sa malléabilité excessive. En qualifiant l'enfant d'*humide* [10], il emploie un mot bien plus chargé de références symboliques que celui de *tendre*, par lequel on le traduit ordinairement en français. En rapprochant la formule „son nouveau-né comme de la cire, tant qu'il est encore tendre (humide)", du motif de l'interdiction de boire du vin avant l'âge du 18 ans („en leur apprenant qu'il ne faut pas dériver du feu sur le feu"), on voit que Platon met en œuvre une définition de la nature de l'enfant bien proche de celle du *Régime* hippocratique: „Les âges se comportent ainsi les uns par rapport aux autres. L'enfant est composé d'humide et de chaud car c'est de cela qu'il a été formé et c'est dans cela qu'il a crû. Ainsi l'être est d'autant plus humide et plus chaud qu'il est plus près de la génération et il croît le plus, ainsi que dans l'époque attenante à l'enfance" [11]. L'auteur du *Régime* n'est pas seul à se représenter de la sorte la nature de l'enfant. Parmi les états que Diogène d'Apollonie mentionne, comme preuve *à contrario* de sa théorie de l'identité de l'exercice de la pensée et d'un processus d'air sec, figure la condition de l'enfant dépourvu de raison, à cause de

[9] C'est ce qu'on désigne traditionnellement par *gymnastique passive*.

[10] *Lois*, VII, 789 E: τὸ γενόμενον δὲ πλάττειν τε οἷον κήρινον, ἕως ὑγρόν.

[11] *Lois*, II, 666 A: διδάσκοντες ὡς οὐ χρὴ πῦρ ἐπὶ πῦρ ὀχετεύειν εἴς τε τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν. *Régime*, I, 33, t. VI, p. 510: Αἱ δὲ ἡλικίαι αὗται πρὸς ἑωυτὰς ὧδε ἔχουσι· παῖς μὲν οὖν κέκρηται ὑγροῖσι καὶ θερμοῖσι, διότι ἐκ τούτων συνέστηκε καὶ ἐν τούτοισιν ηὐξήθη· ὑγρότατα μὲν οὖν καὶ θερμότατα ὅσα ἔγγιστα γενέσιος, καὶ αὔξεται ὡς πλεῖστον καὶ τὰ ἐχόμενα ὡσαύτως. Sur la chaleur initiale de l'être vivant, *Nature de l'homme*, 12, t. VI, p. 65: „Chez l'homme, il faut bien le savoir, le maximum de chaleur est au premier jour de l'existence, le minimum au dernier."; *Aphorismes* I, 14, t. IV, p. 466: Τὰ αὐξανόμενα πλεῖστον ἔχει τὸ ἔμφυτον θερμόν· πλείστης οὖν δεῖται τροφῆς· εἰ δὲ μή τὸ σῶμα ἀναλίσκεται.

l'humidité de sa nature [12]. Dans le passage des *Lois* qu'on vient d'analyser, Platon estompe d'ailleurs toute connexion de *humide* et de *privé de raison*, et il se borne à lui faire signifier la *malléabilité* et la *plasticité* de l'enfant.

Platon rattache, on l'a dit, les règles de l'hygiène somatique à la doctrine bien connue de l'équilibration de l'alimentation par l'exercice, dans les termes suivants: „ Eh bien! ne savons-nous pas encore qu'une croissance qui afflue très forte sans être accompagnée d'exercices nombreux et proportionnés, engendre dans le corps une foule de maux?" [13] Ce n'est certes pas la première fois qu'il s'exprime ainsi. Dans le *Théétète*, Socrate énonce, comme allant de soi, au début de son analyse du mobilisme, un principe selon lequel la gymnastique, mouvement appliqué au corps, le conserve alerte et en santé, tout comme la pratique de l'étude, mouvement que l'esprit se donne à lui-même, favorise son alacrité: „Eh bien! le bon état du corps, n'est-ce pas le repos et la paresse qui le détruisent, la gymnastique et le mouvement, qui le plus généralement, le conservent?" [14]. Si l'on examine le vocabulaire de plus près, on constate que dans le passage des *Lois* qu'on vient de citer, l'énoncé du rapport des deux termes, *exercices et alimentation*, est tout à fait voisin de celui qu'exprime l'auteur du *Régime*. On peut, en effet, mettre en parallèle les formules suivantes:

Régime I	*Lois 789 A*
1. *L'homme mangeant ne peut bien se porter s'il ne fait de l'exercice . . .*	*La période qui exige le plus d'exercices est celle où la nutrition est la plus intense pour les corps*

[12] Diels, *V.S.F.*, II⁷, p. 56, 13 (Fragment tiré de Théophraste, *De sensu*, 44): φρονεῖν δ', ὥσπερ ἐλέχθη, τῷ ἀέρι καθαρῷ καὶ ξηρῷ κωλύειν γὰρ τὴν ἰκμάδα τὸν νοῦν διὸ καὶ ἐν τοῖς ὕπνοις καὶ ἐν ταῖς μέθαις καὶ ἐν ταῖς πλησμοναῖς ἧττον φρονεῖν ὅτι δὲ ἡ ὑγρότης ἀφαιρεῖται τὸν νοῦν, σημεῖον . . . ταὐτὸν δ' αἴτιον εἶναι καὶ ὅτι τὰ παιδία ἄφρονα.

[13] *Lois*, VII, 789 A: Τί οὖν; πολλὴ αὔξη ὅταν ἐπιρρέῃ πόνων χωρὶς πολλῶν καὶ συμμέτρων, οὐκ ἴσμεν ὅτι μυριὰ κακὰ ἐν τοῖς σώμασιν ἀποτελεῖ; (trad. des Places, modifiée pour *fatigue*, auquel nous substituons *exercice*, pour l'intelligence de ce qui va suivre).

[14] *Théétète*, 153 B: Τί δέ; ἡ τῶν σωμάτων ἕξις οὐχ ὑπὸ ἡσυχίας μὲν καὶ ἀργίας διόλλυται, ὑπὸ γυμνασίων δὲ καὶ κινήσεως ἐπὶ τὸ πολὺ σῴζεται; *Régime*, I, 2: οὐ δύναται ἐσθίων ἄνθρωπος ὑγίαινειν, ἤν μὴ καὶ πονῇ.; *Lois*, 789 A: δεῖται πλείστῶν πõνων ὅταν ἡ πλείστη τροφὴ . . . .; *Régime*, I, 2: ἀλλὰ καὶ τὰς ξυμμετρίας τῶν πόνων πρὸς τὸ πλῆθος τῶν σιτίων,; III, 67: ὥστε πρὸς τὸ πλῆθος τοῦ σίτου τὴν ξυμμετρίην ποίεεσθαι τῶν πόνων,; *Lois*, 789 A: πολλὴ αὔξη ὅταν ἐπιρρέῃ πόνων χωρὶς πολλῶν καὶ συμμέτρων.

Régime I	*Lois 789 A*
2 . . . . . mais encore la proportion des exercices par rapport à la quantité des aliments *III, 67: de manière qu'on proportionne exactement aux aliments les exercices*	*Une croissance qui afflue très forte sans être accompagnée d'exercices nombreux et proportionnés*

Platon conserve l'architecture de la règle hippocratique: *réaliser une proportion.* Mais il impose des transformations aux termes du rapport.

Il substitue à celui, très concret d'*aliment* (σιτίον), de l'auteur hippocratique, qui signifie ce qu'on mange, pris au sens le plus banal et le plus matériel, les vocables de *croissance*, qui désigne un processus naturel, et de nourriture (τροφή). Ici, il use d'un mot qui peut désigner, tour à tour, ce qu'on mange, l'acte d'alimentation, et à la limite, du fait de sa substitution au mot croissance, le processus même de la nutrition. C'est alors que se dessine une différence entre Platon et l'auteur hippocratique. Les analyses du *Régime* aboutissent toutes à l'inventaire des différents cas de *pléthore*, séquelle du déséquilibre habituel de l'activité et de l'alimentation, qui semble avoir pour condition générale une sorte de déclin de l'activité vitale. Mais ce que Platon allègue de l'intensité de la croissance de l'enfant incite à chercher si une problématique comme celle du *Régime* s'applique déjà au cas du jeune enfant. Il semble bien, d'après les conceptions admises, que la possibilité de pléthore n'intervienne pas avant l'adolescence. Aussi, y-a-t-il lieu de penser que la détermination d'un mode de vie, en fonction du jeu des deux facteurs (*alimentation, exercices*) ne devient opérante qu'à ce moment [15]. Mais, on l'a déjà

[15] *Lois*, 788 D: ἡ πρώτη βλάστη παντὸς ζῴου πολὺ μεγίστη καὶ πλείστη φύεται, ὥστε καὶ ἔριν πολλοῖς παρέσχηκεν μὴ γίγνεσθαι, τὰ γ' ἀνθρώπινα μήκη διπλάσια ἀπὸ πέντε ἐτῶν τοῖς λοιποῖς εἴκοσιν ἔτεσιν αὐξανόμενα. Des auteurs plus tardifs nieront qu'il y ait, pour l'enfant, possibilité de pléthore. Οὐ γὰρ ἔσται πλησμονὴ πλείονος τοῦ αἵματος εἰς τὴν αὔξησιν ἀναλισκομένου, (Oribase, *Euporistes*, I, 10, t. V, p. 563, 13-14, Daremberg). D'autres, comme Rufus, introduiront des nuances dans son allégation, admettant, par exemple, que les excès alimentaires des petites filles sont nuisibles, certes, mais beaucoup moins graves que ceux de l'adolescente (*Livres incertains*, 18, C.M.G. VI, II, 2, p. 107, 27-29): . . . καὶ τὰς ὑπερβολὰς τῆς πλησμονῆς φυλάσσεσθαι· τὸ γὰρ πλεῖστον οὐ μόνον τῷ ἀπέπτῳ λυπηρὸν, ἀλλὰ εἰ καὶ τύχοι χρηστὸν γενόμενον. Sans doute faut-il voir un rapport entre les divergences relatives à l'appréciation de l'intensité de la chaleur naturelle chez l'enfant, et l'attention portée à cette sorte de déséquilibres. Xénophon se

vu, Platon prend des libertés avec la notion d'*exercice* que lui léguait la tradition hippocratique.

Dans l'ordre des faits concrets, l'emmaillotement très étroit auquel on soumettait les enfants, pour leur donner une forme, ne devait pas manquer de provoquer des ankyloses (sans parler d'une première expérience vécue de captivité), qui réclamait une compensation. Ce que Mnésithée appelle mouvement (Fr. 20, l. 8) désigne sans doute l'ensemble des massages et des flexions de membres, que Soranos et Rufus nous décrivent en détail. Pour Platon, la vitalité de l'enfant n'est pas sans défaut. Comme on l'a vu, les conseils donnés dans la première partie sont autant de moyens d'éviter la déformation de ses membres. Les deux aspects de la nature de l'enfant, sa vitalité et sa malléabilité, pourraient inspirer des attitudes divergentes, le premier étant une garantie d'endurance aux épreuves, le second, au contraire, une réalité à protéger; mais tels que Platon les propose, ils ne sont pas source de contradiction, car ils s'intègrent dans une conception plus générale, celle du tumulte et des conflits inhérents au début de toute existence. Ici, le cas des êtres vivants ne diffère pas de celui du monde [16]. De la formule hippocratique, Platon a bien conservé le terme d'*exercice*, mais en modifiant son contenu, de manière à substituer à la notion de mouvement qu'on s'impose à soi-même, inévitablement liée à celle d'effort et de fatigue, celle de mouvements et de secousses qui ne fatiguent pas. Grâce à cela, il se trouve hors de portée de l'objection selon laquelle l'effort prématuré durcit l'enfant, entrave sa croissance et doit, pour ce motif, lui être évité [17].

---

réclame sans doute de concepts analogues, qui supposent que le déséquilibre de l'alimentation et de l'exercice ne commence vraiment qu'à l'adolescence. Voilà ce qu'il dit du régime des adolescentes: Αὐτίκα γὰρ περὶ τεκνοποΐας, ἵνα ἐξ ἀρχῆς ἄρξωμαι, οἱ μὲν ἄλλοι τὰς μελλούσας τίκτειν καὶ καλῶς δοκούσας κόρας παιδεύεσθαι καὶ σίτῳ ᾗ ἀνυστὸν μετριοτάτῳ τρέφουσι καὶ ὄψῳ ᾗ δυνατὸν μικροτάτῳ· οἴνου γε μὴν ἢ πάμπαν ἀπεχομένας ἢ ὑδαρεῖ χρωμένας διάγουσιν. (I, 4); Καταμαθὼν γε μὴν ὁ Λυκουργὸς καὶ ὅτι ἀπὸ τῶν αὐτῶν σίτων οἱ μὲν διαπονούμενοι εὔχροι τε καὶ εὔσαρκοι καὶ εὔρωστοι εἰσιν, οἱ δ' ἄπονοι πεφυσημένοι τε καὶ αἰσχροί ... (V, 8); Voir l'édition commentée de la *République des Lacédémoniens* par F. Ollier, Lyon, 1934 (Mais cet éditeur ne s'est pas occupé des sources médicales des modes de vie proposés par Xénophon); Sur l'éducation des adolescentes, *Histoire des animaux*, VII, 1; Soranos, I, VII, 30-32 et I, VIII, 33.

[16] *Lois*, II, 672 B C; *Timée*, 42 A.

[17] Sur la nécessité d'éviter à l'enfant les efforts contraignants qui entravent sa croissance, Aristote, *Politique*, VII, 1336 a 26; Galien, *De sanitate tuenda*, p. 25, 27. Quoique situés sur un plan parallèle à celui qui nous occupe ici, les critiques adressées dans le *Théétète* (172 C) à certaines formations d'orateurs, relèvent bien du même sentiment de la contradiction qui s'établit entre le respect de l'élan de la croissance dont il faut préserver la rectitude, et la soumission prématurée à des nécessités matérielles.

Sa représentation du mouvement diffère aussi de celle de l'auteur du *Régime*, d'une manière analogue à la différence qu'on a remarquée pour l'aliment. La comptabilité hippocratique fait se compenser assez simplement les aliments et les exercices, comme dans un bilan, les recettes et les dépenses [18]. Le mouvement y figure comme une suppléance artificielle de processus naturels défectueux. Au contraire, la substitution du terme de *croissance* à celui d'*aliment* lui donne une dimension plus ambitieuse [19]: le mouvement n'est plus seulement d'ordre compensatoire, mais il s'offre comme une participation plus profonde aux opérations de la nature. En dernier lieu, il ne faut pas oublier que pour Platon, la réalité concrète du mouvement n'est que le premier terme d'une progression, dont le mouvement de l'âme, puis celui du monde représentent les instances supérieures. Socrate le notait déjà dans le *Charmide* [20], en critiquant les médecins grecs: s'il est vrai qu'une partie du corps ne se soigne pas sans tout le corps, à son tour le corps ne se soigne pas sans l'âme. Dans le *Timée*, pour justifier l'exercice physique, Platon se réfère, en dernière analyse, au mouvement que la nature, qui est la mère et la nourrice du tout, lui imprime incessamment [21]. Pour lui, le corps et l'âme ne sont pas liés à la manière de deux facteurs interférant réciproquement l'un sur l'autre, dont le médecin doit tenir compte [22], mais ils sont hiérarchisés dans un rapport d'inégalité. Ainsi les questions purement matérielles de la croissance de l'enfant se résolvent-elles grâce à une principe régulateur, qui ne trouve sa vérité

---

[18] *Régime*, I, 2: Ὑπεναντίας μὲν γὰρ ἀλλήλοισιν ἔχει τὰς δυνάμιας σῖτα καὶ πόνοι, συμφέρονται δὲ πρὸς ἄλληλα πρὸς ὑγείην· πόνοι μὲν γὰρ πεφύκασι ἀναλῶσαι τὰ ὑπάρχοντα· σῖτα δὲ καὶ ποτὰ ἐκπληρῶσαι τὰ κενωθέντα.

[19] Sur la croyance en l'efficacité immédiate et profonde des mouvements, et sur le devoir d'éviter, en certaines circonstances, ceux qui sont désordonnés, parcequ'ils créent le désordre dans le corps, voir les règles de sobriété édictées dans les *Lois* (775 D) pour les banquets de noces: elles se justifient par la croyance que la semence et l'embryon sont bousculés par des procréateurs ivres: Καὶ πρὸς τούτοις δεῖ μὴ τῶν σωμάτων διακεχυμένων ὑπὸ μέθης γίγνεσθαι τὴν παιδουργίαν, ἀλλ' εὐπαγὲς ἀπλανὲς ἡσυχαῖον τε ἐν μοιρᾷ συνίστασθαι τὸ φυόμενον. Ὁ δὲ διῳνωμένος αὐτός τε φέρεται πάντῃ καὶ φέρει, λυττῶν κατά τε σῶμα καὶ ψυχήν. De la même conviction procède le conseil donné aux femmes enceintes (*Lois*, 792 E), d'éviter les mouvements intempestifs de l'âme, de façon à éviter de nuire à l'enfant qu'elles portent: Τὰς φερούσας ἐν γαστρὶ πασῶν τῶν γυναικῶν μάλιστα θεραπεύειν ἐκεῖνον τὸν ἐνιαυτόν, ὅπως μήτε ἡδοναῖς τισι πολλαῖς ἅμα καὶ μάργοις προσχρήσεται ἡ κύουσα μήτε αὖ λύπαις, τὸ δὲ λεῖον καὶ εὐμενὲς πρᾷόν τε τιμῶσα διαζήσει τὸν τότε χρόνον.

[20] *Charmide*, 156 A-157 C.

[21] *Timée*, 88 D.

[22] Voir les témoignages hippocratiques relatifs à l'influence de l'état psychologique sur les humeurs, p. 21.

qu'au moment où il s'applique à l'âme. Le mouvement incessant imprimé au corps de l'enfant contribue certes à son développement, mais il préfigure surtout celui grâce auquel l'âme réalisera son équilibre affectif et moral.

Dans la seconde partie de son exposé sur le régime du jeune enfant, Platon reprend et transpose une partie des éléments de la première partie. La notion centrale est celle de la fragilité émotionnelle de l'enfant, analogue psychique de sa malléabilité, et aussi, son absence de moyens de communiquer avec autrui. Le mouvement perpétuel, qui jouait au début, un rôle de régulation trophique, assure désormais, par un processus d'induction de rythmes fondamentaux, l'harmonie psychologique de l'enfant et il lui permet d'échapper à l'expérience inutile et nocive de la peur [23]. Ici il n'est plus possible de discerner une relation explicitable entre les *Lois* et les enseignements des médecins. En général, ce qui touche le psychologique est épars dans le *Corpus hippocratique* et ses auteurs ne s'aventurent pas en théoriciens sur ce terrain. Une observation du *Pronostic*[24], qui introduit les terreurs dans les signes avant-coureurs des convulsions, mérite d'être notée. Plus tard, Rufus [25] en recueillera sans doute la leçon, en conseillant d'éviter les frayeurs aux enfants, précisément pour ce motif. Mais la limitation de ce précepte, si éloigné des perspectives platoniciennes, en apparence, ne permet pas de voir, dans ce texte, le témoin tardif d'une tradition, qui aurait, à un stade antérieur, servi de modèle à Platon, même de manière négative.

Ainsi, il est extrêmement difficile de cerner le modèle diététique qui aurait pu inspirer Platon au début du Livre VII des *Lois*. Il est toutefois possible que la puissance d'attraction des concepts purement platoniciens en ait complètement oblitéré les contours. Avant de conclure à l'inexistence de ce modèle, il convient de faire le bilan des ressources de la littérature médicale, en matière de régime des jeunes enfants.

---

[23] *Lois*, 790 C sq.

[24] *Pronostic*, 24, t. II, p. 186: Τοῖσι δὲ παιδίοισι σπασμοὶ γίνονται, ἢν ὅ πυρετὸς ὀξὺς ᾖ καὶ ἡ γαστὴρ μὴ διαχωρεῇ καὶ ἀγρυπνέωσί τε καὶ ἐκπλαγέωσι καὶ κλαυθμυρίζωσι, καὶ τὸ χρῶμα μεταβάλλωσι, καὶ χλωρὸν ἢ πελιὸν ἢ ἐρυθρὸν ἴσχωσιν.

[25] Rufus, (*Livres incertains*, 38, 27-28, p. 138, 10-17) Πεφυλάχθαι δὲ ἥσσον οὐδενὸς ἔκπληξιν, ψόφους μέγαλους, ἐμβοήσεις, μηδὲ φοβεῖν πειρᾶσθαι ἄφνω ὄψεσι γοργονείων, ἢ τινων ἄλλων ὁραμάτων· πᾶσι γὰρ κίνδυνος τὸ παιδίον καλούμενον ἥκειν νόσημα. Εἰ δὲ που τύχοι ἐκπλαγέν, παρηγορείσθω, τοῦτο μὲν τῇ τῶν συνηθεστάτων φιλτάτων ἐπιδείξει, τοῦτο δ' ἀσπάσμασι, τοῦτο δὲ ἐπᾴδουσαν τῶν παιδικῶν τι τούτων μελῶν καὶ ἀνασείουσαν, ὡς ἔλθῃ εἰς ὕπνον καθίσταται γὰρ τοῖς ὕπνοις καὶ τῶν φόβων ἐπιλανθάνεται.

E. Les données du Corpus hippocratique relatives au régime des jeunes enfants

Le *Corpus hippocratique* contient nombre d'observations sur les enfants [1]. Les paragraphes 24-25 du Livre III des *Aphorismes* tracent les grands traits du cadre, destiné à devenir classique, d'une pathologie infantile:

„Voici ce qui arrive suivant les âges, chez les enfants petits et nouveaux nés, des aphtes, des vomissements, des toux, des insomnies, des terreurs, des inflammations de l'ombilic, des suintements d'oreilles.

A l'approche de la dentition, des inquiétudes des gencives, des fièvres, des convulsions, des diarrhées, surtout pendant la sortie des canines et chez les gros enfants et chez ceux dont le ventre est resserré" [2].

Le petit écrit *Sur la dentition* [3] apporte même un ensemble de remarques sur l'époque du sevrage. Mais dans aucun de ces textes, on

---

[1] Consulter les textes indiqués par Littré s.v. *Enfant* de l'Index du t. X de l'édition d'Hippocrate.

[2] *Aphorismes*, III, 24-25, t. IV, p. 496: Ἐν δὲ τῇσι ἡλικίῃσι τοιάδε συμβαίνει· τοῖσι μὲν σμικροῖσι καὶ νεογνοῖσι παιδίοισιν, ἄφθαι, ἔμετοι, βῆχες, ἀγρυπνίαι, φόβοι, ὀμφαλοῦ φλεγμοναί, ὤτων ὑγρότητες. Πρὸς δὲ τὸ ὀδοντοφυεῖν προσάγουσιν, οὔλων ὀδαξησμοί, πυρετοί, σπασμοί, διάρροιαι, μάλιστα, ὅταν ἀνάγωσι τοὺς κυνόδοντας, καὶ τοῖσι παχυτάτοισι τῶν παίδων, καὶ τοῖσι τὰς κοιλίας σκληρὰς ἔχουσιν. Pour un exposé d'ensemble des questions de médecine infantile dans l'antiquité, consulter: S. Ghinopoulo, *Pädiatrie in Hellas und Rom*, Jaener medizin-historische Beiträge, t. 13, 1930.

[3] En plus de l'édition Littré, t. VIII, p. 542-549, on peut en consulter le texte dans l'édition Loeb d'Hippocrate (t. II, p. 317-329) par W. H. S. Jones. L'éditeur, dans une petite préface suggestive, met en valeur l'intérêt — peu apprécié de ses prédécesseurs — de cet opuscule. Il s'étonne néanmoins de l'hétérogénéité de son contenu (On sait qu'il contient 18 aphorismes sur les dents, 14 sur les inflammations de la gorge). En spéculant sur les mots clés, qui commencent par la lettre O et la lettre P, il suppose qu'on se trouve devant les restes d'une collection plus étendue d'aphorismes, présentés par ordre alphabétique, qui auraient subsisté, du fait de leur oubli par un copiste et de leur réinsertion isolée dans le corpus. Jones, en réalité, ne présente cette hypothèse que comme un jeu. Mais G. Sarton (*A history of science, I, Ancient science through the golden age of Greece*, Oxford, 1953, p. 375) prend cette hypothèse au sérieux, et il en déduit que le traité *Sur la dentition* est le plus ancien écrit spécialisé de pédiâtrie. Quelque soit la vraisemblance paléographique de l'argumentation de Jones, il convient tout de même de remarquer que chez Soranos, les chapitres sur la dentition (II, XXII, 49) et sur les inflammations de la gorge (II, XXIII, 50) se suivent. Comme ils sont eux-mêmes suivis du chapitre sur les aphtes (II, XXIV, 51), cette consécution, à ne considérer que les deux premiers, suggère bien l'ordre alphabétique, mais si on les prend tous les trois, suggère plutôt un classement selon le siège de la maladie (ici la bouche). Cet ordre anatomique est bien attesté chez un auteur plus tardif, Rhazès, qui dépend des médecins grecs.

ne trouve de quoi constituer un véritable régime du jeune enfant[3a]. On n'en trouve pas d'éléments à la suite des traités embryologiques et gynécologiques (*Maladies des femmes I et II, Femmes stériles, Nature de la femme, Le foetus de 7 mois, Le foetus de 8 mois, La nature de l'enfant* [4]) où un exposé de puériculture pourrait déjà occuper la place qu'il aura dans le traité de Soranos [5].

Si on s'écarte des écrits hippocratiques proprement dits, c'est pour dresser le même constat de carence à propos des fragments du traité de Dioclès *Sur les femmes* [6], de ceux de *L'art d'accoucher* d'Hérophile [7], et de l'ensemble des documents médicaux qui forment le Livre VII de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, dans lequel plusieurs passages débouchent pourtant sur des questions de régime [8].

Il reste le début du chapitre 6 du *Régime de santé* [9], et ses deux prescriptions pour les enfants en bas âge: bains chauds prolongés et boisson de vin coupé d'eau. Mais à moins de considérer ce texte comme le relief d'un écrit plus étendu [10], et quelque soit l'intérêt de sa comparaison avec des écrits plus tardifs [11], on doit reconnaître que

---

[3a] Les traités plus tardifs s'inspireront de ces Aphorismes, dans leur partie consacrée aux petites maladies de l'enfant: Mnésithée (*Livres incertains*, 37, troubles digestifs et toux); Rufus (*Ibid.*, 38, 8 prévention des convulsions, de l'épilepsie et de la torpeur, 27, prévention de la frayeur); Athénée (*Ibid.*, 39, prévention des irritations des intestins et de la procidence de l'anus dues aux mauvaises digestions et au flux de ventre); Oribase (*Ibid.*, 42, thérapeutique des exanthèmes, troubles dûs à la dentition, convulsions, fièvres, inflammations des gencives, vomissements, flux de ventre. insomnie, aversion pour les aliments); Oribase (*Ibid.*, 43, thérapeutique des aphtes, des écoulements d'oreilles, de l'excoriation de la face interne des cuisses); Soranos, à la suite des chapitres strictement consacrés à la puériculture, traite de l'inflammation des amygdales, des aphtes, du prurit et des exanthèmes, de la toux, de l'enrouement, du siriasis et du flux de ventre; consulter aussi Aétius, IV, 7-29.

[4] t. VII et VIII Littré.

[5] Soranos, II, V, 9-II, XXVIII, 57.

[6] Dioclès, Fr. 169-184 Wellmann.

[7] Les théories gynécologiques d'Hérophile sont rapportées par Soranos (I, III, 2; I, XVII, 57; III, I, 3; IV, I, IV, 36).

[8] *H.A.*, VII, 581 b, 12 (à propos des jeunes filles), 588 a 3 (à propos des nourrices).

[9] *Régime de santé*, 6, t. VI, p. 80.

[10] Voir Jones, *Hippocrates*, t. IV, p. XXVII.

[11] Cette comparaison concerne: *les bains* (voir Mnésithée, Fr. 20, et ci-dessus p. 102), *le vin* (Il est prescrit dans les *Airs, eaux, lieux*, 9, t. II. p. 40), en prévention des lithiases provoquées chez l'enfant par un lait excessivement chaud et bilieux: Γίγνεται δὲ παισὶ καὶ ἀπὸ τοῦ γάλακτος, ἢν μὴ ὑγιηρὸν ᾖ, ἀλλὰ θερμόν τε λίην καὶ χολῶδες· τὴν γὰρ κοιλίην διαθερμαίνει καὶ τὴν κύστιν, ὥστε τὸ οὖρον ξυγκαίομενον ταῦτα πάσχειν. Καί φημι ἄμεινον εἶναι τοῖσι παιδίοισι τὸν οἶνον ὡς ὑδαρέστερον διδόναι. Platon (*Lois*, II, 666 A) réprouve absolument cette pratique: Ἆρ' οὐ νομοθετήσομεν πρῶτον μὲν τοὺς παῖδας μέχρι ἐτῶν ὀκτωκαίδεκα τὸ παράπαν οἴνου μὴ γεύεσθαι διδάσκοντες ὡς οὐ χρὴ πῦρ ὀχετεύειν εἴς τε

l'idée d'un régime du jeune enfant ne s'y fait jour qu'à l'état d'ébauche. On est loin de l'ampleur et de la systématisation des thèmes de puériculture tels qu'on les trouve chez les médecins plus tardifs. Car chez tous ces auteurs, l'ensemble des règles, qui permettent d'élever un enfant en bonne santé, a pris toute son ampleur.

F. Le régime des jeunes enfants dans la fin du Livre VII de la Politique d'Aristote

L'inventaire des deux derniers chapitres du Livre VII de la *Politique* d'Aristote permettra-t-il d'atteindre indirectement le genre de modèle diététique, qui aurait pu inspirer Platon dans les *Lois*?

A la différence des passages ci-dessus mentionnés du *Corpus hippocratique*, la *Politique* d'Aristote contient un exposé continu sur l'éducation du jeune enfant, et l'analogie du développement avec celui des *Lois*, est remarquable. Comme Platon, Aristote traite tout d'abord du mariage et de la procréation, puis de l'éducation des enfants [1]. Les articulations très claires de cet exposé laissent bien apparaître la combinaison des différentes sources utilisées par le Stagirite. Il s'emploie tout d'abord à définir le moment le plus favorable au mariage, en tenant compte de l'harmonisation des

τι σῶμα καὶ τὴν ψυχήν. Aristote (*Politique*, VII, 1336 a 9 sq.) est lui aussi partisan d'une alimentation de l'enfant où le vin n'ait aucune part: ἀοινοτέρα δὲ διὰ τὰ νοσήματα et il souligne (*De somno et vigilia*, 457 a 14) le surcroît d'humidité inutilement apporté à l'enfant par le vin: Διὸ τοῖς παιδίοις οὐ συμφέρουσιν οἱ οἶνοι οὐδὲ ταῖς τίθαις (διαφέρει γὰρ ἴσως οὐδὲν αὐτὰ πίνειν ἢ τὰς τίθας) ἀλλὰ δεῖ πῖνειν ὑδαρῆ καὶ ὀλίγον· πνευματῶδες γὰρ ὁ οἶνος καὶ τούτου μᾶλλον ὁ μέλας. Οὕτω δὲ καὶ τὰ ἄνω πλήρη τῆς τροφῆς τοῖς παιδίοις, ὥστε πέντε μηνῶν οὐδὲ στρέφουσι τὸν αὐχένα, ὥσπερ γὰρ τοῖς σφόδρα μεθύουσιν, ὑγρότης ἀναφέρεται πολλή. L'auteur du Livre VII de l'*H.A.* (588 a 6) en réprouve l'usage en raison des convulsions qu'il peut causer: Βλαβερὸν δὲ πρὸς τὸ πάθος (σπασμός) καὶ οἶνος μέλας μᾶλλον τοῦ λευκοῦ καὶ ὁ μὴ ὑδαρής. Parmi les auteurs plus tardifs, Galien, fidèle à Platon, refuse le vin à l'enfant (*De sanitate tuenda*, p. 25, 31): Οἴνου δὲ τὸν οὕτω πεφυκότα παῖδα μέχρι πλείστου μηδ' ὅλως γεύειν· ὑγραίνει τε γὰρ ἱκανῶς καὶ θερμαίνει τὸ σῶμα πινόμενος οἶνος ἐμπίπλησι τε τὴν κεφαλὴν ἀτμῶν ἐν ταῖς ὑγραῖς καὶ θερμαῖς κράσεσι, οἵαπερ ἐστι καὶ ἡ τῶν τοιούτων παιδίων. Par contre, Rufus (*Livres incertains*, 38, 19 C.M.G., VI, II, 2, p. 137, 22-32) attaque expressément les *Lois*, et il semble fonder sa tolérance du vin sur la dénégation de la *chaleur* de l'enfant: Ἤδη δὲ καὶ τόδε γινώσκειν, ὅτι οἶνος ὕδατος ἐνταῦθα ἐπιτηδειότερος, οὐδὲ εἴ τις νομοθετήσει ὁτισοῦν ἕν τε νόμων συγγραφῇ, ἐν τε ὑποθήκαις ἄνευ νόμων συγγεγραμμέναις (788 A) παρακελεύεται τοῖς τηλικούτοις ὕδωρ διδόναι πόμα, πεισθησόμεθα μᾶλλονπερ ἢ τῷ ἀληθεῖ λόγῳ· οὐ γὰρ πῦρ ἐπὶ πῦρ ὀχετεύσεις (660 A) ἀλλὰ θερμὸν ἐπὶ ψυχρόν, ᾗ δικαιότερον. Quant à Soranos, il prescrit, pour le sevrage, indifféremment de l'eau ou du vin étendu d'eau (II, XXI, 46, C.M.G. IV, p. 86, 16-17): Ὕδωρ ἢ ὑδαρὲς οἰνάριον δοτέον αὐτῷ διὰ τῶν πεφιλοτεχνημένων θῆλων.

[1] *Politique VII*, 1334 b 29-1337 a 7.

capacités respectives de fécondité des époux [2], et aussi, de la recherche d'un optimum de différence d'âge entre parents et enfants [3]. Après avoir rappelé qu'on doit suivre la coutume de se marier en hiver, il entame un exposé sur les conditions corporelles et météorologiques les plus favorables à la procréation, et il termine celui-ci en revenant au thème initial de la limite d'âge convenable pour la procréation [4]. On souligne généralement la parenté de ces chapitres avec les *Lois* [5]. Néanmoins, il convient d'observer que les idées d'Aristote sur les relations de l'activité sexuelle et de la contrainte sociale sont beaucoup plus proches de celles de Platon dans la *République* [6]. On trouve dans la *République* et dans la *Politique* le même assujettissement de l'activité procréatrice à des objectifs démographiques, associés à une commune absence de justification éthique ou religieuse de l'activité sexuelle prise en elle-même [7], ce qui n'est pas le cas des *Lois*.

Aristote déclare suivre les enseignements des médecins concernant l'état somatique des procréateurs [8]. Le renvoi à un ouvrage perdu, intitulé περὶ παιδονομίας [9], nous prive sans doute d'une partie de son information, et nous oblige à nous contenter de ce qu'il en rappelle brièvement. Il évoque, tout d'abord, la recherche d'un régime qui serait intermédiaire entre celui des athlètes et celui des malades [10],

---

[2] 1334 b 31.

[3] 1334 b 38.

[4] 1334 b 34.

[5] Voir par exemple les références des notes de l'édition Newman, Oxford, 1887-1902, 1950.

[6] A cet égard, la différence entre la *République* et les *Lois* ne réside pas uniquement dans la place que tient la diététique dans cette dernière œuvre. Elle se manifeste au moins autant dans la différence d'optique morale des deux écrits. Alors que dans la *République* l'exercice de la sexualité n'est réglementé que dans le cadre des nécessités démographiques et politiques, dans les *Lois*, au contraire, le mariage et la procréation sont liés par une signification religieuse (780 A, 790 B, 774 A, 776 B, 721 B) qui entraine une éthique sexuelle extrêmement rigoureuse (836 A-842 A) et pour ainsi dire ascétique. La comparaison de *République* V, 461 B sq., *Lois*, 748 E, *Politique*, 1337 b 37, suffit à montrer que la *Politique* est très étroitement liée à la *République*.

[7] Comparer Politique, 1337 b 37: Τὸ δὲ λοιπὸν ὑγιείας χάριν ἢ τινος ἄλλης τοιαύτης αἰτιάς φαίνεσθαι δεῖ ποιουμένους τὴν ὁμιλίαν; *République*, V, 461 b sq.: Ὅταν δὲ δή, οἶμαι, αἵ τε γυναῖκες καὶ οἱ ἄνδρες τοῦ γεννᾶν ἐκβῶσι τὴν ἡλικίαν, ἀφήσομεν που ἐλευθέρους αὐτοὺς συγγίνεσθαι ᾧ ἂν ἐθέλωσι, ...; *Lois*, 784 E: Μετὰ δὲ ταῦτα ὁ μὲν σωφρονῶν καὶ σωφρονοῦσα εἰς τὰ τοιαῦτα ἔστω πάντα εὐδόκιμος.

[8] *Politique*, 1335 a 40: δεῖ δὲ καὶ αὐτοὺς ἤδη θεωρεῖν πρὸς τὴν τεκνοποιίαν τά τε παρὰ τῶν ἰατρῶν λεγόμενα ... οἵ τε γὰρ ἰατροὶ τοὺς καιροὺς τῶν σωμάτων ἱκανῶς λέγουσι.

[9] 1335 b 5.

[10] 1335 b 12.

valable aussi bien pour les femmes que pour les hommes et il donne les grandes lignes du régime des femmes enceintes [11].

Deux passages du *Corpus hippocratique*, qui contiennent quelques conseils sur les précautions à prendre pour avoir des enfants [12], méritent d'être rapprochés de la *Politique*. Ce sont deux paragraphes des *Femmes stériles;* „La saison la plus efficace pour la conception est le printemps; l'homme ne sera pas en état d'ivresse; il aura bu non pas du vin blanc, mais du vin pur et très fort; il aura mangé des aliments très substantiels, il n'aura pas pris de bain chaud; il sera en force et en bonne santé; et il se sera abstenu des aliments qui ne sont pas convenables à l'objet [13]. Quand vous voyez que les choses sont en bon état, prescrivez à la femme d'aller vers son mari; elle sera à jeun, l'homme ne sera pas ivre, il se sera lavé à l'eau froide, et aura pris quelques aliments convenables" [14]. De ce cérémonial, il convient de retenir que la saison favorable est le printemps, et que parmi les préparatifs qui garantissent la force virile, compte la sobriété. Pour le premier point, l'auteur hippocratique diffère de la source d'Aristote. Quant à la prescription de sobriété, elle est conforme aussi bien aux prescriptions des *Lois* [15], qu'aux règles de l'hygiène pythagoricienne telles qu'elles sont transmises par Aristoxène [16]. Ce précepte concorde également avec la sagesse populaire, à en croire un proverbe transmis sous des formes un peu différentes par Diogène Laerce [17] et par le Ps.

---

[11] 1335 b 15. Les passages correspondants des *Lois* (789 E, 792 E) ont sans doute une source analogue.

[12] C'est la conclusion d'un traitement contre la stérilité.

[13] *Femmes stériles*, 218, t. VIII, p. 422: Ὥρη δὲ ἐαρινὴ κρατίστη κυήσιος ὁ δ' ἀνὴρ μὴ μεθυσκέσθω, μηδὲ οἶνον λευκὸν πινέτω, ἀλλ' ὡς ἰσχυρότατον καὶ ἀκρητέστατον, καὶ σιτία σιτείσθω ἰσχυρότατα, καὶ μὴ θερμολουτείτω, καὶ ἰσχυέτω, καὶ ὑγιαινέτω καὶ σιτίων ἀπεχέσθω τῶν μὴ ξυμφερόντων τῷ πρήγματι.

[14] *Ibid.*, p. 424: Ὅταν δὲ γνῷς ἔχειν, παρὰ τὸν ἄνδρα κέλευε ἰέναι καὶ ἡ μὲν γυνὴ ἄσιτος ἔστω, ὁ δ' ἀνὴρ ἀθώρηκτος, ψυχρῷ δὲ λελουμένος καὶ εὐωχημένος σιτία ὀλίγα.

[15] *Lois*, VI, 775 C D, 674 B.

[16] Jamblique, *Vie de Pythagore* 211 (Diels, V.S.F., I[7], p. 476, 7 sq.): πρώτην μὲν οὖν εἶναι καὶ μεγίστην πρόνοιαν τὰ προσάγειν αὑτὸν πρὸς τὴν τεκνοποιίαν σωφρόνως τε καὶ ὑγιεινῶς βεβιωκότα τε καὶ ζῶντα καὶ μήτε πληρῶσει χρώμενον τροφῆς ἀκαίρως, μήτε προσφερόμενον τοιαῦτα, ἀφ' ὧν χείρους αἱ τῶν σωμάτων ἕξεις γίνονται, μήτε δὲ μεθύοντα γε, ἀλλ' ἥκιστα πάντων· ᾤιοντο γὰρ ἐκ φαύλης τε καὶ ἀσυμφώνου καὶ ταραχώδους κράσεως μοχθηρὰ γίνεται τὰ σπέρματα. La littérature médicale comporte une double série de textes relatifs à l'activité sexuelle. Les uns l'envisagent comme un *exercice* (*Régime*, II, 58, Dioclès, *Régime salubre* in *Livres incertains*, 40, 54, p. 145, 30; *Livres incertains* 24, attribué à Galien; 25, attribué à Rufus). Les autres l'analysent dans la perspective de la procréation (*Livres incertains*, 23, attribué à Athénée; 24, 8 jusqu'à la fin; Soranos, I, X, 36-41; I, XI, 42; I, XII, 43).

[17] Diogène Laerce, VII, 18: 'Αδύνατον, εἰπεῖν, εἱ μὴ σε ὁ πατήρ μεθύων ἐγγένησεν.

Plutarque [18]. On avait l'habitude d'imputer à l'ivresse du père, à l'instant de la procréation, certains défauts du fils.

En ce qui concerne le régime lui-même, l'auteur hippocratique s'attache à l'alimentation et au bain, tandis qu'Aristote mentionne le genre d'exercices qui vont déterminer un état convenable du corps. *Aliments, boissons, bains, exercices* contribuent tous à définir un régime. Mais la divergence des exemples choisis de part et d'autre empêche d'établir un rapport concluant entre les textes. Ce qu'on doit pourtant retenir du rapprochement des deux paragraphes hippocratiques et de la *Politique*, c'est l'existence effective de textes médicaux du même genre que ceux dont Aristote dit s'inspirer, et auxquels il conseille de recourir. Toutefois, le caractère d'exception du texte hippocratique — il ne s'agit pour son auteur que de remédier à la stérilité et non de proposer un régime systématique de la procréation —, laisse absolument indéterminées les conditions dans lesquelles un régime thérapeutique tel qu'on l'a cité, s'est transformé en un régime prophylactique.

Les emprunts médicaux de ce chapitre de la *Politique* ne se bornent pas à des questions d'hygiène corporelle. En effet, dans l'analyse des limites d'âge raisonnables de la fécondité des citoyens, Aristote affirme que les femmes, dont le premier enfant naît lorsqu'elles sont trop jeunes, ont des accouchements difficiles, accompagnés de risques de mortalité importants, et que les enfants eux-mêmes en pâtissent [19]. A la fin du chapitre [20], il reprend cette question, pour déconseiller, cette fois, la procréation d'enfants par des parents trop âgés [21]. Platon, dans le passage correspondant de la *République* [22], se contente de justifier la même assertion, en se référant à l'expérience de la sélection animale (il prend comme exemple les chiens de chasse et les oiseaux élevés chez Glaucon). Aristote, de son côté ne manque pas de dénoncer les inconvénients qui résultent, chez tous les animaux d'une reproduction intempestive [23]. Des deux argumentations, celle d'Aristote est ainsi

[18] Ps. Plutarque, *De pueris educandis*, 1 D: Ὅτι τοὺς ἕνεκα παιδοποιίας πλησιάζοντα τοῖς γυναιξὶν ἤτοι τὸ παράπαν ἀοίνους ἢ μετρίως γοῦν οἰνωμένους ποιεῖσθαι προσήκει τὸν συνουσιασμόν .... ἢ καὶ Διογένης μειράκιον ἐκστατικὸν ἰδὼν καὶ παραφρονοῦν, νεανίσκε, ἔφεησεν, ὁ πατήρ σε μεθύων ἔσπειρε.

[19] *Politique*, 1335 a 15.

[20] 1335 b 30.

[21] L'inconvénient est opposé au précédent.

[22] *République*, V, 459 B. Voir aussi Xénophon, *Cynégétique*, 7.

[23] *Politique*, 1335 a 12.

plus complète que celle de Platon, et plus appropriée au sujet, puisque pour lui les leçons de l'obstétrique viennent relayer celles de l'élevage [24]. Le silence de Platon est peut-être d'autant plus révélateur de son absence d'information en la matière, qu'il fait état, dans d'autres écrits [25], d'une certaine connaissance des tâches de la sage-femme, et de préoccupations analogues à celles qui motivent l'eugénique, lorsqu'il regrette que la mauvaise réputation des entremetteuses détourne les sage-femmes de pratiquer l'art de constituer des couples. Même si l'on ne peut en préciser l'origine et suivre les étapes de sa transformation, on doit reconnaître qu'entre la *République* d'un côté et les *Lois* et la *Politique* de l'autre, s'est constituée une eugénique médicale, qui a trouvé audience auprès des théoriciens de la politique.

Dioclès, selon un témoignage cité par Soranos [26], a exprimé des idées fort voisines de celles d'Aristote sur les rapports de la dystocie et de la maternité précoce. En fonction de la date qu'on assigne à ce médecin [27], on concluera soit que son enseignement a trouvé un reflet dans la *Politique* d'Aristote, soit qu'il est le reflet de la doctrine qui a inspiré Aristote. L'auteur de la *Nature de l'enfant* [28] mentionne, lui aussi, la primiparité comme cause de surcroît de souffrance dans l'accouchement, mais il ne dit rien du tout de l'âge de la mère. En comparant son énoncé avec celui de Dioclès, on constate que sa remarque ne suggère en rien une attitude prophylactique, car rien, évidemment, ne saurait empêcher une naissance d'être la première. Avec Dioclès et Aristote, un pas a été franchi, qui mène des constatations de la clinique à la prévision et à la prévention, s'il est vrai qu'on peut passer de la constatation *jeune*, au jugement *trop jeune*, et en tirer des conclusion normatives [29].

[24] Ce fait atténue considérablement l'effet de surprise produit par la comparaison pure et simple de la reproduction humaine à la reproduction animale.

[25] *Théétète*, 148 E.

[26] Comparer *République*, 459 B: Τί δ', ἐκ τῶν νεωτάτων ἢ ἐκ τῶν γεραιτάτων ἢ ἐξ ἀκμαζόντων ὅτι μάλιστα; et *Politique*, 1335 a 12: ἐν γὰρ πᾶσι ζῴοις ἀτελῆ τὰ τῶν νέων ἔγγονα καὶ θηλυκότα μᾶλλον καὶ μικρὰ τὴν μορφήν, ὥστ' ἀναγκαῖον ταὐτὸ συμβαίνειν καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων. Soranos, IV, I, 1, p. 128, 11: Ὁ Καρύστιος Διοκλῆς ἐν τῷ δευτέρῳ τῶν γυναικείων λέγει δυστοκεῖν τὰς πρωτοτόκους καὶ νέας. *Politique*, 1335 a 17: Ἔτι δὲ ἐν τοῖς τόκοις αἱ νέαι πονουσί τε μᾶλλον καὶ διαφθείρονται πλείους.

[27] Voir p. 3.

[28] *Nature de l'enfant*, 18, t. VII, p. 500: Μάλιστα δὲ πονέονται αἱ γυναῖκες ἐν τῷ τόκῳ καὶ ἐν τοῖσι λοχίοισιν αἱ πρωτοτόκοι.

[29] Wellmann, dans son édition des fragments de Dioclès, rapproche le témoignage de Soranos du texte d'Hippocrate (Fr. 178), mais il n'a pas vu la possibilité de comparaison avec la *Politique*. Ces passages de la Politique n'ont inspiré aucune

L'œuvre d'Aristote elle-même contient un écrit de caractère médical dont le début n'est pas sans analogies avec certains passages de la *Politique*: c'est le Livre VII de l'*Histoire des animaux*[30], consacré à l'étude de la reproduction humaine. Dans le premier chapitre, l'auteur décrit la puberté. Après en avoir expliqué les aspects somatiques, il note qu'on doit préserver les adolescents des deux sexes des expériences sexuelles précoces, en raison des habitudes qu'ils contracteront et qui les détourneront de la tempérance. Le même argument figure dans la *Politique*, où l'on ne songerait guère à lui chercher une source médicale. Car il faut bien reconnaître qu'avec ce genre de raisons, on sort de la réserve qu'observent les auteurs de la collection hippocratique pour tout ce qui touche la morale. Mais sa présence dans l'*Histoire des animaux* montre bien qu'un écrit à caractère médical pouvait ne pas se désintéresser de cela. A la fin du même chapitre, l'auteur reprend le même sujet, et si l'on compare son analyse avec celles de la *Politique*, on constate que trois raisons proprement médicales se retrouvent identiques, de part et d'autre, pour condamner la procréation précoce. Ce sont l'imperfection des enfants à naître, les difficultés obstétricales, le retentissement néfaste sur la croissance des géniteurs[31]. Cette similitude d'argumentation permet de justifier largement l'assertion selon laquelle Aristote dit utiliser une information médicale.

---

remarque à Newman (*The Politics of Aristotle*, t. III, p. 63 sq. pour le texte, p. 456-485 pour le commentaire). Dans cette édition le Livre VII de la tradition devient le Livre IV.

[30] Il n'y a pas lieu d'entrer dans la discussion des arguments qui militent en faveur de l'authenticité du Livre VII. Voir J. Tricot, dans la préface de sa traduction, parue en 1957.

[31] *H.A.*, 581 b 12: Μάλιστα δὲ καὶ φυλακῆς δέονται περὶ τὸν χρόνον τοῦτον· μάλιστα γὰρ ὁρμῶσι πρὸς τὴν τῶν ἀφροδισίων χρῆσιν ἀρχομένων αὐτῶν, ὥστε ἐὰν μὴ διευλαβηθῶσι μηδὲν ἐπὶ πλεῖον κινῆσαι, οὗ αὐτὰ τὰ σώματα μεταβάλλει μηδὲν χρωμένων ἀφροδίσιοις, ἀκολουθεῖν εἴωθεν εἰς τὰς ὕστερον ἡλικίας αἵ τε γὰρ νέαι πάμπαν ἀφροδισιαζόμεναι ἀκολαστότεραι γίγνονται, *Politique*, 1335 a 20: Ἔτι δὲ καὶ πρὸς σωφροσύνην συμφέρει τὰς ἐκδόσεις ποιεῖσθαι πρεσβυτέραις, ἀκολαστότεραι γὰρ εἶναι, δοκοῦσι νέαι χρησάμεναι ταῖς συνουσίαις. *H.A.*, 582 a 17: Ἔπειτα γόνιμα μὲν μικρὰ δὲ καὶ ἀτελῆ γεννῶσι καὶ οἱ νέοι καὶ αἱ νέαι, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ζῴων τῶν πλείστων. *Politique*, 1335 a 17: Ἔστι δ' ὁ τῶν νέων συνδυασμὸς φαῦλος πρὸς τεκνοποιίαν· ἐν γὰρ πᾶσιν ζῴοις ἀτελῆ τὰ τῶν νέων ἔγγονα καὶ θηλυκότα μᾶλλον καὶ μικρὰ τὴν μορφήν, ὥστ' ἀναγκαῖον ταὐτο τοῦτο συμβαίνειν καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων. Τεκμήριον δὲ ἐν ὅσαις γὰρ τῶν πόλεων ἐπιχωριάζεται τὸ νέους συζευγνύναι καὶ νέας ἀτελεῖς καὶ μικροὶ τὰ σώματα εἰσιν. *H.A.*, 582 a 20: Συλλαμβάνουσι μὲν οὖν αἱ νέαι θᾶττον· ἐὰν δὲ συλλαβῶσιν, ἐν τοῖς τόκοις πονοῦσι μᾶλλον. *Pol.* 1335 a 20: Ἔτι δὲ ἐν τοῖς τόκοις αἱ νέαι πονοῦσί τε μᾶλλον καὶ διαφθείρονται πλείους. *H.A.* 582 a 22: Καὶ τὰ σώματα δ' αὐτῶν ἀτελέστερα γίγνεται ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ καὶ γηράσκει θᾶττον τῶν τ' ἀφροδισιστικῶν ἀῤῥένων . . *Politique*, 1335 a 25: Καὶ τὰ τῶν ἀῤῥένων δὲ σώματα δοκεῖ πρὸς τὴν αὔξησιν, ἐὰν ἔτι τοῦ σπέρματος αὐξανομένου ποιῶνται τὴν συνουσίαν.

Peut-on déceler le même type de sources pour le chapitre suivant, qui s'attache à l'éducation des enfants, dès leur naissance? Tout d'abord notons que les deux sources d'information alléguées par Aristote (l'observation des autres animaux et la connaissance des peuples qui organisent l'éducation comme une préparation à la guerre) sont sans rapport direct avec la médecine [32]. Ensuite, il y a lieu de reconnaître que le développement même d'Aristote est beaucoup plus étroitement lié à celui des *Lois* que ne l'était le précédent.

Une première relation entre les deux textes n'est autre que la critique qu'Aristote fait à Platon à propos de la conduite qu'il a préconisée dans les *Lois* devant les pleurs de l'enfant [33]. Des six premiers sujets abordés par Aristote, cinq ont un équivalent dans les *Lois*. On peut faire se correspondre deux à deux les passages: 1. *Politique* 1336 a 5 et *Lois*, II, 666 A; 2. *Pol.* 1336 a 10 et *Lois* 789 A; 3. *Pol.* 1336 a 12 et *Lois* VII, 789 E; 4. *Pol.* 1336 a 24 et *Lois* 793 E; 5. *Pol.* 1336 a 35 et *Lois* 792 A, qui traitent respectivement du *vin*, des *exercices*, de la *rectitude des membres de l'enfant*, des *jeux* et de la *conduite à tenir devant les pleurs*.

Mais ces analogies de thèmes et de développement ne doivent pas faire perdre de vue des différences très nettes dans le style de la présentation. C'est sur celles-ci qu'on doit se fonder, pour rechercher dans quelle mesure les conseils d'Aristote reflètent un régime de l'enfant de forme médicale. En premier lieu, vient un propos sur la nourriture de l'enfant, dans lequel figure une condamnation de l'usage du vin qui fait écho à celle de Platon. La possibilité de comparaison des deux passages concernés n'est que partielle, car Platon s'occupe uniquement de la consommation du vin aux différents âges de la vie, tandis qu'Aristote intègre sa remarque dans un développement consacré au régime alimentaire de l'enfant, pris dans son ensemble, sujet dont Platon ne s'occupe pas, sinon pour mentionner le principe de la continuité de sa nutrition [34]. De son

[32] Ce n'est pas qu'Hippocrate s'abstienne de recherches qu'on qualifierait de sociologiques ou d'ethnologiques. Voir *Airs, eaux, lieux*, 20, t. II, p. 74, les remarques sur le rapport de l'absence d'emmaillotement (le B.A. du *nursing* grec, qui faisait de l'enfant une vraie petite momie) avec la préparation à l'équitation: Ῥοϊκα δὲ γίγνεται καὶ πλατέα· πρῶτον μὲν ὅτι οὐ σπαργανοῦνται ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ οὐδὲ νομίζουσι διὰ τὴν ἱππασίην, ὅκως ἂν εὔεδροι ἔωσιν.

[33] *Politique*, 1336 a 35: Τὰς δὲ διατάσεις τῶν παίδων καὶ κλαυθμοὺς οὐκ ὀρθῶς ἀπαγορεύουσιν οἱ κωλύοντες ἐν τοῖς νόμοις συμφέρουσι γὰρ πρὸς αὔξησιν.

[34] *Lois* VII, 790 C.

côté, Aristote fait allusion aux maladies que la consommation du vin peut causer, et il insiste sur la convenance particulière du lait au corps de l'enfant. Si ce dernier point de vue est d'un physiologiste, et annonce, en un sens, les développements ultérieurs sur les rapports du lait et du sang [35], le premier a toutes les apparences d'une remarque médicale.

L'affirmation, selon laquelle on doit donner à l'enfant autant de mouvement que sa nature le permet, contraste vivement avec les affirmations platoniciennes. Les deux auteurs admettent certes qu'il n'y a pas de conservation de la santé sans mouvement [36]. Mais alors que Platon introduit ce précepte dans une série de raisons étrangères au domaine de la simple pratique du régime, Aristote, qui ne s'engage pas plus avant dans les détails de sa prescription, conserve néanmoins à son exposé l'aspect du premier point d'un ensemble, dont la suite consisterait tout naturellement à fixer le type et la mesure de mouvement convenable aux différentes étapes du développement de l'enfant. Regrettons au passage la brièveté d'Aristote et la façon elliptique dont Mnésithée évoque le mouvement qu'il faut donner à l'enfant: plus de détails eussent permis une fructueuse comparaison entre les deux auteurs [37]. Le même souci des réalisations pratiques apparaît dans la mention d'instruments orthopédiques destinés à prévenir la déformation des membres de l'enfant [38]. Il contraste également avec les conseils platoniciens tout en images (celle de la cire qu'on façonne) et en paradoxes (faire porter l'enfant jusqu'à trois ans par plusieurs nourrices).

Le principe de l'endurcissement au froid est fondé sur une conception physiologique des conditions de la chaleur naturelle de l'enfant. On sait comment l'auteur de l'*Ancienne médecine*, dans sa critique des raisonnements selon lesquels un facteur appliqué à un corps, induit en celui-ci un effet semblable à lui même, se réclame de l'expérience des réactions de l'organisme au chaud et au froid. Aristote se place sans doute sur un terrain d'expérience identique. En insistant sur la progressivité de l'accoutumance au froid, il se montre

---

[35] *Génération des animaux*, 752 b 23; 776 a 15; 777 a 20.

[36] Aristote n'emploie pas le terme hippocratique πόνος comme Platon dans les *Lois*, mais celui de κινήσις qu'on trouve aussi dans le *Théétète*, 153 B, et dans le Fr. 20 de Mnésithée, l. 8.

[37] Mnésithée se borne à dire μετὰ κινήσιν.

[38] *Politique*, 1336 a 11. Il y a sans doute lieu de rapprocher de ce passage, les remarques de Soranos, dans son chapitre sur la manière de coucher l'enfant (I, X, 16) sur les planchettes utilisées par les Thraces et les Macédoniens.

fidèle à la tactique hippocratique du refus des ruptures soudaines de situation dans la thérapeutique et les régimes. Platon, lui-aussi [39], semble se réclamer du même principe, mais c'est pour en tirer une leçon de conservatisme. Aristote n'en fait pas le même usage, mais il fonde sur lui, non pas le refus des changements, mais bien l'obligation de rechercher les conditions qui le rendront tolérable.

Il est délicat de tirer un argument décisif du silence d'Aristote sur d'éventuelles sources médicales de son chapitre consacré à l'éducation des jeunes enfants. Ses remarques sur la nocivité du vin et sur les instruments orthopédiques peuvent difficilement avoir une autre origine. Mais leur caractère est limité, et rien n'empêche qu'Aristote ait réuni des notions empruntés à des sources différentes, en se donnant l'exposé de Platon comme fil directeur du sien. D'un autre côté, l'esprit de son exposé est beaucoup plus voisin de celui de Mnésithée, par exemple, que de celui de Platon, et ce fait militerait en faveur d'une source médicale du dernier chapitre du Livre VII de la *Politique*. Une telle source expliquerait le lien exclusif qui rattache les préceptes donnés aux conditions concrètes de l'existence de l'enfant. Mais l'allure générale d'un texte ne révèle pas l'emploi de telle ou telle documentation particulière. A la limite elle n'atteste rien de plus que les caractères généraux d'une formation reçue par l'auteur. En ce qui concerne Aristote, on a vraiment beaucoup exploité ses origines familiales pour expliquer son sens du concret et ses capacités d'observateur. Il faut donc aller plus loin et procéder à des rapprochements de textes précis. Mais ce qu'on a tenté de faire pour l'exposé sur la procréation, se révèle plus décevant et plus aléatoire dès qu'il est question de l'éducation du jeune enfant.

G. Hypothèse relative au rapport chronologique des *Lois* et de la *Lettre à Lukiskos*

Le début du Livre VII des *Lois* est à considérer sous deux angles.

[39] *Lois* VII, 797 D E. Sur l'attitude des médecins hippocratiques à l'égard du changement et de l'inaccoutumé, voir *Régime des maladies aigues*, 9 (t. II, p. 296), *Nature de l'homme*, 9 (t. VI, p. 56). Elle varie entre deux termes extrêmes, le premier s'exprimant dans les *Prénotions coaques*, et condamnant le désir du changement comme une chose mauvaise et voisine du délire (Τὸ παρὰ τὸ ἔθος ποιέειν τι, οἷον προθυμέεσθαι προσδέχεσθαι τι πρότερον μὴ εἰθισμήνον, ἢ τοὐναντίον, πονηρὸν καὶ πλησίον παρακοπῆς (p. 596, t. V) le second s'énonçant dans l'Aphorisme II, 51 (t. IV, p. 484) et refusant dans la pratique, surtout la soudaineté du changement, avec la règle de procéder par degrés (Τὸ κατὰ πολὺ καὶ ἐξαπίνης κενοῦν, ἢ πληροῦν, ἢ θερμαίνειν ἢ ψύχειν, ἢ ἄλλως ὁκωσοῦν τὸ σῶμα κινεῖν, σφαλέρον, καὶ πᾶν τὸ πολὺ τῇ φύσει πολέμιον· τὸ δὲ κατὰ μικρὸν ἀσφαλές, καὶ ἄλλως τὰ ἐξ ἑτέρου μεταβαίνειν ἐφ' ἕτερον).

D'une part, il est incontestable que Platon y impose le thème de l'éducation du jeune enfant comme celle d'un être affecté d'une valeur positive. Pour mesurer l'originalité d'un tel point de vue, il n'est que d'observer la manière dont Aristote parle de l'enfant dans ses œuvres autres que la *Politique*. Plusieurs passages attestent qu'il a cherché à analyser l'état du nourrison [40]. Mais son intérêt spéculatif pour ce sujet se double, ailleurs, des appréciations les plus dévaluantes qui soient. De tous les passages où on relève la mention de l'enfant, se dégage une représentation très négative de sa condition. Privé de raison, il est, par là même, exclu de ce qui fait tout le prix de la vie. C'est ainsi que, selon lui, aucune personne sensée ne voudrait vivre la vie d'un enfant, et sur ce point, sa pensée n'a pas varié, car on retrouve les mêmes remarques dans les deux éthiques [41]. Privé de raison, l'enfant n'est pas heureux [42], il n'agit pas [43]. Dans l'*Éthique à Eudème*, cette dévaluation est poussée à l'extrême: Aristote y assimile l'enfant à l'animal, l'un et l'autre étant opposés à l'adulte, dans une comparaison qui a pour second terme l'opposition du méchant et de l'insensé à l'homme vertueux, et plus loin, il met sur le même pied l'enfant, l'animal et le méchant [44]. En analysant l'intempérance, à la fin du Livre III de l'*Éthique à Nicomaque*, il établit un parallèle entre l'enfant et le désir que la raison n'a pas encore tempéré, caractérisant l'un et l'autre par l'appétence d'objets nocifs et par une croissance importante. Puis il inverse sa comparaison et se sert de l'exemple de la docilité de l'enfant au pédagogue pour illustrer les relations idéales de la raison et du désir. Et il ne semble pas avoir été aussi sensible que Platon à la recherche des conditions qui rendent cette docilité féconde, c'est à dire initiatrice de raison. C'est ce qu'atteste un passage du *de Generatione animalium*. Analysant le sens de l'expression *venir de*,

[40] *Ethique à Eudème*, 1216 a 2; *Génération des animaux*, 779 a 2, avec une différence de doctrine sur l'appréciation de la torpeur végétative du nourrisson; *De somno*, 457 a 6, (où l'enfant de moins de cinq mois est comparé à un homme ivre et à un somnanbule; voir *Le foetus de 7 mois*, 9, t. VII, p. 450).

[41] *Ethique à Eudème*, 1215 b 20: Ὥστε δῆλον ὅτι κἂν ἐξ ἀρχῆς αἱρετὸν ἦν, εἴ τις αἵρεσιν ἐδίδου, διά γε ταῦτα τὸ μὴ γενέσθαι. Πρὸς δὲ τούτοις ὁ βίος ὃν ζῶσιν ἔτι παῖδες ὄντες· καὶ γὰρ ἐπὶ τοῦτον ἀνακάμψαι πάλιν οὐδεὶς ἂν ὑπομείνειειν εὖ φρονῶν. *Ethique à Nicomaque*, 1174 a 2: Οὐδείς τ' ἀνάλοιτο ζῆν παιδίου διάνοιαν ἔχων διὰ βίου.

[42] *E.N.*, 1100 a 1: Διὰ ταύτην δὲ τὴν αἰτιὰν οὐδὲ παῖς εὐδαίμων ἐστίν· οὔπω γὰρ πρακτικὸς τῶν τοιούτων διὰ τὴν ἡλίκιαν.

[43] *E.E.*, 1224 a 29: οὐ γάρ φαμεν τὸ παιδίον πράττειν, οὐδὲ τὸ θηρίον, ἀλλὰ τὸν ἤδη διὰ λογίσμον πράττοντα.

[44] *E.E.*, 1236 a 2 (cf. 1238 a 33): Ὡς δ' ἔχει παιδίον καὶ θηρίον πρὸς ἄνθρωπον καθεστῶτα, οὕτως ἔχει ὁ φαῦλος καὶ ἄφρων πρὸς τὸν ἐπιεικῆ καὶ φρόνιμον.

Aristote prend le passage de l'enfance à l'âge adulte comme exemple d'un emploi de l'expression au sens d'une simple consécution temporelle, comme si le lien des deux périodes se bornait à une sorte d'enveloppe extérieure, sans liaison interne tenant à la dynamique du développement [45].

Bien différent est le libéralisme platonicien qui, s'il ne repose pas sur une conception optimiste de la nature de l'enfant (Platon n'est pas Rousseau), refuse toute valeur à certaines contraintes, et introduit comme règle de conduite, le devoir de prendre en considération la subjectivité de celui-ci, ses aspirations vécues, et qui valorise l'enfant, non seulement comme un objet à modeler, mais encore comme un interlocuteur à entendre, si l'on veut éveiller sa raison. Le passage des *Lois* relatif à l'interprétation des larmes et des cris de l'enfant peut passer comme un renouvellement des principes de la *République* sur l'enseignement des sciences [46]. Et la postérité historique de ce texte doit nous rappeler qu'il a recélé une grande incitation à la réflexion éducative et pédagogique.

Mais d'autre part, ce texte est empreint d'un caractère scandaleux en raison de son absence de perspectives concrètes. Ainsi, adopter le principe d'une continuité sans faille de l'alimentation et du mouvement [47] revient à faire prévaloir un mode de pensée qu'aucun auteur de régime ne peut admettre. Il est facile de le constater: tous les diététiciens donnent comme cadre à leurs exposés l'espacement des activités dans le temps et l'ordre de leur consécution, en particulier celle de l'alimentation et des bains, qui semblent en constituer les deux pôles [48]. Mnésithée recommande de baigner l'enfant trois fois par jour, puis deux fois seulement, après la première année [49]. Rufus conseille de baigner l'enfant, une fois sa digestion achevée, car le contraire lui serait nuisible [50]. Galien donne des

[45] *Génération des animaux*, 724 a 20: Ἐπεὶ δὲ πολλαχῶς γίνεται ἄλλο ἐξ ἄλλου ἕτερον γὰρ τρόπον, ὡς ἐξ ἡμέρας φαμεν νὺξ γίνεται καὶ ἐκ παιδὸς ἀνήρ.

[46] *République*, VII, 536 D.

[47] *Lois*, VII, 790 C, cité p. 120.

[48] Alimentation et bains sont d'après Hérodote (VI, 52) les deux tâches de qui est chargé d'élever les enfants: Ὑποθέσθαι δὲ τοῦτον τὸν Πανίτην τάδε τοῖσι Λακεδαιμονίοισι φυλάξαι τὴν γειναμένην ὁκότερον τῶν παίδιων πρότερον λούει καὶ σιτίζει .... καὶ σίτοισι καὶ λουτροῖσι. On a vu (p. 105) comment, dans une perspective élémentaire, le bain n'a pas, comme on serait tenté de le croire, une fonction purificatrice, mais plutôt une fonction nourricière: c'est une autre manière d'alimenter l'enfant.

[49] Fr. 20, l. 6.

[50] Rufus (*Livres incertains*, 38, 8, p. 136, 24-26): διὸ καὶ βλάβαι τοῖς παιδίοις ἐντεῦθεν αἱ μάλισται γίνονται, σπασμοὶ καὶ ἐπιληψίαι καὶ νωθρότητες, ὅταν ἢ ἀπεπτὰ λούσῃ, ἢ πολλῷ νεαρῷ ἐμπλήσασα.

conseils analogues [51]. En ce qui concerne l'alimentation, Rufus indique qu'au début de sa vie, on doit nourrir l'enfant deux fois par jour, ou trois fois au maximum. Quant à Soranos, il critique vivement les femmes qui alimentent les enfants à toute occasion. On doit d'ailleurs reconnaître que, dans cette critique, il a des mots qui pourraient passer pour un démenti littéral des formules platoniciennes [52]. Rufus, de son côté, dénonce la pratique, recommandée par Platon, de ne jamais laisser l'enfant en repos [53]. On le voit, tous ces auteurs, d'écoles différentes, posent toujours les questions de régime en termes de *comment, combien, quand, combien de fois*. Bref, il n'y a pas de régime sans emploi du temps, et le *sans cesse* des préceptes platoniciens représente un refus systématique de ces catégories.

Naturellement, Platon s'exprime en moraliste, plus soucieux d'affirmer quel esprit doit animer la nourrice que de détailler par le menu ses devoirs. Comparées à cela, les prescriptions des diététiciens ne sont peut-être que ritualisme et qu'étiquette encombrante. Mais en réalité, on rendrait bien imparfaitement compte de la différence de ces points de vue, en la rapportant exclusivement à une opposition de la lettre et de l'esprit, car on réduirait les régimes à n'être que de la morale dégradée, et l'on manquerait leur originalité, qui est technique. En effet, pour qui prend leurs préceptes pour des normes concrètes, des indications d'ordre de grandeur, et non pour des interdits ou des tabous, ils introduisent à plus de liberté que des normes comme celles de Platon, qui ne débouchent sur rien de faisable et dont la valeur n'est sûrement pas de l'ordre du savoir-faire.

Aussi, est-il permis de croire que le rôle historique du début du Livre VII des *Lois* a été fort complexe. Avant Platon, le thème de l'éducation du jeune enfant ne semble pas avoir été intégré dans une théorie éducative, il reviendrait donc à Platon d'avoir imposé ce thème comme objet théorique. Par contre, la manière dont il l'a traité

[51] Galien, *De sanitate tuenda*, p. 23, 19 sq.

[52] Rufus (*Ibid.*, 10, p. 137, 2): Καὶ δὶς τῆς ἡμέρας, ἢ τρὶς τὸ πλεῖστον· οὐ γὰρ συμφέρει εὐθὺς ἀρχομένην ὑπερπληροῦν, ἀλλὰ ὅπερ κἀν ταῖς ἄλλαις διαιταὶς ἄριστον, τὸ κατὰ μικρὸν καὶ ἡσυχῇ. Soranos, II, XVIII, 38, C.M.G. IV, p. 81, 1-14 passim: Παραινετέον δὲ τῇ τροφῷ καὶ ὥστε μὴ δι' ὅλης τῆς ἡμέρας ἢ νυκτὸς διδόναι τὸ γάλα ... παρ' ὃ πλεονάκις μὲν αὐτῷ δεῖ τὸ γάλα διδόσθαι, πλὴν οὐκ ἀδιαλείπτως, οὐδὲ πρὸ τοῦ λουτροῦ, πολὺ δὲ μᾶλλον οὐδ' ἐν αὐτοῖς βαλανείοις, ὅπερ ἀπαραιτήτως ποιοῦσιν αἱ γυναῖκες ῥαδίως κλαῖον αὐτὸ σιγῆσαι θέλουσαι. Comparer *Lois*, VII, 790 C: διὰ πάσης νυκτός τε καὶ ἡμέρας, Soranos: δι' ὅλης τῆς ἡμέρας ἢ νυκτός.

[53] Rufus (*Livres incertains*, 38, 25 p. 138, 6): Χρὴ δὲ μηδὲ ἀεὶ ἐπὶ τῆς ἀγκάλης ἔχουσαν περιέρχεσθαι, ἀλλὰ καὶ καθέσθαι.

a dû très vite faire naître des critiques. On connait celle qu'Aristote lui adresse nommément pour la conduite qu'il recommande devant les pleurs de l'enfant [54]. Le sujet est devenu classique, on a pu constater, sur le tableau précédemment établi (p. 119), qu'il est systématiquement discuté par Soranos, Rufus et Galien [55]. Il en va de même pour la question du vin, Si Galien reste fidèle à Platon [56]. Rufus, lui, s'en prend ouvertement aux *Lois* [57].

Certains auteurs semblent même avoir subi une influence platonicienne concernant la ligne générale de l'éducation. Ainsi, Athénée d'Attale déclare-t-il: „La détente et la joie de l'âme contribuent beaucoup à la bonté de la nutrition; ceux au contraire, qui insistent sur leur enseignement, qui recourent aux réprimandes acerbes donnent aux enfants un caractère servile et leur inspirent de l'aversion pour l'objet de leur enseignement; car c'est en frappant qu'ils les obligent à apprendre et à se ressouvenir au moment même où ils sont battus, lorsqu'ils ont perdu leur présence d'esprit. Il n'est pas nécéssaire non plus de tourmenter pendant toute la durée du jour des enfants qui commencent à apprendre; au contraire, il faut consacrer la plus grande partie de la journée aux jeux" [58]. Il n'est pas nécéssaire de souligner à quel point un texte comme celui-ci doit inciter à nuancer l'idée si répandue que la pédagogie antique fut surtout autoritaire et répressive, et fondée sur une conception négative de l'enfant. Remarquons seulement que sa diffusion fut largement assurée par l'intermédiaire des compilations médicales à travers l'antiquité et le moyen âge.

On relève aussi dans la littérature médicale plus tardive des assertions concernant le partage des tâches de l'éducation entre le médecin et le philosophe, qui pourraient bien provenir d'un débat instauré à partir des *Lois*, sur la prétention et le droit de l'un et de l'autre à gouverner l'éducation. On peut déjà se demander par quelle

---

[54] *Politique*, 1336 a 36, cité p. 135, n. 33.

[55] Voir tableau p. 119.

[56] Galien, *De sanitate tuenda*, I, 11, p. 25.

[57] Rufus, (*Ibid.* 38, 19).

[58] Athénée (*Livres incertains*, 39, p. 138, 32-139, 4): Ἡ δ' ἄνεσις καὶ χαρὰ τῆς ψυχῆς εἰς εὐτροφίαν σώματος μεγάλα συμβάλλεται· οἱ δὲ ἐπικειμένοι τῇ διδασκαλίᾳ καὶ πικροὶ ταῖς ἐπιπλήξεσι δουλοπρεπεῖς αὐτοὺς καὶ κατὰ φόβους ποιοῦσι καὶ ἀλλοτρίους πρὸς τὰς μαθήσεις· δέροντες γὰρ μανθάνειν καὶ μνημονεύειν ἀναγκάζουσιν ἐν αὐταῖς ὄντας ταῖς πληγαῖς, ὅτε καὶ τοῦ φρονεῖν ἔξω γεγόνασιν. Οὐκ ἀναγκαῖον δὲ οὐδὲ δι' ὅλης· τῆς ἡμέρας θλίβειν τοὺς ἀρτιμαθεῖς, μερίδα δὲ διδόναι παιδιᾷ αὐτῶν πλείονα. Athénée d'Attale fut un médecin très en vue à Rome. Ce passage figure non seulement dans les *Livres incertains* d'Oribase, mais encore dans la Synopse (V, 14), et dans Aétius d'Amida (IV, 29).

dialectique Athénée s'exprime en médecin et en disciple éclairé de Platon dans le texte qu'on vient de citer. Celui-ci atteste que, pour certains, le médecin conserve un droit de regard sur l'équilibre psycho-affectif de l'enfant même après l'époque de son sevrage. Galien revendique nettement, en raison des déterminismes psychophysiologiques, un rôle pour le médecin dans la formation du caractère de l'âme: „Le caractère de l'âme est corrompu par de mauvaises habitudes dans le domaine de l'alimentation, de la boisson, des exercices, des spectacles, de ce qu'on entend et de toute la culture. Il faut donc que celui qui s'occupe d'hygiène connaisse tout cela et ne croit pas qu'il appartient au philosophe seul de le façonner" [59]. Bien que, dans cette optique, le partage des responsabilités entre le philosophe et le médecin concerne tous les âges de la vie, celui-ci est particulièrement délicat dans la petite enfance, en raison du poids des expériences qu'on y fait [60].

Soranos, au contraire, semble instaurer un ordre de succession entre le rôle du médecin et celui du philosophe, comme l'atteste la conclusion de ses chapitres de puériculture: „A quel âge on doit confier l'enfant au pédagogue et de quel genre, de quelle façon il doit former l'enfant pour ses parents, lorsque celui-ci n'est pas élevé auprès d'eux, toutes les questions de ce genre ne relèvent plus des principes de la médecine, mais elles appartiennent plutôt au domaine de la philosophie; ainsi, contre la coutume, remettant à d'autres le soin de philosopher, nous achevons là notre exposé de puériculture" [61]. Comme son exposé de puériculture ne fait aucune place à des questions étrangères au strict domaine de l'hygiène [62], on peut inférer, qu'à charge de revanche de la non-ingérence du médecin dans le domaine de l'éducation après le sevrage, il ne reconnaît pas au philosophe le droit de s'occuper de puériculture. Ce passage atteste

---

[59] Galien, *De sanitate tuenda*, p. 19, 24 sq.: Διαφθείρεται δὲ τὸ τῆς ψυχῆς ἦθος ὑπὸ μοχθηρῶν ἐθισμῶν ἐν ἐδεσμασί τε καὶ πόμασι καὶ γυμνασίοις καὶ θεάμασι καὶ ἀκούσμασι καὶ τῇ συμπάσῃ μουσικῇ. Τούτων τοίνυν ἁπάντων ἔμπειρον εἶναι χρὴ τὸν ὑγιεινὴν τέχνην μετιόντα καὶ μὴ νομίζειν, ὡς φιλοσόφῳ μόνῳ προσήκει πλάττειν ἦθος ψυχῆς.

[60] Galien, *Ibid.*, p. 16, 1 sq.

[61] Soranos, II, XXVIII, 57, p. 93, 9-13: Τὸ δὲ πόσων ἐτῶν αὐτὸ γενόμενον παιδαγωγῷ παραδοτέον καὶ ποταπῷ τούτῳ, καὶ ἣν συνήθειαν αὐτῷ κατάσκευαστέον πρὸς τοὺς γονεῖς, ὅτε μὴ τρέφεται παρ' αὐτοῖς, καὶ πᾶν τὸ ἐμφερῶς ζητούμενον τούτοις, οὐ κατ' ἰατρικάς ἐστιν ὑποθήκας, φιλοσοφωτέραν δὲ τὴν διάταξιν ἔσχηκεν, ὥστε παρὰ τρόπον ἄλλοις ἐπιτρέψαντες φιλοσοφεῖν αὐτοῖς τὸν περὶ παιδοτροφίας λόγον ἔνθαδε τελειοῦμεν.

[62] Il n'a pas emprunté aux utopies politico-éducatives l'idée que l'on peut constituer et conditionner l'existence humaine de fond en comble, la médecine contribuant à la réalisation matérielle de ce projet.

que tous les médecins n'ont pas admis l'interpénétration réciproque de la médecine et de la philosophie, souvent décrite comme classique, depuis le 4° siècle: pour certains la philosophie n'est pas plus médecine que la médecine ne serait le premier pas sur le chemin d'un salut dont la philosophie serait l'accomplissement. Il ne faut d'ailleurs voir là ni indifférence, ni scepticisme, — et la foi de Soranos dans l'efficacité d'une παιδοτροφία éclairée témoigne assez du contraire —, mais plutôt la marque d'un art qui prétend s'accomplir dans l'autonomie.

Les caractères de la *Lettre à Lukiskos* ont toutes les apparences d'une recherche purement technique. Aussi, concluerons nous qu'elle constitue la première contestation médicale du régime des jeunes enfants du livre VII des *Lois,* et qu'avec ce texte on tient les vestiges du premier écrit systématique de puériculture.

CONCLUSION

La comparaison des thèmes des fragments de leurs œuvres avec les écrits du *Corpus hippocratique*, montre que Mnésithée et Dieuchès prennent place dans une tradition dont ils ne semblent pas avoir modifié l'assiette générale. De part et d'autre, on trouve l'expression de recherches purement techniques, et leurs auteurs ne s'écartent pas du domaine propre de la médecine. Semblablement, on n'y trouve pas de trace apparente de magie, ni de recours au merveilleux, et on vérifie bien que l'imputation de prélogisme ou d'archaïsme faite à de telles formes de pensée ne peut concerner que leurs structures implicites et non leurs contenus manifestes.

Tout un effort de redécouverte de la représentation de l'univers concret par des catégories sensibles est indispensable à l'intelligence de ces fragments. Et c'est bien le cas d'éviter l'illusion qui ferait croire que cette médecine est toute d'expérience, entendant expérience comme l'appréhension passive et spontanée de la réalité.

Dans le cas de Dieuchès, la banalité, la monotonie et l'absence d'intérêt de ses recettes paraît, à première vue, les soustraire à l'analyse. Pour en saisir le sens, il faut retrouver toute la signification et la portée des thèmes de la cuisine. Un esprit moderne, habitué à dissocier les techniques abstraites dérivées de la science et les pratiques quotidiennes, est mal préparé à saisir la parenté profonde de l'art de la cuisine, de celui de la diététique et de celui de la pharmacologie dans la pensée grecque. De l'un aux autres, seules changent les circonstances, mais la matière, les procédés, les types d'explication sont les mêmes. Certains auteurs comiques ont ridiculisé des cuisiniers prétentieux [63], caricaturés dans leur volonté d'impliquer la totalité du savoir dans la préparation d'un repas. Il conviendrait de se demander si de semblables satires ne sont pas à double sens, et si les traits apparemment destinés à des maîtres-queux farauds, du fait de leur instruction, n'atteignent pas du même coup des médecins érudits et savants, démasqués dans leur entreprise de fonder la diététique sur la connaissance de la nature, la superposition des deux critiques reposant sur la mitoyenneté des deux arts.

L'originalité de Mnésithée par rapport aux auteurs du *Corpus*

---

[63] Voir, par exemple: Nicomaque, *Eileithuia* (Athénée, VII, 290 F sq.); Sosipater, *Katapseudomenos* (Athénée, IX, 378 F sq.).

hippocratique semble double. Elle se décèle dans tous les points où ses jugements divergent de ceux de la tradition, témoignant d'un goût de l'information circonstanciée et d'une capacité de remise en cause d'idées bien établies. Elle apparaît plus nettement dans l'effort de systématisation représenté tant par la clarté rhétorique de ses exposés, que par l'élaboration logique des concepts de la pathologie traditionnelle. En l'état actuel de nos recherches et en l'absence de travaux d'ensemble consacrés à l'utilisation des ressources de la logique par les théoriciens de la médecine, nous pensons devoir réserver l'analyse plus approfondie de l'utilisation de la méthode platonicienne de division par Mnésithée, pour un travail en préparation sur l'Ancienne Académie.

Mais les relations de Mnésithée et de Platon ne se limitent pas au problème de cette dette méthodologique. On peut les délimiter autrement, en s'appuyant sur les sujets pour lesquels la confrontation des textes est possible: le vin et la puériculture. De quelque manière qu'on la pose dans le temps, la relation des deux auteurs semble négative. En admettant connu de Platon l'enseignement de Mnésithée sur le vin, on doit constater que son hypothétique reflet dans les *Lois* est affecté de transpositions qui l'ont rendu méconnaissable. Des idées comme celle de la salubrité du vin ou du bienfait de l'imbibition périodique peuvent, certes, avoir inspiré Platon. Mais celui-ci les a éloignées de leur assise originelle en les subordonnant à des thèmes d'éducation morale. Si au contraire on veut considérer les *Lois* comme antérieures aux textes de Mnésithée, il faut dire que tout se passe comme si celui-ci avait réagi contre la manière platonicienne de prendre ce sujet, en le ramenant ostensiblement au seul domaine, où il avait, pour lui, un sens, à celui de l'hygiène. Les mêmes remarques s'imposent pour la puériculture, à la différence près que la scholie d'Oribase invite à considérer la *Lettre à Lukiskos*, comme une réponse, non polémique, mais très réelle au début du livre VII des *Lois*. En interposant entre les deux textes, tous les écrits indispensables à leur comparaison, on les voit s'opposer de la même manière. L'un se distingue par un mélange de novation éducative et de références aux pratiques les plus archaïques et les plus régressives, l'autre se marque par l'absence de toute prétention doctrinaire et le renouvellement des techniques.

Un tel antagonisme tient au moins autant aux modes de pensée, qu'aux opinions professées par les deux auteurs. A Platon, articulant toute notion pour la faire valoir à plusieurs niveaux de signification,

usant de concepts dont les consonnances physiologiques, psychologiques, morales, cosmologiques se relaient constamment, s'oppose Mnésithée, fidèle aux limitations de l'art. Positivisme semble alors le terme le plus capable de désigner l'absence totale de réassurance d'ordre psychologique ou moral de cet enseignement. Cette limitation qu'on retrouverait dans bien d'autres œuvres médicales grecques, s'allie à des traits qui semblent plus propres à Mnésithée. Le plus net est, on l'a dit, son indépendance à l'égard des traditions. Pour s'appliquer à des sujets aussi minces, en apparence, que ce qu'une nourrice doit faire pour soigner un enfant, ou la manière de boire, cette liberté n'en révèle pas moins un degré notable de possibilité de critique, même si elle ne s'exprime pas dans des déclarations de principes. Pour Mnésithée, l'hygiène ne se ramène pas à une apologie des usages établis et le savoir constitue un moyen d'éviter la routine. En ce sens, son influence sur Soranos, le plus moderniste des médecins, grecs mérite d'être reconnue à sa juste valeur: il convient de l'évaluer non seulement en termes de sources des *Gynaecia*, mais surtout comme l'effet d'une parenté d'esprit.

L'indépendance, ici, semble bien être une revanche des exigences de l'expérience et de l'observation sur l'autorité des coutumes et des jugements qui légitiment celles-ci. On voit comment Mnésithée, dans le cadre traditionnel des catalogues d'aliments, avait développé la description des formes vivantes, et mené, plus loin que ses prédécesseurs, l'enquête sur les milieux naturels de vie. De semblables efforts ne sont pas inféconds. Et il est permis de croire que la saisie plus précise et plus circonstanciée des choses joue un rôle dans l'élimination des jugements de type archaïque et inélaboré. Dans l'appréciation de la chaleur du bain de l'enfant, comme dans celle des qualités de la *Zeia*, ou la reconnaissance de la valeur alimentaire des truites, se révèle le même processus de constitution d'un savoir, par recours effectif aux données de fait.

Mais l'observation et la recherche du réel concret ne signifient pas pour autant l'absence de perspectives théoriques. Bien que Galien fasse de Mnésithée l'une des vedettes de l'école dogmatique, il ne faut pas se presser de dire que des théories comme celles qui lient les qualités et les élément sont la partie la plus importante de son œuvre. A en juger par l'ensemble des fragments qui nous sont parvenus, Mnésithée n'est pas très représentatif du courant de doctrine qui va d'Aristote et des Stoiciens à Galien. Pour décrire plus précisément le genre de savoir qu'il cultive, il conviendrait sans doute de le

rapprocher des idées défendues par l'auteur de *l'Ancienne médecine*. Car le tour donné à la diététique (progrès de la connaissance des formes animales et végétales et de leur environnement), l'importance accordée à la catégorie des saveurs, la recherche de corrélations entre les données de fait, sont typiques d'une pensée, qui veut éviter les préalables métaphysiques et qui investit toutes ses capacités théoriques dans l'élucidation du sensible.

Le rapprochement des Fragments de Mnésithée avec des textes de la *Politique* et de l'*Histoire des animaux* ne permet pas de considérer Mnésithée comme un disciple d'Aristote. En revanche, on ne saurait tenter de faire le bilan des œuvres médicales, dont l'existence éclairerait le genèse et même l'information de celles du Stagirite, sans mentionner les fragments de Mnésithée. On éprouve des difficultés pour déterminer les sources de l'*Histoire des animaux*. Le fragment de Mnésithée sur les poissons semble constituer l'exemple même du genre d'œuvres qui se profilent plus ou moins clairement à l'arrière-plan des exposés aristotéliciens. On en dira autant des fragments de puériculture de Mnésithée et de la fin du Livre VII de la *Politique*.

La caractère non aristotélicien des connaissances d'histoire naturelle de Mnésithée ne signifie pas obligatoirement qu'il est antérieur à Aristote. Car la spécificité des genres (la diététique est une chose, l'histoire naturelle une autre, quels que soient les emprunts réciproques de l'une à l'autre) peut fort bien avoir tenu les traités de diététiques à l'abri d'une influence formelle et systématique de l'aristotélisme. D'un autre côté, s'il est vrai qu'Aristote a emprunté des éléments à des écrits médicaux, rien n'empêche que de tels écrits ne soient qu'analogues à ceux de Mnésithée. On ne peut pas inférer de la comparaison de Mnésithée et d'Aristote un argument permettant de situer Mnésithée dans le temps par rapport à Aristote, de manière décisive.

De tous les indices chronologiques, le seul reste bien la compatibilité de l'ex-voto 1332, et de la scholie de la *Lettre à Lukiskos*. Mnésithée, le personnage de l'ex-voto et celui qui a critiqué le début du livre VII des *Lois* ne font qu'un.

TABLE DES FRAGMENTS DE MNÉSITHÉE

Bertier	Hohenstein		
1	2	Pausanias, I, 37, 4	Le tombeau de Mnésithée
2	1	Ps. Galien, t. XIV, p. 683 Kühn	Doxographie sur l'école dogmatique
3	12	Galien, t. X, p. 110 Kühn	Idem
4	—	Galien, t. X, p. 28	Idem
5	18	Galien, t. XI, p. 163	Idem
6	5	Galien, t. X, p. 462	Idem
7	10	Galien, C.M.G., V, IX, 1, p. 69	Idem
8	14	Galien, C.M.G., V, X, 3, p. 51, 2-6	Idem
9	13	Galien, t. XVII B, p. 608 Kühn	Idem
9 bis	—	Galien, C.M.G., V, X, 3, p. 10, 5	Fondement théorique de l'art
10	3	Galien, t. XI, p. 3 Kühn	La méthode platonicienne de division
11	4	Etienne d'Athènes, t. I, p. 238 ed. Dietz	Idem
12	8	Ps. Galien, t. XIX, p. 457	Saveurs et humeurs
13	7	Rufus, ed. Daremberg, p. 166	Idem
14	6	Galien, t. XI, p. 450	Idem
15	9	Galien, *De plac. Hipp. et Plat.*, p. 686-688 passim ed. Mueller	Humeurs et maladies
16	17	Plutarque, *Moralia*, 918 D	Besoin et humeurs
17	—	Oribase, *Livres incertains*, 17, C.M.G., VI., II, 2, p. 84, 1-30	La morphopathologie
18	38	Soranos, II, XV, 28, C.M.G., IV, p. 74, 27-75, 2	Méthode de correction du lait de la nourrice
19	39	Soranos, II, XXI, 48, p. 87, 9-12	Le sevrage du garçon et de la fille
20	37	Oribase, *Livres incertains*, 37, C.M.G., VI, II, 2, p. 135	Le régime du jeune enfant
21	43	Athénée, X, 419, B-C	Règles de modération
22	19	Athénée, III, 121 D	Effets physiologiques des saveurs
23	21	Galien, *De al. fac.*, C.M.G., V, IV, 2, p. 203, 22-204, 2	Généralités sur les propriétés des parties des plantes
24	22	Galien, *De al. fac.*, p. 216, 12-15	Généralités sur les plantes
25	20	Galien, *De al. fac.*, p. 321, 21-322, 12	Idem
26	23	Oribase, II, 67, C.M.G., VI, I, 1, p. 62, 30-63, 5	Valeur des graines selon leur ancienneté

27	24	Galien, *De al. fac.*, p. 234,1 sq. et passim	Les propriétés des blés vêtus
28	25	Athénée, III, 115 F	Idem
29	—	Galien, *De victu att.*, C.M.G., V, IV, 2, p. 440, 3-15	Idem
30	26	Athénée, II, 54 B	Les fruits à enveloppe
31	27	Athénée, II, 57 B	Idem
32	28	Athénée, III, 80 C	Les fruits de saison
33	29	Athénée, III, 80 E	Idem
34	30	Athénée, II, 59 B	Idem
35	31	Athénée, VIII, 355 A	Les poissons
36	32	Athénée, III, 92 B	Les coquillages
37	34	Athénée, III, 106 B	Les crustacés
38	35	Athénée, VIII, 357 A	Les poissons
39	36	Oribase, II, 68, C.M.G., VI, I, p. 63, 7-64, 14	Les quadrupèdes et les animaux terrestres
40	33	Athénée, III, 96 D	Idem
41	44	Athénée, II,36 A	Éloge du vin
42	42	Athénée, I, 22 E	Idem
43	40	Pline, XXI, Index	Les couronnes
44	41	Pline, XXI, 9	Idem
45	45	Athénée, XI, 483 F	Lettre sur le bon usage des beuveries
46	46	Athénée, I, 32 D	Propriétés des vins
47	47	Aulu-Gelle, XIII, 31	Idem
48	16	Oribase, C.M.G., VI, I, 1, p. 261	L'administration de l'ellébore
49	47	Dioscoride, III, 139	
50	48	Dioscoride, I, 75	
51	15	Oribase, C.M.G., VI, I, 1, p. 288, 14	Comment donner un lavement
52	11	Galien, t. II, p. 569 Kühn	La vésicule biliaire de l'éléphant

TABLE DES FRAGMENTS DE DIEUCHÈS

	1	Athénée, I, 5 A	Témoignage
	2	Galien, t. X, p. 28 Kühn	Doxographie sur l'école dogmatique
	3	Galien, t. XI, p. 163 Kühn	Idem
	4	Galien, C.M.G. V, IX, 1, p. 69	Idem
	5	Galien, t. X, p. 462, Kühn	Idem
	6	Galien, t. XI, p. 795 Kühn	Idem
	7	Rufus (Oribase, VII, 26, 196)	L'éllébore
	8	Pline, XX, 5, 31	Le staphulinos
	9	Pline, XX, 9	Le chou
	10	Pline, XX, 17	L'anis
	11	Pline, XXIII, 2, 29	Préparation de l'oxymel
	12	Pline, XXIV, 16, 92	L'aron
	13	Oribase, IV, 5	Préparation des pains
	14	Oribase, IV, 6	L'alphiton
	15	Oribase, IV, 7	Préparation de boissons et de bouillies pour malades
	16	Oribase, IV, 8	Préparation de fécules de graines alimentaires
	17	Oribase, IV, 9	Conseils de cuisson
	18	Oribase, VIII, 42	Purgatifs légers
	19	Oribase, *Synopse*, V, 33	Régime contre le mal de mer

FRAGMENTS DE MNÉSITHÉE
ET
FRAGMENTS DE DIEUCHÈS

TITRES DES OEUVRES DE MNÉSITHÉE

Ps. Galien, *Definitiones*, t. XIX, p. 458 Kühn (Fr. 8): Ἐν τῷ Παθολογικῷ.
Galien, *De al.fac.*, II, 59, p. 321, 21 (Fr. 23): Ἐν τῷ περὶ τῶν ἐδεσματων.
Athénée, passim (Fr. 30, 31, 32, 33, 36, 37, 38, 40): Ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν.
Scholie d'Oribase, *Livres incertains*, 37 (Fr. 20): Περὶ παιδίου τροφῆς ἢ Νηπιοτροφίκού . . . . Ἔστι δὲ ἐπιστολὴ πρὸς Λυκίσκον.
Athénée, XI, 483 F (Fr. 45): Ἐν τῇ περὶ κωθωνισμοῦ ἐπιστολῇ.
Cod. Parisinus graecus, 2237, Index du folio 163, n° 198 (œuvre perdue): Ἐκ τῶν Μνησιθέου περὶ τῶν περιττωματών.
Pline, *H.N.*, Index XXI, ed. Ernout, p. 113, 1: . . . . Mnesitheo, qui *de coronis*. . . . (Fr. 43).

FRAGMENTS DE MNÉSITHÉE

1 (2, H.)

Pausanias, I, 37, 4

Διαβᾶσαι δὲ τὸν Κηφισὸν βωμός ἐστιν ἀρχαῖος Μειλιχίου Δίος .... Τάφος δέ εστι μὲν αὐτόθι Θεοδέκτου τοῦ Φασηλίτου, ἔστι δὲ Μνησιθέου. Τοῦτον λέγουσιν ἰατρόν τε ἀγαθὸν γενέσθαι καὶ ἀναθεῖναι ἀγάλματα, ἐν οἷς ὁ Ἴακχος πεποίηται.

2 (1, H.)

Ps. Galenus, *Introductio*, t. XIV, p. 683 Kühn

Προέστησαν δὲ τῆς μὲν λογικῆς αἱρέσεως Ἱπποκράτης Κῷος, ὃς καὶ αἱρεσιάρχης ἐγένετο καὶ πρῶτος συνέστησε τὴν λογικὴν αἵρεσιν, μετὰ δὲ τοῦτον Διοκλῆς ὁ Καρύστιος, Πραξαγόρας Κῷος, Ἡρόφιλος Χαλκηδόνιος, Ἐρασίστρατος Χῖος Μνησίθεος Ἀθηναῖος Ἀσκληπιάδης Βιθυνος [Κιανός], ὃς καὶ Προυσίας ἐκαλεῖτο.

4 Χῖος: Κεῖος Wellmann, Fragmentesammlung der Griechischen Ärzte Band I p. 117 F. 3   5 Κιανός del. Wellmann   6 Προυσίας: Προυσιεὺς Wellmann

3 (12, H.)

Galenus, *Methodus medendi*, t. X, p. 110 Kühn

Ἀνάγκη γὰρ δήπου κἀκείνους Ἀθηναῖον καὶ Μνησίθεον καὶ Διοκλέα καὶ Πλειστόνικον, Ἱπποκράτην τε καὶ Φιλιστίωνα καὶ μυρίους ἑτέρους τοιούτους ἐπικαλέσασθαι μάρτυρας. Εἰ γὰρ δὴ κατὰ μάρτυρα χρὴ διαιρεῖσθαι τὸν λόγον, οὐ σμικρῷ τινὶ κρατήσουσιν. Ὅτι τε γὰρ τῆς νοσώδους δυσκρασίας εἴδη πολλὰ καὶ ὅτι καθ' ἕκαστον αὐτῶν ἡ θεραπεία διάφορος οὐχ Ἱπποκράτην μόνον ἢ πολλοὺς ἰατροὺς ἑτέρους, ἀλλὰ καὶ Πλάτωνα καὶ Ἀριστοτέλην καὶ Θεόφραστον καὶ Ζήνωνα καὶ Χρύσιππον,

1 (2, H.)

PAUSANIAS, I, 37, 4

Au delà du Céphise, il y a un vieil autel de Zeus Meilichios . . . On y trouve également le tombeau de Théodecte [1] de Phasélis et celui de Mnésithée; on dit que celui-ci fut un médecin de valeur et qu'il éleva des statues, au nombre desquelles un Iacchos [2].

[1] Elève d'Isocrate, voir Ps. Plutarque, *Vie des dix orateurs*, 837 D.
[2] Voir Fr. 41.

2 (1, H.)

Ps. GALIEN, *Introduction*, t. XIV, p. 683 Kühn

Furent à la tête de l'école rationaliste, Hippocrate de Cos, qui en était le chef, et le premier, fonda cette école [1], après lui, Dioclès de Carystos (Fr. 3 W.) [2], Praxagoras de Cos (Fr. 1 St.) [3], Hérophile de Chalcédoine [4], Erasistrate de Chio [5], Mnésithée d'Athènes, Asclépiade de Bithynie [6], qu'on appelle aussi de Pruse.

[1] Pour l'ensemble des fragments doxographiques, voir Introduction, p. 4 sq., et p. 11 sq.
[2] *Die Fragmente der Sikelischen Ärzte . . . und des Diokles von Karystos*, Berlin, 1901; W. Jaeger, *Diokles von Karystos*, Berlin, 1938.
[3] *The fragments of Praxagoras of Cos and his school*, ed. and tr. by Fritz Steckerl, Leiden, 1958.
[4] Article, *Herophilos*, R. E., VIII, 1912, col. 1104 à 1110.
[5] Article *Erasistratos*, R.E., VI, 1909, col. 333-350.
[6] Contemporain d'Antiochus d'Ascalon, (Cicéron, *de Oratore*, I, 62) Article *Asklepiades*, R.E., II, 1896, col. 1631.

3 (12, H.)

GALIEN, *Méthode de traitement*, t. X. p. 110 Kühn

Ceux-ci (les médecins de l'école méthodiste) doivent nécessairement citer comme témoins [1] Athénée, Dioclès (Fr. 32 W.), Pleistonicos [2], Hippocrate, Philistion [3] et quantité d'autres du même genre. Car s'il faut trancher la question par les témoignages, ils ne l'emporteront pas de peu. Appelant comme témoins de ce que les formes de dyscrasies maladives sont nombreuses et le traitement de chacune d'elles spécifique, non seulement Hippocrate et beaucoup

ἅπαντάς τε τοὺς ἐλλογίμους φιλοσόφους παρεχόμενοι μάρτυρας, ὅτι τε χωρὶς τοῦ τὴν φύσιν εὑρεθῆναι τοῦ σώματος ἀκριβῶς οὐχ οἷόν τε ἐστὶν οὔτε περὶ νοσημάτων διαφορᾶς ἐξευρεῖν οὐδὲν οὔτε ἰαμάτων εὐπορῆσαι προσηκόντως, ἅπαντας πάλιν τοὺς νῦν εἰρημένους μοι φιλοσόφους τε καὶ ἰατροὺς οὐ προστάττοντας μὰ Δί' ὡς οὗτοι δίκην τυράννων, ἀλλ' ἀποδεικνύντας παρέξονται.

4

Galenus, *Methodus medendi*, t. X, p. 28 Kühn

... φανερῶς δ' ἐξήλεγξε (Θεσσαλός) τοὺς ἑταίρους (Πλάτωνος, Ἀριστοτέλους, Θεοφράστου, Στωικῶν) ἅπαντας, οὐδὲ τίνα ποτ' ἐστὶ τὰ πρῶτα νοσήματα γινώσκοντας, τὸν Ἡρόφιλον ἐκεῖνον τὸν διαλεκτικόν, καὶ τοῦ συμφοιτητὴν αὐτοῦ Φυλότιμον, καὶ τὸν διδάσκαλον αὐτοῦ Πραξαγόραν τὸν ἀπὸ Ἀσκληπιοῦ, καὶ σὺν τούτοις τε καὶ πρὸ τούτων Ἐρασίστρατον, Διοκλεά, Μνησίθεον, Διεύχη, Φιλιστίωνα, Πλειστόνικον, αὐτὸν Ἱπποκράτην.

5 (18, H.)

Galenus, *De venaesectione*, t. XI, p. 163 Kühn

Μεταβήσωμεν δὲ ἐπὶ τοὺς ἄλλους ἄνδρας ἑκατέρας αἱρέσεως, ἐμπειρικῆς τε καὶ λογικῆς. Οὐδὲ γὰρ τούτων οὐδένα εὑρίσκω τῆς φλεβοτομίας ἀποστάντα. Δογματικὸν μὲν γὰρ οἶδα καὶ Διοκλέα καὶ Πλειστόνικον καὶ Διευχῆ καὶ Μνησίθεον, Πραξαγόραν τε καὶ Φιλότιμον καὶ Ἡρόφιλον καὶ Ἀσκληπιάδην φλεβοτομοῦντας.

d'autres médecins, mais encore Platon, Aristote, Théophraste, Chrysippe, Zénon [4], bref, tous les philosophes illustres, et, de ce que sans avoir découvert avec précision la nature du corps [5], il n'est possible ni de discerner les différences des maladies, ni de se procurer convenablement leurs remèdes, ils produiront tous ces philosophes, dont je viens de parler et ces médecins, non pas décrétant comme des tyrans [6], mais procédant à des démonstrations.

[1] Contemporain de Claude et de Néron. Max Wellmann, *Die pneumatischen Schulen bis auf Archigenes*, Philologischen Untersuchungen, t. XIV, 1895, p. 8 sq.; Article *Athenaios*, R.E., II, 1896, col. 2034-2036.
[2] *The fragments of Praxagoras of Cos and his school*, p. 125.
[3] *Die Fragmente der Sikelischen Ärzte, Akron, Philistion . . .*
[4] *Stoicorum veterum fragmenta*, I, 131, p. 36, 33 sq.
[5] Voir *Phèdre*, 270 B. Sur ce passage, A. Diès, *Autour de Platon*, t. I, p. 30-45; H. Cherniss, Lustrum, t. IV, 1959, p. 139-141, donne une bibliographie des études plus récentes.
[6] *Lois*, IV, 720 C.

4

Galien, *Méthode de traitement*, t. X, p. 28 Kühn

Il (Thessalos [1]) réfuta ouvertement tous leurs compagnons (de Platon, d'Aristote, de Théophraste, des Stoiciens) comme ignorant même les maladies fondamentales, Hérophile, le célèbre dialecticien, son condisciple, Philotime, le maître de celui-ci Praxagoras (Fr. 45 St.), un Asclépiade et, avec eux ou avant eux, Erasistrate, Dioclès, Mnésithée, Dieuchès, Philistion, Pleistonicos, Hippocrate lui même.

[1] Sur Thessalos, Th. Meyer-Steineg, *Thessalos von Trallos*, Archiv für Geschichte der Medizin, 1910, p. 89-108.

5 (18, H.)

Galien, *De la saignée*, t. XI, p. 163 Kühn

Passons aux membres de l'une et l'autre école, l'empirique et la rationaliste: je n'en trouve aucun qui se soit abstenu de pratiquer la saignée [1]. Comme dogmatiques, je sais, en effet, que Dioclès (Fr. 89 W.) et Pleistonicos et Dieuchès et Mnésithée et Praxagoras (Fr. 98 St.) et Philotime [2] et Hérophile et Asclépiade la pratiquaient.

[1] La saignée est un mode d'évacuation systématiquement pratiqué par les auteurs du Corpus hippocratique (*Régime des maladies aigues, appendice*, t. II, p. 398, 400, 402, 404 etc.)
[2] Philotime: *The fragments of Praxagoras of Cos and his school*, p. 108-123.

6 (5, H.)

Galenus, *Methodus medendi*, t. X, p. 462 Kühn

Ἔστι μὲν οὖν καὶ Διοκλεῖ καὶ Μνησιθέῳ καὶ Διευχεῖ καὶ Ἀθηναίῳ καὶ σχεδὸν ἅπασι τοῖς εὐδοκιμωτάτοις ἰατροῖς, ὥσπερ οὖν καὶ τῶν φιλοσόφων τοῖς ἀρίστοις, ἡ αὐτὴ δόξα περὶ φύσεως σώματος ἐκ θερμοῦ καὶ ψυχροῦ καὶ ξηροῦ καὶ ὑγροῦ νομίζουσιν κεκρᾶσθαι τα τε ἄλλα σύμπαντα σώματα καὶ τὰ τῶν ζῴων οὐχ ἥκιστα.

7 (10, H.)

Galenus, *In Hippocratis de Natura Hominis*, C. M. G., V, IX, 1, p. 69, 30-70,5

Οὐδεὶς δ' ἄλλος εἶπεν ἰατρὸς ὀκτὼ φλέβας ἀπὸ <τῆς> κεφαλῆς ἐπὶ τὰ κάτω τοῦ σώματος ἥκειν οὔτε τῶν ἧττον οὔτε τῶν μᾶλλον ἀκριβῶς ἀνατεμνόντων, οὐ Διοκλῆς, οὐ Πραξάγορας, οὐκ Ἐρασίστρατος, οὐ Πλειστόνικος, οὐ Φιλότιμος, οὐ Μνησίθεος, οὐ Διεύχης, οὐ Χρύσιππος, οὐκ Ἀριστογένης ἢ Μήδειος ἢ Εὐρυφῶν, οὐκ ἄλλος τις ἰατρὸς τῶν ἀρχαίων.

1 ἰατρὸς εἶπεν VR τῆς add. Mewaldt 5 Ἀριστογένης corr. Rosenbaum (Sprengel-Rosenbaum Gesch. d. Arzneik. I^4 p. 462 n. 49) Wellmann RESV: ἀντιγενης codd.

8 (14, H.)

Galenus, *Adversus Julianum*, C. M. G., V, X, 3, p. 51, 2-6

Οὔτε γὰρ Ἱπποκράτης οὔτε Διοκλῆς οὔτε Πλειστόνικος οὔτε Πραξαγόρας οὔτε Φιλότιμος οὔτε Μνησίθεος οὔτ' Ἐρασίστρατος οὔτε Ἡρόφιλος οὔτε ἄλλος τις ἰατρος οὔτε λογικὸς οὔτε ἐμπειρικὸς ἠρέσθη ταῖς Θεσσαλοῦ κοινότησι.

6 (5, H.)

GALIEN, *Méthode de traitement*, t. X, p. 462 Kühn

Dioclès (Fr. 7 W.), Mnésithée, Dieuchès, Athénée et, pour ainsi dire, les plus réputés des médecins et les meilleurs philosophes sont donc du même avis touchant la nature du corps: ils estiment que tous les corps, en général, et tout aussi bien ceux des êtres vivants, sont constitués d'un mélange de chaud, froid, sec et humide [1].

[1] Voir *Des semaines*, t. VIII, p. 637: Quae autem in terra sunt corpora et arbores natura similem habent mundo que minime et que magne: necesse est enim mundi partes cum sint omnia similem compati mundo; ex equalibus enim partibus et similibus mundo constitui sunt. Voir aussi *Ancienne médecine*, 13 et 15; *Nature de l'homme*, 3 et 7.

7 (10, H.)

GALIEN, *Commentaire du traité de la nature de l'homme d'Hippocrate*, C.M.G., V, IX, 1, p. 69, 30-70,5

Aucun autre médecin n'a dit que huit veines [1] vont de la tête aux régions inférieures du corps, parmi ceux qui se sont livrés avec plus ou moins de précision à la dissection anatomique, ni Dioclès (Fr. 28 W.), ni Praxagoras (Fr. 6 St.), ni Erasistrate, ni Pleistonicos, ni Philotime, ni Mnésithée, ni Dieuchès, ni Chrysippe [2], ni Aristogène [3], ni Medeios, ni Euryphon [4], ni aucun autre médecin ancien.

[1] Galien critique ici le chapitre 11 du *Traité de la nature de l'homme*. Voir aussi Aristote, *Histoire des animaux*, III, 512 b 12 sq.; L. Edelstein, *The development of greek anatomy*, Bulletin of the history of Medicine, t. III, 1935, p. 241 sq.

[2] Chrysippe, médecin de l'école de Cnide, maître d'Erasistrate, voir Article, *Chrysippos*, R.E., t. III, col. 2510-2511.

[3] Aristogène, médicin de l'école de Cnide, élève de Chrysippe, voir article, *Aristogenes*, R.E., t. I, 1896, col. 252.

[4] Voir sur l'Ecole de Cnide, J. Ilberg, *Die Ärzteschule von Knidos*, Leipsig, 1925.

8 (14, H.)

GALIEN, *Contre Julien* [1], C. M. G., V, X, 3, p. 51,2-6

Ni Hippocrate, ni Dioclès (Fr. 36 W.), ni Pleistonicos, ni Praxagoras (Fr. 83 St.), ni Philotime, ni Mnésithée, ni Erasistrate, ni Hérophile, ni aucun autre médecin de l'école rationaliste ou de

9 (13, H.)

Galenus, *Hippocratis aphorismi et in eos commentarii*, t. XVII B, p. 608 Kühn

Ἔστι δ' οὐχ οὕτως ὑπὲρ Ἱπποκράτους ἀπορῆσαι δίκαιον, ὅτι τηλικαύτην θεωρίαν (τὴν περὶ τῶν καταστάσεων) πρῶτος συστησάμενος οὐκ ἐξειργάσατο πᾶσαν, ὥσπερ <ὑπὲρ> Διοκλέους μὲν πρῶτον καὶ Μνησιθέου μετ' αὐτόν, εἶτα καὶ ἄλλων πολλῶν ἰατρῶν ὅσοι ταῖς ἀληθέσιν ὁδοῖς Ἱπποκράτους χρώμενοι πολλὰ τῶν κατὰ μέρος ἐξεργάσασθαι προὔθεντο.

3 ὑπὲρ add. Wellmann p. 131 Fr. 33 Diokles.

9 bis

Galenus, *Adversus Lycum*, C. M. G., V, X, 3, p. 10,5 sq.

Ἐν γὰρ τῇ γνώσει τῶν διαφορῶν ἑκάστου τῶν ὄντων αἱ τέχναι συνίστανται. Καὶ τοῦτο ἐπὶ πλεῖστον μὲν κἀν τῷ περὶ Φιλήβῳ διῆλθεν ὁ Πλάτων εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τοῦ συγγραμάτος· ἐφύλαξε δ' αὐτοῦ τὴν γνώμην Ἀριστοτέλης καὶ Θεόφραστος, Χρύσιππος καὶ Μνησίθεος καὶ οὐδεὶς ὅστις οὐ διῆλθεν ἐν τῷ περὶ τέχνης γράμματι τὸν αὐτὸν λόγον.

l'école empiriste n'approuverait les propriétés communes [2] de Thessalos.

[1] Julien, médecin méthodiste de l'école d'Apollonios de Chypre, voir article *Julianos*, R.E., X, 1, 1917, Col. 11-12.

[2] Les propriétés communes. Voir Celse, *De medecina, Proemium* I, 54: satisque quaedam communia morborum intueri. Siquidem horum tria genera esse, unum *adstrictum*, alterum *fluens*, tertium *mixtum* ... Horum observationem medicinam esse; quam ita finiunt, ut quasi viam quamdam quam μέθοδον nominant, eorumque, quae in morbis communia sunt, contemplatricem contendant.

9 (13, H.)

Galien, *Commentaire aux Aphorismes d'Hippocrate*, t. XVII B, p. 608 Kühn

Il n'est pas juste de soulever ainsi des difficultés à propos d'Hippocrate parce qu'après avoir établi, le premier, une doctrine de cette ampleur (celle de la constitution des saisons [1]), il ne l'a pas entièrement achevée, comme à propos de Dioclès d'abord, et de Mnésithée après lui, et ensuite de tant d'autres médecins qui, en utilisant les chemins véridiques d'Hippocrate se sont attachés à de nombreuses recherches particulières.

[1] Galien, qui commente, ici, l'*Aphorisme*, III, 16, fait allusion à la théorie de la constitution des saisons et de l'année (*Airs, eaux, lieux; Epidémies*, I, 1, t. II, p. 598; I, 2, p. 614; I, 3, p. 638; *Epid.*, III, 3, t. III, p. 66; p. 100; p. 102; *Aphorismes*, III, 1-17; *Epidémies* II, 1, t. V, p. 74; *Humeurs*, 13 sq., t. V, p. 498.).

9 bis

Galien, *Contre Lycos* [1], C.M.G., V, X, 3 p. 10,5 sq.

C'est en effet dans la connaissance des différences de chacun des êtres que les arts se constituent. Et cela, Platon l'a exposé aussi au plus haut degré dans le *Philèbe* [2], dès le début de son traité. Aristote et Théophraste, Chrysippe [3] et Mnésithée ont maintenu sa pensée, et il n'est personne qui ne tienne le même discours dans un écrit sur l'art.

[1] Lycos, anatomiste et commentateur d'Hippocrate, contemporain de Galien. Voir article *Lycos*, R.E., t. 26, 1927, col. 2408-2417.

[2] *Philèbe*, 12 B-17 B. Peu après ce passage, on trouve une citation de 17 B sur la voix.

[3] On songe tout naturellement au philosophe (*S.V.F.* t. II, p. 76, 4 sq.) Ne pas oublier qu'à la même époque, approximativement, on connaît deux médecins, nommés Chrysippe. L'un est le maître d'Erasistrate, l'autre, un médecin lié à Eudoxe (Diogène

10 (3, H.)

GALENUS, *Ad Glauconem Therapeutica*, t. XI, p. 3 Kühn

Καὶ τί τὸ πλέον; Ἱπποκράτης μὲν καὶ τοῦτο πρῶτος ἁπάντων ὧν ἴσμεν γέγραφεν, ὑπεμνήσαντο δὲ ἐπὶ πλέον τῶν μετ' αὐτὸν ὅσοι τῶν ἐκείνου συνῆκαν γραμμάτων, ὧν εἷς ἦν καὶ Μνησίθεος ὁ Ἀθηναῖος, ἀνὴρ τά τε ἄλλα ἱκανὸς πάντα τὰ τῆς τέχνης καὶ εἰς ὅσον χρὴ μεθόδῳ τὴν ἰατρικὴν τεχνὴν ἀσκεῖν, οὐδενὸς ἐπιγνῶναι δεύτερος. Οὗτος ὁ Μνησίθεος ἀπὸ τῶν πρώτων καὶ ἀνωτάτω γενῶν ἀρξάμενος ἀξιοῖ τέμνειν αὐτὰ κατ' εἴδη τε καὶ γένη καὶ διαφοράς, εἶτ' αὖθις τὰ τεμνόμενα τέμνειν ὁμοίως κἀκεῖνα πάλιν ὡσαύτως, ἔστ' ἂν ἐπί τι τοῖουτον εἶδος ἀφικώμεθα μεθ' ὃ τέμνοντες, ἀχρὶς οὗ τὸ τεμνόμενον, εἰς ἓν τῷ ἀριθμῷ καὶ ἄτομον ἤδη τελευτήσομεν. Ταῦτ' ἀρκεῖ μοι πρὸς γέ σε διὰ βραχέων ἃ βούλομαι δεδηλῶσθαι.

11 (4, H.)

STEPHANUS ATHENIENSIS, *In Galeni ad Glauconem Therapeuticam*, t. I, p. 238, 28-240,2, ed. Dietz

Ἀλλὰ πόθεν αὐτῷ (Ἱπποκράτει) ἡ διάγνωσις ἔσται; ἢ δηλονότι ἐκ τοῦ εὐμεθόδως τῇ τέχνῃ χρήσασθαι. Τὸ δὲ εὐμεθόδως οὐδ' ἕτερον ἐστιν ἢ κατὰ διαίρεσιν ὀρθήν, ὥστε τὰ γένη λαβόντα καὶ τῶν οἰκείων διαφορῶν εἰς εἴδη τέμνοντα οὕτως εἴς τι καταντᾷ ἄτομον, ὃ μηκέτι τομὴν ἐπιδέχεται. Τοῦτο καὶ Μνησίθεος πεποίηκε, φιλοσοφίαν τε καὶ τὴν ἄλλην παιδείαν ἠκριβωμένος καὶ κατὰ τὴν ἰατρικὴν δὲ τὰ πρωτεῖα φέρων. Οὗτος πρῶτος ἐπεχείρησε μεθ' Ἱπποκράτην μεθόδῳ τὴν ἰατρικὴν συστήσασθαι, τοιαύτῃ διαιρέσει χρώμενος. Καὶ εἰ δοκεῖ, τὴν ἐκείνου διαίρεσιν εἰς μέσον παράγωμεν.

F. 11, 15 πρῶτος corr. Dietz e Gadaldini (*Hic primus post Hippocratem* . . .): πρώτως A 15-16 μεθ' Ἱπποκράτην corr. Dietz e Gal. XVII B 608 K: μεθ' Ἱπποκράτους A

Ἔλεγε τοίνυν ὁ Μνησίθεος, ὅτι ὁ ἰατρὸς
ἢ τοῖς ὑγιαίνουσι φυλάττει τὴν ὑγείαν
ἢ τοῖς νοσήσασι θεραπεύει τὰς νόσους.

Ἀλλὰ τὴν μὲν ὑγείαν φυλάττει διὰ τῶν ὁμοίων, τὴν δὲ νόσον ἀναιρεῖ διὰ τῶν ἐναντίων, καὶ διὰ παντὸς τὰς αἰτίας τῶν νοσημάτων ἐκκόπτει.

Αὗται δὲ αἰτίαι ἢ τῷ πολλῷ [πλεονάζουσιν]
ἢ τῷ ποιῷ.

Laerce, VIII, 89), auteur d'un ouvrage sur les herbes potagères (Article, *Chrysippos*, t. III, R.E., col. 2509-10).

10 (3, H.)

GALIEN, *Thérapeutique à Glaucon*, t. XI, p. 3 Kühn

Et quelle est cette supériorité (de ceux qui connaissent l'art sur ceux qui ne le connaissent pas)? Hippocrate fut le premier, à notre connaissance, à écrire à ce sujet. Ceux qui, après lui, ont compris ses écrits, l'ont rappelé plus longuement, au premier rang desquels fut Mnésithée d'Athènes, homme compétent dans tous les domaines de son art en général, et qui, en particulier, ne le céda à personne pour autant qu'il faut l'exercer avec méthode. Mnésithée pense qu'il faut, en partant des genres premiers et les plus élevés, les diviser en espèces [1], genres et différences, puis, de nouveau, diviser les résultats de cette division pareillement, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à une forme telle que, si on poursuit sa division, on obtienne, pour finir, un terme numériquement simple et indivisible. Cela suffit pour ce que je veux brièvement te montrer.

[1] *Phèdre*, 277 B; *Sophiste*, 229 B; 253 C-D; 264 E; 265 E; *Politique* 262 E; 285 C; 286 D; *Philèbe*, 16 D-E.

Pour ce fragment et le suivant, voir Introduction, p. 13.

11 (4, H.)

ETIENNE D'ATHÈNES, *Explication de la Thérapeutique à Glaucon de Galien*, t. I, p. 238,28-240,2, ed. Dietz (*Scholia graeca*)

Mais d'où viendra pour lui la possibilité de juger? Evidemment, d'une utilisation méthodique de l'art. Et la bonne méthode n'est rien d'autre que l'utilisation correcte de la division, en sorte qu'on prenne les genres et qu'on les divise en espèces, jusqu'à ce qu'on atteigne un terme insécable, qui n'admette plus de division. Cela, Mnésithée l'a réalisé, lui qui connaissait exactement la philosophie et toute culture, et qui fut un médecin de premier ordre. Le premier, après Hippocrate, il a entrepris d'organiser la médecine avec méthode, en utilisant cette méthode de division. Et si tu le veux, nous allons parler de cette méthode. Mnésithée disait que le médecin

> ou bien conserve la santé aux bien portants [1]
> ou bien soigne les maladies des malades.

Mais il conserve la santé par des facteurs semblables et supprime les

Τὸ δὲ ποσὸν ἢ ἐν πνεύμασιν
ἢ ἐν ὑγροῖς θεωρεῖται,

καὶ τὸ ποιὸν αὖθις ἢ δακνῶδες ἐστιν
ἢ ἁλμῶδες
ἢ ὀξῶδες
ἢ δριμὺ
ἢ θερμὸν
ἢ ψυχρόν.

Ἀλλὰ καὶ τούτων ἕκαστον αὖθις διττὸν γίνεται.

<καὶ>[ἢ] γὰρ οἱ χυμοὶ τοιοῦτοι γεγόνασιν ἢ ὑπὸ τῆς ἐξάρχῆς φύσεως ἀναμιχθείσης κατὰ τὴν πρώτην σύμπηξιν τοῦ ζῴου
ἢ ὑπὸ τινος ἐπικτήτου κράσεως πλημμεληθείσης ὕστερον.

Καὶ γὰρ ὥρα τρέπει τὰς τῶν χύμων ἰδέας. Τίς γοῦν ἀγνοεῖ, ὅτι τοῦ θέρους ὁ καιρὸς εὔφορος ἐστι χολῆς, φλέγματος δὲ ὁ χειμὼν καὶ μήν γε καὶ αἵματος τὸ ἔαρ, μελαγχολικοῦ δὲ χυμοῦ τὸ φθινόπωρον; ἀλλὰ μὴν καὶ ἡ χώρα ταὐτα δύναται ταῖς ὥραις καὶ αἱ ἡλικίαι καὶ τὸ τῆς διαίτης εἶδος τοιοῦτον ἢ τοῖον ὑπάρχον. Ἀλλὰ μὴν καὶ οἱ πόνοι τρέπουσι τοὺς χυμούς. Οὗτοι δὲ συνίστανται ἢ περὶ ψυχὴν
ἢ περὶ σῶμα(. . . .)

τῆς δὲ ψυχῆς ἢ λαγνείαις ἀλογοὶς χρώμενοι — καὶ γὰρ ἀφροδισίων κατάκορος χρῆσις, τὸ τῇ ψυχῇ ὑποκείμενον πνεῦμα διαφοροῦσα, λεγοιτ' ἂν εἶναι ψυχικὸς πόνος—

(ἢ . . . .) ἀλλὰ μὴν καὶ φροντίδες καὶ λῦπαι τὰς εἰρημένας τῶν χυμῶν ἐργάζονται ποιότητας.

Καὶ οὕτως Μνησίθεος διαιρῶν ταῦτα κατήντησε, μεθ' ἃ λοιπὸν οὐκ ἔστι διελεῖν.

23 ὑγείαν A: ὑγίειαν corr. Schoene 27 post δὲ add. αἱ Schoene post αἰτίαι add. ἐν τοῖς χυμοῖς· οὗτοι δὲ Sch. ποσῷ corr. Schoene e Galeno t. X, p. 15 K: πολλῷ A πλεονάζουσιν corr. Sch. πλεονάζουσι A 37 διττὸν corr. Sch.: αἰτίων A: αἴτιον coni. Dietz 38 ἢ posterius secl. Schoene 39 ἀναμιχθείσης corr. Sch.: ἀντιχηθείσης A: hoc verbum non vertit Gadaldinus: ἀντοχηθείσης coni. Dietz 41 post ὕστερον lacuna et in A et in versione latina Augustini Gadaldini Mutrisensis medici notatur

45 αἱ ἡλικίαι corr. Schoene: ἡλικίαις A 48 post σῶμα lacunam notat G. 49 τῆς δὲ ψυχῆς corr. Sch. τὸ τῆς ψυχῆς A 51 ψυχικὸς πόνος corr. Dietz: ψυχηγὸς A 52 post ἢ lacunam notat Schoene φροντίδες corr. Dietz: φροντίδαι A 54 οὕτως corr. Schoene e Galeno, t. XIX, p. 458 K: οὗτος A 55 διελεῖν corr. Schoene: διελθεῖν A

maladies par leurs contraires, et dans tous les cas, retranche les causes des maladies [2]. Celles-ci se considèrent [3]

ou bien dans la quantité
ou bien dans la qualité.

La quantité se considère

ou bien dans les souffles [4]
ou bien dans les liquides.

Et la qualité est à son tour

ou bien mordant
ou bien salé
ou bien acide
ou bien âcre
ou bien chaud
ou bien froid.

Mais à son tour, chacun de ces termes est double, car de telles humeurs se sont produites

ou bien du fait du mélange de la nature originelle, lors de la coagulation première de l'être vivant,[5]

ou bien du fait d'une constitution acquise par la suite, qui devient démesurée.

Car la saison modifie la forme des humeurs [6]. Personne n'ignore que l'été est le moment où se produit la bile, l'hiver, le phlegme, le printemps, en vérité, le sang, l'automne, la bile noire. Mais assurément le lieu, les âges de la vie [7], et la forme particulière du régime ont le même pouvoir que les saisons. Et les exercices modifient aussi les humeurs. Ils concernent

ou bien l'âme

ou bien le corps [(. . . . utilisant . . . .) de l'âme, ou bien des commerces irrationnels [8] — et en effet l'usage excessif des plaisirs de l'amour qui relâchent le souffle qui est le substrat de l'âme, on peut bien l'appeller *exercice* de l'âme — [(. . . .). Mais aussi les soucis [9] et les peines façonnent les qualités [10] des humeurs dont nous avons déjà parlé.

Et par cette division, Mnésithée parvenait à ces termes après lesquels il ne reste rien à diviser.

[1] La première division revient à accorder le même importance à l'hygiène qu'à la thérapeutique. Voir la dernière (selon l'auteur, la plus répandue) des définitions de la médecine des *Définitiones medicae* (t. XIX, p. 350 Kühn): Οἱ δὲ πλείους οὕτως ὡρισαντὸ· ἰατρικὴ ἐστι τέχνη διαιτητικὴ ὑγιαινόντων καὶ θεραπευτικὴ νοσούντων. Galien (*De sectis*, p. 1, 1-7 ed. Helmreich) donne à sa définition une formulation *diairétique*, qui mérite peut-être d'être rapprochée de celle de Mnésithée: τῆς ἰατρικῆς τέχνης σκοπὸς μὲν ἡ ὑγίεια, τέλος δ' ἡ κτῆσις αὐτῆς, ἐξ ὧν δ' ἄν τις ἢ μὴ παροῦσαν ὑγίειαν ἐργάζοιτ' ἢ παροῦσαν διαφυλάττοι, γιγνῶσκεσθαι μὲν ἀναγκαῖον τοῖς ἰατροῖς· καλεῖται δὲ τὰ μὲν ἐργαζόμενα τὴν μὴ οὖσαν ὑγίειαν ἰάματα τε καὶ βοηθήματα, τὰ δὲ φυλάττοντα τὴν οὖσαν ὑγιεινὰ διαιτήματα.

[2] Voir *Vents*, 1, t. VI, p. 92 (Introduction, p. 17, note 12.) Même conception dans *Introductio*, t. XIV, p. 678: λογικὴ μὲν ἡ φυσιολογίαν παρέχουσα καὶ τὰς αἰτίας τῶν νόσων ἐξετάζουσα καὶ σημειώσει πρὸς εὕρεσιν τῶν αἰτίων χρωμένη τήν τε θεραπείαν ἐξ ὧν ὑπαγορεύουσιν αἱ αἰτίαι, παραλαμβάνουσα καθ' ὑπεναντίωσιν.

[3] La correction de Schoene, qui substitue ποσῷ à πολλῷ, détruit peut-être la possibilité pour ce passage de représenter une expression de l'aspect quantitatif du facteur pathogène, intermédiaire entre les textes hippocratiques (Introduction p. 19) et Galien, qui use d'une terminologie franchement dépendante de celle d'Aristote (*Catégories*, ch. 14, 15 a 12): Τέτταρες οὖν εἰσιν ἐν ἡμῖν χυμοὶ κατὰ φύσιν· οὗτοι δὲ ὑπερβάλλοντες ποσότητι καὶ ἀλλοιούμενοι κατὰ ποιότητα νόσων αἴτιοι τυγχάνουσιν. (*In De alimento*, t. XV, p. 242 Kühn). Sans compter que le principe de l'amendement de la prose d'un auteur (Mnésithée) par celle d'un autre, postérieur de plus de quatre siècles (Galien), est pour le moins surprenant. Helmreich (Fr. 25, l. 18) a introduit de la même façon une correction de moindre portée, dans une citation de Mnésithée.

[4] Le terme ὕγρον figure dans la *Semence*, 3, t. VII, p. 474; Les *Maladies* IV, t. VII, p. 542 (Voir introduction, p. 20, note 26); sur le souffle, voir *Mal sacré*, 4, t. VI, p. 369; Ibid. 7; p. 373; 16, p. 391; *Nature de l'enfant*, t. VII, p. 488, p. 496. Comparer avec Celse, *De medicina*, Prol. I, 15 et Ps. Galien, *Introductio*, t. XIV, p. 699 Kühn.

[5] Les auteurs hippocratiques exposent la constitution de l'embryon en termes de *coagulation*, (*Traité de la nature de l'enfant*, t. VII, p. 486), ils attribuent la supériorité du garçon sur la fille au fait que l'embryon du premier se coagule plus vite (t. VII, p. 510, et p. 514: καὶ πρόσθεν πήγνυται τὸ ἄρσεν. La formule de Mnésithée est la même que celle des *Airs, eaux, lieux*, ch. 19, in finem: ἐν τῇ τοῦ γόνου συμπήξει...

[6] Sur l'influence des saisons sur les humeurs, *Airs, eaux, lieux*, ch. 1-12; *Pronostic*, 25, t. II, p. 188; *Epidémies*, III, 3, t. III, p. 100; *Aphorismes*, II, 34; III, 1-4, 8; *Epidémies* II, 1, 5, t. V, p. 74; *Epid.* IV, 20 et 21, t. V, p. 156; *Epid.* IV, 46, t. V, p. 188; *Humeurs*, 8, t. V, p. 488; *Ibid.* 12-18; *Plaies*, 5, t. VI, p. 404; *Semaines*, 46, t. VIII, p. 662; *Ibid.* 50, p. 667. Le texte le plus proche de celui de Mnésithée est sans doute *Nature de l'homme*, 7, t. VI, p. 46. (Voir aussi *Régime des maladies aigues, appendice*, 8, t. II, p. 426, *Ibid.* 14, p. 468; *Aphorisme*, III, 20 et IV, 9).

[7] Sur la corrélation des âges et des maladies, *Aphorismes*, III, 24-31.

[8] Sur le coït, *Affections*, 1, t. VI, p. 208; *Régime des maladies aigues appendice*, t. II, p. 476; *Aphorismes* VI, 30; *Epidémies*, V, 72, t. V, p. 246; *Epid.* VI, 3, 5, t. V, p. 294; *Epid.* VI, 3, 14, t. V, p. 300; *Epid.* VI, 5, 15, t. V, p. 321; *Epid.* VI, 8, 23, t. V, p. 352; *Epid.* VII, 122, t. V, p. 468; *Régime*, II, 58, III, 68 passim.

[9] Sur l'influence des déterminations psychiques et comportementales sur l'état de santé, voir: *Epidémies* I, III, 10, t. II, p. 668; *Epidémies* VI, 5, 5, t. V, p. 316; *Humeurs*, 9, t. V, p. 488; *Epidémies*, II, 4, 4, t. V, p. 126; *Régime*, II, 61, t. VI, p. 574.

[10] Sur la nouveauté de ποιότης: ἴσως οὖν ἡ ποιότης ἅμα ἀλλόκοτόν τε φαίνεται ὄνομα καὶ οὐ μανθάνεις ἀθρόον λεγόμενον (*Théétète*, 182 A).

12 (8, H.)

Ps. Galenus, *Definitiones*, t. XIX, p. 457-458 Kühn

υξβ. Χυμὸς παρὰ μὲν Ἱπποκράτει διὰ παντὸς ἐπὶ τῶν κατὰ τὸ σῶμα τέτακται χυμῶν, ἐξ ὧν ἐστιν ἡμῖν ἡ σύστασις, αἵματος, φλέγματος, χολῶν δύο ξανθῆς τε καὶ μελαίνης· παρὰ δὲ Πλάτωνι καὶ Ἀριστοτέλει ἡ γευστὴ ποιότης καὶ ἑκάστη τῶν ὄντων ἐν ἡμῖν χυμὸς ὀνομάζεται. Εἰσὶ δὲ ποιότητες ὀξύτης, αὐστηρότης, στρυφνότης, δριμύτης, ἁλυκότης, γλυκύτης, πικρότης. Οὕτω καὶ Μνησίθεος βούλεται ἐν τῷ Παθολογικῷ.

12 (8, H.)

Ps. Galien, *Définitions* [1], t. XIX, p. 457-458, Kühn

§ 462: Le terme *chumos*, chez Hippocrate [2], s'applique entièrement aux *humeurs* dont notre corps est constitué, sang, phlegme, les deux biles, jaune et noire. Chez Platon [3] et Aristote [4], sont appelées ainsi (chumos) la *saveur* et chacune de celles qui sont en nous. Ces qualités sont l'acidité [5], l'âcreté [6], l'âpreté [7], l'aigreur [8], la salure[9], la douceur [10], l'amertume [11]. Cest ce que prétend également Mnésithée dans sa *Pathologie* [12].

[1] Une scholie d'Oribase (XLVII, 5) met déjà en doute l'authenticité des *Definitiones.*

[2] La première formule doit être rapprochée de *Nature de l'homme*, 4, t. VI, p. 38. Mais l'auteur n'emploie pas le mot χύμος, terme qui a pour équivalent ὕγρον et ἰκμάς (*Semence*, 3, t VII, p. 474; *Maladies* IV, 2, t. VII, p. 542). D'une manière générale, l'opposition instaurée ici entre Hippocrate et Platon et Aristote est abusivement simplificatrice. Dans l'*Ancienne médecine*, χύμος désigne indissociablement l'*humeur* et la *saveur*, puisque la *saveur* est le critère de l'*humeur* (14, t. I, p. 604; 18, t. I, p. 616; 19, p. 618; 20, p. 624; 22, p. 626; 24, p. 634).

[3] Platon (*Timée*, 65 C) désigne les saveurs par une périphrase: ἴδια ὄντα παθήματα περὶ τὴν γλῶτταν, et applique le nom de χύμος aux *sucs* (59 E) dont la connaissance s'accomplit par l'analyse des *saveurs*, ainsi qu'aux *humeurs* du corps (86 E).

[4] Aristote, théoricien du *sapide* (*De anima*, II, 10; *De sensu*, 4) emploie constamment χύμος au sens de *saveur* et, exceptionnellement, pour signifier un liquide (*Parties des animaux*, IV, 691 a 2; *Génération des animaux*, IV, 769 a 30; *Ethique à Nicomaque*, 1118 a 27) où on trouve une double leçon χύλος ou χύμος.

[5] L'acidité. On trouve le même mot dans *Ancienne médecine*, 19, t. I, p. 618.

[6] L'âpreté, voir *Théétète*, 178 B, opposé γλυκύτης, à propos de vins.

[7] L'astringence, *Catégories*, 8, 9 a 3. D'après Platon (*Timée* 65 D) il existe seulement une différence de degré entre l'âpre et l'astringent.

[8] L'âcreté. Le terme figure dans *Ancienne médecine*, 18, t. I, p. 616, 1.1.

[9] La salure. Voir Mnésithée, Fr. 36. l. 4.

[10] La douceur. *Timée*, 60 B.

[11] L'amertume; *Ancienne médecine*, 19, t. I, p. 616, 1.1. Pour un exposé d'ensemble des saveurs, *Timée*, 65 C; *De sensu*, 442 a 19 sq.; Théophraste, *De plantarum causis*, VI, 1, 2.

[12] Selon le Ps. Galien Παθολογικός s'applique à la partie de la médecine qui traite des maladies, de leurs causes et de leurs espèces (*Definitiones*, t. XIX, p. 458 Kühn): Ἐν τῷ Παθολογικῷ τῆς ἰατρικῆς μέρει περιέχεται τί τε καὶ ὁποῖόν ἐστι καθόλου καὶ τὶ τὸ κατὰ μέρος πάθος καὶ νόσημα καὶ τί αἴτιον καὶ τί σημεῖον καὶ τίνες αἱ τούτου διαφοραί, πολυειδεὶς δὲ αὗται, οὐ τὸ πάθος τῶν νοσοποιῶν αἰτιῶν καὶ οἱ τόποι περὶ οὓς ἐστι αὐτὰ τὰ πάθη. L'auteur de l'*Introductio* (t. XIV, p. 689 Kühn) donne le mot pour un synonyme de *Etiologique*: Αἰτιολογικὸν δὲ ἐστιν, ὃ καὶ παθολολογικόν, ἐν ᾧ τὰ παρὰ φύσιν ἐξετάζομεν καὶ τὰς αἰτίας τῶν νόσων ἐρευνῶμεν καὶ τὰς συνδρομὰς τῶν συμπτωμάτων καὶ τὰς καταστάσεις τῶν παθῶν πολυπραγμονοῦμεν. Soranos (C.M.G. IV, p. 1, 9-10) rapporte que selon certains, la médecine se divise en trois parties, la *Physiologie*, la *Pathologie*, la *Thérapeutique*: οἱ δὲ εἰς τὸ φυσιολογικὸν καὶ παθολογικὸν καὶ θεραπευτικόν.

13 (7, H.)

RUFUS, *De partibus corporis humani*, ed. Daremberg, p. 166

Τὸ δὲ ὅλον, χυμὸν Πραξαγόρας πᾶν τὸ ὑγρὸν καλεῖ· ὁ δὲ Μνησίθεος, τοῦτον μὲν χυλόν, τὴν δὲ γευστικὴν δύναμιν, ἐάν τε ἐν ξηρῷ, ἐάν τε ὑγρῷ ᾖ, χυμόν.

2.3 τε ἐν ξηρῷ: τε ξηρῷ L   χυμόν: χυλόν L.

14 (6, H.)

GALENUS, *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, t. XI, p. 449-450 Kühn

Τῶν δ' ἄλλων ἕνεκα τῶν ὠφεληθῆναι δυναμένων ἀναληπτέον ἐστὶν καὶ διοριστέον ἀχριβῶς τὸν περὶ τῶν ἰδίων τῆς γλώττης αἰσθητῶν λόγον. Ὀνομάζεται μὲν οὖν ὑπὸ τῶν περὶ Θεόφραστόν τε καὶ Ἀριστοτέλην καὶ Μνησίθεον τὸν ἰατρὸν ἡ γευστὴ δύναμις χυμός, ἀπὸ τοῦ μ στοιχείου τῆς δευτέρας συλλαβῆς ἀρχομένης. Ἡ δ' ἐξ ὑγροῦ καὶ ξηροῦ σύστασις ὑπὸ θερμότητος πεφθέντων χυλός, ἀπὸ τοῦ λ τῆς δευτέρας ἀρχομένης συλλαβῆς. Παρὰ μέντοι τοῖς παλαιοτέροις αὐτῶν οὐκ Ἀττικοῖς μόνον, ἀλλὰ καὶ Ἴωσιν ἑκάτερα διὰ τοῦ μ γέγραπται. Καὶ γὰρ καὶ παρὰ Πλάτωνι τῷ φιλοσόφῳ καὶ παρ' Ἱπποκράτει καὶ παρὰ τοῖς παλαιοῖς κωμικοῖς οὕτως εὑρίσκεται.

15 (9, H.)

GALENUS, *De placitis Hippocratis et Platonis*, p. 686 à 688 passim, ed. Mueller

Ἀρκεῖ τοιγαροῦν ἔν γέ τῷ παρόντι τό γε τοσοῦτον εἰπεῖν, ὡς τοὺς τέτταρας χυμοὺς ὁ Πλάτων αἰτιᾶται τῶν πλείστων νοσημάτων ὡσαύτως Ἱπποκράτει καὶ καθ' ἕκαστόν γε αὐτῶν ἔγραψεν ἐπὶ τῇ τελευτῇ τοῦ βιβλίου. παραθήσομαι δέ σοι τὰς ἀρχὰς τῶν ῥήσεων ἀναμνήσεως ἕνεκα. Περὶ μὲν οὖν τῆς ἐν ταίς χολαῖς διαφορᾶς .... 83 AB ... Περὶ δὲ τῶν

13 (7, H.)

Rufus, *Des noms des parties du corps*, ed. Daremberg, p. 166

En général, Praxagoras appelle *chumos* la totalité du liquide; cela, Mnésithée l'appelle *chulos*, et il appelle *chumos*, la puissance gustative, soit dans le sec, soit dans l'humide [1].

[1] Les fragments de Mnésithée ne permettent pas de vérifier cette assertion. En effet, si l'usage de χυλός en vue de désigner le *suc* des fruits est traditionnel (Fr. 32), en revanche, on ne peut donner d'exemple d'emploi de ce mot pour désigner les *humeurs*. De plus, dans les fragments existants, χύμος signifie aussi bien *saveur* (Fr. 22) que *humeur* (Fr. 11). Comparer la formule *dans l'humide ou dans le sec* avec Aristote, *De sensu*, 441 b 17: οὕτω καὶ ἡ φύσις τὸ ξηρὸν καὶ τὸ γεῶδες, καὶ διά τοῦ ξηροῦ καὶ γεῶδουϛ διηθοῦσα καὶ κινοῦσα τῷ θερμῷ ποιόν τι τὸ ὑγρὸν παρασκευάζει. et avec Théophraste, *De plantarum causis*, VI, I, 1: Χυμὸς μὲν ἡ τοῦ ξηροῦ καὶ γεώδους τῷ ὑγρῷ ἐναπόμιξις ἢ τοῦ ξηροῦ διὰ τοῦ ὕγρου διήθησις ὑπὸ θερμοῦ.

14 (6, H.)

Galien, *De la composition et des propriétés des médicaments simples*, t. XI, p. 449-450 Kühn

Pour les autres, capables, eux, de profiter de cet enseignement, il faut reprendre et analyser avec précision l'exposé des sensations propres de la langue. Dans le cercle de Théophraste, d'Aristote, de Mnésithée le médecin, on appelle *chumos* la puissance gustative, la seconde syllabe du mot commençant par la lettre „M", et *chulos*, la combinaison de sec et d'humide coctée par la chaleur (le suc), la seconde syllabe commençant par la lettre „L". Toutefois chez les auteurs plus anciens, et non seulement chez les Attiques, mais encore chez les Ioniens, les deux choses (*saveurs* et *sucs*) s'écrivent avec un „M". Et c'est ainsi qu'on le voit chez Platon le philosophe, chez Hippocrâte, et les plus anciens comiques.

15 (9, H.)

Galien, *Des principes d'Hippocrate et de Platon*, p. 666 à 688 passim, ed. Mueller

Qu'il me suffise pour le présent de dire que Platon, comme Hippocrate, met en cause les quatre humeurs dans la plupart des maladies, et qu'il a écrit sur chacune d'entre elles à la fin du livre (le *Timée*) Je citerai pour mémoire le début des passages. Sur les différences des biles, je citerai: .... 83 A B ... Sur les maladies qui

νοσημάτων, ὅσα διὰ χολὴν ... 85 B ... καὶ περὶ φλέγματος ... 85 B. καὶ περὶ μελαίνης χολῆς ... 83 C.

Οὐ μόνος δὲ Πλάτων, ἀλλὰ καὶ Ἀριστοτέλης καὶ Θεόφραστος οἵ τε ἄλλοι μαθηταὶ Πλάτωνός τε καὶ Ἀριστοτέλους οἳ τὸν περὶ τῶν χυμῶν λόγον ἐζήλωσαν Ἱπποκράτους, ὥσπερ γε καὶ τῶν παλαιῶν ἰατρῶν οἱ δοκιμώτατοι, Διοκλῆς, Πλειστόνικος, Μνησίθεος, Πραξαγόρας, Φιλότιμος, Ἡρόφιλος.

9 οἳ τὸν AB Ch K: ἢ τὸν M: οἱ vel ἢ ejecit Cornarius

16 (17, H.)

Plutarchus, *Quaestiones naturales*, XXVI, 918 D

Ἢ τὰς ὀρέξεις ἐπιφέρουσι τοῖς ζῴοις αἱ τῶν σωμάτων κράσεις ἃς αἱ νόσοι ποιοῦσι, διαφόρους δριμύτητας ἢ γλυκύτητας ἤ τινας ἄλλας ἐντίκτουσαι ποιότητας ἀήθεις καὶ ἀτόπους, τῶν ὑγρῶν τρεπομένων, ὡς δῆλον ἐστιν ἐπὶ τῶν γυναικῶν, ὅταν κύωσι καὶ λίθους καὶ γῆν προσφερομένων· διὸ καὶ τῶν νοσούντων τοῖς ὀρέξεσιν οἱ χαρίεντες ἰατροὶ προίσασι τοὺς ἀσώτως ἢ σωτηρίως ἔχοντας· ἱστορεῖ γοῦν Μνησίθεος ἐν ἀρχῇ πνευμονίας τὸν ἐπιθυμήσαντα κρομμύων σῴζεσθαι, τὸν δὲ σύκων ἀπόλλυσθαι, διὰ τὸ ταῖς κράσεσι τὰς ὀρέξεις τὰς δὲ κράσεις τοῖς πάθεσιν ἕπεσθαι.

1.2 ἃς αἱ νόσοι ποιοῦσι corr. Wyttenbach: αἱ νοσοποιοῦσι codd. 4 κύωσι: κιττῶσι corr. Lenaeppius e Moralie 801 A καὶ γὰρ αἱ κιττῶσαι λίθους 6 ἀσώτως L. Dindorf p. 10 sq. γοῦν corr. Duebner: οὖν codd. Μνησίθεος: Μνησίθεος ἰατρὸς corr. F. H. Sandbach (*Moralia*, Loeb XI, 206) e *Moralia* 73b

17

Oribasius, *Libri incerti*, 7, C.M.G., VI, II, 2, p. 84, 1-30

ζ. Ἐκ τῶν Μνησιθέου. Περὶ κατασκευῆς σωμάτων.

Κατανοῆσαι δεῖ τὰς συμμετρίας τῶν σωμάτων· διὰ γὰρ τούτων πρὸς ποῖα εὐφυῶς ἢ τοὐναντίον διακείμενοι τυγχάνομεν, εἰδέναι δυνατόν. Πειρασόμεθα οὖν τὰ μέγιστα καὶ κυριώτατα διελθεῖν· ἐκ γὰρ τούτων καὶ τὰ λοιπὰ ῥᾳδίως συνιδεῖν. Βουλόμενος δὴ θεωρεῖν, εὑρήσεις ταῖς τοῦ

sont causées par la bile: .... 85 B .... Et sur le phlegme: ...... 85 B .. Et sur la bile noire: .... 83 C .... Et non seulement Platon, mais Aristote, et Théophraste, et les autres disciples de Platon et d'Aristote, qui ont suivi la doctrine d'Hippocrate sur les humeurs, de même que les plus remarquables des anciens médecins, Dioclès (Fr. 8 W.), Pleistonicos, Mnésithée, Praxagoras (Fr. 16 St.), Philotime, Hérophile (s.e. ont mis en cause les quatre humeurs dans la plupart des maladies).

[1] En ce qui concerne Mnésithée, l'affirmation de Galien concorde mal avec le résumé du Fr. 11, l. 28, où *souffles* et *humeurs* se partagent la cause des maladies.

16 (17, H.)

PLUTARQUE, *Questions naturelles*, XXVI, 918 D

Ou n'est-ce pas que les constitutions corporelles que les maladies produisent, déterminent chez les animaux des désirs, en amenant différentes aigreurs ou douceurs ou autres qualités inhabituelles et anormales, lors de la modification des humeurs? C'est évident dans le cas des femmes enceintes qui mangent des pierres et de la terre [1]; c'est pourquoi les médecins avertis savent à l'avance, d'après les envies des malades [2], s'ils s'en tireront ou au contraire si leur cas est desespéré. Mnésithée raconte que celui qui a envie d'oignon au début de la pneumonie [3], est sauvé, tandis que celui qui a envie de figues est perdu, parce que les désirs dépendent de la constitution du corps, qui dépend à son tour de la maladie.

[1] Voir *Superfétation*, 18, t. VIII, p. 486; *Histoire des animaux*, VII, 4, 584 a 19; Soranos, C.M.G., IV, I, XV, 48-52.

[2] Sur la relation du mouvement des humeurs et du besoin, *Maladies* IV, 39, t. VII, p. 558.

[3] Le terme πνευμονία est très rare. On emploie ordinairement περιπλευμονίη ou περιπνευμονία.

17

ORIBASE, *Livres incertains,* 7, C. M. G., VI, II, 2, p. 84,1-30

Extrait des œuvres de Mnésithée, Sur la structure du corps.

Il faut observer les proportions [1] du corps, car c'est par elles que nous pouvons connaître ce à quoi nous sommes heureusement prédisposés et l'inverse. Nous essaierons donc d'exposer les points les plus importants et les principaux; puis, en les prenant comme points

στήθους διαφοραῖς ἀκολούθως ἔχοντας ἡμᾶς καὶ τοὺς πνεύμονας· ὡς γὰρ ἐπὶ πολὺ τοὺς ἐξεστηκότας τὰ στήθη καὶ τοὺς ὤμους ἀνεσπασμένους μάλιστα ἔστιν ἰδεῖν τοῖς περὶ τὸν πνεύμονα νουσήμασιν ἁλισκουμένους διὰ τὸ μέγεθος καὶ τὴν ἄμετρον αὐτοῦ κοιλότητα καὶ μάνωσιν. Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὅσοι τὰ δεξιὰ τοῦ θώρακος ἔχουσι μείζω καὶ ἰσχυρότερα τῶν ἀριστερῶν, δῆλοι γίνονται τὸ ἧπαρ ἔχοντες μεῖζον τοῦ συμμέτρου, καὶ μάλιστα οἱ τοιοῦτοι τῶν ἀνθρώπων περιπίπτουσι τοῖς ἡπατικοῖς πάθεσιν. Ὡσαύτως δὲ καὶ οἷς ἂν ᾖ μείζω τὰ ἀριστερά, τοὺς σπλῆνας ἔχοντες μείζους δῆλοι γίνονται· πολλάκις γὰρ αὐτοῖς ἐν ταῖς ἀρρωστίαις ἐπισημαίνουσιν. Τὸ δ' ὅλον οἱ μὲν ἀπλευρότατοι καὶ μικροστηθότατοι καὶ φλεβωδέστατοι καὶ ἀσαρκότατοι μεγαλοκοιλιώτατοι καὶ μεγαλοσπλαγχνότατοι τυγχάνουσιν ὄντες·

Οἱ δ' εὐπλευρότατοι καὶ μεγαλοστηθότατοι τε καὶ εὐσαρκότατοι μικροσπλαγχνότατοί τε καὶ μικροκοιλιώτατοι. Πάλιν ὅσοι μὲν ἄπλευροί εἰσι καὶ μέγα τὸ διάστημα ἔχουσιν ἀπό τε ὑποχονδρίων πρὸς τὰ ἄνω, οὗτοι μεγαλοκοιλιώτατοι καὶ βορώτατοι τυγχάνουσιν ὄντες· ὅσοι δ' ἐξωγκωμένα τὰ <ἐν> τοῖς ὑποχονδρίοις ἔχουσι, πλήρης τούτων ἡ μὲν ἄνω κοιλία <καὶ> μεγάλη, ἔντερα δὲ μικρά, δι' ὃ καὶ οἱ πολλοὶ τῶν τοιούτων δυσπαθοῦσι περὶ τὴν ἄνω κοιλίαν ἔν τε ταῖς πλησμοναῖς καὶ ταῖς ἀσθενείαις. Τὴν δ' ἄνω καὶ κάτω κοιλίαν μηδείς με νομίσῃ λέγειν ἀγνοοῦντα διότι μονοκοίλιός ἐστιν ὁ ἄνθρωπος, τὸ δὲ κάτω ἔντερον ὑπόκειται παχύ· τοῦτο δὴ λέγω κάτω κοιλίαν. Τοῖς μὲν οὖν προειρημένοις οὕτως ἔχει ταῦτα τὰ μέρη· ὧν δ' ἂν ὦσιν αἱ κοιλίαι κατεσπασμέναι, τούτων δ' ἔστιν ὁρᾶν τὰ ἔντερα μείζω· διὸ καὶ ῥᾷον ἀπὸ τῶν πλησμονῶν ἀπαλλάτουσιν οἱ τοιοῦτοι.

3 τυγχάνομεν: τυγχάνωμεν Fa 4 οὖν: γοῦν Fa 5 δή: δεῖ Fa 6 ἡμᾶς: ἡμῖν Dg. 7 post ἐπὶ add. τῶ Fa 8 διὰ: δεῖ Fa 9 κοιλότητα: κοιλότηταν F δὲ: δὴ Fa 10 μείζω: μείζωνα F 11-12 καὶ μάλιστα: μάλλιστα γὰρ Fa 13 ἔχοντες: ἔχοντας F 14 μείζους: μείζωνα F 18 τε om. Fa εὐσαρκότατοι: ἀσαρκότατοι F 20 post οὗτοι add. δὲ Fa 21 βορώτατοι: βορῶτα Fa ἐξωγκωμένα corr. Dg.: ἐξογκούμενα καὶ F: ἐξογκώμενοι Fa 22 τὰ... ἔχουσι om. Fa ἐν add. Dg. καὶ add. Dg. 26 λέγω: λέγουσι F 27 ante κάτω add. τὴν Fa οὕτως: οὗτος F 27-28 δ' ἂν: δὲ ἂν Dg.: δῆλον F Fa 28 κατεσπασμέναι coni. Dg. κατεσπαρμέναι F Fa 29 ἀπὸ: ὑπὸ Fa

de départ il sera facile de connaître les autres. Celui qui veut bien se livrer à l'observation, découvrira que nos poumons sont proportionnés aux différences de nos poitrines. Presque toujours on peut constater que les sujets dotés de poitrines saillantes et d'épaules rétractées, sont la proie de maladies pulmonaires, en raison de la taille de la cavité disproportionnée de cet organe et de sa porosité. De même, ceux qui ont la partie droite de la poitrine plus grande et plus forte que la gauche ont manifestement un foie d'une grosseur disproportionnée, et ce sont surtout de tels gens qui sont exposés aux affections du foie. De même, chez ceux qui ont le côté gauche plus développé, la rate est manifestement très grosse. Souvent, en effet, elle se signale dans les maladies. En règle générale, ceux qui sont très efflanqués [2], qui ont la poitrine très étroite, les veines très apparentes et qui sont peu en chair, ont une cavité [3] et des viscères [4] très importants. Ceux qui ont de larges flancs [5], la poitrine large, qui sont bien en chair [6], ont aussi de petits viscères et une cavité très étroite [7]. Derechef, ceux qui sont efflanqués et dont les hypochondres sont très distants du haut du corps, ont une grande cavité et sont très voraces [8]. Ceux qui présentent un gonflement de la région des hypochondres ont le ventre d'en haut gros et plein, mais leurs intestins sont petits, et c'est pourquoi la plupart de ces gens souffrent de l'estomac dans les excès et dans les indispositions. Et qu'on n'aille pas croire que je parle de ventre d'en-haut et de ventre d'en-bas, dans l'ignorance où je serais du fait que l'homme n'en a qu'un seul, et qu'en bas se trouve le gros intestin: c'est lui que j'appelle le ventre d'en-bas. Voilà comment sont les organes pour ceux dont on vient de parler. Quant à ceux dont les estomacs sont rétractés, on a la possibilité de voir que leurs intestins sont plus grands: aussi de telles gens échappent-ils facilement aux excès.

[1] Sur ce fragment, voir Introduction p. 23. *Ancienne médecine*, 22, t. I, p. 626; *Timée*, 87 C sq.

[2] Ps. Aristote, *Physiognomonique*, 809 b 7, 810 a 3.

[3] *Parties des animaux*, 667 a 29.

[4] *Régime des maladies aigues*, 17.

[5] *Histoire des animaux*, VII, 587 a 3; *Physiognomonique*, 810 b 12.

[6] *Histoire des animaux*, VII, 583 a 9, 588 a 4.

[7] *Parties des animaux*, 667 a 32.

[8] Voir Ps. Aristote, *Physiognomonique*, 810 b 14.

18 (38, H.)

SORANOS, II, XV, 28, C. M. G., IV, p. 74,27-75,3

Μνησίθεος δὲ δὶς τῆς ἡμέρας ἐμέτῳ χρῆσθαι παραινεῖ μὴ ἐφιστάς ὅτι διὰ τῶν ἐμέτων διαφθορὰ γίνεται μᾶλλον, χωρὶς εἰ μὴ χρόνιον νόσημά τις θέλοι διορθώσασθαι.

2 τις corr. Schoene: τι codd.

19 (39, H.)

SORANOS, II, XXI, 48, C. M. G., IV, p. 87,9-13

Οὐ προσεκτέον δὲ Μνησιθέῳ τε καὶ Ἀριστάνακτι βράδιον ἀξιοῦσιν ἀπογαλακτίζειν ἕξ μησί τὸ θῆλυ διὰ τὸ ἀσθενέστερον ὑπάρχειν. Οὐχ ὁρῶσιν γάρ, ὅτι πολλῶν ἀρρένων ἔνια θηλυκὰ βρέφη καὶ ἰσχυρότερα καὶ σαρκωδέστερα.

20 (37, H.)

ORIBASIUS, *Libri incerti,* 37, C. M. G., VI, II, 2, p. 135

Σχολ. τοῦτο ἀπὸ τοῦ περὶ παιδίου τροφῆς ἢ Νηπιοτροφικόυ. Μετὰ τὸ δίμοιρον τοῦ βιβλίου. Ἔστι δὲ ἐπιστολὴ πρὸς Λυκίσκον. Δίαιτα παιδίων.

Ἐκ τῶν Μνησιθέου Ἀθηναίου.

Τοῖς δὲ λουτροῖς δεῖ χρᾶσθαι, πολὺν μὲν χρόνον τὸ παιδίον λούουσαν τὴν τροφόν, μὴ σφόδρα θερμοῖς τοῖς ὕδασι χρωμένην, καὶ τὸν πρῶτον μὲν ἐνιαυτὸν τρὶς τῆς ἡμέρας τοῦτο χρὴ ποιεῖν, τὸ μὲν ἑωθινὸν μετὰ τὴν κίνησιν, εἶτα κατὰ μέσον τῆς ἡμέρας, τὸ δὲ τρίτον περὶ τὸ συσκοτάζειν. Ὅταν δὲ ὑπερβαίνῃ τὸν εἰρημένον χρόνον ἀφελεῖν χρὴ τὸ περὶ μέσον ἡμέρας λουτρόν, ἀλείφειν δὲ ἐλαίῳ. Σιτίζειν δὲ μὴ μετά τὸ λουτρὸν εὐθὺς, ἀλλ' ἐπίσχουσαν. Διδόναι δὲ μασωμένους μὲν οὔθεν χρὴ σιτίον, σεμίδαλιν δὲ ἑφθὴν ἢ τῶν σιτανίων ἀλεύρων ἢ κέγχρον τετριμμένην. Ἅπαντα δὲ ταῦτα καλῶς ἕψειν καὶ πολὺν χρόνον, τὴν δὲ κέγχρον μάλιστα προσφέρειν ὅταν ἡ κοιλία τοῦ παιδίου παρυγραίνεται. Τὸ δὲ ἐναντίον ἐὰν ἐφίστηται, τότε τοῦ μέλιτος ἐπιχέοντα δεῖ συνέψειν τῷ ἀλεύρῳ. Ἐὰν δὲ μηδὲ οὕτως ὑπακούσῃ, τῆς τερεβινθίνης ῥητίνης παρεμβαλεῖν ὅσον ἐρέβινθον. Εἰ δὲ

18 (38, H)

SORANOS, II, XV, 28, C. M. G., IV, p. 74,27-75,3

(Pour corriger le lait de la nourrice) Mnésithée recommande d'user du vomissement deux fois par jour, ne tenant pas compte du fait que les vomissements provoquent une perturbation plus grande, en dehors du cas où l'on désire amender une maladie chronique [1].

[1] Comparer avec le conseil identique donné par Rufus (*Livres incertains*, 31, C.M.G. VI, II, 2, p. 123, 27): τὰς δὲ τοῦ γάλακτος κακίας διορθοῦν χρὴ ὧδε εἰ μὲν τύχοι παχύτερον, ἐμετοὶς ἐξελεῖν δεῖ τοῦ φλέγματος. Voir Introduction p. 101.

19 (39, H)

SORANOS, II, XXI, 48, C. M. G., IV, p. 87,9-13

Il ne faut pas suivre Mnésithée et Aristanax, qui estiment bon de sevrer la fille six mois plus tard que le garçon en raison de sa faiblesse. Ils ne voient pas que certaines petites filles sont plus en chair et plus vigoureuses que de nombreux garçons [1].

[1] Voir Introduction, p. 102.

20 (37, H.)

ORIBASE, *Livres incertains*, 37, C. M. G., VI, II, 2, p. 135

Scholie [1]: Cela provient du *Régime du jeune enfant*, selon certains *Comment nourrir un nourrisson*, après la moitié du livre; c'est une *Lettre à Lukiskos* [2].

Régime des jeunes enfants. Extrait des œuvres de Mnésithée d'Athènes.

La nourrice doit user de bains, en baignant l'enfant longuement et en utilisant de l'eau qui ne soit pas trop chaude [3]. Au cours de la première année, elle doit le faire trois fois par jour, le matin après l'exercice [4], puis au milieu de la journée, en troisième lieu, le soir. Passé ce temps, elle doit supprimer le bain de la mi-journée et le remplacer par une onction d'huile. Il ne faut pas alimenter l'enfant immédiatement après le bain, mais attendre [5]. Il ne faut rien lui donner de mâché [6], mais de la farine bouillie [7], ou de la farine de blés sitaniques [8], ou du millet écrasé. Toutes ces choses, il faut les faire bouillir convenablement et longuement, et donner à l'enfant du millet [9], surtout lorsque son ventre est relâché. Au contraire, s'il est

ποτε συμβαίη τῷ παιδίῳ βὴξ ἢ κόρυζα, κακῶς ἔχει καὶ τοὺς καλουμένους μελιτισμοὺς ἐπὶ αὐτοῖς ποιεῖν. Δεῖ τοίνυν τὸ παιδίον λούσαντας πολλῷ θερμῷ καὶ κατὰ κεφαλῆς σιτίσαι μέλιτι πολλῷ, κἄπειτα τῷ δακτύλῳ τὴν γλῶτταν ἠσυχῇ πιέζειν. Ἐμεῖ γὰρ φλέγμα πολύ.

1 τοῦτο: τοῦ F ἢ: οἱ F Νηπιοτροφικου: Νηπιοτροφικός F 8 συσκοτάζειν: συσκοτίζειν F

constipé, il faut faire bouillir, avec la farine, du miel qu'on y mélange. Et si cela ne cède pas, il faut y ajouter la valeur d'un pois chiche de résine de térébintier [10]. S'il survient à l'enfant une toux ou un rhume, il est mauvais de faire, dans ce cas, ce qu'on appelle des mélitismes. Il faut le baigner avec beaucoup d'eau chaude, sans oublier la tête et lui faire manger beaucoup de miel et lui presser doucement la langue avec le doigt [11]. Car il rend beaucoup de mucus [12].

[1] Voir Introduction p. 87.

[2] Diodore de Sicile, XVI, 69.

[3] Voir Introduction, p. 102. Comparer avec Régime de santé, 6: Τὰ δὲ παίδια χρὴ τὰ νήπια βρέχειν ἐν θερμῷ ὕδατι πολὺν χρόνον, ... Rufus (*Livres incertains*, 38, 1, p. 136, 1): Λουτρὰ δὲ πλείω μὲν συμφέρει τοῖς παιδίοις καὶ θερμότερα .... Soranos, II, XVI, 30, p. 76, 9-10: ὅθεν καὶ καθ' ἡμέραν μὲν αὐτὸ δεῖ λούειν οὐδέποτε δὲ νυκτός, ἀλλ' οὐδὲ δὶς οὐδὲ τρίς. *Ibid.*: p. 76, 21-23: ὕδωρ θερμόν τε καὶ εὔκρατον ὡς πρὸς τὴν τοῦ βρέφους εὐαρέστησιν· τὸ γὰρ ὡς πρὸς ἡμᾶς εὔκρατον ζεστότερον ἀκμὴν τῷ νηπιῷ διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν τρυφερίαν τοῦ σώματος. Galien, *De sanitate tuenda*, I, 7, p. 16, 29: γάλακτι τε χρήσθω τροφῇ καὶ λουτροῖς ὑδατῶν χρηστῶν.

[4] Voir Introduction, p. 120; Platon, *Lois* VII, 790 C; Aristote, *Politique*, VII, 1336 a 10; Soranos, II, IX, 14-15 et II, XVI, 31-32. Rufus d'Ephèse (*Livres incertains*, 38, 5, p. 136, 14-16): Κάμπτειν δ' ὡς ἕκαστον πέφυκε, πόδας μὲν εἰς τοὐπίσω, χεῖρας δ' ἔμπροσθεν· οὕτω γὰρ ποιήσεις τὰ ἄρθρα εὔστροφα. Ῥυθμίζειν δὲ καὶ κεφαλὴν καὶ χεῖρας καὶ γένυν.

[5] Soranos, II, XVII, 36, p. 79, 20: Διαστήσασα δὲ ὀλίγον, ὥστε τὸ βρέφος ἀπηρεμῆσαι μετὰ τὴν ἐκ τοῦ λουτροῦ ταραχήν.

[6] Soranos, II, XXI, 46, p. 86, 19: Οἱ γὰρ διὰ τῶν μασητῶν τῆς τροφῆς ψωμισμοὶ διὰ τὴν συμπλοκὴν τοῦ φλέγματος βλαβεροί. Galien, *De sanitate tuenda*, I, 10, p. 23, 6 sq.: ὥσπερ οὖν καὶ τοῦτο αὐτὸ τῇ πείρᾳ διδαχθεῖσαι ποιοῦσιν αἱ γυναῖκες, ἄρτου μέντοι πρῶτον, ἔπειτα δ' ὀσπρίων τε καὶ κρεῶν ὅσα τ' ἄλλα τοιοῦτα προμασώμενοι καὶ ἐντιθείσαι τοῖς στόμασι τῶν παιδίων.

[7] Rufus (Livres incertains, 38, 16, p. 137, 19-21) est d'un avis tout opposé, car, selon lui, les purées et les bouillies accroissent la sécrétion d'un phlegme, dont on peut redouter le rôle dans la genèse de l'épilepsie: πεφυλάχθαι δὲ καὶ τὰ ἔτνη καὶ τὰ ῥοφήματα· παχὺ γὰρ οὐδὲν παιδίῳ συμφέρει διὰ τὸ καὶ ἄλλως τὴν φύσιν πρὸς φλεγματῶδες ῥέπειν. Δῆλον δέ· καὶ γὰρ σιαλοχόα καὶ μυξόρροα καὶ πάντῃ ὑγρα.

[8] La farine de blés sitaniques est mentionnée plusieurs fois dans le Corpus hippocratique (*Régime des maladies aigues, appendice*, 53; *Articulations*, 36, t. IV, p. 160, passage commenté par Galien, t. XVIII A, p. 469 Kühn; *Nature de la femme*, 57, t. VII, p. 396; *Maladies des femmes* I, 50, t. VIII, p. 108, et Galien, *Gloss. Hipp.*, t. XIX, p. 137: Voir aussi Dioscoride (II, 85); Athénée (Oribase, I, 2, C.M.G., VI, I, 1, p. 7, 6-16) explique que les blés se divisent en *sitaniques* et *semidalites*, qualificatifs qui désignent, non pas des variétés particulières, mais les blés poussés dans des terrains secs ou gras, dans des climats chauds ou froids, ces conditions déterminant, plus que la variété ou l'espèce, la qualité des grains ou des farines. Athénée dit que les blés de printemps donnent des produits très légers, donc appropriés à l'alimentation des malades ou des enfants. Voir pour l'usage concret de ce terme Plutarque, *Moralia* 466 D; *Comm. anon. in Eth. Nic.* 1153 a 2 (*Commentaria in Aristotelem graeca*, t. XIX, p. 449, 10).

[9] Sur l'effet resserrant du millet, *Epidémies*, II, 12, t. V, p. 82, *Epidémies*, V, 5, 15, t. V, p. 320; *Régime*, II, 45; Philotime (Oribase, IV, 10 = Fr. 6 Steckerl).

[10] Soranos, II, XXV, 53, p. 91, 3-6: Ἐὰν δὲ ἐφίστηται ἡ κοιλία τοῦ παιδίου τότε μέλιτος ἐγχέοντας ἕψειν ὡς βαλάνιον· ἐὰν δὲ μηδὲ οὕτως ὑπακούῃ, τῆς τερεβινθίνης

21 (43, H.)

Athenaeus, X, 419 B C

Τῶν δείπνων δὲ πολλοὶ τὰ μέτρια ἀσπάζονται ὡς Ἄλεξις .... παραδίδωσιν ... ἐν ... τοῖς Συντρόφοις.

Ὡς ἡδὺ πᾶν τὸ μέτριον οὔθ' ὑπεργέμων
ἀπέρχομαι νῦν οὔτε κενός, ἀλλ' ἡδέως
ἔχων ἐμαυτοῦ. Μνησίθεος γάρ φησι δεῖν
φεύγειν ἁπάντων τὰς ὑπερβολὰς ἀεί.

5 δεῖν corr. Musurus: δεῖ AC

22 (19, H.)

Athenaeus, III, 121 D

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν·

„Οἱ ἁλυκοί, φησίν, καὶ γλυκεῖς χυμοὶ πάντες ὑπάγουσι τὰς κοιλίας, οἱ δ' ὀξεῖς καὶ δριμεῖς λύουσι τὴν οὔρησιν. Οἱ δὲ πικροὶ μᾶλλον μέν εἰσιν οὐρητικοί, λύουσι δ' αὐτῶν ἔνιοι καὶ τὰς κοιλίας. Οἱ δὲ στρυφνοὶ τὰς ἐκκρίσεις."

2 τὰς κοιλίας: τὴν κοιλίαν CE 4.5 τὰς ἐκκρίσεις: ἴσχουσι suppl. Casaubon (sistere Dalechamp): στρυφνὰς ποιοῦσι Schweighäuser.

23 (21, H.)

Galenus, *De alimentorum facultatibus*, C. M. G., V, IV, 2, p. 203,22-204,2

Αὕτη μὲν ἡ τοῦ Διοκλέους ῥῆσις ἐστιν ἐκ πείρας μόνης ἐγνῶσθαι τὰς ἐν

παρεμβάλλειν ὅσον ἐρέβινθον· παρυγραινομένης δὲ τῆς κοιλίας κέγχρον μάλιστα προσφέρειν.

[11] Soranos, II, XXI, 54, p. 91, 12-19 passim: κἂν καταπίνῃ τὸ φλέγμα μήπω δυνάμενον πτύειν, παραθλίβομεν τὴν γλῶσσαν αὐτοῦ καὶ οὕτως ἐμέτου γινομένου τὸ καταποθὲν εὐχερῶς ἐκκρίνεται. Βήσσοντος δὲ καὶ τοῦ βρέφους ...... παραιτούμεθα δὲ καὶ τὸ λουτρόν.

[12] On a rendu φλέγμα par *mucus*. Il convient toutefois de ne pas oublier le rôle de la purgation du phlegme du cerveau dans la prévention de l'épilepsie.

21 (43, H.)

ATHÉNÉE, X, 419 B C

Beaucoup de gens apprécient les repas modérés, comme le montre Alexis .... dans *Les Convives*: Ah! que le mesuré est agréable! Pour l'heure, je m'en vais, ni plein, ni vide, mais agréablement en forme. Comme le dit Mnésithée, il faut toujours fuir l'excès en tout.

22 (19, H.)

ATHÉNÉE, III, 121 D

Mnésithée, dans son traité *Sur les comestibles*: Les saveurs salées [1] et douces relâchent le ventre, celles qui sont acides et aigres libèrent l'urine, celles qui sont amères sont plutôt diurétiques, certaines d'entre elles relâchent, de plus, le ventre. Mais ce qui est âpre freine les excrétions [2].

[1] Voir Introduction, p. 30. Comparer avec *Affections*, t. VI, p. 254; *Régime*, II, 39, 54, 56; Dioclès, Fragment 112 Wellmann. Pour situer la théorie des saveurs dans la diététique et dans la pharmacologie, voir Aristote (*De sensu*, 4, 442 b 24). Sans préjuger des différences doctrinales dans l'analyse des saveurs, voir Galien (*De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*, IV, t. XI, p. 619-703 Kühn), Oribase (XIV, 5), Galien, (*De alimentorum facultatibus*, p. 289, 15 sq. et p. 213, 17 sq.), Actuaire (*De spiritu animali*, II, 4, 1-21, t. I, p. 355, 21-357, 34 Ideler)

[2] L'interprétation de Casaubon, qui supplée ἴσχουσι au défaut de verbe, se fonde sur l'adhésion vraisemblable de Mnésithée à l'opinion commune. Aux textes cités plus haut, ajouter *Timée* 65 D: ὅσα ... συνάγει τὰ φλέβια ... στρυφνά.

23 (21, H.)

GALIEN, *Des propriétés des aliments*, C. M. G., V, IV, 2, p. 203,22-204,12

Telles sont les paroles de Dioclès, qui estime qu'on doit se fonder

τοῖς τροφαῖς δυνάμεις ἡγουμένου καὶ μήτ' ἐκ τῆς κατὰ κρᾶσιν ἐνδείξεως μητ' ἐκ τῆς κατὰ τοὺς χυμούς. Οὔσης δὲ καὶ ἄλλης τῆς κατὰ τὰ μόρια τῶν φυτῶν οὐκ ἐμνημόνευσεν αὐτῆς. Λέγω δὲ κατὰ τὰ μόρια τῶν φυτῶν ἔνδειξιν, ᾗ πρὸς ταῖς ἄλλαις ἐχρήσατο Μνησίθεος ἑτέρας μὲν δυνάμεις ἐν ταῖς ῥίζαις εἶναι τῶν φυτῶν ἀποδεικνύς, ἑτέρας δ' ἐν τοῖς καυλοῖς, ὥσπερ γε κἀν τοῖς φύλλοις καὶ καρποῖς καὶ σπέρμασιν ἄλλας.

1 μὲν: μὲν οὖν C; at cf. Placit. Hipp. et Plat. p. 323 ... M. 2 κρᾶσιν: κρασεις C 3 τοὺς AC: om. P καὶ om. A τὰ AC: om. P 4 ἐμνημόνευσεν: ἐμνημονεύσαμεν P αὐτῆς: αὐτοῦ P τὰ A: om. CP των A: om. CP 5 ante ἑτέρας add. ἐν ταύτῃ γοῦν P: om. AC 6 ἀποδεικνύς A: ἐπιδ. CP ἑτέρας: ἑτέροις P 7 ἄλλας: ἄλλοις P

24 (22, H.)

Galenus, *De alimentorum facultatibus*, p. 216,12-15

Ἃ δὲ Μνησίθεος ἔγραψε περί τε ῥιζῶν καὶ καυλῶν καὶ φύλλων καὶ καρπῶν καὶ σπερμάτων οὐ πάνυ τι βεβαίαν ἔχει τὴν διάγνωσιν, ἐὰν τῇ διωρισμένῃ πείρᾳ κρίνῃς αὐτά, καθότι καὶ διὰ τῶν ἐφεξῆς ἔσται δῆλον.

1 τε: των W ῥιζῶν καὶ om. W 2 ἐὰν μὴ A

25 (20, H.)

Galenus, *De alimentorum facultatibus*, II, 59, C.M.G., V, IV, 2, p. 321,21-322,12

Ἐβουλόμην ἂν ἀληθῆ τὸν Μνησιθέου λόγον ὑπάρχειν, ὃν ἐν τῷ Περὶ τῶν ἐδεσμάτων ἔγραψεν. Οἱ γὰρ καθόλου λόγοι διὰ βραχείας λέξεως πολλὰ διδάσκουσιν, ὅταν γ' ἀληθεῖς ὦσιν, ὥσπερ γε καὶ μεγάλα βλάπτουσιν οὐκ ἀληθεύοντες. Ἔστι δ' ἃ λέγει καθόλου περὶ τῶν ἐν τοῖς φυτοῖς μορίων ὁ Μνησίθεος ταῦτα·

„Πρῶτον μὲν οὖν αἱ ῥίζαι πᾶσαι δύσπεπτοί τ' εἰσὶ καὶ ταρακτικαί· λέγω δ' οἷον ῥαφανῖδας σκόροδα κρόμυα γογγυλίδας καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον γένος. Ὅσων γὰρ ἡ ῥίζα καὶ τὸ κατὰ γῆς πεφυκὸς ἐδώδιμόν ἐστι, ταῦτα πάντα εἰς τὴν δύσπεπτον ἰδέαν καταχωρίζεται. Συμβαίνει γὰρ τὰς τροφὰς ἐκ τῶν ῥιζῶν ἅπασι τοῖς μέρεσι τῶν φυομένων ἀναπέμπεσθαι. Συνάγουσιν οὖν εἰς ἑαυτὰς ὑγρότητα πολλὴν αἱ ῥίζαι καὶ ταύτην ἄπεπτον ἔχουσι τὴν πλείστην· οὐ γὰρ ἐνδέχεται πεπεμμένην αὐτὴν εἶναι πᾶσαν. Τὸ γὰρ πεπεμμένον δοκεῖ τετελειῶσθαι, τὸ δ' ἐν ταῖς ῥίζαις ὑγρὸν ἑτέρωθεν δεῖ λαβεῖν τὸ τέλος τῆς πέψεως, διαδοθὲν ἐπὶ τὰ μόρια τοῦ φυομένου. Πάντα γὰρ ἀπὸ τῆς ῥίζης τρέφεται. Διόπερ ἀναγκαῖον ἀπέπτους αὐτόθι τὰς

sur la seule expérience pour connaître les propriétés des aliments et non sur une méthode qui mettrait en évidence le mélange (formule de combinaison de chaud, froid, sec, humide), ou qui suivrait les saveurs. Celle qui se fonde sur les parties des plantes est différente, et il n'en a pas fait mention. Je veux parler de la démonstration fondée sur les parties des plantes, que Mnésithée utilisait, en plus des autres, en faisant apparaître que les propriétés d'une plante varient dans les racines et les tiges, et, pareillement, dans les feuilles, les fruits et les graines.

24 (22, H.)

Galien, *Des propriétés des aliments*, p. 216,12-15

Ce que Mnésithée a écrit à propos des racines, des tiges, des feuilles, des fruits et des graines ne contient pas une méthode de connaissance solide, si l'on en juge par des expériences déterminées, comme la suite le montrera.

25 (20, H.)

Galien, *Des propriétés des aliments*, II, 59, C. M. G., V, IV, 2, p. 321,21-322,12

Je voudrais bien que l'exposé de Mnésithée, dans son *Traité sur les comestibles*, fût vrai. Car les exposés généraux apprennent beaucoup de choses en peu de mots, quand ils sont vrais, de même qu'ils sont très nuisibles, en réalité, s'ils ne le sont pas. Voilà donc ce que dit Mnésithée, d'une manière générale, sur les parties des plantes:

„D'abord toutes les racines [1] sont difficiles à digérer et troublent l'estomac, je veux parler, par exemple, du raifort [2], des aulx [3], des oignons [4], des raves [5] et de tout ce qui est du même genre. Toutes les plantes dont la racine et la partie souterraine sont comestibles, se rangent dans l'espèce difficile à digérer. Car il est de fait que la nourriture est envoyée, à partir des racines, à toutes les parties de la plante. Les racines rassemblent donc en elles-mêmes beaucoup d'humidité, et elles la contiennent à l'état incocté. Car il n'est pas possible qu'elle y soit entièrement coctée. Car ce qui est cocté semble bien être arrivé à maturité (à terme) et l'humidité, qui est dans les

ὑγρότητας εἶναι. Συνειλεγμέναι γὰρ ἐνταῦθα προσμένουσι τὸ τέλος τῆς ἄνω πέψεως. Ὥστ' ἐν ταῖς ῥίζαις εὔλογον ἀκατεργάστους εἶναι τὰς πλείστας ὑγρότητας. Εἰκος οὖν καὶ τοῖς ἡμετέροις σώμασιν ἀπὸ τούτων ὑγρὰν τὴν τροφὴν καταλείπεσθαι καὶ ταραχώδη".

Αὕτη σοι καὶ ἡ τοῦ Μνησιθέου ῥῆσις, ἄχρι μὲν τοῦ λόγου πιθανή, τῇ πείρᾳ δὲ κρινομένη ψευδής.

1 ἂν om. W ὃν: τῶν U 2 ἔγραψεν WA: ambiguo compendio B: ἔγραφεν U 3 ὅταν γ' W: ὅταν τὲ U: ὅταν AB καὶ WB: om. AU 5 φυτοῖς om. W 7 ῥαφανῖδας WA: ῥαφανίδες BU σκόροδα: σκόρδα U γογγυλίδας WAB: γογγυλίδες U τὸ τοιούτον: τὸ τοιούτων B 8 καὶ τὸ: καίτοι W γῆς WAB: τῆς γῆς U ταῦτα πάντα WAB: πάντα τὰ τοιαῦτα U 9 ἰδέαν: εἰδέαν W: om. U 11 ἑαυτὰς AB: αὐτὰς WU ταύτην: ταύτης A 9 ἄπεπτον WAB: εὔπεμπτον U 11 ἔχουσι: habentes l. 12 οὐ γὰρ WAB: οὐδὲν γὰρ U 13 ἑτέρωθεν: ἑτέρωθι BU 13-14 δεῖ λαβεῖν: BU: δι λαβεῖν W: λαβεῖν δεῖ A 14 διαδοθὲν WB: τὸ διαδοθὲν AU

18 ὑγρότητας BU: ποιότητας A: om. W εἰκὸς corr. Helmreich e περὶ φυσικῶν δυναμεων III, 3: εἰκὸς οὖν καὶ τὴν δύναμιν (Galeni Scripta Minora III, 207, 17 ed. Helmreich): εἰκότως codd. 18.19 ὑγρὰν τὴν τροφὴν AB: τὴν τροφὴν ὑγρὰν WU 20 καὶ add. Helmreich 21 κρινομένη: φαινομένη B

26 (23, H.)

ORIBASIUS, II, 67, C. M. G., VI, I, 1, p. 62,30-63,5

Ἐκ τῶν Μνησιθέου τοῦ Ἀθηναίου, περὶ τροφῶν δυνάμεων.

Ἅπασιν ὑπάρχει τοῖς σπέρμασι κοινή τις διάθεσις, ὑπὲρ ἧς ἀναγκαῖον ἐστιν εἰπεῖν· ὅταν μὲν γὰρ ᾖ περυσινά, βελτίω γίνεται πρὸς εὐπεψίαν· τὰ δὲ τούτων παλαιότερα κοῦφα μὲν ἐστὶν, ἀτροφώτερα δέ· τὰ δὲ νέωτερα τῶν ἑξαμήνων βαρεῖαν καὶ βλενώδη καὶ δυσκατέργαστον ἔχει τὴν τροφήν. Συνέπεται δὲ τοῖς φυομένοις καὶ τὸ τοιοῦτο σχεδόν, ὡς εἰπειν, ἅπασιν· ὅσων αἱ ῥίζαι μάλιστα ἐσθίονται, τούτων ἥκιστα τὸ σπέρμα γίνεται βρώσιμον· ἀνάπαλιν δὲ καὶ τῶν σπερμάτων ὅσα δίδωσιν ἡμῖν ἀπὸ τῶν καρπῶν τροφήν, ταῦτα τὰς ῥίζας πρὸς τὸ φαγεῖν ἀχρείους ἔχει.

2 περυσινά: περσυνία A: περισυνια C βελτίω: βελτίων N δὲ om. C 4 βλενώδη corr. Dg.: μενώδη codd. 5 τοιοῦτο: τοιοῦτον A 6 ὅσων: ὅσω ACN[1] 8 ἀχρείους: ἀρχείους C

racines, doit achever ailleurs sa coction, une fois distribuée dans les parties de la plante. Car toutes les plantes tirent leur nourriture de la racine, c'est pourquoi, les humidités y sont nécéssairement incoctées. Rassemblées là, elles attendent le terme de la coction qui se fera dans le haut de la plante. Aussi est-il logique de penser que dans les racines, les humidités restent en grande partie inélaborées, et c'est donc bien vraisemblable que la nourriture que nous en tirons pour nos propres corps est humide et cause de trouble."

Telles sont les paroles de Mnésithée, vraisemblables dans l'ordre du raisonnement, mais démenties par l'expérience.

[1] Sur les racines: *Théophraste, H.P.* I, 6, 3-12; I, 7; *De plantarum causis*, II, 1, 3; VI, II, 5. Toutes les racines sont indigestes: *H.P.*, I, 7, 2: πάντων δὲ ὁμοίως οἱ χυλοὶ ταῖς ῥίζαις δεινότεροι, τοῖς δὲ ὡς ἐπίπαν· δι' ὃ καὶ ἐνίων πικραὶ ὧν οἱ καρποὶ γλυκεῖς.

[2] La raifort. Régime, II, 54: διαχέουσα τὸ φλέγμα τῇ δριμύτητι; *Affections internes*, 6, t. VII, p. 182; *Ibid.* 22, p. 222; Pline XIX, 126; XX, 13; Dioscoride, II, 112; Galien, t. XII, p. 111; *De al. fac.*, II, 68 Actuaire, II, 6 et 8, t. I, p. 303 Id.

[3] L'ail. *Régime des maladies aigues, appendice*, t. II, p. 484; *Régime* II, 54; *Affections*, 54, t. VI, p. 264; *Histoire des plantes*, VII, 4, 11; Galien, t. XII, p. 126; *De al.fac.*, II, 69.

[4] L'oignon. *Epidémies* VII, 82, t. V, p. 438; *Affections*, 54, t. VI, p. 264; *Régime*, II, 54; *H.P.*, I, 5, 2, etc.; Dioscoride, II, 151; Galien, t. XII, p. 48; Pline, XX, 20.

[5] La rave. *Régime*, II, 54; Speusippe (Athénée, IX, 369 B = Fr. 23 Lang); *H.P.*, VII, 4, 3, etc.; Diphile (Athénée, IX, 369 D-E); Pline XX, 8, 18; Dioscoride, II, 110; Galien, t. XI, p. 861.

26 (23, H.)

ORIBASE, II, 67, C. M. G., VI, I, 1, p. 62,30-63,5

Extrait des œuvres de Mnésithée d'Athènes, Sur les propriétés des aliments

Toutes les graines ont un caractère général dont il faut parler: lorsqu'elles sont de l'année précédente [1], elles sont meilleures pour la digestion. Plus vieilles, elles sont légères, mais moins nourrissantes. A moins de six mois, elles contiennent une nourriture lourde, muqueuse et difficile à digérer. Presque toutes les plantes obéissent à cette loi: celles dont on consomme les racines ont des graines fort peu comestibles. En revanche, celles dont les fruits nous donnent une nourriture, ont des racines sans utilité alimentaire.

[1] Comparer avec Athénée (Oribase, I, 2, C.M.G., VI, I, 1, p. 8, 21-26): παρὰ δὲ τὸν χρόνον διαφέρουσιν οἵ τε νέοι καὶ οἱ παλαιοὶ καὶ οἱ μεταξὺ τούτων· οἱ μὲν γὰρ πρόσφατοι πολυχυλότεροι εἰσι καὶ πνευματώδεις καὶ πολύτροφοι· οἱ δὲ παλαιοὶ τοὐναντίον ἀχυλότεροι καὶ ξηρότεροι καὶ ἀτροφώτεροι· οἱ δὲ μεταξὺ τούτων κατὰ χρόνον τὰς μεσότητας ἔχουσι τῶν εἰρημένων.

27a (24, H.)

Galenus, *De alimentorum facultatibus*, II, 13 passim, C. M. G., V, IV, 2

p. 234,18 Περὶ τιφῶν καὶ ὀλυρῶν καὶ ζειῶν.

p. 234,19 Μνησίθεος μὲν ἐν τῇ τρίτῃ τάξει τίθεται τὰς τίφας ἐπὶ πυροῖς τε καὶ κριθαῖς·

p. 234,24 Ὀλίγῳ δὲ μακρότερον τοῦ Διοκλέους ὑπὲρ αὐτῶν ὅ τε Πραξαγόρας καὶ ὁ Μνησίθεος ἔγραψαν, ἐλλιπῶς μέντοι καὶ αὐτοί.

p. 235,18 Ὁ δὲ Μνησίθεος ἐφ' ἑνὶ σπέρματι δύο φησὶν ὀνόματα κεῖσθαι γράφων οὕτω·

„Τῶν δὲ σπερμάτων ευφυέστατα μέν ἐστιν εἰς τροφὴν πυροὶ καὶ κριθαί, πρὸς δὲ τούτοις ἐχομένως ὃ λέγεται μὲν διττῶς, ἔστι δὲ ταὐτόν· οἱ μὲν γὰρ τίφας, οἱ δ' ὀλύρας καλοῦσιν."

Τούτοις δ' ἐφεξῆς τάδε γράφει·

„Μετὰ δὲ ταῦτα ζειαὶ καὶ κέγχροι καὶ μέλιναι".

p. 235,24 Μνησίθεος δὲ καὶ τὸν κατὰ μέρος ὑπὲρ αὐτῶν λόγον ἐφεξῆς διῆλθε, περὶ πρώτων μὲν γράψας πυρῶν τε καὶ κριθῶν, ἐφεξῆς δὲ περὶ τιφῶν ὧδέ πως αὐτοῖς ὀνόμασι·

1 περὶ τιφῶν καὶ ὀλυρῶν καὶ ζειῶν habent in textu codd.: om. edd. ζειῶν ἢ ζεῶν B 4 ὀλίγῳ: ὀλίγον BP 5 ἔγραψαν: ἔγραψεν W 8 εὐφυέστατα: εὐφυέστατον A 9 ἐχομένως ὃ A: ἐχομένως BPV: ἐχόμενον W: adhuc autem habite dicitur quidem l.; intellige: secundum haec (sc. optimum est ad nutriendum) frumenti genus, quod dupliciter quidem nominatur, unum autem idemque est 11 τάδε: WABP: τόδε V 12 μέλιναι: μέλινος (ambigue) A 14 περὶ πρώτων WAB: περὶ πρῶτον P: πρῶτον V μὲν om. W πυρῶν WABP: περὶ πυρῶν ab Aldo edd. ἐφεξῆς: ἑξῆς W 15 τιφῶν: τῶν τιφῶν WBP ὀνόμασι: ὀνομάσει W

27a (24, H.)

Galien, *Des propriétés des aliments*, II, 13, passim, C.M.G., V, IV, 2

p. 234,18: La Tiphè, l'Olura et la Zeia.

p. 234,19: Mnésithée place la *Tiphè* en troisième position, après le froment et l'orge.

p. 234,24: Praxagoras et Mnésithée ont écrit à leur sujet (blés vêtus) un peu plus longuement que Dioclès, mais assurément de manière encore insuffisante.

p. 235,18: Mnésithée déclare que deux noms s'appliquent à une seule graine, s'exprimant en ces termes: „Parmi les graines les plus appropriées à l'alimentation, il y a le froment et l'orge; à leur suite vient une graine qui se dit de deux manières, mais qui est unique: on l'appelle *Tiphè* ou *Olura*". A la suite de cela, il écrit: „Après viennent la *Zeia*, le millet, le millet italien" [1].

p. 235,24: Mnésithée poursuit son exposé sur chacune d'elles en particulier, après avoir écrit sur les froments et les orges, il passe à la *Tiphè*, en ces termes:

Voir l'introduction, p. 48.

[1] Mnésithée énumère les *millets* à la suite des variétés de blés, comme Dioclès (Fragment 113 Wellmann). L'auteur du *Régime* les inclut dans les graines alimentaires, après les *lentilles, ers, graine de lin* et avant les *fèves, pois, haricots* divers (II, 45). Quant à Théophraste, il les place dans un troisième groupe, distinct de celui des céréales aussi bien que de celui des graines alimentaires. (*H.P.*, VIII, I, 1).

28 (25, H.)

ATHENAEUS, III, 115 F

Μνησίθεος δέ φησι τὸν ἄρτον τῆς μάζης εὐπεπτότερον εἶναι καὶ τοὺς ἐκ τῆς τίφης μᾶλλον ἱκανως τρέφειν· πέττεσθαι γὰρ αὐτοὺς οὐ μετὰ πολλοῦ πόνου· τὸν δ᾽ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ἄδην φησὶν ἐσθιόμενον βαρὺν εἶναι καὶ δύσπεπτον· διὸ οὐχ ὑγιαίνεν τοὺς αὐτὸν ἐσθίοντας. Εἰδέναι δὲ ὑμᾶς δεῖ ὅτι τὰ μὴ πυρωθέντα ἢ τριφθέντα σιτία φύσας καὶ βάρη καὶ στρόφους καὶ κεφαλαλγίας ποιεῖ.

27b (24, H.)

GALENUS, *Ibid.*

„Τῶν δ᾽ ἄλλων σπερμάτων βέλτιστον μὲν ἡ τίφη (καὶ γὰρ ἱκανῶς τρέφει καὶ οὐ μετὰ πολλοῦ πέττεται πόνου), τὸν δ᾽ ἐκ τῶν ζειῶν ἄρτον ἄδην μὲν ἐσθίων οὐδεὶς ἂν ὑγιαίνοι, τῶν δ᾽ ἀσυνήθων τῆς ἐδωδῆς ταύτης, οὐδ᾽ εἰ παντάπασιν ὀλιγόν· ἔστι γὰρ βαρὺς καὶ δύσπεπτος. Ὅσοι δὲ δυσχείμερον ἔχοντες χώραν ἀναγκάζονται τρέφεσθαι τούτῳ καὶ σπείρειν αὐτὸ διὰ τὸ μάλιστ᾽ ἀντέχειν τοῖς ψύχεσιν, οὗτοι δὴ πρῶτον μὲν ὀλίγον ἐθίζονται προσφέρεσθαι καὶ διὰ τὸ μὴ εὐῶδες εἶναι τὸ βρῶμα καὶ διὰ τὴν σπάνιν τῆς εὐκαρπίας ἐν ταῖς τοιαύταις χώραις, εἶτα καὶ τὸ σύνηθες εἶναι τὸ βρῶμα ποιεῖ ῥᾴονα τοῖς σώμασι τὴν κατεργασίαν. Καθόλου δὲ βαρὺ μὲν καὶ δύσπεπτον, ἰσχυρὸν δὲ καὶ ὑμενῶδες τὴν ζειὰν εἶναι λεκτέον.

1 δ᾽ om. W   3.4 τὸν ... ἄρτον A: τῶν ... ἄρτων BP: τῶν ... ἄρτον W   ἐκ corr. e Athenaeo: om. codd.: panem autem ex zeis l.   4 ἄδην: πολλὺν A: πολὺ V   5 ὑγιαίνοι: ὑγιείανη W   δ᾽ add. Aldus: om. codd.   7 βαρὺς BP: βραδὺς A: βαρὺ WV   δύσπεπτος ABP: δύσπεπτον WV: 8 ὅσοι WA: οἱ BP   δὲ ABP: καὶ W   10 αὐτὸ sc. τὸ σπέρμα τῆς ζεῖας   11 οὗτοι: WABP: αὐτοὶ V   δὴ A: δὲ WABP   12 ἐθίζονται: ἐθίζουσι A   13-14 τὸ βρῶμα καὶ διὰ τὴν σπάνιν τῆς om. B   15 καὶ WABP: καὶ διὰ V: δὲ διὰ Kühn   16 ῥᾴονα W: ῥᾶστα ABP   17 δὲ ABP: δὴ W: δὲ δὴ V   19 ζείαν: ζέαν A

ATHENAEUS: 5 καὶ add. ACE: fort. αὐτοὺς ταχέως καὶ C. B. Gulick, Ed. Loeb, II p. 42

27c (24, H.)

GALENUS, *Ibid.*

p. 236,12 Ἐν τούτοις ὁ Μνησίθεος σαφέστατα δεδήλωκεν, ὁποῖον τι σπέρμα βούλεται καλεῖσθαι ζειὰν ἐν ψυχραῖς χώραις γεωργούμενον. Ἐγὼ δὲ ....

p. 239,1 Θαυμάσαι δ᾽ ἔστι τοῦ Μνησιθέου μὴ γιγνώσκοντος, ὅπῃ διαφέρουσιν ὄλυραι τιφῶν.

27b (24, H.)

Galenus, *Ibid.*

„Parmi les autres graines, la *Tiphè* est la meilleure (car elle nourrit suffisement et se digère sans trop de peine), mais il n'est personne qui, consommant beaucoup de pain de *Zeia*, se porterait bien, surtout sans habitude de cette nourriture, ou à moins de n'en consommer que très peu. Car il est lourd et difficile à digérer. Les habitants des contrées à climat rigoureux sont bien forcés de s'en nourrir et de la semer, à cause de sa résistance aux froids; mais, en premier lieu, ils ont accoutumé d'en prendre peu, parce que ce n'est pas une nourriture plaisante, et aussi à cause de l'insuffisante fertilité de telles régions; de plus, il faut dire que l'habitude de prendre une nourriture en rend la digestion plus aisée. Mais, il faut bien reconnaître qu'en règle générale, la *Zeia* est un aliment lourd, indigeste, fort et fibreux.

28 (25, H.)

Athénée, III, 115 F

Mnésithée dit que le pain est plus digeste que la galette,[1] et que les pains de *Tiphè* nourrissent encore mieux, car ils sont digérés sans trop de peine. Quant au pain de *Zeia*, il dit que, mangé en abondance, il est lourd et indigeste. C'est pourquoi ceux qui s'en nourrissent ne se portent pas bien. Il faut que vous sachiez que les pains qui n'ont pas bien été cuits ou pétris [2], produisent des vents, de la pesanteur, des coliques et des céphalées.

[1] La galette d'orge. *Ancienne médecine*, 6, t. I, p. 582; *Ibid.*, 8, p. 588; *Régime des maladies aigues*, 10, t. II, p. 298; *Epidémies* VI, 3, 1, t. V, p. 292; *Epid.* VII, 62, t. V, p. 428; *Affections*, 52, t. VI, p. 260; *Régime*, II, 40; III, 68; *Affections internes*, t. VII, p. 198, 216, 240, 270, 294; Athénée, III, 114 E; XIV, 663 B; Galien, *De al. fac.* I, 12 etc.

[2] Sur l'importance de la préparation du pain, *Ancienne médecine*, 13 et 14, t. I, p. 599 sq.; Dieuchès (Oribase, IV, 5 = Fragment 13); Galien, *De al. fac.* I, 2, p. 219, 5-16.

27c (24, H.)

Galenus, *Ibid.*

p. 236,12: Par ces mots, Mnésithée a clairement montré quelle sorte de graine il entendait appeller *Zeia*, cultivée dans les pays froids.

p. 239,1: Il est étonnant que Mnésithée n'ait pas su par où l'*Olura* se distingue de la *Tiphè*.

2 βούλεται καλεῖσθαι: καλεῖσθαι βούλεται W γεωργούμενον ABP: γεωργουμένην ab Aldo edd. 4 θαυμάσαι δ' ἐστὶ WABP: θαυμάσαιτο δ' ἂν τις V 5 ὄλυραι: αἱ ὄλυραι V

29

GALENUS, *De victu attenuante*, C. M. G., V, IV, 2, p. 440, 3-15

Ζειᾶς δὲ μὴ ζητεῖν ἕτερον παρὰ τὰς ὀλύρας καὶ τίφας ἐδώδιμον Ἕλλησιν· ἀκριβῶς μὲν γὰρ οὐκ οἶδα καθ' ὁποτέρου τούτων οἱ παλαιοὶ τὸ τῆς ζειᾶς ἔφερον ὄνομα, τρίτον δ' οὐδέν ἐστι τούτοις ὅμοιον γένος, ἀλλ' ἤτοι τὰς τίφας ἢ τὰς ὀλύρας οὕτως ὠνόμαζον. Μνησίθεος δὲ κατὰ μὲν ταὐτοῦ σπέρματος ἄμφω τὰ ὀνόματα φέρει τίφας καὶ ὀλύρας ὀνομάζων, τὰς ζειὰς δὲ ὡς ἕτερόν τι τούτου μοχθηρότερον ὑπείληφεν ἔδεσμα, καί μοι δοκεῖ τὰς νῦν ὑφ' ἡμῶν ὀνομαζομένας τίφας αὐτὸς ζειὰς προσαγορεύειν ἤ τι καὶ τῶνδε μοχθηρότερον. Ἔστι δὲ τὸ σπέρμα πτισθῆναι μὲν δεόμενον ὥσπερ ἡ κριθὴ καὶ ἡ ὄλυρα καὶ ὁ βρόμος, ἐπειδὰν δὲ γυμνωσθῇ, πολὺ καὶ πυροῦ καὶ κριθῆς καὶ ὀλύρας ἰσχνότερόν τε καὶ μικρότερον γίνεται· ἔστι δὲ καὶ ξανθὸν ὁμοίως τοῖς πυροῖς οὐχ ὥσπερ ἡ κριθὴ λευκόν.

1 ἕτερον γένος add. Kalbfleisch τίφας γένος add. K forte 8 τῶνδε: his N: τοῦδε A est autem hoc semen (et hoc et m) N: fort. ἔστι δὲ καὶ τοῦτο τὸ σπέρμα coni. K. 9 ἐπειδὰν corr. Kalbfleisch: ἐπειδὴ A

30 (26, H.)

ATHENAEUS, II, 54 B D

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν· „Τῶν Εὐβοικῶν, φησι, καρύων ἢ καστάνων (ἀμφοτέρως γὰρ καλεῖται) δύσπεπτος μὲν ἡ κατεργασία τῇ κοιλίᾳ καὶ φυσώδης ἡ πέψις γίνεται. Παχύνει δὲ τὰς ἕξεις, ἐὰν τις αὐτῶν κρατήσῃ. Τὰ δὲ ἀμύγδαλα καὶ τὰ Ἡρακλεωτικὰ καὶ τὰ Περσικὰ κάρυα καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα χείρω ἐστὶ τούτων. Χρὴ δὲ μηδὲν ὅλως τῆς τοιαύτης ἰδέας ἄπυρον ἐσθίεν ἔξω τῶν χλωρῶν ἀμυγδάλων, ἀλλὰ τὰ μὲν ἕψειν, τὰ δὲ φρύγειν. Τὰ μὲν γὰρ αὐτῶν ἐστι λιπαρὰ τῇ φύσει, καθάπερ ἀμυγδάλαι τε καὶ αἱ ξηραὶ καὶ Διὸς βάλανοι, τὰ δὲ σκληρὰ καὶ στρυφνά, καθάπερ αἵ τε φηγοὶ καὶ πᾶν τὸ τοιοῦτον γένος. Τῶν οὖν λιπαρῶν ἀφαιρεῖται τὸ λίπος ἡ πύρωσις· ἔστι γὰρ τοῦτο <τὸ> χείριστον. Τὰ δὲ σκληρὰ καὶ στρυφνὰ πεπαίνεται ἐὰν τις ὀλιγῷ καὶ μαλακῷ πυρὶ χρῆσται.

1 ἐδεστῶν: ἐδεστων p. n. E 2 ἀμφοτέρως CB: ἀμφοτέρους E δυσπεπτὴς Desrousseaux: δύσπεπτος m. gl. ob artatam vocis formam 3 κατεργασία [κατερ. B]CB: κατερτ. E κρατήσῃ: σει EB 5 ἐστὶ: ἐστιν E 6 ἄπυρον: ἄπειρον E ἀμυγδάλων: ἀμυγδάλαι CB: αἱ αμ— E 8 αἱ ante διὸς add. Desrousseaux σκληρὰ Schweighaeuser: ξηρὰ CE τὸ add. Dobrée 7 sq. habet Eustathius 948, 50

29

GALIEN, *Du régime amaigrissant*, C. M. G., V, IV, 2, p. 440,3-15

Chez les Grecs, il ne faut pas chercher dans la *Zeia* une céréale distincte de l'*Olura* ou de la *Tiphè*. Je ne sais pas exactement à laquelle de ces deux plantes les anciens imposaient le nom de *Zeia*, mais en tout cas, il n'y a pas de troisième espèce (de blé vêtu) semblable à elles, et ils appellaient ainsi soit la *Tiphè*, soit l'*Olura*. Mnésithée impose deux noms à une même plante qu'il appelle *Tiphè* et *Olura*, il croyait que la *Zeia* est un aliment différent, plus mauvais que celui-ci, et je crois bien qu'il appelle *Zeia* ce que nous nommons actuellement *Tiphè*, ou quelque chose de plus mauvais encore (la *Briza*). C'est une graine à décortiquer comme l'orge, l'*Olura* et l'avoine; une fois dénudée, elle est beaucoup plus menue et plus petite que le froment, l'orge et l'*Olura*. Elle est jaune comme le froment, et non pas blanche comme l'orge.

30 (26, H.)

ATHÉNÉE, II, 54 B-D

Mnésithée d'Athènes, dans son *Traité sur les comestibles* dit: [1]

„L'élaboration des noix d'Eubée ou châtaignes [2] (on les appelle des deux noms) dans le ventre est pénible, et leur digestion est génératrice de flatulence, mais si on les domine, cela fait grossir. Les amandes [3], les noisettes (noix d'Héraclée) [4], les noix [5] et tout ce qui leur ressemble est encore plus mauvais que ces fruits. Il ne faut absolument consommer aucun fruit d'une semblable forme, sans l'avoir soumis à l'action du feu, à l'exception des amandes vertes, mais il faut les faire bouillir ou les griller. Dans ces fruits, les uns sont naturellement gras, comme les amandes sèches, les avelines (glands de Zeus), les autres sont durs et âpres, comme les glands [6] et tout ce qui est du même groupe. Le passage au feu supprime la graisse de ceux qui sont gras, car c'est bien cela le plus nocif; quant à ceux qui sont durs et âpres, si on utilise un petit feu doux, ils s'amollissent".

[1] Mnésithée évoque dans ce passage trois types de fruits dits *à enveloppe* ou *à écaille*, par opposition aux fruits dits *à pulpe*. *Affections*, 61, t. VI, 268: 'Οπώρη καὶ ἀκρόδρυα; *Histoire des animaux*, 606 b 2: οὔτ' ἀκρόδρυα οὔτ' ὀπώρα. Pour l'ensemble,

31 (27, H.)

Athenaeus, II, 57 B

Μνησίθεος ὁ Ἀθηναῖος ἰατρὸς ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν· ὀστρακίδας καλεῖ τῶν κώνων τοὺς πυρῆνας, ἔτι δὲ κώνους .... Μνησίθεος δέ φησι πιαίνειν αὐτοὺς τὸ σῶμα καὶ πρὸς εὐπεψίαν ἀλύπους εἶναι, ὑπάρχειν δὲ καὶ οὐρητικοὺς καὶ οὐκ ἐφεκτικοὺς κοιλίας.

4 ἐφεκτικούς: ἐκτικοὺς C

32 (28, H.)

Athenaeus, III,80C

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν φησιν·

„Ὅσα δὲ ὠμὰ προσφέρεται τῶν τοιούτων, οἷον ἄπιοι καὶ σῦκα καὶ μῆλα Δελφικὰ καὶ τὰ τοιαῦτα, δεῖ παραφυλάττειν τὸν καιρὸν ἐν ᾧ τοὺς χυλοὺς τοὺς ἐν αὐτοῖς μήτε ἀπέπτους μήτε σαπρούς μήτε κατεξηραμμένους λίαν ὑπὸ τῆς ὥρας ἕξει."

3 παραφυλάττειν CE: φυλάττειν A

comparer avec *Régime*, II, 55; Dioclès (Athénée, II, 53 D = Fragment 126 W.); Philotime, Diphile (Athénée, II, 53 F-54 B).

[2] Les châtaignes. Voir aussi: Scholie à Nicandre, *Alexipharmaca*, v. 271; Dioscoride, t. I, p. 106 Wellmann; Pline XXIII, 78, 150; Galien, *De al. fac.*, II, 38, p. 305, 24 sq., *De bonis malisque succis*, p. 405, 30.

[3] Les amandes. Voir aussi: Pline, XXIII, 75, 144; Dioscoride, I, 123; Galien, *De al. fac.* II, 29; Rufus d'Ephèse, p. 534 ed. Daremberg-Ruelle.

[4] Les noisettes. Voir aussi: *H.P.*, I, 3, 3 etc.; Pline, XXIII, 78, 150; Dioscoride, I, 125; Galien, *De al.fac.* II, 28.

[5] Les noix. Voir aussi: *H.P.*, III, 15, 1 etc.; Pline, XXIII, 77, 147; Galien, *De al. fac.*, II, 28; Dioscoride, I, 125: κάρυα βασιλικὰ ἃ ἔνιοι περσικὰ καλοῦσιν.

[6] Les glands. Voir aussi: *République*, III, 372 C: καὶ φηγοὺς σποδιοῦσιν πρὸς τὸ; πῦρ. *H.P.*, III, 8, 3-4; Dioscoride, I, 106; Galien, *De al. fac.* II, 38; *De bonis malisque succis*, p. 405, 26-406, 24; Scholie à Théocrite IX, 20; *Etymologicum magnum*, s.v.

31 (27, H.)

ATHÉNÉE, II, 57 B

Mnésithée d'Athènes, le médecin, dans son *Traité sur les comestibles*, appelle les graines du pin *petites coquilles* [1] ou *cônes*.... Mnésithée dit qu'ils engraissent le corps et qu'ils ne nuisent pas à la bonne digestion, que d'autre part, ils sont diurétiques et ne retiennent pas le ventre.

[1] Les pignes. *Régime des maladies aigues, appendice*, t. II, p. 456 et 464; Théophraste, *H.P.*, III, 9, 5; Dioclès (Athénée, 57 B); Diphile (Athénée, 57 C); Dioscoride, I, 69; Pline, XXIII, 74, 147; Galien, *De al. fac.* II, 17.

32 (28, H.)

ATHÉNÉE, III, 80 C

Mnésithée dit, dans son *Traité sur les comestibles*:

„Tous les fruits qu'on mange, crus [1], poires [2], figues [3], pommes [4] et semblables, il faut guetter le moment où les sucs qu'ils contiennent ne sont ni verts, ni passés, ni trop desséchés par la saison".

[1] Tous les fruits qu'on mange crus. Voir la formule de Galien (*De victu att.*, p. 434, 34): ὅσα χωρὶς ἑψήσεως ἐσθίεται μῆλα καὶ ἄπιοι καὶ σίκυοι.

[2] Les poires. *Régime*, II, 55; Dioscoride, I, 116; Pline XXIII, 62, 115; Galien, *De al. fac.*, II, 24.

[3] Les figues. *Régime*, II, 55; Diphile (Athénée, III, 80 B-C); Philotime (Athénée, III, 79 A-E = Fr. 9 Steckerl); Héraclide de Tarente (Athénée, III, 79 E-80 A).

[4] Les pommes. *Régime*, II, 55; Diphile (Athénée, III, 80 E-81 A); Philotime (Athénée, 81 B-C = Fr. 11 St.); Dioscoride, I, 115; Galien (*De al. fac.*, II, 21; *De bonis malisque succis*, 6, p. 416, 1).

33 (29, H.)

ATHENAEUS, III, 80 E

Μῆλα. Ταῦτα Μνησίθεος ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν μῆλα Δελφικὰ καλεῖ.

34 (30, H.)

ATHENAEUS, II,59 B

Μνησίθεος δέ φησιν·

„Ὅσα εὐφυῶς διάκειται πρὸς τὴν τοῦ πυρὸς κατεργασίαν, οἷον ὅ τε σικυὸς καὶ ἡ κολοκύντη καὶ μῆλα Κυδώνια καὶ στρουθία καὶ εἴ τι τοιοῦτον, ταυθ' ὅταν προσενεχθῇ πυρωθέντα, δίδωσι τῷ σώματι τροφὴν οὐ πολλὴν μέν, ἄλυπον δὲ καὶ μᾶλλον ὑγράν. Ἐστὶ δὲ καὶ ταῦτα τῆς κοιλίας ἐφεκτικὰ πάντα. Δεῖ δὲ αὐτὰ λαμβάνειν ἐφθὰ μᾶλλον."

2 διάκειται corr. Casaubon: διάκενται CE 3 στρουθία: An potius στρούθεια (scil. μῆλα) scribendum coni. Desrousseaux τοιοῦτον: τοιοῦτο E

35 (31, H.)

ATHENAEUS, VIII, 355 A

Κἀγω φημι ἐνδεῶς εἰρῆσθαι τὸν περὶ ἰχθύων λόγον, πολλὰ εἰρηκότων καὶ Ἀσκληπιαδῶν παίδων, Φιλοτίμου λέγω ἐν τοῖς περὶ τροφῆς καὶ Μνησιθέου τοῦ Ἀθηναίου, ἔτι δὲ Διφίλου τοῦ Σιφνίου.

33 (29, H.)

ATHÉNÉE, III, 80 E

Pommes. Mnésithée d'Athènes, dans le *Traité sur les comestibles*, appelle ces pommes: pommes de Delphes.

34 (30, H.)

ATHÉNÉE, II, 59 B

Mnésithée dit:

„Tout ce qui est naturellement disposé à l'action du feu, comme le concombre [1], la citrouille [2], les coings et les *Strouthia* [3] et ce qui leur ressemble, lorsqu'on le mange cuit, procure au corps une nourriture peu abondante certes, mais inoffensive et assez humide. Tout cela retient le ventre, et il faut le prendre de préférence bouilli."

[1] Les concombres. *Régime*, II, 55; Dioclès (Athénée, III 74 B = Fr. 121 W.); Diphile (Athénée, III, 74 C); Héraclide de Tarente (Athénée, III, 74 C); Pline, XX, 5, 10; Dioscoride, II, 135; Galien, (*de al. fac.* II, 6).

[2] La citrouille. *Régime*, II, 54; Dioclès (Athénée, 59 A = Fr. 125 W); Diphile (Athénée, 59 B); Hikesios (Athénée, 58 F); Pline XX, 8, 16; Dioscoride, II, 134; Rufus, Fr. 443, ed. Daremberg-Ruelle; Galien, *De al.fac.*, II. 13.

[3] Les coings et les *Strouthia*. *Régime*, II, 54; *H.P..*, II, 2, 5; Diphile, (Athénée, III, 81 A); Philotime (Athénée, III, 81 C = Fr. 11 St.); Dioscoride, I, 115; Pline XXIII, 54; Galien, *De al. fac.*, II, 23.

35 (31, H.)

ATHÉNÉE, VIII, 355 A

Et j'affirme que l'exposé sur les poissons a été insuffisant, car les descendants d'Asclépios en ont dit beaucoup de choses, je veux parler de Philotime, dans ses écrits sur la nourriture, de Mnésithée d'Athènes et de Diphile de Siphnos [1].

[1] On trouve des citations de Philotime sur les poissons *à chair molle* et les poissons *à chair dure* dans Galien (De al. fac., III, 29 et 31), Diphile de Siphnos fut le médecin de Lysimaque, roi de Thrace et de Macédoine. Immédiatement après ces mots, Athénée cite un long passage de ce médecin sur les qualités des poissons et animaux aquatiques (355 A-357 A). Le même Athénée le cite à plusieurs reprises (51 A; 61 D-F; 115 C-D; 669 D-E; 370 E) Voir: Max Wellmann, *Diphilos und Hikesios*, Jahrbuch für Philologie, 1888, p. 364 sq.; Article *Diphilos* (R.E.), t. V, 1905, col. 1155; K. Fredrich, *Hippokratische Untersuchungen*, Philologische Untersuchungen, t. XV, 1899, p. 175.

36 (32, H.)

ATHENAEUS, III, 92 B

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν φησιν·

„Ὄστρεα καὶ κόγχαι καὶ μύες καὶ τὰ ὅμοια τὴν μὲν σάρκα δυσκατέργαστά ἐστι διὰ τὴν ὑγρότητα τὴν ἐν αὐτοῖς ἁλυκήν. Διόπερ ὠμὰ μὲν ἐσθιόμενα κοιλίας ἐστὶν ὑπακτικὰ διὰ τὴν ἅλμην ἁλυκότητα, τὰ δὲ ἑψόμενα ἀφίησι ἤτοι πᾶσαν ἢ πλείστην ἅλμην εἰς τὴν συνέψουσαν αὐτὴν ὑγρότητα. Διόπερ αἱ μὲν ὑγρότητες ἐν αἷς ἂν ἑψηθῇ τι τῶν ὀστρέων, ταρακτικαὶ καὶ ὑπακτικαὶ κοιλίας εἰσιν, αἱ δὲ σάρκες τῶν ἑψομένων ὀστρέων ψόφους ποιοῦσιν ἐστερημέναι τῶν ὑγρῶν. Τὰ δὲ ὀπτὰ τῶν ὀστρέων, ἐὰν τις αὐτὰ καλῶς ὀπτήσῃ, ἀλυποτάτην ἔχει διάθεσιν. Πεπύρωται γάρ. Διὸ οὐχ ὁμοίως τοῖς ὠμοῖς ἐστι δύσπεπτα καὶ τὰς ὑγρότητας ἐν αὐτοῖς ἔχει κατεξηραμμένας, δι' ὧν ἔκλυτος ἡ κοιλία γίνεται. Τροφήν τε δίδωσιν ὑγράν τε καὶ δύσπεπτον ἅπαν ὄστρεον καὶ πρὸς τὰς οὐρήσεις ἐστὶν οὐκ εὔοδα. Ἀκαλήφη δὲ καὶ ἐχίνων ᾠὰ καὶ τὰ τοιαῦτα τροφὴν μὲν δίδωσιν ὑγρὰν καὶ μικράν, τῆς κοιλίας ἐστὶ λυτικὰ καὶ οὐρήσεως κινητικά."

36 (32, H.)

ATHÉNÉE, III, 92 B

Mnésithée d'Athènes, dans son *Traité sur les comestibles*, dit:

„Les huîtres [1], les conques [2], les moules et les animaux semblables ont une chair difficile à digérer à cause du liquide salé qu'ils contiennent. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont mangés crus, ils sont laxatifs à cause de leur salure, mais, bouillis, ils perdent toute leur saumure ou la plus grande partie dans leur eau de cuisson. C'est pourquoi les liquides dans lesquels ils ont bouilli, troublent le ventre et le relâchent, mais les chairs des huîtres bouillies provoquent des bruits [3], une fois privées de leurs liquides. Les coquillages rôtis [4], si l'on s'y prend bien, sont les moins nuisibles. Car ils ont subi l'action du feu. C'est pourquoi ils ne sont pas indigestes comme ceux qui sont crus, et les liquides, qui relâchent le ventre, sont desséchés. Tout ce qui porte coquille donne une nourriture humide, difficile à digérer et ne facilite pas les urines [5]. Mais l'ortie de mer [6], les œufs d'oursins [7] et choses semblables donnent une nourriture humide et peu importante, relâchent le ventre et stimulent la diurèse".

[1] Les coquillages. *Régime*, II, 48; Dioclès (Athénée, III, 86 B-C); Diphile (Athénée, III, 90 C-92 B); Hikesios (Athénée, III, 87 B-C); Xénocrate d'Aphrodise (Oribase, II, 58, 50-113); Galien *De al. fac.*, III, 32, p. 376, 12 sq.; *De vict. att.*, p. 443, 5. Les huîtres. *Régime*, II, 48; Diphile (Athénée, 90 A); Hikesios (Athénée, 87 C).

[2] Les conques. Dioclès (Athénée 86 C). Les moules *Régime*, II, 48; Diphile (Athénée, 90 D); Hikesios (Athénée 87 C).

[3] Les éditeurs modernes ont renoncé à mentionner les tentatives de correction du mot ψόφους, suggérée par la traduction latine de Dalechamp (elixi ostrei carnem *calculum* gignere). On trouve la synthèse de ces corrections proposé dans Schweighäuser (*Animadversiones ad Athenaeum*, ad loc.). Selon Casaubon, lire ψήφους, selon Martin Lister (*Apicii de opsoniis et condimentis sive arte coquinaria* Londini, 1705) lire τόφους, qui serait l'analogue de *tofus* ou de *tophus*, et selon Schweighäuser, στρόφους. Mais, ce dernier admettait lui-même le total arbitraire de ces corrections. En réalité, des emplois comme celui de *Ancienne médecine* (22, t. I, p. 630) ou de *Epidémies* VII, 64 (οἱ περὶ γαστέρα ψόφοι) pour ne pas parler de celui de *Banquet*, 189 A (τοιούτων ψόφων καὶ γαργαλισμῶν) rendent la présence du mot dans ce passage tout à fait plausible.

[4] Mnésithée emploie ici le terme ὄστρεον au sens générique. Voir *Timée*, 92 B (ὅθεν ἰχθύων ἔθνος καὶ τὸ τῶν ὀστρέων συναπάντων) et *Histoire des animaux*, I, 5, 490 b 9 (Ἄλλο δὲ γένος ἐστι τὸ τῶν ὀστρακοδέρμων, ὃ καλεῖται ὄστρεον).

[5] Ce jugement relatif à l'absence d'effets diurétiques des coquillages est contraire à celui de Dioclès (Athénée, III, 86 B = Fr. 133 W): κράτιστα φησιν εἶναι τῶν κογχυλίων πρὸς διαχώρησιν καὶ οὔρησιν.

[6] Mnésithée, comme l'auteur du *Régime* (II, 48) cite les orties de mer après les coquillages (Τὰ δὲ κογχύλια ... αἱ δὰ κνίδαι.) Un tel classement semble bien établi dans les écrits diététiques et se devine par exemple, chez Diphile (Athénée, III, 90 A). Et la remarque suivante d'Aristote (*P.A.*, IV, 5, 681 a 36) peut passer pour une critique de ce

37 (34, H.)

ATHENAEUS, III, 106 D

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν.

„Κάραβοι, φησί, καὶ καρκίνοι καὶ καρῖδες καὶ τὰ ὅμοια δύσπεπτα μὲν πάντα, τῶν δ' ἄλλων ἰχθύων εὐπεπτότερα πολλῷ. Πρέπει δ' αὐτοῖς ὀπτᾶσθαι μᾶλλον ἢ ἕψεσθαι."

3 πάντα corr. Coraes: ταῦτα ACE

38 (35, H.)

ATHENAEUS, VIII, 357 A sq.

Ὁ δὲ Ἀθηναίος Μνησίθεος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν

„Τῶν μειζόνων φησὶν ἰχθύων γένος ὑφ' ὧν μὲν καλεῖσθαι τμητόν, ὑπ' ἄλλων δὲ πελάγιον, οἷον χρυσόφρυς καὶ γλαύκους καὶ φάγρους. Εἴσι δὲ δυσκατέργαστοι. Κατεργασθέντες δὲ πολλαπλασίαν τροφὴν παρέχουσι. Τὸ δὲ τῶν ἀλεπιδωτῶν γένος, οἷον θύννων, σκόμβρων, θυννίδων, γόγγρων καὶ τῶν τοιούτων, συμβαίνει τούτοις καὶ ἀγελαίοις εἶναι. Τὰ μὲν οὖν μήτε καθ' αὑτὰ φαινόμενα μήτ' ἐν ταῖς ἀγέλαις ἐκφερόμενα μᾶλλόν ἐστιν εὔπεπτα, οἷον γόγγροι καὶ καρχαρίαι καὶ τὰ τοιαῦτα. Τὰ δὲ ἀγελαῖα γένη τῶν ἰχθύων τούτων τὴν μὲν ἐδωδὴν ἡδεῖαν ἔχει (πίονα γάρ ἐστι), βαρεῖαν δὲ καὶ

classement et compter pour un point de divergence supplémentaire entre lui et Mnésithée: Ἃς δὲ καλοῦσιν, οἱ μὲν κνίδας, οἱ δὲ ἀκαλήφας, ἔστι μὲν οὐκ ὀστρακόδερμα, ἀλλ' ἔξω πίπτει τῶν διῃρημένων γενῶν, ἐπαμφοτερίζει δὲ τοῦτο καὶ φυτῷ καὶ ζῴῳ, τὴν φύσιν. Voir aussi *H.A.*, IV, 6, 531 b 10. Galien (*Gloss. hipp.*, t. XIX, p. 119 Kühn) cite les orties de mer avec les mollusques, à la suite des poulpes, des calmars et des seiches. On sait que les Pythagoriciens s'en abstenaient (Plutarque, *Questions conviviales*, IV, 5, 670 D; Aulu-Gelle, IV, 11).

[7] L'auteur du *Régime* (II, 48) estime lui aussi que les oeufs d'oursins sont évacuants. Remarquons que Mnésithée emploie ici des locutions courantes. Aristote (*H.A.*, IV, 4 530 b 1) décrit plusieurs variétés d'oursins, la première est celle dont on mange les *soi-disant oeufs*: Ἔστι δὲ γένη πλείω τῶν ἐχίνων, ἐν μὲν τὸ ἐσθιόμενον τοῦτο δ' ἐστιν ἐν ᾧ τὰ καλούμενα ᾠὰ μεγάλα ἐγγίνεται καὶ ἐδώδιμα. Dans *P.A.*, (680 a 24 sq.) il expose ce que sont, en réalité, ces oeufs: Καλεῖται δ' ᾠὸν οὐκ ὀρθῶς ὑπὸ τῶν καλούντων· τοῦτο γάρ ἐστιν οἷον τοῖς ἀναίμοις, ὅταν εὐθηνῶσιν, ἡ πιότης.

37 (34, H.)

Athénée, III, 100 D

Mnésithée d'Athènes dit, dans son *Traité sur les comestibles*:

„Les langoustes [1], les crabes [2], les squilles [3] et animaux semblables sont tous indigestes, mais ils sont beaucoup plus faciles à digérer que les autres poissons. Comme mode de cuisson, la grillade leur convient mieux que l'ébullition."

[1] Les langoustes. *Epidémies* VII, 82, t. V, p. 438; *Régime*, II, 48; *Maladies des femmes* I, 78, t. VIII, p. 174; *H.A.*, IV, 487 b 16 etc.; Dioclès (Athénée, III, 105 B = Fr. 134 W.); Diphile (Athénée, III, 106 C); Galien (*De al. fac.*, III, 33).

[2] Crabes. *Régimes*, II, 48; *Maladies des femmes* I, 91, t. VIII, p. 220; *Ibid.*, 92, p. 374; *Nature de la femme*, 92, t. VII, p. 408; *H.A.*, 487 b; Dioclès (Fr. 134 W.); Diphile (Athénée, 106 C); Galien, *De al. fac.*, III, 33.

[3] Squilles, *H.A.*, 525 a 34; Dioclès (Fr. 134 W.); Diphile (Athénée, 106 C); Galien, *De al. fac.*, III, 33.

38 (35, H.)

Athénée, VIII, 357 A sq.

Dans son ouvrage *Sur les comestibles*, Mnésithée d'Athènes dit:

„Le groupe des poissons de grande taille [1] est appelé par certains *tronçonnable* [2], par d'autres *de pleine mer* [3], par exemple la daurade [4], le glaucus [5], le pagre [6]. Ces poissons sont difficiles à digérer. Mais une fois digérés, ils donnent une nourriture abondante. Il y a aussi le groupe des poissons *sans écailles* [7], thons [8], maquereaux [9], thunnis [10], congres [11], et semblables, qui sont aussi grégaires [12]. Ceux qui ne sont ni solitaires, ni tout à fait grégaires, sont plus digestes, comme les congres, les requins et les poissons

δυσκατέργαστον. Διὸ καὶ ταριχεύεσθαι δύναται μάλιστα καί ἐστι τῶν ταριχηρῶν βέλτιστα γένη ταῦτα. Χρήσιμοι δ᾽ εἰσιν ὀπτοί. Τήκεται γὰρ τὸ πιμελῶδες αὐτῶν. Τὰ δὲ καλούμενα δαρτὰ τὸ μὲν ὅλον ἐστὶν ὅσα τραχεῖαν ἔχει τὴν ἐπίφυσιν τοῦ δέρματος οὐ λεπίσιν, ἀλλ᾽ οἷον ἔχουσιν αἱ βατίδες καὶ ῥῖναι. Ταῦτα δὲ πάντα ἐστὶ μὲν εὔθρυπτα, οὐκ εὐώδη δέ. Καὶ τροφὰς ἐμποιεῖ τοῖς σώμασιν ὑγράς, ὑπάγει δὲ καί τὰς κοιλίας μάλιστα πάντων τῶν ἑψομένων ἰχθύων. Τὰ δὲ ὀπτώμενα χείρωνα. Τὸ δὲ μαλακίων γένος, οἷον πολυπόδων τε καὶ σηπιῶν καὶ τῶν τοιούτων τὴν μὲν σάρκα δύσπεπτον ἔχει. Διὸ καὶ πρὸς ἀφροδισιασμοὺς ἁρμόττουσιν. Αὐτοὶ μὲν γάρ εἰσι πνευματώδεις. Ὁ δὲ τῶν ἀφροδισιασμῶν καιρὸς πνευματώδους προσδεῖται διαθέσεως. Βελτίω δὲ ταῦτα γίνεται ἑψηθέντα. Τὰς γὰρ ὑγρότητας ἔχει πονηράς. Ἰδεῖν γοῦν ἔστιν, οἵας ἀφίησι πλυνόμενα. Ταύτας οὖν ἡ ἕψησις ἐκκαλεῖται τῆς σαρκός. Μαλακῆς γὰρ τῆς πυρώσεως καὶ μεθ᾽ ὑγροῦ διδομένης οἱονεὶ πλύσις τις αὐτῶν γίνεται. Τὰ δ᾽ ὀπτώμενα καταξηραίνει τὰς ὑγρότητας. Ἔτι δὲ καὶ τῆς σαρκὸς αὐτῶν φύσει σκληρᾶς οὔσης κατὰ λόγον οὕτως ἔχει γίνεσθαι αὐτά. Ἀφύαι δὲ καὶ μεμβράδες καὶ τριχίδες καὶ τἆλλα ὅσων συγκατεσθίομεν τὰς ἀκάνθας, ταῦτα πάντα τὴν πέψιν φυσώδη ποιεῖ, τήν δὲ τροφὴν δίδωσιν ὑγράν. Τῆς οὖν πέψεως οὐχ ὁμαλιζούσης, ἀλλὰ τῶν μὲν σαρκῶν ἄγαν ταχὺ πεττομένων, τῆς δὲ ἀκάνθης σχολῇ διαλυομένης (καὶ γὰρ ἅμα αἱ ἀφύαι καθ᾽ αὐτὰς ἀκανθώδεις) ἐμποδισμὸς αὐτων ἑκατέρου γίνεται περὶ τὴν κατεργασίαν, εἶτα φῦσαι μὲν ἀπὸ τῆς πέψεως, ὑγρασίαι δὲ τῆς τροφῆς συμβαίνουσι. Βελτίω δ᾽ ἐστὶν ἑψόμενα, τῆς δὲ κοιλίας ἐστὶν ἀνωμάλως ὑπακτικά. Τὰ δὲ καλούμενα πετραῖα, κωβιοὶ καὶ σκορπίοι καὶ ψῆτται καὶ τὰ ὅμοια, τοῖς τε σώμασιν ἡμῶν ξηράν τε δίδωσι τροφήν (εὔογκα δ᾽ ἐστὶ καὶ τρόφιμα καὶ πέττεται ταχέως καὶ οὐκ ἐγκαταλείπει περιττώματα πολλά) πνευμάτων τε οὐκ ἔστι περιποιητικά. Γίνεται δ᾽ εὐπεπτότερον ἅπαν ὄψον ταῖς σκευασίαις ἁπλῶς ἀρτυθέν. Τὰ δὲ πετραῖα καὶ τῇ ἡδονῇ ἁπλῶς σκευασθέντα. Τούτοις δ᾽ ὅμοιον ἐστι γένος τὸ καλούμενον μαλακόσαρκον, κίχλαι καὶ κόσσυφοι καὶ τὰ ὅμοια. Ἐστὶ δὲ ὑγρότερα μὲν ταῦτ᾽ ἐκείνων, πρὸς δὲ τὰς ἀναλήψεις ἀπόλαυσιν ἔχει πλείω. Τῆς μὲν κοιλίας καὶ τῆς οὐρήσεως ὑπακτικώτερα ταῦτ᾽ ἐστιν ἐκείνων διὰ τὸ καὶ τὰς σάρκας ὑγροτέρας καὶ πλείους ἔχειν τῶν προειρημένων. Χρὴ δὲ ἐὰν μὲν τὴν κοιλίαν βούλεται τις ὑπάγειν, ἕψοντα διδόναι. Μετρίως δὲ ἐχούσης ὀπτηθέντα γίνεται τρόφιμα. Πρὸς δὲ τὰς οὐρήσεις ἀμφοτέρως σκευασθέντα χρήσιμα. Οἱ δὲ τόποι τῆς θαλάσσης ὅπου ποταμοί καὶ λίμναι συμβάλλουσιν, ἔτι δὲ τενάγη μεγάλα καὶ κόλποι θαλάττης εἰσίν, ἐνταῦθα μὲν πάντες οἱ ἰχθύες εἰσὶν ὑγρότεροι καὶ μᾶλλον πίονες ὑπαρχουσι. Καὶ ἐσθίεσθαι μὲν εἰσιν ἡδίους, πρὸς δὲ τὴν πέψιν καὶ τροφὴν γίνονται χείρους. Ἐν δὲ τοῖς αἰγιαλοῖς τοῖς κειμένοις πρὸς τὰ πελάγη καὶ λίαν ἀναπεπταμένοις σκληροὶ καὶ λεπτοὶ καὶ κυματομλῆγές

analogues. Parmi ces poissons, les groupes grégaires donnent une nourriture agréable (car elle est grasse), mais lourde et difficile à digérer. C'est pourquoi, ils conviennent à merveille à la salaison [13], et donnent les meilleures sortes de conserves. Rôtis, ils sont utiles, car l'élément gras a fondu. Les poissons qu'on appelle *darta* (à écorcher) ont dans l'ensemble une peau à excroissance rugueuse, et non pas écailleuse, comme, par exemple, les raies [14], les anges de mer [15]. Tous ces poissons sont faciles à digérer, mais leur fumet n'est pas agréable. Ils procurent au corps une nourriture humide et relâchent le ventre plus que les autres poissons bouillis. Rôtis, ils sont moins bons. Le groupe des mollusques [16], par exemple, poulpes, seiches et semblables a une chair indigeste. Aussi conviennent-ils à l'activité sexuelle. Car ils possèdent les propriétés du souffle [17], et le moment propice à cette activité requière une disposition analogue. L'ébullition les améliore, car ils contiennent de mauvaises humidités. Il est d'ailleurs possible de constater celles qu'ils projettent lorsqu'on les lave. Et ce sont précisément celles-ci que l'ébullition appelle au dehors de leur chair. L'association du feu doux et de l'eau leur procure comme un lavage. Si on les rôtit, cette opération dessèche leur humidité; en outre, comme leur chair est naturellement dure, elle le devient encore plus. Les anchois [18], les sardines [19], le fretin [20] et tous les poissons dont nous mangeons les arêtes, provoquent une digestion flatulente et donnent une nourriture humide. Leur digestion n'est pas homogène mais leurs chairs sont digérées très vite, et l'arête se délite lentement (car les anchois sont pleins d'arêtes), il se fait une entrave à la digestion de ces deux éléments, la digestion provoque des vents et la nourriture de l'humidité. Bouillis, ils sont meilleurs, mais ils relâchent irrégulièrement le ventre. Les poissons qu'on appelle *saxatiles* [21], goujons [22], scorpions de mer [23], plies [24] et similaires, donnent à nos corps une nourriture sèche (elle est d'un bon volume, nourrissante, se digère rapidement et ne laisse pas beaucoup de résidus) et ils ne produisent pas de vents. Tout met préparé simplement en devient plus digeste. Mais dans le cas des poissons saxatiles, c'est aussi pour le plaisir qu'on les prépare simplement. Le groupe des poissons *dits à chair molle* [25], labres [26], merles de mer [27], et semblables sont comme les précédents. Ils sont plus humides que ceux-ci et donnent plus de plaisir dans le processus d'assimilation. Mais ils sont plus diurétiques et plus purgatifs, parce que leur chair est plus humide et plus abondante que celle des poissons qu'on vient de mentionner. Il faut, si l'on veut libérer le ventre, les donner bouillis.

εἰσιν οἱ πλείους. Περὶ δὲ τὰς ἀγχιβαθεῖς, ἐν αἷς μὴ λίαν ἔγκειται μεγάλα πνεύματα, πρὸς δὲ τούτοις εἴ που καὶ πόλεις συνεγγύς εἰσιν, ἐνταῦθα δ' ἐστὶ τὰ πλεῖστα γένη τῶν ἰχθύων ὁμαλῶς ἄριστα καὶ πρὸς ἡδονὴν καὶ πρὸς εὐπεψίαν καὶ πρὸς τὴν τροφὴν τοῦ σώματος. Δύσπεπτοι δὲ καὶ βαρύτατοι τῶν θαλασσίων εἰσὶν οἱ μετεκβαίνοντες ἐκ τῆς θαλάσσης εἴς τε ποταμοὺς καὶ λίμνας, οἷον κεστρεὺς καὶ συλλήβδην τῶν ἰχθύων ὅσοι δύναται βιοτεύειν ἐν ἀμφοτέροις τοῖς ὕδασι. Τῶν δὲ τελείως ἐν τοῖς ποταμοῖς καὶ λίμναις βιοτευόντων ἀμείνους εἰσιν οἱ ποτάμιοι. Σῆψις γὰρ ὕδατος τὸ λιμναῖον ἐστι. Καὶ τῶν ποταμίων δ' αὐτῶν βέλτιστοί εἰσιν οἱ ἐν τοῖς ὀξυτάτοις τῶν ποταμῶν ὄντες οἱ τε πυροῦντες· οὗτοι γὰρ οὐ γίνονται, ἐὰν μὴ ποταμὸς ὀξυς ᾖ καὶ ψυχρός, διαφέρουσι δὲ τῶν ποταμίων ἰχθύων εὐπεψίᾳ.

5 ἀλεπιδωτῶν corr. Gesner: λεπιδωτῶν codd. 11 ὀπτοί: forte καὶ ὀπτοί 13 οὐ λεπίσιν: aut λεπιδωτὸν scribendum aut participium supplendum coni. Kaibel

34 εὔογκα δ' ἐστὶ καὶ: εὔογκα γάρ ἐστι Wilamowitz 37 ἀρτυθέν corr. C: ἀρτυθέντα A ἡδονῇ: post ἡδονῇ add. διάφερει Schweighäuser 40 ἀπόλαυσιν corr. Musurus: ἀπόλλυσιν A

45 τενάγη corr. Casaubon: πελάγη A 50 κυματοπλῆγες C: κυματοπληγεῖς A τὰς: τοὺς C αἷς: οἷς C ἀγχιβαθεῖς: ᾐόνας Wilamowitz 59 οἱ τε πυροῦντες non intelligo Kaibel: Schweighäuser *Animadversiones in Athenaeum* IV, 638 sq: οἱ τε πυροῦντες i.e. οἵ τε ἐπὶ ροῦν ἴοντες vel οἵ τε πρὸς τὸν ροῦν ἴοντες: C. Gesner *De Piscibus* Ed. 1558: ὡς οἱ πυροῦντες, p. 927 et 1205

Si l'évacuation est normale, rôtis, ils sont nourrissants. Pour la diurèse, on peut les préparer des deux manières. Aux points de la mer où fleuves et étangs se déversent, dans les grandes lagunes et les golfes, là, tous les poissons sont plus humides et plus gras. Et ils sont plus agréables à consommer, mais moins bons pour la digestion et la nourriture. Sur les rivages proches de la pleine mer et très exposés, les poissons sont secs, minces parce qu'ils sont ballottés par les vagues. Près des profondeurs où il n'y a pas trop de vent, si, de surcroît, on a le voisinage d'une ville [28], dans ces endroits, la majorité des poissons est également excellente, tant pour l'agrément que pour la digestibilité et la nourriture qu'ils procurent au corps. Mais indigestes et très lourds sont les poissons de mer qui remontent le cours des fleuves vers les lacs [29], comme les muges [30], en un mot, tous les poissons capables de vivre dans les deux sortes d'eau. Parmi les poissons qui vivent entièrement dans les rivières et les étangs, les meilleurs sont les poissons de rivière, car un étang est une putréfaction de l'eau. Et dans les poissons de cours d'eau, les meilleurs sont ceux qui se trouvent dans les rivières les plus rapides, les truites [31]. On n'en trouve pas quand le cours d'eau n'est pas rapide et froid, et celles-ci l'emportent en digestibilité sur tous les poissons de rivière."

Voir Introduction p. 38.

[1] Les poissons de grande taille. Certains auteurs, étrangers aux classifications d'Aristote, qui constitue les *cétacés* comme genre distinct de celui des poissons (*H.A.*, 490 b 9; 505 b 30 etc.), qualifient l'ensemble des plus gros poissons de κητώδη ou de κήτη (Scholie à l'*Halieutique* d'Oppien, I, 611; Xénocrate d'Aphrodise = Oribase, II, 58, 6, 19, 133 sq.; Galien, *De al. fac.*, III, 30, p. 373, 1 sq.; *Ibid.*, III, 36, p. 379, 5 sq.; Actuaire, II, 7, 4.).

[2] Tronçonnables. Le terme τμητός figure dans le *Nérée* d'Anaxandride (Athénée, VII, 295 E = Kock, t. II, p. 145) et le *Cyclope* d'Antiphane (Athénée, VII, 295 F = Kock, t. II, p. 75). D'autres auteurs utilisent τεμαχίζω, τέμαχος pour désigner le tronçonnement des gros poissons que l'on sale. Voir les auteurs cités par Athénée (II, 116 F; 117 D; 121 B; 131 E; 133 C; VII, 295 E). Xénocrate d'Aphrodise dit de l'espadon (Oribase, II, 58, 19): κητώδης ἐστι καὶ τεμαχίζεται. Voir aussi Galien, *De al. fac.*, III, 30, p. 373, 1 et III, 36.

[3] *H.A.*, 488 b 6

[4] La daurade. Epicharme (Athénée, VII, 328 B); *H.A.*, 598 a 10, où elle est classée dans les poissons côtiers; Diphile (Athénée, VIII, 355 E); Xénocrate d'Aphrodise, 44.

[5] Le glaucos. *Régime*, II, 48; *Affections internes*, 1, t. VII, p. 168; *H.A.*, 508 b 20 etc.; auteurs cités par Athénée (VII, 295 B-297 C); Philotime (Galien, *de al. fac.*, III, 30 = Fr. 15 St.); Xénocrate d'Aphrodise, 25.

[6] Le pagre. *Affections internes*, 1 t. VII, p. 168; Speusippe (Athénée, VII, 327 C = Fr. 11 Lang); *H.A.*, 598 a 13 sq.; Diphile (Athénée, VIII, 355 F); Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 30); Hikesios (Athénée, VIII, 327 D); Xénocrate d'Aphrodise, 43.

[7] Poissons sans écailles. Introduction, p. 43, n. 74.

[8] Thons. *H.A.*, 488 a 6 etc.; auteurs cités par Athénée (VII, 301 E-303 C); Xénocrate d'Aphrodise, 20; Galien, *de al. fac.*, III, 30, p. 373, *8*; *Ibid.*, III, 36, p. 379, 7.

[9] Les maquereaux. *H.A.*, 610 b 7 etc.; Hikesios (Athénée, 321 A); Xénocrate d'Aphrodise, 20.

[10] Thunnis. *H.A.*, 591 b 17 etc.; auteurs cités par Athénée (VII, 303 C sq.); Diphile (Athénée, VIII, 356 B).

[11] Les congres. *Maladies des femmes* II, 115, t. VIII, p. 250; Diphile (Athénée, VIII, 355 D); Philotime (Galien, *De al. fac.* III, 30); auteurs cités par Athénée (VII, 288 C-290 A et 293 F-294 C).

[12] Les poissons grégaires. La même expression figure déjà chez Hérodote (II, 72). Voir Aristote (*Politique* 1256 a 19), qui rattache le type de sociabilité au mode d'alimentation; et les fragments des *Zoïka*, cités par Athénée (Fr. 319, 330, 331, 328, etc. ed. Rose 1886).

[13] Les salaisons. *Régime*, II, 48; Dioclès (Athénée, III, 116 E = Fr. 136 W.); Diphile (Athénée, III, 120 D; 121 B); Euthydème (Athénée, III, 118 B-D; 116 A); Xénocrate d'Aphrodise, 133-147; Galien, *De al. fac.*, III, 29, p. 373, 1 sq.; *Ibid.*, III, 36, p. 379, 5 sq.; *Ibid.*, III, 40, p. 383, 23.

[14] Les raies. *Affections internes*, 27, t. VII, p. 240; Aristote, Fr. 280 Rose; Diphile (Athénée, VIII, 356 C).

[15] Les anges de mer. *Régime*, II, 48; *Affections internes*, 1, t. VII, p. 168; *Ibid.*, 12, p. 198; Diphile (Athénée, VIII, 356 D); Dorion (Athénée, VII, 319 D); Galien, *De al.fac.* III, 35, p. 379, 1 sq. Raies et anges de mer forment le groupe de poissons déjà nommés *sélaciens* par l'auteur du *Régime* (II, 48). Aristote le distingue des autres poissons par le caractère de l'*ovoviviparité*. Voir aussi: Diphile (Athénée, VII, 357 C); Xénocrate d'Aphrodise, 12; Erotien, *s.v.*; Galien, *Gloss. Hipp.*, t. XIX, p. 136 Kühn; *De al. fac.*, III, 35, p. 378, 16.

[16] Le groupe des mollusques. *Nature de la femme*, 2, t. VII, p. 314, dans un régime destiné à favoriser la conception, ce qui confirme le jugement de Mnésithée ici. *Régime*, II, 48; Dioclès (Athénée, VII, 316 C = Fr. 132 W.); Diphile (Athénée, 356 D E); Galien, *De al. fac.*, III, 34.

[17] Les propriétés du souffle. Voir *H.A.*, VII, 7, 586 a 15: Ἐν δὲ τοῦ σπερμάτος ἐξόδῳ πρῶτον μὲν ἡγεῖται πνεῦμα (δηλοῖ δὲ καὶ ἡ ἔξοδος ὅτι γίγνεται ὑπὸ πνεύματος· οὐδὲν γὰρ ῥιπτεῖται πόρρω ἄνευ βίας πνευματικῆς. *Problèmes aristoteliciens*, IV, 20, 878 b 39; XXXI, 1, 953 b 33; Rufus (Oribase, *Synopse*, V, 11) fait une remarque du même genre sur les propriétés aphrodisiaques des aliments qui provoquent des vents: πνεύματος ἐμπιπλᾶσι τὸ αἷμα ὃ δὴ ἐξορμᾷ πρὸς ἀφροδίσια.

[18] Les anchois. *H.A.*, 569 a 29-b 8; Fr. 309 Rose; auteurs cités par Athénée (VII, 284 F-286 E); Diphile (Athénée, VIII, 356 C); Xénocrate d'Aphrodise, 10.

[19] Les membras. *H.A.*, 569 b 25; auteurs cités par Athénée (VII, 287 B-F).

[20] Les trichias. *H.A.*, 569 b 26; Fr. 302 Rose; auteurs cités par Athénée (VII, 328 C-329 B).

[21] Les poissons saxatiles. *Régime des maladies aigues, appendice*, 1, t. II p. 226; *Epidémies* VII, 3, t. V, p. 372; *Affections*, 43, t. VI, p. 252; *Régime*, II, 48; *H.A.*, 488 b 7; Dioclès (Athénée, VII, 305 D, 320 D = Fr. 135 W.); Diphile (Athénée, VII, 355 B); Xénocrate d'Aphrodise, 3; Galien, *De al. fac.* III, 27, p. 366, 20 sq.; Actuaire, II, 7, 4.

[22] Les goujons. *Affections internes*, 21 t. VII, p. 220; *Ibid.*, 22, p. 222; *Maladies des femmes* II, 22, t. VIII, p. 250; Dioclès (Athénée, VII, 305 B = Fr. 135 W.); Diphile (Athénée, VIII, 355 B); Hikesios (Athénée, VII, 309 B); Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 29 = Fr. 16 St.); Galien, *Ibid.*, III, 28, p. 367, 6 sq.

[23] Les scorpions. *Régime*, II, 48 (qui ne l'énumère pas avec les saxatiles); *Affections internes*, 21, t. VII, p. 220; *Maladies des femmes*, II, 115, t. VIII, p. 250; *H.A.*, 508 b 17; Dioclès (Athénée, VII, 320 D = Fr. 135 W.); Diphile (Athénée, VIII 355 D); Philotime (Galien, *De al. fac.* III, 30 = Fr. 15 St.) qui en fait un poisson à chair dure.

39 (36, H.)

Oribasius, II, 68, C. M. G., VI, I, 1, p. 63, 7-64, 14

ξη Περὶ μονονύχων.

Τῶν μὲν οὖν μονονύχων ἐστὶν ἀνδραποδώδης ἡ βρῶσις κομιδῇ· βέλτιστα μέντοι καὶ πάντων ἐλαφρότατά ἐστι τὰ τῶν ὄνων, ὡς μὲν οἱ τὴν Ἀσίαν πεπλανημένοι φασί, τὰ τῶν ἀγρίων, ὡς δ' ἡμεῖς ἴσμεν ἐνθάδε, τὰ τῶν ἄριστα τεθραμμένων, δεύτερα δ' ἵππου, χείριστα δ' ἡμιόνου, τὰ δὲ τῶν ἀγρίων ἵππων πάντα πονηρότατα. Πανταχοῦ δ' ἐν τούτοις ‹τὰ τῶν› γαλαθηνῶν ἄριστα, δεύτερα δὲ τὰ τῶν νεωτάτων ἐστίν. Τῶν δὲ διχήλων ἀναθρέψαι μὲν τὴν τοῦ σώματος ἕξιν ἀσθενῶς ἔχουσαν μάλιστα δύναται

[24] Le turbot. *Régime*, II, 48 (associé à la torpille et à l'ange de mer, qui sont des poissons cartilagineux); *Maladies des femmes* II, 115, t. VIII, p. 250; *H.A.*, 538 a 20 etc.; Fr. 280 Rose; Dioclès (Athénée, VII, 320 D = Fr. 135 W.); Diphile (Athénée, VIII, 356 B); Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 29 = Fr. 16 St.) qui le classe dans les poissons à chair molle; Xénocrate d'Aphrodise, 24, qui le classe dans les poissons à chair dure.

[25] Le groupe des poissons à chair molle. Dioclès (Athénée, VII, 305 B = Fr. 135 W.) qualifie les poissons saxatiles de μαλακόσαρκοι à la différence de Mnésithée, qui juxtapose *poissons saxatiles* et *poissons à chair molle*, comme deux groupes différents. Voir aussi Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 29): πᾶν τὸ τῶν ἁπαλοσάρκων γένος et Xénocrate d'Aphrodise, 2: οἱ δὲ ἁπαλόσαρκοι.

[26] Les labres. *Régime*, II, 48; *H.A.*, 505 a 16 etc.; Fr. 299 Rose; Dioclès (Athénée, VII, 305 B = Fr. 135 W.); Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 29) Xénocrate d'Aphrodise, 31; Galien, *De al. fac.*, III, 27, p. 366, 26.

[27] Les merles de mer. *H.A.*, 599 b 30, où il est donné comme exemple de poisson saxatile; Fr. 299 Rose; Dioclès (Athénée, VII, 305 B = Fr. 135) Philotime (Galien, *De al. fac.*, III, 29); Xénocrate, 31; Galien, *De al. fac.*, III, 27, p. 366, 26.

[28] Xénocrate d'Aphrodise, 3, ne partage pas l'opinion de Mnésithée sur la valeur de ces poissons. Après avoir distingué les poissons de côtes et les poissons de pleine mer, il ajoute: Ἔστι οἱ μὲν πετραῖοι, οἱ δέ πελάγιοι, οἱ δὲ παρὰ αἰγιαλῶν ὄχθαις, ἢ ὑδροχοῶν ἐκροαῖς, κακόχυμοι καὶ ἄστομοι. De son côté, Galien déconseille formellement les poissons nourris aux abords des villes, pour des raisons de propreté (*De fac. al.*, III, 28, p. 367, 11 sq.): εἰ δὲ καὶ ἰλυῶδες ὑπάρχει τὸ ὕδωρ ἢ πόλιν ἐκκαθαίρων ὁ ποταμός, οὕτω μὲν ἂν εἴη χείριστος ὁ κατ' αὐτὸν κωβιός ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι πάντες ἰχθύες οἱ ἐν τοῖς τοιούτοις ὕδασι διατρίβοντες. (*Ibid.*, III, 29, p. 369, 5 sq.): ἐπὶ πάντων δ' ὡς ἔφην, ἰχθύων κοινὸν τοῦτο μεμνῆσθαι προσήκει, ὡς χείριστοι γίγνονται κατὰ τὰς ἐκβολὰς τῶν ποταμῶν, ὅσοι κοπρῶνας ἐκκαθαίρουσιν, ἢ βαλανεῖα καὶ μαγειρεῖα καὶ τὸν τῆς ἐσθῆτος τε καὶ τὸν τῶν ὀθονίων ῥύπον ὅσα τ' ἄλλα τῆς πολέως ἐστιν, ἣν διαρρέουσι, καθάρσεως δεόμενα, καὶ μάλισθ' ὅταν ᾖ πολύανθρωπος ἡ πόλις.

[29] L'influence du lieu de séjour sur la qualité de l'aliment. *Affections* 52, t. VI, p. 264; *Régime*, II, 48; Galien, *De malis bonisque succis*, 9 p. 417, 31 sq.; Actuaire, II, 7, 5-9.

[30] Le muge. *Régime*, II, 48; *Affections internes*, 12, t. VII, p. 198; *Ibid.*, 30, t. VII, p. 246 (associé à l'anguille); *H.A.*, 504 b 31 etc.; Diphile (Athénée, VIII, 355 F-356 A); Hikésios (Athénée, VII, 306 E); Dorion (Athénée, VII, 306 E); Xénocrate d'Aphrodise, 28-29; Galien, *De al. fac.*, III, 24.

[31] La truite. Voir Introduction p. 42 et Note 69.

39 (36, H.)

ORIBASE, II, 68, C. M. G., VI, I, 1, p. 63,7-64,14

Des solipèdes

La nourriture qu'on tire des solipèdes [1] est tout à fait servile. Toutefois, la meilleure et la plus légère est la chair des ânes, à ce qu'en disent ceux qui ont vagabondé en Asie [2], celle des ânes sauvages, à ce que nous en savons ici, celle des mieux nourris; ensuite vient celle du cheval, la moins bonne est celle du mulet. Quant à celle des chevaux sauvages, elle est absolument détestable. De toutes façons, la chair des animaux à la mamelle est la meilleure, puis vient

μετά γε τοὺς ἰχθῦς τὰ τῶν ἐρίφων τε καὶ τὰ τῶν ἀρνῶν κρέα τῶν γαλαθηνῶν· ἔστι γὰρ εὔπεπτα καὶ τρόφιμα καὶ τῆς κοιλίας ὑγραντικά. Δεῖ δὲ ζητεῖν μάλιστα τούτων τὰ πλεῖστον μὲν χρόνον ἀπὸ τῆς γεννήσεως ἐν αὐτῷ τῷ γάλακτι δαψιλῶς τεθραμμένα, μὴ πολλαῖς δὲ βοτάναις ἐκ τοῦ νέμεσθαι χρώμενα· τῶν γὰρ τοιούτων ἁπαλαὶ μὲν αἱ σάρκες διὰ τὴν ἡλικίαν, εὔπεπτοι δὲ διὰ τὴν ἀπὸ τοῦ γάλακτος τροφήν. Τὰ δὲ τῶν μοσχίων καὶ χοιριδίων τῶν γαλαθηνῶν πρὸς μὲν εὐωδίαν καὶ τὴν μεθ' ἡδονῆς ἀπόλαυσιν οὐθενός ἐστι χείρω, τοῖς δ' ἀρρωστοῦσιν ἢ τοῖς ἀναλαμβάνουσιν οὐδαμῶς ἐπιτήδεια· τὰ μὲν γὰρ μόσχεια βαρύτερά ἐστι, τὰ δὲ τῶν χοιριδίων λίαν ὑγρὰ καὶ τῆς κοιλίας ταρακτικά. Τὰ δ' ἀπὸ μὲν τοῦ γάλακτος πεπαυμένα τῶν ἱερείων, μήπω δ' ἐφικνούμενα τῆς ὀχείας, βελτίονα μέν ἐστι τὰ τῶν ὑῶν, ὅταν ἔχῃ ταύτην ἡλικίαν· τὸ μὲν γὰρ ὑγραῖνον ἀπὸ τοῦ γάλακτος οὐκ ἔνεστιν αὐτοῖς, τὸ δὲ λίπος τὸ φυσικὸν καὶ τὸ τῆς ἡλικίας ἁπαλὸν σύμμετρον ἐξ ἀμφοτέρων ποιεῖται τὴν ἐδωδήν. Τὰ δ' ἄλλα γένη τῶν ἱερείων ὅταν εἰς ταύτην ἀφίκηται τὴν τάξιν, τῶν μὲν γαλαθηνῶν ἐστι σκληρότερα καὶ δυσπεπτότερα, τροφὴν δὲ ξηροτέραν δίδωσιν, ἐὰν κατεργασθῇ. Τὰ δὲ τούτων ἐχόμενα καὶ ταῖς ὀχείαις ἤδη προσχρώμενα καὶ δοκοῦντα μάλιστα ἑαυτῶν ἀκμάζειν ἐστι μὲν χρήσιμα τοῖς πέττειν δυναμένοις, πονεῖν δ' εἰωθόσιν, ἅμα δὲ καὶ τοῖς ζητοῦσι τὴν ἀπὸ τῶν κρεῶν ἰσχύν. Τῶν δὲ παλαιῶν ἱερείων ἀνάγκη φλαυροτέρας εἶναι τὰς ἐδωδὰς διὰ τὸ πρὸς τὸ χεῖρον ὑπὸ τῆς ἡλικίας ἀεὶ καταφέρεσθαι· διόπερ αὐτῶν ἑκόντας μὲν οὐ ληπτέον, ἐὰν δέ ποτε ἀναγκαῖον ᾖ, μᾶλλον ἑφθοῖς χρηστέον. Τὰ δὲ σκυλάκεια κρέα τῆς κοιλίας ἐστὶν ὑπακτικά· τὴν μέντοι κουφότητα τὴν παρὰ τοῖς πολλοῖς ὑπειλημμένην οὐκ ἔχει πανταπάσιν· καὶ γὰρ μυξῶδές ἐστι καὶ γλίσχρον τὸ κρέας· βέλτιστα μέντοι γίνεται τὰ τῶν ἁπαλωτάτων σκυλάκων. Τὰ δὲ τῶν ἀλωπέκων καὶ τῶν ἄρκτων ἐστὶ μυξώδη· κατὰ χρόνον δέ τινα τοῦ φθινοπώρου παχύτερα γίνεται καὶ βέλτιστα ἑαυτῶν. Τῶν δ' ὠμοφαγούντων θηρίων, οἷον λύκων καὶ λεόντων καὶ παντὸς τοῦ τοιούτου γένους, οἱ βεβρωκότες φασὶ δύσπεπτα εἶναι καὶ βαρέα καὶ στροφώδη τὰ κρέα. Μύας δὲ τοὺς ἀπὸ τῶν δένδρων κοιλίας μὲν ὑπακτικούς, ἀτρόφους δὲ συμβέβηκεν εἶναι· τοὺς δὲ κατ' οἰκίαν μύας καὶ τὰς ὀρείας χελώνας καὶ σαύρους ἀγρίους καὶ τοὺς ἑλίους καὶ τὰ τοιαῦτα θηρία τοὺς ἐσθίοντας λίαν τις εὐχερεῖς φήσειεν εἶναι.

1 μονονύχων: μωνύχων Dg. e G. 2 μωνύχων Dg. e G. 4 πεπλανημένοι: πεπλαυνόμενοι C ut videtur 5 τεθραμμένων: τετραμμένων C 6 πονηρότατα: πονηρώτατα A τὰ τῶν add. Matthaei 7 διχήλων: διαχήλων A(dub. C) 8 τὴν om. C 8.9 ἔξιν ... τοὺς om. A 9 ἐρίφων: ἀρίφων C ἀρνῶν: ἀρυῶν A[1] κρέατῶν: κρεάτων C 12.13 μὴ ... χρώμενα om. A[1] 12 πολλαῖς: πολλοῖς A[2] 14 χοιριδίων: χειριδίων A[1] 15 εὐωδίαν: εὐοδίαν codd. 16 ἀρρωστοῦσιν: ἀρωστοῦσιν codd. 17 μόσχεια: μόσχια codd. 17 χοιριδίων: χοιρηδίων C

au second rang, celle des animaux très jeunes. Parmi les animaux à sabot fendu [3], est particulièrement capable de restaurer un état physique affaibli, après la chair des poissons, celle des jeunes chèvres et des agneaux de lait. Elle est digeste, nourrissante et humecte le ventre. Il faut surtout rechercher la chair de ceux qui ont été abondamment nourris au lait après leur naissance et qui n'ont pas brouté beaucoup d'herbe. Elle est tendre à cause de leur âge et facile à digérer, puisque nourrie elle-même de lait. Celle des veaux et des porcs de lait ne le cède à aucune autre pour ce qui est du fumet et du plaisir, mais elle ne convient ni aux malades ni aux convalescents: celle des veaux est trop lourde, celle des porcelets, trop humide et elle trouble le ventre. Les bestiaux qui ne sont plus allaités [4] et qui n'ont pas encore d'activité sexuelle, donnent une bonne nourriture; les porcs de cet âge sont les meilleurs: ils ont perdu l'humidité qui provient du lait, et leur graisse naturelle, jointe à une tendresse due à l'âge, réalise une nourriture équilibrée. Quant aux autres espèces de bestiaux parvenus à cet âge, elles sont plus dures et plus difficiles à digérer que celles qui sont encore à la mamelle, mais elles procurent une nourriture plus sèche, si on la digère. A l'âge suivant, lorsqu'ils se livrent désormais à l'accouplement et surtout ceux qui semblent au plein de leur développement, ils sont utiles à ceux qui peuvent les digérer et qui ont l'habitude de prendre de l'exercice, ainsi qu'à ceux qui recherchent la force que donne la viande. Les vieux animaux donnent une nourriture obligatoirement plus mauvaise, parce que l'âge les met toujours dans un mauvais état. C'est pourquoi, il ne faut pas en consommer de sa propre initiative. Si on est dans la nécessité de le faire, il est préférable de les consommer bouillis. La chair des petits chiens relâche le ventre, mais elle ne possède pas la légèreté qu'on lui prête généralement, car elle est visqueuse et gluante. Mais la meilleure est néanmoins celle des petits chiens les plus tendres [5]. La chair des renards [6] et celle des ours [7] est visqueuse, mais à un certain moment de l'automne, elle devient plus consistante et se surpasse. En ce qui concerne les carnivores [8],loups, lions, et tout ce qui leur ressemble, ceux qui en ont mangé disent que leur chair est difficile à digérer, lourde et qu'elle donne des coliques. Les souris des arbres [9] ont la propriété de relâcher le ventre et d'être peu nourrissantes; quant aux souris domestiques, aux tortues des montagnes, aux lézards sauvages, aux *élious?* [10] et à tous les animaux de ce genre, on peut bien dire que ceux qui les consomment s'accommodent de peu.

[1] L'opposition des *solipèdes* et des *fissipèdes* figure en bonne place dans la division

19 ὑῶν: υἱῶν A 20 ὑγραῖνον: ὑγραῖον A[1] 22 ἱερείων: ἱερίων C 24 ξηροτέραν corr. Dg. e G.: σκληροτέραν codd. 25 προσχρώμενα e προσχρόωμενα A: προσχρόμενα C 26 δυναμένοις: δυναμένεις A 27 εἰωθάσιν ... ἀπὸ om. A[1] 27 εἰωθόσιν corr. Dg. e G.: εἰώθασιν codd. 27 τῶν prius om. A 28 τὸ prius: τὸν A 29 μὲν om. C 30 ἑφθοῖς: ἑφθεῖς A 31 σκυλάκεια: σκυλάκια AN: σκλυλάκια C

33 ἁπαλωτάτων: ἁπαλῶν τὰ τῶν A 34 σκυλάκων: σκλυλάκων C 34 ἄρκτων: ἄρκων AN 35 χρόνον: χρόνων A γίνεται: γίγνεται C βέλτιστα ἑαυτῶν: βέλτιστα τὰ ἑαυτῶν N 36 δ' ὠμοφαγούντων: δὲ ὠμοφαγοῦντων Dg.: ὠμοφαγούντων N e corr.: δεσμοφαγούντων codd. 38 στροφώδη: τροφώδη C τοὺς: τὰς A[1] 39 συμβέβηκεν: συμβέβυκεν A τοὺς: τὰς A ut videtur οἰκίαν: οἰκίας C 40 ὀρείας: ὀρίας CN ἐλίους: ἐλαΐους A 41 εὐχερεῖς: εὐχαρεῖς ACN[1]

du *Politique* (265 E); Πότερον οὖν βούλει τῷ σχιστῷ τε καὶ τῷ καλουμένῳ μώνυχι διαιρεῖν, ... ainsi que dans l'*Histoire des animaux* (499 b 13): Τὰ μὲν οὖν διχαλὰ δύο ἔχει σχίσεις ὄπισθεν· τοῖς δὲ μώνυξι τοῦτ' ἐστι συνεχές. Mnésithée porte sur la chair des solipèdes un jugement bien plus défavorable que l'auteur du *Régime* (II, 46): τὰ δὲ ὄνεια διαχωρέει, καὶ τῶν πώλων ἔτι μᾶλλον, καὶ τὰ ἵππεια κουφότερα. Voir aussi *Affections internes*, 6, t. VII, p. 182. Galien, qui fait allusion à la caution que certains médecins apportent à la consommation de la chair des ânes (*De al. fac.*, III, 1, p. 335, 1 sq.), admet que celle des ânes sauvages, jeunes et bien venus, se rapproche de celle du cerf. Mais il affirme que celle des ânes domestiques et âgés est déplorable. Voir aussi *De vict. att.*, 6, 88, p. 443, 15.

[2] Un rapprochement elliptique de Deichgräber dans l'art. *Mnesitheos* de la R.E. pourrait laisser croire que cette affirmation de Mnésithée concerne Ctésias. En fait, le résumé de l'*Inde*, conservé par Photius, comporte bien la mention de la taille des ânes indiens, ainsi qu'une description fameuse d'ânes sauvages d'un type différent des autres ânes domestiques ou sauvages. Mais on n'y trouve sur ceux-ci aucun jugement d'ordre alimentaire. Quant aux premiers, Ctésias en dit: „Leur chair n'est pas consommable en raison de son amertume" et il précise qu'on les chasse néanmoins pour leurs cornes dont on fait des vases à boire, afin de se protéger de l'épilepsie, des convulsions et des poisons. (Photius, *Bibliothèque*, I ed. R. Henry, Paris, 1961, p. 105-107 pour le *Codex 72*, qui contient les *Indica*; Wilhelm Reese, *Die Griechischen Nachrichten über Indien bis zum Feldzuge Alexanders des Grossen*. Eine Sammlung der Berichte und ihre Untersuchungen, 1914; Aristote (*H.A.*, II, 1, 499 b 19) a emprunté à Ctésias les éléments de la description de l'âne indien; Camus, *Histoire des animaux*, t. II, p. 80-83).

[3] La chair des animaux à sabot fendu. *Régime des maladies aigues, appendice*, 18, t. II, p. 488; *Affections*, 43, t. VI, p. 252; *Régime*, II, 46.

[4] Les animaux qui ne sont plus allaités. *Régime*, II, 49; Actuaire, II, 7, 16.

[5] La chair des petits chiens. *Epidémies*, VII, 63, t. V, p. 428; *Maladies*, II, 56, t. VII, p. 88; *Affections internes*, 27, t. VII, p. 240; l'allusion de Mnésithée peut viser *Affections*, 52 (t. VI, p. 262), où la chair des petits chiens est tenue pour très légère, et celle de chien, recommandée pour relâcher le ventre; *Régime*, II, 46; Galien, *De al. fac.*, III, 1, p. 335, 3 sq.

[6] La chair des renards. *Régime*, II, 46; Galien attribue l'excellence de la chair des renards à l'automne au fait, qu'à ce moment, ils s'engraissent de raisins (*De al. fac.*, III, 1, p. 335, 8, voir aussi *In Hipp. de victu acutorum*, IV, 96, C.M.G., V, IX, 1, p. 347, 5).

[7] La chair des ours. Galien, *De al. fac.*, III, 1, p. 344, 22.

[8] Les carnivores. Ils sont déjà qualifiés de *mangeurs de chair crue* dans l'*Iliade* (V, 782, XI, 479, XVI, 157); *Régime*, II, 49; Galien, *De al. fac.*, III, 1, p. 335, 1.

[9] Les souris des arbres. Μῦς ne s'applique pas seulement à ce que nous appelons souris, mais désigne toutes sortes de rongeurs (Voir *H.A.*, VI, 37). L'expression employée par Mnésithée peut faire penser à l'écureuil, le σκίουρος des *Cynégétiques* d'Oppien (II, 586 sq.).

[10] L'interprétation de τοὺς ἐλίους est délicate. Aristote (*H.A.*, VIII, 17, 600 b 12) nomme ἐλειός un rongeur qui hiberne dans les arbres et y devient très gros. On conjecture, d'après un passage de Galien (*De al. fac.*, III, 1, p. 336, 4 sq.: τὸ (μέταξυ) τῶν ἀρουραίων μυῶν ἢ μυωξῶν καὶ τῶν καλουμένων ἐλειῶν ἐν μέσῳ κατὰ τὴν αὐτὴν χώραν τῆς 'Ιταλίας ἐν ἄλλοις τε πολλοῖς τόποις ἐσθιομένον.) et une définition de Dioscoride (*Euporistes* I, 54 τὸ τοῦ ἐλειοῦ λίπος, ὃς 'Ρωμάστι καλεῖται γλῆρις) que cet animal est le loir. S'il fallait comprendre ainsi le passage de Mnésithée, cela attesterait que les Grecs, à l'inverse des Latins (Varron, *de re rustica*, III, 12, 15, Apicius, VIII, 3), ont peu apprécié les loirs. Mais la place de ἐλίους dans la suite des animaux énumérés, ne convient pas aisément à un rongeur. En effet, après les souris des arbres et les souris

40 (33, H.)

Athenaeus, III, 96 D

Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ ἐδεστῶν ἔφη·

„Κεφαλὴ καὶ πόδες ὑὸς οὐ πολὺ τὸ τρόφιμον καὶ λιπαρὸν ἐν ἑαυτοῖς ἔχουσι".

41 (41, H.)

Athenaeus, II, 36 A sq.

‹Ὁ› Μνησίθεος δ' ἔφη τὸν οἶνον τοὺς θεοὺς
Θνητοῖς καταδεῖξαι τοῖς μὲν ὀρθῶς χρωμένοις
Ἀγαθὸν μέγιστον, τοῖς δ' ἀτάκτως τοὔμπαλιν,
Τροφήν τε γὰρ δίδωσι τοῖσι χρωμένοις
Ἰσχύν τε ταῖς ψυχαῖς καὶ τοῖς σώμασιν.
Εἰς τὴν ἰατρικήν τε χρησιμώτατον.
Καὶ τοῖς ποτοῖς γὰρ φαρμάκοις κεράννυται
Καὶ τοῖσιν ἑλκωθεῖσιν ὠφελίαν ἔχει.
Ἐν ταῖς συνουσίαις τε ταῖς καθ' ἡμέραν,
Τοῖς μὲν μέτριον πίνουσι καὶ κεκραμένον,
Εὐθυμίαν. Ἐὰν δ' ὑπερβάλῃς, ὕβριν.
Ἐὰν δ' ἴσον ἴσῳ προσφέρῃ, μανίαν ποιεῖ.
Ἐὰν δ' ἄκρατον, παράλυσιν τῶν σωμάτων.
Διὸ καὶ καλεῖσθαι τὸν Διόνυσον πανταχοῦ
Ἰατρον.
Ἡ δὲ Πυθία εἴρηκέ τισι Διόνυσον ὑγιάτην καλεῖν

1 ὁ add. Porson 2 θνητοῖς CE: θνητῶν E in mg. 4 δίδωσι CB: δίδωσιν E τοῖσι corr. Musurus: τοῖς CE: τοῖς εὖ Meinecke *Anal. Athen.* 17 7 καὶ τοῖς πυρετοῖς γὰρ φάρμακον coni. Kaibel 8 ὠφελίαν corr. Dindorf: ὠφελ" CE: ὠφέλειαν B: ὠφελημ' ἔχει V. L. Grotius. Meinecke F.G.C. IV, p. 605 10-15 habet Eustathius 1624, 34 11 Εὐθυμίαν. Ἐὰν: εὐθυμίαν φερει ἐαν CE: Εὐθυμίαν φέρει γ', ἐὰν Casaubon: Εὐθυμίαν γ', ἐὰν δ' ὑπερβάλῃς ὕβριν F. Jacobs *Animadversiones in Epigrammata, Anthologiae graecae* I, 327: Εὐθυμίαν φέρει γ' ἐὰν δ' ὑπερβάλῃς Ὕβριν· ἢν δ' ἴσον ἴσω R.

domestiques, Mnésithée semble passer, avec la tortue et le lézard, à d'autres séries d'animaux. Les deux corrections possibles de ἐλίους ne conduisent pas à une lecture satisfaisante. En écrivant ἐλέος, on comprendrait qu'il s'agit de l'effraie. Mais la présence de cet oiseau de nuit ne pose pas moins de problèmes que celle d'un rongeur. Et si l'on comprend ἕλειος (des marécages), cela revient à laisser indéterminé le nom de l'animal.

40 (33, H.)

Athénée, III, 96 D

Mnésithée d'Athènes, dans son *Traité sur les comestibles*, disait: „La tête et les pieds de porc n'ont en eux-mêmes rien de très nourrissant, ni de très gras".

41 (41, H.)

Athénée, II, 36 A sq.

Mnésithée disait: „Les dieux ont révélé le vin aux hommes pour le plus grand bien de ceux qui en usent correctement, pour le plus grand mal de ceux qui l'utilisent sans règle. Il donne un aliment à ceux qui en usent, ainsi que la force aux âmes[1] comme aux corps. Il est très utile en médecine. On le mêle aux drogues et aux potions, il est utile aux blessés. Dans les réunions quotidiennes, il apporte la joie à ceux qui en boivent avec mesure et mélangé. Dès qu'on dépasse la mesure, c'est le déchaînement. Si on le mélange par parties égales, il provoque la folie, si on le prend pur c'est l'anéantissement des corps. C'est pourquoi, de toutes parts, on appelle Dionysos médecin. La Pythie avait dit à certains d'appeler Dionysos dispensateur de santé."

[1] Voir Introduction p. 57.

Porson *Adversaria* p. 53: Εὐθυμίαν· ἐὰν δ' ὑπερβάλῃς ὕβριν *Notae in Aristophanem. Ad Vespas* 97 Ed. P. P. Dobrée p. 126 ὑπερβάλῃς ὕβριν corr. Musurus: ὑπερβάλης εἰς ὕβριν CB: ὑπερβάλεις (superscripsit η) εἰς ὕβριν E 12 προσφέρῃ, μανίαν ποιεῖ codd.: προσφέρῃς, ἀνίαν ποιεῖ corr. Bothe *F.C.G.* p. 724 Ἂν ἴσον ἴσῳ δὲ, παράλυσιν τῶν σωμάτων Nauck 13 Ἐὰν δ' ἄκρατον προσφέρῃ μανίαν ποιεῖ Nauck, *Observationes criticae* p. 36 14 πανταχοῦ codd.: παλλάχοῦ corr. Meinecke *Anal. Ath.* 108 15 sq. reconst. Kock *A.C.F.*, III, 423, 424:

Διὸ καὶ καλοῦσι τὸν Διόνυσον πολλαχοῦ
Ἰατρόν, ὡς ἂν τῆς ὑγιείας αἴτιον·
Καὶ τοῖς Ἀθηναίοισι γοῦν ἡ Πυθία
Ἔχρησε τιμᾶν ὡς Ὑγιαστῆν τὸν θεόν.

18 ὑγιάτην codd.: ὑγιαστὴν corr. Kock

42 (42, H)

22 E. Καὶ Μνησίθεος δ' ὁ Ἀθηναίος Διόνυσον ἰατρόν φησι τὴν Πυθίαν χρῆσαι τιμᾶν Ἀθηναῖοις.

1 δ' ὁ Kaibel: δὲ CE ἰατρὸν E: ἰατρ(ον) B: ἰατρὸς C

43 (40, H.)

Plinius, *H. N.*, Index, XXI, ed. Ernout, p. 113

Natura florum et coronamentorum ... Ex auctoribus ... Medicis ... Mnesitheo, qui *de coronis.*

44 (41, H.)

Plinius, *H. N.*, XXI, 9, ed. Mayhoff, t. III, p. 348, 3-7

Et apud Graecos quidem *de coronis* privatim scripserunt Mnesitheus atque Callimachus medici, quae nocerent capiti; quoniam et in hoc est aliqua valetudinis portio, in potu atque hilaritate praecipue odorum vi surrepente fallaciter.

42 (42, H.)

ATHÉNÉE, I, 22 E

Et Mnésithée d'Athènes dit que la Pythie avait signifié aux Athéniens d'honorer Dionysos comme médecin.

43 (40, H.)

PLINE, *H. N.*, Index, XXI, ed. Ernout, p. 113

Nature des fleurs et des couronnes .... tiré des auteurs .... médecins .... Mnésithée, *sur les couronnes*.

44 (41, H.)

PLINE, XXI, 9, ed. Mayhoff, t. III, p. 384,3-7

Et chez les Grecs, certains médecins, Mnésithée, Callimaque [1] ont spécialement écrit sur les couronnes, celles qui nuisent à la tête [2]; en effet, là aussi, la santé est en jeu, la vertu des odeurs s'insinuant insidieusement dans la boisson et dans la gaîté.

[1] Callimaque est un médecin de l'école d'Hérophile (vers 225-150 av. J. C.). Art. Kallimachos (R.E.).

[2] Sans préjuger du contenu de l'enseignement de Mnésithée, voir Andréas (Athénée XV, 675 D-E): διὸ μυρσίνης μὲν στέφανον στύφοντα καὶ τὴν οἴνων ἀναθυμίασιν ἀποκρουόμενον, ἔτι δὲ ῥόδινον ἔχοντά τι καὶ κεφαλαλγίας παρηγορικὸν σὺν τῷ καὶ κατὰ ποσὸν ψύχει, πρὸς δὲ τοῖς δάφνινον, οὐκ ἀλλότριον πότου ἡγητέον, λευκόϊνον δὲ κινητικὸν ὄντα κεφαλῆς καὶ ἀμαράκινον καὶ ἅπαντας τοὺς καροῦν δυναμένους ἢ βαρύνειν ἄλλως κεφαλὴν περιστατέον. Voir Daremberg et Saglio, article *Corona* (t. I, col. 1520-1537); Joseph

45 (45, H.)

Athenaeus, XI, 483 F sq.

Περὶ δὲ τοῦ κωθωνίζεσθαι καὶ ὅτι χρήσιμός ἐστι διὰ χρόνου ὁ κωθωνισμὸς Μνησίθεος ὁ Ἀθηναῖος ἰατρὸς ἐν τῇ περὶ κωθωνισμοῦ ἐπιστολῇ φησιν οὕτως.

Συμβαίνει τοὺς μὲν πολὺν ἄκρατον ἐν ταῖς συνουσίαις πίνοντας μεγάλα βλάπτεσθαι καὶ τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχήν. Τὸ μέντοι κωθωνίζεσθαι διά τινων ἡμερῶν δοκεῖ μοι ποιεῖν τινα καὶ τοῦ σώματος κάθαρσιν καὶ τῆς ψυχῆς ἄνεσιν. Γίνονται γάρ τινες ἡμῖν ἐκ τῶν καθ' ἡμέραν συμποσίων ἐπιπόλαιοι δριμύτητες. Ταύταις οὖν ἐστι τῶν μὲν πόρων οἰκειότατος ὁ δὶα τῆς οὐρήσεως, τῶν δὲ καθάρσεων ἡ διὰ τῶν κωθωνισμῶν πρέπει μάλιστα. Κατανίζεται γὰρ τὸ σῶμα τοῖς οἴνοις. Ὑγρὸν γὰρ καὶ θερμὸν ὁ οἶνος. Τὸ δὲ ἀφ' ἡμῶν διηθούμενον οὖρον ἐστιν δριμύ. Τὰ γοῦν ἱμάτια τούτῳ χρώμενοι ῥύμματι πλύνουσιν οἱ γναφεῖς. Τρία δὲ παραφύλαττε ὅταν κωθωνίζῃ. Μὴ πονηρὸν οἶνον πίνειν μηδὲ ἄκρατον μηδὲ τραγηματίζεσθαι ἐν τοῖς κωθωνισμοῖς. Ὅταν δ' ἱκανῶς ἔχῃς ἤδη, μὴ κοιμῶ πρὶν ἂν ἐμέσῃς πλέον ἢ ἔλαττον. Εἶτα ἐὰν μὲν ἐμέσῃς ἱκανῶς, ἀναπαύου μικρὸν περιχεάμενος. Ἐὰν δὲ μὴ δυνηθῇς ἱκανῶς κενῶσαι σαυτόν, πλείονι χρῆσθαι τῷ λουτρῷ καὶ εἰς τὴν πύελον κατακλίθητι σφόδρα εἰς θερμὸν ὕδωρ.

8 ἐπιπόλαιοι CE: ἐπιπόλειοι A 9 ἡ BP: ὁ ACE 12 γναφεῖς: βαφεῖς C 15 μικρὸν C: μικρὸν superscr. ὡς E: μικρῶς A: μετρίως Casaubon 17 κατακλίθητι: κατακλιθέντι C 10 κατανίζεται codd.: διανίζεται coni. Kaibel

Köchling, *De coronarum apud antiquos vi atque usu*, Religionsgeschichte Versuche und Vorarbeiten, t. XIV, 2, 1882, 98 pp.; textes et témoignages cités par Athénée (XV, 670 F in finem); Plutarque, *Questions conviviales*, III, 1 et 2; V, 3; Pline, XXI, et, pour des exemples d'usage médicinal de couronnes, XXI, 14, 54, XXII, 30, XXIV, 12, 66; Théophraste, *Histoire des plantes*, VI, 6, qui donne une liste de plantes dont on fait des couronnes; F. Susemihl, (*Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit*, t. I, p. 827) pour des indications sur les περὶ στεφάνων.

45 (45, H.)

ATHÉNÉE, XI, 483 F sq.

A propos de boire largement et sur l'utilité qu'il y a à se livrer de temps à autre à un excès de boisson, voici ce que dit Mnésithée, le médecin athénien, dans sa *Lettre sur le „beaucoup boire":*

„Les gens qui, dans les réunions, boivent beaucoup de vin pur en arrivent à se nuire grandement et au corps et à l'âme. Toutefois, beaucoup boire, à certains jours [1], provoque, à mon sens, une purgation du corps [2] et une détente [3] de l'âme. L'assistance quotidienne aux repas détermine en nous l'apparition d'aigreurs[4]. Leur chemin de sortie le plus naturel passe par l'évacuation urinaire; aussi la purgation obtenue par les grands coups qu'on boit, est-elle tout à fait convenable. Car le corps est positivement lavé par les vins. Le vin est en effet chaud et humide, l'urine qui filtre de notre corps est âcre. Du moins, les foulons s'en servent-ils, comme détergent, pour nettoyer les vêtements. Prends trois précautions quand tu bois beaucoup. Ne bois pas de vin de mauvaise qualité, ni de vin pur, et ne grignote pas de petits accompagnements dans les beuveries [5]. Lorsque tu en as ton compte, ne te couche pas, sans avoir vomi plus ou moins. Puis, si tu as vomi suffisamment, repose-toi après une légère ablution. Mais si tu n'as pas pu te vider assez, utilise un bain assez important, étends-toi dans une baignoire d'eau très chaude [6].

[1] Critias Fr. 6 B, vers 27-28; Eryximache (*Banquet*, 176 D); Dioscoride, V, 6, t. III, p. 9 Wellmann. Voir Introduction, p. 85.

[2] Sur les effets diurétiques des excès de boisson, Galien, t. II, p. 72 et 213 Kühn.

[3] Même emploi de ἄνεσις dans les *Lois* (IV, 724 A); voir Aristote *Symposium*, Fr. 3, la formulation des effets de l'ivresse sur l'homme vertueux.

[4] Voir Diphile (Athénée, II, 58 E), qui emploie la même formule.

[5] Conseil donné contre l'usage. Voir Aristophane, *Grenouilles*, 510 *Acharniens*, 1090; *République*, III, 373 C; Héraclide de Tarente (Athénée, II, 53 C); Plutarque, *Questiones conviviales*, I, 6, 4; Dioscoride, I, 123 (t. I, p. 113, 8 Wellmann), qui signale que la consommation de cinq amandes avant la beuverie prévient l'ivresse.

[6] L'auteur de l'*Appendice au régime des maladies aigues*, 18, t. II, p. 478, évoque allusivement un régime consécutif à une débauche de table: τὰ δ' ἄλλα ὁμοίως τοῖς ἐκ

46 (46, H.)

Athenaeus, I, 32 D

Μνησίθεος δ' ὁ 'Αθηναῖος φησιν·
„Ὁ μέλας οἶνος ἐστι θρεπτικώτατος, ὁ δὲ λευκὸς οὐρητικώτατος καὶ λεπτότατος, ὁ δὲ κιρρὸς ξηρὸς καὶ τῶν σιτίων πεπτικώτερος."

6 σιτίων: σίτων E

47 (47, H.)

Aulu-Gellius, XIII, 31

Non vides apud Mnesitheum scribi tria genera esse vini, nigrum, album, medium, quod vocant „κιρρόν" et novum, vetus, medium? et efficere nigrum virus, album, urinam, medium „πέψιν"? novum refrigerare, vetus calefacere, medium esse prandium caninum.

1 apud Mnesitheum: in vestheum Q: Mnesitheum fere ω 3 KIPPONEI γ 5 virus: viris δ 6 ΠΕΨΕΙΝ γ: ΠΕΥΕΙΝ Z

48 (16, H.)

Oribasius, VIII, 8, C. M. G., VI, I, 1, p. 261, 27-30

'Εκ τῶν Μνησιθέου. Περὶ ἐλλεβόρου.

'Η πόσις ἡ τοῦ ἐλλεβόρου κίνδυνον ἔχει πολύν. Ἢ γὰρ εὐθὺς ἐποίησεν

κραιπάλης διαιτάσθω ... voir aussi Philoumène, περὶ κραιπάλης (Aétius, IV, 51) et comparer la fin de la lettre de Mnésithée avec les conseils d'un auteur anonyme utilisé par Oribase (*Synopse* V, 34, t. V, p. 233 Daremberg).

46 (46, H.)

ATHÉNÉE, I, 32 D

Mnésithée d'Athènes dit:

„Le vin noir est très favorable à la nutrition [1], le blanc est très diurétique et très léger, le jaune est sec et favorise davantage la digestion."

[1] Sur les propriétés des vins. *Régime des maladies aigues*, 14, t. II, p. 332; *Appendice*, 18, t. II, p. 480; *Régime*, II, 52; Pline, XXIII, 23 (tiré d'Asclépiade de Bithynie); Dioscoride, V, 6; Athénée, 26 A; 26 C-27 D; 32 C (sur ces trois derniers auteurs, H. Bruns, *Quaestiones Asclepiades de vinorum diversis generibus*, Diss. Rostock, 1884); Rufus (extrait de Rhazès, ed. Daremberg-Ruelle, p. 548), (Oribase, V, 7); Galien, *De al. fac.*, III, 39; *De bonis malisque succis*, p. 420, 1-425, 9 t. XII, p. 88 Kühn; *Commentaire aux aphorismes d'Hippocrate*, II, 18, t. XVII B, p. 485 Kühn, et II, 21, p. 498; Actuaire, II, 8, 1.

47 (47, H.)

AULU-GELLE, XIII, 31

[L'auteur met en scène des personnages qui discutent du sens de l'expression „caninum prandium", trouvée dans une satire de Varron. Il cite le passage de Varron, qui débute par une référence à Mnésithée.]

„Ne vois-tu pas énoncé chez Mnésithée trois sortes de vins, le noir, le blanc, l'intermédiaire qu'on appelle jaune, et le nouveau, le vieux, l'intermédiaire; le noir donne de la force, le blanc l'urine, le moyen la coction; le nouveau refroidit, le vieux échauffe, l'intermédiaire: „repas de chien" [1].

[1] Le texte d'Aulu-Gelle figure dans les fragments des *Satires ménippées: M. Terentii Varronis Saturarum Menippearum Reliquiae*, ed. F. Oehler, Lipsiae, 1844, où il porte le N° 96, p. 235-237.

48 (16, H.)

ORIBASE, VIII, 8, C. M. G., VI, I, 1, p. 261,27-30

Extrait des œuvres de Mnésithée. Sur l'ellébore

Le breuvage de l'ellébore [1] présente un grand danger. En effet, ou

ὑγιεινόν, ἢ πάνυ πολλὴν καὶ μακρὰν ταραχὴν ἐν τῷ πάθει κατεσκεύασεν. Δεῖ δὲ τὰ τοιαῦτα τῶν ἰαμάτων ὑπομένειν τὸν μηκέτι νομίζοντα διὰ τῆς ἀσφαλοῦς δύνασθαι θεραπείας ὑγιαίνεσθαι.

49 (47, H.)

DIOSCORIDES, III, 139, t. II, p. 148 Wellmann

Βούφθαλμον. Οἱ δὲ βαλσαμίνη .... οἱ δὲ Μνησίθεος.

bien il produit directement la santé, ou bien, il instaure un grand désordre dans la maladie. On doit se résigner à de semblables remèdes, seulement quand on estime qu'il n'y a plus de guérison à attendre de traitements inoffensifs.

[1] L'ellébore est un remède célèbre en raison du rôle que lui attribue la légende dans la guérison de l'épilepsie d'Hercule et dans celles de la folie des filles de Proetus par Melampous (Ps. Hippocrate, *Lettre à Cratévas*, t. IX, p. 314). D'où le nom de ἔκτομον Μελαμπίον qu'on lui donne parfois (*Histoire des plantes*, IX, 10, 4; *Nature de la femme*, 109, t. VII, p. 428; *Maladies des femmes*, I, 78, t. VIII, p. 188). Les anciens étaient en désaccord sur le problème de savoir si la plante ainsi dénommée est l'ellébore noir ou l'ellébore blanc (*Histoire des plantes*, IX, 10; Dioclès, Fr. 151-152; Pline, XXV; Dioscoride, IV, 148; Galien, t. V, p. 152 Kühn). Le premier (*Elleborum orientalis* ou *Elleborus cyclophyllus*) est un purgatif, le second (*Veratrum album*) est un émétique très toxique. Théophraste (*H.P.*, IX, 10) fait leur description comparée. Les auteurs du corpus hippocratique emploient abondamment l'un et l'autre (Voir art. *Ellébore*, dans l'Index du t. X d'Hippocrate de Littré), en des indications très complexes. De rares passages attestent la conscience que ces médecins ont pu avoir de la nocivité de ces plantes (*Aphorismes*, IV, 13-16; *Prénotions coaques*, VII, XXII, 556 et 558; *Maladies* II, 50, où l'auteur le prescrit à condition que le malade soit capable de le supporter). Toutefois, les réticences et les préparations qui s'ensuivent sont bien éloignées des réserves que Mnésithée exprime à propos de l'ellébore. Il n'est pas le premier à avoir critiqué ce remède, car Ctésias (Oribase, VIII, 7) affirme qu'à l'époque de son père et à celle de son grand père, on n'en connaissait ni le mélange, ni la mesure, ni le poids (τὴν κρᾶσιν αὐτοῦ καὶ τὸ μέτρον καὶ τὸν σταθμόν) mais que son administration a fait quelque progrès. Mnésithée est formel dans sa mise en garde, et il est permis de voir une attitude analogue dans un propos de Dioclès affirmant qu'il vaut mieux choisir les émétiques parmi les remèdes proches du régime, que parmi ceux qui tiennent de la nature des drogues (Fr. 139 Wellmann: φαρμακώδη). La littérature plus tardive se fait l'écho des jugements traditionnels, de leurs contestations et des différentes formes de préparation à l'élléborisme (Pline, XXV, 21; Arétée, VII, 3, C.M.G., II, p. 150, 1 sq.; VII, 5, p. 157, 27 sq.; VII, 13, p. 170, 3 sq.; Strabon, IX, 418 C; Dioscoride, IV, 148-149; Aulu-Gelle, XVII, 15; Rufus (Oribase, VII, 26-30, 176); Archigène (Oribase, VIII, 1 et 2); Hérodote (Oribase, VIII, 3 et 4); Antyllus (Oribase, VIII, 5). Parmi les mises en garde contre la nocivité de l'ellébore, trois méritent d'être rapprochées de celle de Mnésithée, celle de Rufus (Oribase, VII, 26, 176: Δοκεῖ δὲ ἐλλέβορος εἶναι δεινότατον πιεῖν τοῖς συμπίπτουσιν, ὅθεν δὴ καὶ τῶν νοσούντων καὶ τῶν ἰατρῶν ἀποδιδράσκουσιν οἱ πολλοὶ τὸ φάρμακον), celle d'un auteur cité par Aétius (III, 121) (Αὐτὸν δὲ τὸν ἐλλέβορον δοτέον τοῖς χρονίως καὶ ἰσχυρῶς νοσοῦσι καὶ τὴν ἐκ τῶν ἄλλων βοηθημάτων ἀφηρημένοις ἐλπίδα) et celle d'Alexandre de Tralles (περὶ ἐπιληψίας, t. I, p. 553, ed. Putschmann: εἰ δὲ χρόνιον εἴη τὸ νόσημα καὶ δύστροπον, ὥστε περιφρονεῖν τῶν ἐπιεικεστέρων βοηθημάτων, τηνικαῦτα καὶ τοῖς ἐπὶ πλέον λεπτύνειν δυναμένοις καὶ ἀνασκευάζειν τὴν ὅλην κεχρῆσθαι καὶ μάλιστα τῷ ἔχοντι τὸν λευκὸν ἐλλέβορον καθαρτηρίῳ). Pour ces auteurs, l'ellébore n'est qu'un dernier recours.

49 (47, H.)

Dioscoride, III, 139, t. II, p. 148 ed. Wellmann

Synonymes de *L'œil de bœuf*, balsaminè, ... Mnésithée.

50 (48, H.)

Dioscorides, I, 75, t. I, p. 74 Wellmann

῎Αρκευθος. Οἱ δὲ ἀρκευθίδα, οἱ δὲ Μνησίθεος.

1 βαλσαμίνη corr. Wellmann: βαλσαμένη vel βασαμένην libri 2 ἄρκευθος corr. Wellmann: ἀρκευθίς C: ἀρκευθίς μικρά N Di Μνησίθεος: Μνησιόθεος R

51

Oribasius, VIII, 38, C. M. G., VI, I, 1, p. 288,14-290,3

λη̄. Κατὰ πόσους τρόπους ἀποτυγχάνονται κλυσμοί· ἐκ τῶν Μνησιθέου.

Τὰς τῶν κλυσμῶν ἀποτεύξεις διὰ τριττοὺς γίνεσθαι συμβαίνει τρόπους, ὅταν μὴ δέξηταί τις τὸ κλύσμα καὶ πάλιν ὅταν μὴ κατασχῇ ἢ ἐκπέμψαι μὴ δυνηθῇ· γίνονται δὲ τῶν αἰτιῶν τούτων αἱ μὲν ἀπὸ τῶν σωμάτων καὶ παθημάτων, αἱ δ' ἀπὸ τῶν κακῶς κλυζομένων. Τοῦ μὲν οὖν μὴ δέξασθαι τὸν κλυσμὸν ἀπὸ μὲν τῶν παθημάτων εἰσι αἰτίαι τοιαῦται τινες· ἤτοι φλεγμονὴ περὶ τὸν ἐντὸς τόπον γινομένη τοῦ δακτυλίου καὶ συνοίδησις, ὥστε τὴν ὑγρότητα τὴν πιεζομένην μὴ δύνασθαι πόρρω προϊέναι, τῆς συνοιδήσεως ἀντιπραττούσης, ἢ πάλιν φῦσα κατειλημμένη κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὅταν μήτε ὑπείκειν ἐθέλῃ μήτε χώραν διδῷ παρεξόδου τοῖς ὑγροῖς τοῖς ἐπιοῦσιν. Τῶν δ' ἰατρῶν ἁμαρτήματά ἐστιν ὑπὸ τὸν καιρὸν γινόμενα τοῦτον, ὅταν ἤτοι σκληρᾷ περιτυγχάνοντες ὑποχωρήσει μὴ φυλάξωνται τὸν αὐλίσκον, ἀλλ' ἀπὸ ταύτης ὠθῶσι βίᾳ προβάλλοντες· ὑποφραττόμενον γὰρ ὑπὸ τῶν ἀντερεισάντων τὸ τρύπημα τοῦ αὐλίσκου τὸν κλυσμὸν οὐκ ἀφίησιν εἰς τὸ πρόσθεν. Τὸ δ' αὐτὸ συμβαίνει καὶ ἐὰν μὴ κάτορθον τὸν αὐλίσκον θέντες, ἀλλὰ προσερείσαντες πρός τινα τῶν πλαγίων τόπων, ὑποληφθῆναι ποιῶσιν ὑπὸ τοῦ χρωτὸς τὸ τρύπημα. Γίνεται δὲ τούτῳ παραπλήσιον καὶ πάλιν, ὅταν τῆς κύστεως οὖρον ἐχουσης ὑπτίους κλύζοντες ἐπερείσωσι τὸ τῆς κύστεως βρῖθος ἐπὶ τὸ ἔντερον· ἐμφράττον γὰρ καὶ τοῦτο οὐ παρίησιν εἰς τὸ πρόσθεν τὴν ὁρμὴν τοῦ κλύσματος. Οὐ δέχονται μὲν οὖν διὰ τούτους τοὺς τρόπους· οὐ δύναται δὲ κατέχειν, ἀπὸ μὲν τῆς φύσεως, ὅταν <τὰ> περὶ τὸν δακτύλιον ἀτονῇ δι' αἰτίαν τινά· παρὰ δὲ τὰ τῶν ἰατρῶν ἁμαρτήματά ἐστιν εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν ἱκνούμενον, ἐὰν λίαν δριμὺ ποιήσωσι τὸ κλύσμα. Τοῦ μὲν οὖν μὴ κατασχεῖν τὸ κλύσμα ταῦτα αἴτα φήσειεν ἄν τις εἶναι· πάλιν δὲ τοῦ δεξάμενον ἐκπέμψαι μὴ δύνασθαι κατὰ μὲν πάθος μάλιστα ἄν τις αἰτιάσαιτο <τὸ> συμβαῖνον ἐν ταῖς εἰλεώδεσι, πολὺ μὲν ἐν τοῖς ἐντέροις εἶναι, πολὺ δ' ἐν τῷ μεταξὺ τόπῳ τῆς τε κοιλίας καὶ τοῦ δέρματος τοῦ κύκλῳ περιέχοντος τὴν ὅλην φύσιν τῶν ἐντος ἄρθρων. Ὅταν οὖν, πεπιεσμένων τῶν ἐντέρων ὑπὸ τῆς κύκλῳ περιοχῆς, ἀπερείδηται τὸ πνεῦμα, εἰ βιάσηταί τις ἐνταῦθα καθιέναι τὸν

50 (48, H.)

DIOSCORIDE, I, 75, t. I, p. 74 Wellmann

Synonymes de *Génévrier* (*H. P.*, III, 3, 8), arkeuthis (Hipp., *Nature de la femme*, 32, t. VII, p. 356,19), Mnésithée.

51

ORIBASE, VIII, 38, C.M.G., VI, I, 1, p. 288, 14-290, 3

De combien de manières échouent les lavements. Extrait des œuvres de Mnésithée

Il se trouve que les lavements échouent de trois manières, lorsqu'on ne les reçoit pas, ou au contraire, lorsqu'on ne les garde pas, ou encore lorsqu'on ne peut pas les rendre. Les causes de ces échecs tiennent d'une part aux corps et à leurs affections, de l'autre à la mauvaise administration du lavement. En ce qui concerne l'impossibilité de recevoir le lavement, les causes qui tiennent aux affections sont, soit une inflammation et une enflure simultanée de la région interne de l'anus, qui vont jusqu'à empêcher le liquide comprimé de pénétrer, puisque l'enflure s'y oppose, soit un vent retenu en ce lieu, qui ne veut ni céder, ni laisser le passage aux liquides qu'on introduit. Les fautes des médecins se produisent à cette occasion, lorsqu'ils ne surveillent pas la canule en rencontrant un excrément dur et qu'ils exercent une pression à partir de lui en avançant par force. L'orifice de la canule, obstrué par les matières qui font pression, ne laisse plus passer le lavement. Le même inconvénient se produit lorsqu'on ne place pas la canule tout à fait droit, mais qu'on l'appuie obliquement, on crée un bloquage de l'orifice de la canule par la peau. Un inconvénient analogue se produit également lorsqu'on administre un lavement à un patient couché sur le dos, dont la vessie est pleine d'urine, on fait peser la vessie de tout son poids sur l'intestin. Ce facteur d'obstruction interrompt l'élan vers l'avant du lavement. Voilà de quelles façons le lavement n'est pas reçu. On ne peut le garder, à cause de la nature, lorsque la région de l'anus est atone pour une raison quelconque. En ce qui concerne les fautes des médecins, on en arrive à cette situation en composant un lavement trop âcre. On peut donc affirmer que telles sont les causes de l'impossibilité de garder un lavement. En revanche, de l'impossibilité de restituer un lavement reçu, on peut

κλυσμόν, οὐκ ἀφιήσιν ἔξω πάλιν αὐτὸν ἡ φῦσα· συμπιέζει γὰρ ἔξωθεν σφίγγουσα τὸ ἔντερον. Ἀπὸ δὲ τῶν ἰατρῶν ἁμαρτήματα γίνεται ταῖς ἐμβαλλομέναις δριμύτησιν (οὐ γὰρ ὁ τόπος παροξυσμὸν προθυμίαν οὐδεμίαν ἴσχει), ἢ πάλιν, ἐὰν βίᾳ τις τὸ κλύσμα ἐνθλίβων ὑπερπετὲς αὐτὸ ποιήσῃ, πρὸς τὸν ἄνω τῶν ἐντέρων εἰλιγμὸν ἀνώσας οὐκ εὐοδεῖ πρὸς τὴν πάλιν ἔξοδον ὁ κλυσμὸς ἐλθεῖν· δήξεως γὰρ γενομένης συνοιδεῖ ταχέως ὁ τόπος οὗτος καὶ συστρέφει φύσας, ἃ κωλυτικὰ τῆς εἰς τὸ πάλιν ἐξόδου γίνεται. Κοινὸν δ' ἐστὶ τῶν πλείστων ἁμάρτημα, διότι νομίζουσιν, ὅταν ἄρχωνται κλύζειν, ἐὰν τὴν ταχίστην εἴσω πιέζωσι τὸ κλύσμα, ῥᾷστα τὸν ἄνθρωπον οὕτως ἀπαλλάξειν· ἔστι δ' οὐκ ἀληθὲς τοῦτο· ταχὺ μὲν γὰρ ἐγχυθέντος καὶ ταχὺ πάλιν ἀφεθέντος τοῦ κλύσματος, οὐ ταχὺ γίνεται διάβροχος ἡ συγκεκαυμένη τῆς ὑποχωρήσεως· ἐὰν δὲ βουλόμενος τις μαλάξαι τὴν ὑποχώρησιν, ἅπαν ἔχοντος τὸ κλύσμα, πλείω χρόνον κατέχῃ τὴν ἀνάστασιν, διατείνεται σφόδρα ὑπὸ τοῦ πλήθους ἡ κοιλία καὶ πονεῖ. Διὰ δὴ ταῦτα δεῖ κατὰ μικρὸν καθεῖναι τὸν κλυσμόν· ἥ τε γὰρ αἴσθησις οὐχ ὁμοίως λυπήσει, καὶ τοῦ κλύσματος εὐθὺς τὸ πρῶτον εἰσιὸν ἀναβρέξει τὴν ὑποχώρησιν· κατὰ μικρὸν δὲ τοῦ παντὸς ἐξιόντος, ὁ πᾶς χρόνος ἀπὸ τοῦ πρώτου πρὸς τὸ ἔσχατον ἔσται τῇ βροχῇ τῶν ἐνόντων, ὥστε μηδὲν κωλύειν, ὅταν ἅπαν τεθλιμμένον ᾖ τὸ κλύσμα, τὴν ἀνάστασιν εὐθὺς ἐπὶ τοῦ θακου ποιεῖσθαι, καὶ μήτε πολὺν χρόνον ὑπὸ πολλοῦ τοῦ κλύσματος διογκοῦσθαι τὴν κοιλίαν, μήτε ξηρῶν ὄντων ποιεῖσθαι τὴν ἀνάστασιν. Χρὴ δὲ ἅμα τὸν κλυσμόν ἔσω θλίβοντα τὸ κενούμενον ἀεὶ μέρος τοῦ κλυστῆρος συστρέφειν· χρήσιμον δέ ἐστι τοῦτο ποιεῖν, ὅτι λανθάνει τὸ κλύσμα πολλάκις πάλιν ἀναστρέφον ἐκ τῆς κοιλίας εἰς τὸ κλυστῆρα τοῖς μὴ συνεχῶς ἐπιέζουσι τὸν κλυσμόν.

9 συνοιδήσεως: συνοιδέσεως A   ἢ corr. Dg. e C²: εἴη codd.   10 ἐθέλῃ: ἐθέλοι CN   11 τῶν δ' ἰατρῶν ἁμαρτήματα: τὸν δ' ἰατρὸν ἀπαρτημάτων AN   ἐστιν om. N   12 τοῦτον corr. Dg.: τούτων codd.   ἤτοι: ἥτινι CA²   σκληρᾷ: σληρᾷ N   13 post ταύτης add. ἴσως ἐμποδιζόμενοι C   ὑποφραττόμενον: ὑποφραττόμενων AN   14 ἀντερεισάντων: ἀνταιρησάντων AN: ἀντωρησάντων C   16 προσερείσαντες: προσαιρήσαντες N sed corr.   17 ὑποληφθῆναι: ὑπολειφθῆναι AN   18 τούτῳ corr. Matthaei e C²: τοῦτο codd.

19 ἐμφράττον: ἂν φράττων AN (sed φράττων in φράττον corr. N)   20 post κλύσματος add. ἥκειν C   22 μέν om. N   τὰ add. Dg.   δακτύλιον: corr. Dg. e C²: δακτυλίων A: δακτυλίωνα CN   ἀτονῇ: τὸν ἢ C: αὐτὸν ἢ N   23 ἱκνούμενον: ἱκνύμενον A: ἱκανούμενον N   25 τοῦ corr. Dg.: που codd.   ἐκπέμψαι: ἐκπέψαι C   26 τὸ add. Dg.   ταῖς: τοῖς Dg.   27 εἰλεώδεσι: ἰλεώδεσι N: ἰδιώσεσι C   πολὺ Dg.: πολλὴ codd.   28 τε: δὲ C   30 εἰ: ἢ CN   31 συμπιέζει: συμπιέξει C   32 ἁμαρτήματα: ἁμάρτημα C   34 ποιήσῃ corr. Dg.: ποιήσει codd.   35 εὐοδεῖ: εὐοδοῖ A   36 δήξεως: δείξεως N sed corr.: ἢ ξεως A   συνοιδεῖ: συνοιδεῖται N   37 συστρέφει: συντρέφει A   38 ἄρχωνται: ἄρχονται C   39 εἴσω corr. Dg. e C²: ἴσαι AC: ἴσα N   41 ἡ: ἢ C   42 συγκεκαυμένη N: συγκεκαυμένης codd.   42 μαλάξαι: μαλάξαν C   43 χρόνον: χρόνου C   κατέχῃ corr. Dg.: κατέχει codd.   47 ἐξιόντος corr. NC²: ἐξίοντως A: ἐξιόντων CN   ὁ corr. Dg.: οὐ codd.   48 μηδὲν: μηδὲ N   50 θάκου corr. Dg. e C²: θάκος AC: θ. . .κος N

surtout incriminer, au regard de la maladie ce qui se passe dans les coliques iliaques, un obstacle important dans les intestins et un autre dans l'espace qui sépare le ventre de la peau qui enveloppe circulairement l'ensemble des parties internes. Donc, lorsque les intestins sont comprimés par leur enveloppe circulaire, l'air y trouve un point d'appui et si on envoie par force un lavement, la flatuosité l'empêche de sortir; car elle comprime l'intestin en l'enserrant du dehors. Les erreurs du médecin tiennent à l'âcreté du lavement (un point qui n'est pas stimulé n'a aucune envie), soit qu'en pressant le lavement par force, on le fasse se répandre, et qu'en l'envoyant dans la partie supérieure de l'intestin, il ne trouve pas de chemin pour son reflux. Il se produit une irritation, la région enfle vite et rassemble des flatuosités qui deviennent un obstacle à la sortie du lavement. C'est également une erreur répandue chez un grand nombre de médecins de penser qu'au moment où ils ont commencé à donner le lavement, s'ils le poussent le plus rapidement possible à l'intérieur, le malade s'en débarrasera très facilement. Mais cela n'est pas vrai. En effet, si le lavement est rapidement donné et rapidement rendu, la partie desséchée de la matière excrémentielle, elle, ne s'humecte pas rapidement. Mais si on veut l'amollir, et que le malade qui garde tout le lavement en retienne la sortie trop longtemps, le ventre se distend fortement sous l'effet du volume et souffre. C'est pourquoi il faut administrer le lavement progressivement, car la sensibilité n'en pâtit pas autant et la première partie du lavement qui pénétrera immédiatement humectera la matière excrémentielle; l'ensemble venant progressivement à son terme, tout le temps qui s'écoule depuis le début jusqu'à la fin de l' opération est destinée à l'imprégnation des matières, de sorte que rien n'empêche, une fois tout le lavement introduit, d'en faire immédiatement la restitution sur la chaise percée, et le ventre ne gonfle pas longtemps sous l'effet d'un lavement important et on ne le restitue pas alors que les matières sont encore sèches. Il faut, en même temps qu'on pousse le lavement à l'intérieur, resserrer continuellement la partie vide de la seringue. C'est une chose utile, car très souvent, il échappe à ceux qui n'exercent pas une pression continue sur celle-ci, que le lavement y fait retour.

52

Galenus, *De anatomicis administrationibus*, t. II, p. 569 Kühn

῞Απαντ᾽ οὖν ταῦτα πᾶσι τοῖς ἐναίμοις ὑπαρχει ζῴοις, οὐ μόνους τοῖς ἒξ γένεσιν. Ὑπάρχει δ᾽ αὐτοῖς καὶ τὸ ἧπαρ ἅπασιν. Οἷς δ᾽ ἧπαρ ἐστι, τούτοις καὶ σπλὴν ἐστι πάντως καὶ πόροι χοληδόχοι. Κύστις δ᾽ οὐ πᾶσιν ἐπ᾽ αὐτῷ πέφυκεν, ἀθροίζουσα τὴν πικρὰν χολήν. Οὐ μὴν οὐδὲ ἀληθεύουσιν οἱ γράψαντες ἐπὶ πάντων, οἷς οὐκ εἶναι φασιν αὐτὴν, ὥσπερ καὶ Μνησίθεος περὶ ἐλέφαντος. Ἐστὶ γὰρ καὶ τούτῳ κύστις ἐπὶ τοῦ ἥπατος.

52

GALIEN, *Procédures anatomiques*, t. II, p. 569 Kühn

Tout cela appartient à tous les animaux pourvus de sang, et non seulement à ceux des six classes [1]. Tous possèdent un foie; et ceux qui possèdent un foie, ont aussi une rate et un canal cholédoque, mais tous n'ont pas une vésicule qui condense la bile amère [2]. Ceux qui ont écrit sur tous les animaux qui, disent-ils, n'ont pas de vésicule biliaire, ne disent pas le vrai, comme c'est le cas de Mnésithée à propos de l'éléphant, car cet animal possède une vésicule attachée au foie, ...

[1] Le *De anatomicis administrationibus* de Galien a été traduit en anglais (Galen, *On anatomical procedures*, translation ... by Ch. Singer, Oxford, 1956; Galen, *On anatomical procedures, the later books*. A translation by W. L. H. Duckworth, Cambridge, 1962).

[2] La position de Mnésithée est identique à celle d'Aristote (*H.A.*, 506 a 30-b 4): Ἔχει δὲ καὶ ὁ ἐλέφας τὸ ἧπαρ ἄχολον μὲν, τεμνομένου μέντοι περὶ τὸν τόπον οὗ τοῖς ἔχουσιν ἐπιφύεται ἡ χολή, ῥεῖ ὑγρότης χολώδες ἢ πλείων ἢ ἐλάττων. L'auteur des *Maladies* IV (t. VII, p. 544) appelle la vésicule biliaire: τὸ χωρίον τὸ ἐπὶ τῷ ἥπατι. Ctésias (*Indica*) appelle celle de l'âne indien: χολὴν ἐπὶ τοῦ ἥπατος.

FRAGMENTS DE DIEUCHÈS

1

Athenaeus, I, 5 B.

. . .καὶ Νουμήνιος ὁ Ἡρακλέωτης, ὁ Διεύχους ἰατροῦ μαθητής, . . .

2

Galenus, *Methodus medendi*, t. X, p. 28 Kühn

. . . τὸν Ἡρόφιλον τὸν διαλεκτικόν, καὶ . . . Φυλότιμον, καὶ . . . Πραξαγόραν . . ., καὶ Ἐρασίστρατον, Διοκλέα, Μνησίθεον, Διεύχη, Φιλιστίωνα, Πλειστόνικον, αὐτὸν Ἱπποκράτην.

3

Galenus, *De venaesectione*, t. XI, p. 163 Kühn

. . . Διοκλέα καὶ Πλειστόνικον καὶ Διευχῆ καὶ Μνήσιθεον, Πραξαγόραν τε καὶ Φιλότιμον καὶ Ἀσκληπιάδην . . .

4

Galenus, *In Hippocratis de Natura Hominis*, C. M. G., V, IX, 1, p. 70,3

. . . οὐ Διοκλῆς, οὐ Πραξάγορας, οὐκ Ἐρασίστρατος, οὐ Πλειστόνικος, οὐ Φιλότιμος, οὐ Μνησίθεος, οὐ Διεύχης, οὐ Χρύσιππος, οὐκ Ἀριστογένης ἢ Μήδειος ἢ Εὐρυφῶν . . .

5

Galenus, *Methodus medendi*, t. X, p. 462 Kühn

. . . Διοκλεῖ καὶ Μνησιθέῳ καὶ Διευχεῖ καὶ Ἀθηναίῳ . . .

1

ATHÉNÉE, I, 5 B

.... Et Numénius d'Héraclée, disciple de Dieuchès le médecin, [1] ....

[1] Voir Introduction, p. 8.

2

GALIEN, *Méthode de traitement*, t. X, p. 28 Kühn

.... Hérophile le dialecticien et .... Philotime, et Praxagoras ...., et Erasistrate, Dioclès, Mnésithée (Fr. 4), Dieuchès, Philistion, Pleistonicos, Hippocrate lui-même [1].

[1] Pour les fragments 2, 3, 4, 5, voir Introduction, p. 4 et les notes des Fragments 4, 5, 7, 6 de Mnésithée.

3

GALIEN, *De la saignée*, t. XI, p. 163 Kühn

Dioclès et Pleistonicos et Dieuchès et Mnésithée (Fr. 5), Praxagoras et Philotime et Hérophile et Asclépiade ....

4

GALIEN, *Commentaire du Traité de la Nature de l'homme*, C. M. G., V, IX, 1, p. 70,3

.... ni Dioclès, ni Praxagoras, ni Erasistrate, ni Pleistonicos, ni Philotime, ni Mnésithée (Fr. 7), ni Dieuchès, ni Chrysippe, ni Aristogénes ou Médeios ou Euryphon ....

5

GALIEN, *Méthode de traitement*, t. X, p. 462 Kühn

.... Dioclès, Mnésithée (Fr. 6), Dieuchès, Athénée ....

6

Galenus, *De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus*, t. XI, p. 795 Kühn

Ἡ δὲ πλείστη τῶν φαρμάκων χρῆσις ἐν αὐταῖς ταῖς θεραπευτικαῖς πραγματείαις ὑπό τε τῶν παλαιῶν γέγραπται καὶ προσέτι τῶν νεωτέρων ἁπάντων σχεδόν· καὶ γὰρ πρὸς Ἱπποκράτους εἴρηται πολλὰ καὶ πρὸς Εὐρυφῶντος καὶ Διεύχους καὶ Διοκλέους καὶ Πλειστονίκου καὶ Πραξαγόρου καὶ Ἡροφίλου, καὶ οὐκ ἔστιν οὐδεὶς ἀνὴρ παλαιὸς ὃς οὐ συνεβάλλετό τι τῇ τέχνῃ μεῖζον ἢ μεῖον . . .

7

Rufus (Oribasius, VII, 26, 196, C. M. G., VI, I, 1, p. 245,11)

Διεύχης δέ καὶ τὸ ἦτρον κατέπλασσε τῷ ἐλλεβόρῳ.

8

Plinius, *H. N.*, XX, 5, 31, p. 34 ed. André

Alterum genus est staphylinus, quod pastinacam erraticam vocant . . . Radicem ejus Dieuches contra jocineris aut lienis ac lumborum et renum vitia ex aqua mulsa dari jubet, . . .

9

Plinius, *H.N.*, XX, 9, 78, p. 52 ed. André

Brassicae laudes longum est exsequi cum et Chrysippus medicus privatim volumen ei dedicaverit per singula membra hominis digestum et Dieuches, ante omnes autem Pythagoras. . .

6

GALIEN, *De la composition et des propriétés des médicaments simples*, t. XI, p. 795 Kühn

Les anciens ont indiqué l'usage de la plupart des remèdes dans leurs *Traités de Thérapeutique*, ainsi que presque tous les auteurs récents. Et Hippocrate a dit beaucoup de choses à ce sujet, ainsi qu'Euryphon, Dieuchès, Dioclès, Pleistonicos, Praxagoras et Hérophile, et il n'est aucun ancien qui n'ait, peu ou prou, contribué à l'art.

7

RUFUS, *Des purgatifs*, (Oribase, VII, 26, 196, C. M. G., VI, I, 1, p. 245, 11)

Dieuchès administrait l'éllébore en cataplasme sur le bas ventre.

[1] Voir notes du Fragment 49 de Mnésithée.

8

PLINE, *H. N.*, XX, 5, 31, p. 34 ed. André

Il y a une autre espèce de staphulinos qu'on appelle panais errant .... Dieuchès [1] ordonne d'en donner dans de l'oxymel la racine, pour les maladies du foie, de la rate, des lombes, des reins [2].

[1] Les fragments 8, 9, 10, 11, 12 sont tirés de Pline. Dans l'index initial, on relève dans l'énumération des sources de l'*Histoire naturelle*, le nom de Dieuchès pour les livres suivants: XX, Medicinae ex iis quae in hortis seruntur; XXI, Natura florum et coronamentum; XXII, Auctoritas herbarum; XXIII, Medicinae ex arboribus cultis; XXIV, Medicinae ex arboribus sylvestris; XXV, Natura herbarum sponte nascentium; XXVI, XXVII, Reliquiae per genera medicinae.

[2] Le staphulinos. *Femmes stériles*, 242, t. VIII, p. 456; Philistion (Pline, XX, 31 = Fr. 12 Wellmann); Phainias d'Erèse (Athénée, IX, 371 D = Fr. Werhli); Dioclès (Athénée, IX, 371 D = Fr. 123 Wellmann); Diphile (Athénée, IX, 371 B) Dioscoride, III, 52; Galien, *De al. fac.*, II, 65; *De simp. med.* t. XII, p. 129 Kühn.

9

PLINE, *H. N.*, XX, 9, 78, p. 52, ed. André

Il serait long de détailler les qualités du chou [1], alors que Chrysippe, le médecin, lui a consacré tout un livre, divisé selon les

10

Plinius, *H. N.*, XX, 17, 191, p. 94 ed. André

Et anesum . . . (73) Dieuches et ad lumborum dolores suco usus est, semen, hydropicis et coeliacis dedit tritum cum menta, . . .

11

Plinius, *H. N.*, XXIII, 2, 29, t. IV, p. 20 ed. Mayhoff.

Oxymeli antiqui, ut Dieuches tradit, hoc modo temperabant: mellis minas X, aceti veteris heminas V, salis marini pondo libram quadrantem, aquae sextarios V pariter coquebat deciens defervescente cortina atque ita diffundebant inveterabantque.

12

Plinius, *H. N.*, XXIV, 16, 92, t. IV, p. 102 ed. Mayhoff

Aron. Dieuches tussientibus aut suspiriosis et orthopnoicis et pura excreantibus farinae permixtum pane cocto dedit.

différents organes de l'homme, et que Dieuchès, et, avant eux tous, Pythagore . . . .

[1] Le chou. *Affections*, 55, t. VI, p. 266; *Régime*, II, 54; *Maladies* II, 19 t. VII, p. 32; Théophraste, *H.P.*, IV, 16, 6; auteurs cités par Athénée (IX, 369 E); Mnésithée de Cyzique (Oribase, IV, 4); Pline, XX, 84; Dioscoride, II, 120-122; Galien, *De al. fac.*, I, 1; II, 44; Actuaire, *De spiritu animali*, II, 6, 2, t. I, p. 362 ed. Ideler.

10

PLINE, *H. N.*, XX, 17, 191, p. 94 ed. André

L'anis . . . .[1] Dieuchès a employé son suc pour les douleurs des lombes, il a donné la graine écrasée avec de la menthe aux patients atteints d'hydropisie et de maladie coeliaque.

[1] L'anis. Régime des maladies aigues, 7, t. II, p. 274; *Maladies* III, 11, t. VII, p. 132; *Nature de la femme*, 32, t. VII, p. 360; *Maladies des femmes* I, 34, t. VIII, p. 82 etc.; *Régime*, II, 54; Pline, XX, 196; Galien, t. XI, p. 832 Kühn; *De al. fac.*, III, 1, p. 336, 37; Dioscoride, II, 58.

11

PLINE, *H. N.*, XXIII, 2, 29, t. IV, p. 20 ed. Mayhoff

Les anciens, à ce que rapporte Dieuchès, préparaient l'oxymel de cette façon: on cuisait également dix mines de miel, cinq hémines de vinaigre vieux, une livre un quart de sel de mer, cinq setiers d'eau, on faisait bouillir dix fois, on versait et on laissait vieillir [1].

[1] *Régime des maladies aigues*, 16, t. II, p. 348; *Maladies* II, 44, t. VII, p. 62, qui donne une recette de préparation; Lysias (Athénée, II, 67 F); Diphile (Athénée, II, 61 D); Dioscoride, V, 14, qui donne une recette analogue à celle que Pline attribue à Dieuchès; Galien, *De sanitate tuenda*, IV, 6, p. 120, 1-121, 8; Galien (Oribase, V, 24).

12

PLINE, *H. N.*, XXIV, 16, 92, t. IV, p. 102 ed. Mayhoff

L'aron . . . .[1] Dieuchès l'a donné mélangé à de la farine, avec du pain cuit, à ceux qui toussent, qui ont de l'orthopnée, aux asthmatiques, et à ceux qui ont des expectorations purulentes.

[1] L'aron. Voir pour indications analogues: *Maladies*, II, 47, t. VII, p. 66, 17; *Maladies*, III, 15, t. VII, p. 142; *Ibid.*, 16, p. 150; Dioscoride, II, 167; Galien, t. XI, p. 839 Kühn; *De al fac.*, II, 61, p. 324, 16-20; *De bonis malisque succis*, 14, p. 401, 16 sq.

13

ORIBASIUS, IV, 5, C. M. G., VI, I, 1, p. 101, 1-20

Ἐκ τῶν Διεύχους, ἄρτων σκευασίαι.

Ἄρτον δεῖ σκευάζειν ἀλεύρινον ἐκ πυροῦ ὡς ἀκολλοτάτου καὶ κούφως ὑπεζυμωμένου γλυκείᾳ ζύμῃ, ὡς ἐκ στερεωτάτου τοῦ σταιτός· δεῖ δὲ πλείονα χρόνον τρίβεσθαι. Ἡ δ' ὄπτησις ἡ ἐπὶ τοῦ ἰπνίου μοι φαίνεται ἀσφαλεστέρα τῆς ἐν τῷ κριβάνῳ, ἔτι δὲ μᾶλλον ἡ ἐν τῷ ἄμητι· μαλακή τε γὰρ καὶ πλείω χρόνον ἡ ὄπτησις γίνεται, πρόσκαυσίς τε ἀπὸ τοῦ πυρὸς τῷ ὀπτωμένῳ οὐ ῥᾳδίως συμβαίνει παρὰ τὸ ἐκτὸς τὴν ὑπόκαυσιν εἶναι. Ὁ δ' ἐν τῷ κριβάνῳ ἄρτος ξηρότερος μὲν τοῦ ἐν τῷ ἰπνίῳ καὶ εὐστομώτερος, οὐκ ἀσφαλὴς δ' ἡ ὄπτησις, ἀλλὰ ταχὺ τὰ ἐκτὸς ἐπικαίεται, ὥστε τὰ ἐντὸς ὠμὰ εἶναι. Ὁ δ' ἐγκρυφίας ξηρότατος τῶν ἄρτων ἐστίν· ἔτι δὲ τούτου ἐργωδεστέρα ἡ ὄπτησις τῆς ἐν τῷ κριβάνῳ· δεῖ δ' ἀνθρακιάν τε εἶναι πολλὴν καὶ ἐπὶ τῆς ἀνθρακιᾶς τέφραν ἱκανὴν ἐπεῖναι. Τὸ δὲ σταὶς βέλτιον μὲν ἂν εἴη τὸ ἀλεύρινον καὶ μὴ ἐκ σεμιδάλεως γεγενημένον καὶ τετριμμένον ἱκανῶς, καὶ τὴν μαλακότητα πλείω δεῖ ἔχειν ἢ ἐν τῷ κριβάνῳ ἄρτον· εἶτα ἐπιτιθέντα ἐπὶ τὴν τέφραν τὴν ἐπὶ τοῦ πυρός, καταλύψαι ἄνωθεν τὸ σταὶς ἄλλῃ τέφρᾳ, εἶθ' οὕτως τὴν ἀνθρακιὰν ἐπιβάλλειν ὡς πλείστην καὶ μάλιστα ἄνωθεν ἐπικαίειν καθ' ὃν ὀπτᾶται τόπον. Οὗτος ὁ ἄρτος ξηρότατος πάντων ἐστίν· εἴη δ' ἂν χρησιμώτατος πρὸς τὰς κοιλίας τὰς ὑγράς τε καὶ ἀπεπτούσας καὶ ὅσαι φλέγμα ἔχουσι πολύ.

1 ε̄ om. A   2 ἀλεύρινον codd.: ἀλευρίνου Daremberg   3 στερεωτάτου C   4 πλεῖον codd.: πλείονα corr. Dg. e C^2 ἐπὶ: ὑπὸ N   ἰπνίου: ἠπνίου A   5 ἄμητι: ἀμτ N   6 πλείω: πλείωνι A: πλείονι Dg.   χρόνον: χρόνῳ AC^1N^1 Dg.   8 ἰπνίῳ: ἠπνίῳ A: ἠπνίῳ C   εὐστομώτερος: ἀστομώστερος C   9 τὰ: τὰ καὶ C   9-10 ἐντὸς ὠμὰ: ἐν τὸ σῶμα C   10 τῶν: τούτων C   11 ἐργωδεστέρα: ἐργοδεστέρα AN: ἀργοδεστέρα C   ἀνθρακίαν N^1: ἀνθρακίας C   12 σταὶς: ταῖς AC   13 σεμιδάλεως: σεμηδάλεως codd.   14 post ἢ add. τὸν Dg.   ἄρτον: ἄρτων C   15 τὸ: τὸς A^1 16 ἐπιβάλλειν: ὑποβάλλειν A^1 17 τόπον: χρόνον Dg.   19 ἔχουσι: ἔχουσαι ACN^1 πολύ: πολυλύ A

13

Oribase, IV, 5, C.M.G., VI, I, 1, p. 101, 1-20

Extrait des œuvres de Dieuchès, Préparation du pain

Il faut préparer le pain de farine légère [1] avec du froment aussi peu collant que possible, légèrement fermenté avec du levain doux, en partant d'une pâte très dure; il faut le pétrir assez longtemps. En ce qui concerne le mode de cuisson [2], l'usage du petit four me parait plus sûr que celui du four de terre rond chauffé de tous côtés et plus encore, celui de la tourtière. La cuisson y est douce et prolongée et le risque de brûler le pain est réduit, du fait que le chauffage est externe. Le pain cuit dans le four de terre rond chauffé de tous côtés est plus sec et plus agréable que celui qu'on cuit au four. Mais la cuisson n'en est pas sûre. Car l'extérieur brûle vite, si bien que le dedans reste cru. Le pain cuit sous la cendre [3] est le plus sec de tous. Mais sa cuisson est encore plus délicate que celle qu'on pratique avec le four de terre rond chauffé de tous côtés. Il est nécéssaire d'avoir beaucoup de charbon et suffisamment de cendre par-dessus. La meilleure pâte se fait avec de la farine légère et non avec de la farine courante, et suffisamment pétrie; elle doit posséder plus de souplesse que celle du pain cuit dans le four de terre rond chauffé de tous côtés. Ensuite on la dépose sur la cendre qui est sur le feu. On la dissimule sous une autre couche de cendre, puis on ajoute autant de charbon que possible et on active le feu surtout par dessus, en tout point de la cuisson. Ce pain est le plus sec de tous. Il est d'un grand secours, dans les cas de ventres humides qui digèrent mal, et de ceux qui contiennent beaucoup de phlegme.

[1] A la ligne 12, Dieuchès précise que le pain doit être préparé avec de la farine ἀλευρινός et non avec de la σεμίδαλις. Les lexicographes (Suidas, s.v.; *Etymologicum magnum*, s.v.) ont fait prévaloir l'idée que la σεμίδαλις est une farine très pure et très ténue. D'où la traduction habituelle du mot par fleur de farine, et l'idée que ce terme désigne le produit le plus fin du blé. Mais la terminologie des diététiciens invite à se faire une représentation plus complexe des choses. Il est vrai que le pain qualifié de σεμιδαλίτης est plus pur que le συγκομιστός ou que le χονδρίτης, du fait de sa moindre teneur en son. L'auteur du *Régime* (II, 42) oppose le pain συγκομιστός (mêlé) au pain καθαρός (blanc) et il compare les pains σεμιδαλῖται aux pains ἐκ τοῦ χόνδρου, sous le rapport de la force. Philistion de Locres (Athénée, III, 115 D = Fr. 9 Wellmann) avec le même critère (πρὸς ἰσχύν) établit selon un ordre décroissant: τῶν χονδριτῶν τοῦς σεμιδαλίτας πρὸς ἰσχύν μᾶλλον πεφυκέναι· μεθ' οὓς τοὺς χονδρίτας τίθησιν, εἶτα τοὺς ἀλευρίτας. Οἱ δὲ ἐκ γύρεως ἄρτοι .... (On retrouve ce dernier terme chez Dioscoride, II, 85, t. I, p. 169, 1 Wel., ainsi que chez Celse, *De medicina*, II, 18, qui le traduit par *pollen*). De même, Diphile de Siphnos (Athénée, III, 115 B), après avoir affirmé la supériorité nutritive et digestive des pains de froment sur les pains d'orge, établit une

14

Oribasius, IV, 6, C. M. G., VI, I, 1, p. 101,22-102,5

Ἐκ τῶν Διεύχους, περὶ ἀλφίτων.

Ἀλφίτῳ δὲ χρήσαιτο ἄν τις καὶ πότημα καὶ ἕψημα ποιῶν, καὶ εἰς ζωμὸν ὀρνίθειον ἐμβάλλων ζέοντα ὡς ὀπτότατον τὸ ἄλφιτον, μὴ κινῶν, ἀλλ' ἐῶν τακῆναι, ἀτρέμα χλιαίνων ἐπὶ πυρὸς ἢ ὕδατος θερμοῦ, ὥστε δίεφθον γίνεσθαι, καὶ εἰς ἄρνειον δὲ ζωμὸν καὶ εἰς ἐρίφειον μὴ παντάπασιν ἀπίμελον

série analogue à celle de Philistion: εἶθ' οἱ σεμιδαλῖται, μεθ' οὓς οἱ ἀλευρῖται, εἶθ' οἱ συγκομιστοὶ ἐξ ἀσήστων ἀλεύρων γινόμενοι. En plus des difficultés qui tiennent au caractère elliptique de ces citations, dans lesquelles se côtoient des éléments, sans doute distants les uns des autres dans les textes d'orgine, la question se pose de savoir si les qualificatifs des pains ainsi dénommés désignent uniquement le degré de mouture de la farine qui les compose. En considérant, par exemple, les termes extrêmes de la série de Diphile, on serait tenté de croire que, puisque συγκομιστός désigne le pain grossier, et σεμιδαλίτης le pain de fleur de farine, ἀλευρίτης s'applique à la farine ordinaire (Voir la traduction de Ch. B. Gulick, ed. Loeb, Athénée, t. II, p. 40, = qui rend σεμιδαλίτης par *refined flour* et ἀλευρίτης par *ordinary wheat*). Mais il ne faut pas oublier que tous ces termes sont incomplètement abstraits. Et l'on connait, par l'exégèse des commentateurs, la restriction du sens de certains de ces adjectifs au pain tiré d'une variété de blé. Ainsi Tryphon d'Alexandrie (Athénée, III, 109 B = Fr. 117 Velsen), grammairien contemporain d'Auguste, juxtapose une série de ces qualificatifs de pains, en associant l'un d'entre eux avec un blé, la *Zeia*: ζυμίτην, ἄζυμον, σεμιδαλίτην, χονδρίτην, συγκομιστόν, ... τὸν ἐξ ὀλυρῶν, τὸν ἐκ τιφῶν, τῶν ἐκ μελινῶν. Γίνεται μὲν φησίν, ὁ χονδρίτης ἐκ τῶν ζειῶν. Selon lui, le pain χονδρίτης est tiré de la *Zeia*, blé vêtu difficile à réduire en farine très fine (le blés vêtus servant de préférence à préparer des bouillies). Mais cette interprétation devait être matière à controverse, puisqu'on voit Galien (*De al. fac.*, I, 6), dans le cadre de toute une polémique destinée à éliminer la *Zeia* comme troisième type de blé vêtu, à côté de l'*Olura* et de la *Tiphè* (voir Introduction, p. 51), soutenir, à l'inverse de Tryphon que le χόνδρος est une sorte de froment. Athénée (Oribase, I, 2) établit entre σιτάνιος et ἀλευρίτης une synonymie, qui peut éclairer le sens de ἀλευρινός chez Dieuchès. Et il semble que les indications de Dioscoride concordent avec celles-ci. De ces textes, il ressort que les produits qualifiés de σιτάνιοι sont moins lourds et moins denses que les σεμιδαλίται, et de ce fait, mieux adaptés à la nourriture des malades. En admettant une sorte d'équivalence entre ἀλευρινός et ἀλευρίτης (autorisée, par exemple, par un citation d'Archestrate (Athénée, III, 112 B = Fr. 4 Ribbeck) où le χόνδρινος ἄρτος semble bien être identique à χονδρίτης ἄρτος), il est permis de croire que Dieuchès conseille sous le vocable de ἀλευρινός, une farine légère, par opposition à la σεμίδαλις, qui peut bien être pure, en terme de blutage, mais qui donne des produits plus lourds.

[2] L'ὄπτησις est une *cuisson par rôtissage* par opposition à l'ἕψησις qui est une *cuisson par ébullition*. Voir l'explication de ces phénomènes dans les *Météorologiques* d'Aristote (IV, 2 et 3). Sur l'importance de la cuisson des pains, *Régime*, II, 42, t. VI, p. 540; Philistion (Athénée, III, 115 D = Fr. 9 Wellmann); Galien, *De al. fac.*, I, 2, p. 219, 5 sq.; *ibid.*, I, 4, p. 224, 3 sq.; Athénée (Oribase, I, 9, C.M.G., VI, I, 1 p. 11, 20-33).

[3] Les pains cuits sous la cendre. Voir aussi *Régime des maladies aigues, appendice*, 21, t. II, p. 500; *Epidémies*, VII, 3, t. V, p. 368, qui ont une prescription analogue à celle de Dieuchès.

14

ORIBASE, IV, 6, C. M. G., VI, I, 1, p. 101,22-102,5

Extrait des œuvres de Dieuchès. De l'alphiton (orge et avoine grillées)

On peut utiliser l'alphiton [1] pour confectionner boissons et bouillies, en jetant dans du bouillon de volaille, porté à ébullition, la farine d'orge aussi grillée que possible, sans remuer, en laissant

καὶ εἰς δελφάκειον ἐμβάλλων καὶ συνεψῶν τοῖς δυσεντερικοῖς. Ἱκανὸν δ' εἰς τὸ τεταρτημόριον τῆς χοέως τοῦ ἀλφίτου τοῦ χρηστοτάτου καὶ ἁδροτάτου κοτύλαι β γάλακτος καὶ ὕδατος τὸ τρίτον μέρος βληθὲν καὶ τῆς μήκωνος ὁ κώδων πεπυρωμένος· ἢ συκῆς πρὸς πυρὶ ὅσον τριώβολον ὁλκῆς μίσγων λελεασμένης σύνεψε, καὶ ῥοφήματος πάχος ποιῶν πρόσφερε τοῦτο· ἀναπαυσίν τινα ποιεῖ τῶν ἀναστάσεων καὶ ὕπνον. Χρήσαιτο δ' ἄν τίς οὐ πολλάκις, ἀλλὰ τρὶς ἢ τετράκις καὶ μάλιστα ἐπὶ τῶν ἰσχυόντων· ποιεῖ γὰρ τινα ἀδυναμίαν, τά τε οὖρα σπάνια βαδίζει τοῖς ἐπὶ πλεῖον αὐτῷ χρωμένοις. Γίνεται δ' ἄλφιτον καὶ ἀπὸ τοῦ βρόμου· φρύγεται δὲ σὺν τῷ ἀχύρῳ πᾶν ἀποπτίσσεταί τε καὶ τρίβεται καὶ ἐρείκεται, καθάπερ καὶ τὸ κρίθινον ἄλφιτον· τοῦτο τὸ ἄλφιτον κρεῖττόν ἐστι καὶ ἀφυσότερόν τι τοῦ κριθίνου.

2 πότημα: πότιμα codd. καί: ἢ Dg. 3 ζωμὸν: ὠμὸν AN ὀρνίθειον: ὀρνίθιον codd. 4 ἐῶν τακῆναι corr. Dg.: ἐῶν ταθῆναι N ἐῶντα βῆναι A: ἐόντα βῆναι C 5 δίεφθον: δίσεφθον A: δύσεφθον C καί: ἢ Dg. ἄρνειον: ἄρνιον C 6 ἀπίμελον: ἀπημέλων CA²: ἀπημέλων A¹ δυξεντερικοῖς: δυσαντερικοῖς C 8 γάλακτος om. C 9 ἢ συκῆς: ἡσυχῇ Dg. τριώβολον: τριόβολον A 10 λελεασμένης: λελεασμένοις Dg. 12 ἰσχυόντων: ἰχνόντων C ποιεῖ: ποιεῖν A 13 πλεῖον: πλεῖστον N 14 χρωμένοις: χριμένοις 15 ἀποπτίσσεται corr. Dg.: ἀποπτήσσεται A: ἀποπτήσεται CN ἐρείκται corr. Dg. e C²: ἐρυκεται codd. 16 ἐστι om. AC ἀφυσότερον: ἀφυσώτερον codd. τι om. N: ἐστι A

15

ORIBASIUS, IV, 7, C. M. G., VI, I, 1, p. 102,7-105,25

ζ. Ἐκ τῶν Διεύχους, περὶ τροφῶν σκευασίας.

Τοῖς ἀσθενῶς κάρτα ἔχουσι καὶ μηκέτι δυναμένοις παχυτέραν ὕδατος προσδέχεσθαι τροφὴν κράτιστον ἀποβρέχειν καὶ ἑψεῖν καὶ τρίβειν τὴν τροφὴν ἐν τῷ πόματι τῷ διδομένῳ· συμβαίνει γὰρ ἡμῖν τὴν ἀνάδοσιν ἀπὸ πάσης τῆς τροφῆς λεπτήν τε καὶ εἰς ἀτμὴν διαλυομένην ἀναδίδοσθαι, περιττώματά τε μὴ ὑπολείπεσθαι ἐν ταῖς κοιλίαις καὶ δι' ὅλης ἡμέρας ἀναδίδοσθαι τροφὴν ἅμα καὶ πόμα. Μάλιστα δ' ἡ τοιαύτη προσφορὰ χρησίμη ἂν εἴη διδομένη οἷς συνεστήκασιν αἱ κοιλίαι καὶ μὴ ἐκταράσσονται· λεπτῆς δὲ καὶ βάρος ἐχούσης προσδέονται τροφῆς. Ἀποβρέχοι μὲν οὖν ἄν τις τό τε ἄλφιτον τὸ καπυρὸν καὶ τὰς καλουμένας ἐρικίδας· πλείστην δ' ἀφιᾶσι δύναμιν οἱ ἄρτοι ὡς θερμότατοι κλασθέντες καὶ ἀποβραχέντες·

fondre, en chauffant doucement sur le feu, ou sur de l'eau chaude jusqu'à cuisson complète, ou en le jetant dans du bouillon d'agneau ou de chevreau pas complètement dégraissé, ou de porcelet, dans quoi on le fait cuire pour les dysentériques [2]. Pour un quart de choé de gros alphiton d'excellente qualité, il convient de mettre deux cotyles de lait, un tiers d'eau et une tête de pavot torréfiée [3]; ou mêler trois oboles de figue écrasée au feu, faire bouillir et l'administrer après avoir donné à la préparation l'épaisseur d'une bouillie. Cela produit un répit des selles et le sommeil. Il ne faut pas utiliser cela souvent, mais trois ou quatre fois et encore chez les sujets résistants. Ce traitement produit une certaine faiblesse et raréfie les urines chez ceux qui l'utilisent davantage. On prépare aussi de l'alphiton avec de l'avoine [4]; on la grille toute entière avec sa balle, on la pile, on l'écrase, on la réduit en farine, tout comme pour l'alphiton qu'on tire de l'orge. Cet alphiton est meilleur, et produit moins de flatuosités que l'alphiton d'orge.

[1] L'alphiton, *Régime*, II, 42, t. VI, p. 536, 8; Dioscoride, II, 86; Galien, *De al. fac.*, I, 11; *De bonis malisque succis*, p. 413; *De vit. att.*, 38, p. 439, 24 sq.; t. XII, p. 44 Kühn; t. XV, p. 575, 587, 898.

[2] Les dysentériques. *Affections*, 23, t. VI, p. 234; Ps. Galien, *Definitiones medicae*, 269, t. XIX, p. 421 Kühn; Arétée, C.M.G., II, p. 75, 26 sq.

[3] Le pavot. *Régime*, II, 45, t. VI, p. 546; Dioscoride, IV, 64; Galien, t. XII, p. 72; *De al. fac.*, I, 31.

[4] L'avoine. *Régime*, II, 43; Dieuchès, Fr. 15, l. 51; Théophraste, *H.P.*, VIII, 4, 1; VIII, 9, 2; Pline, XXII; Dioscoride, II, 94, qui mentionne ses propriétés resserrantes (t. I, p. 173, 2 Wellmann); Galien, t. XI, p. 885 Kühn; *De al. fac.*, I, 14; *De victu attenuante*, p. 439, 34; p. 440, 12.

15

ORIBASE, IV, 7, C. M. G., VI, I, 1, p. 102,7-105,25

Extrait des œuvres de Dieuchès. La préparation des aliments

Pour les malades très faibles, qui ne sont plus capables de prendre une nourriture plus épaisse que l'eau, le mieux est de faire macérer, de faire bouillir et d'écraser la nourriture solide dans la boisson qu'on leur donne [1]. Car il se produit une distribution ténue, sous forme de vapeur, de toute la nourriture, aucun résidu ne subsiste dans les cavités du corps, et l'aliment se distribue toute la journée en même temps que la boisson. Une telle alimentation se donne utilement aux malades dont le ventre est resserré sans être troublé; il leur faut une nourriture ténue et qui ait du poids. On peut donc faire macérer de la farine d'orge bien sèche et ce qu'on appelle des *éricides* [2]. Mais les

ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ πυρὸς φωχθεὶς καὶ ἐρειχθεὶς ἀποβρέχοιτο ἂν ὁμοίως. Τῶν δ' ἀφεψωμένων ἔτι μᾶλλον τὸ πόμα κρεῖττον καὶ τροφιμώτερόν ἐστιν. Τοῖς μὲν οὖν πυρέσσουσι καὶ οἷς αἱ κρίσεις μὴ ῥᾳδίως γίνονται δεῖ τὴν κριθὴν μὴ περιπτίσσειν, ἀλλὰ πλύνοντα ἑψεῖν τῷ ὕδατι· πρότερον δὲ χλιάναντα ἀποχεῖν καὶ ἄλλο ἐπιχέοντα ὕδωρ ἑψεῖν· ἑψοῖτο δ' ἂν καλῶς, εἰ δέκα κοτύλας ὕδατος εἰς μνᾶν τῆς κριθῆς ἐπιχέαις· ἕψεται δ' ἕως ἂν ἡ κριθὴ ῥαγῇ· εἶτ' ἀπηθήσας τὸ λεπτότατον ὕδωρ, μίσγων μέλιτι ἢ αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ δίδου. Τοῦτο καὶ τὴν κοιλίαν εὔλυτον ποιεῖ καὶ οὐρεῖται καὶ τρέφει ἱκανῶς. Δίδοται δὲ καὶ ἡ εἰς τὸ ἄλφιτον κριθὴ φρυχθεῖσα, ἣν κάχρυδα καλοῦσιν· δεῖ δὲ πρὸ τοῦ ἀλεσθῆναι αὐτὴν ἀποτρίψαι κούφως τὸ προσκεκαυμένον ἄχυρον καὶ ἀποβρέξαντα ἑψεῖν. Τὴν κοιλίαν μᾶλλον ἐφίστησιν ἐκείνου· δεῖ δ' ἐν τῷ ὕδατι ἑψεῖν, καθάπερ καὶ τὴν ὠμὴν κριθήν. Ἀφεψοῖ δ' ἄν τις καὶ τὰς καλουμένας ἐρικίδας ἐν ὕδατι, ἀπεχόμενος τοῦ κινεῖν, ὅπως ὡς λεπτότατον ᾖ τὸ ἕψημα. Ἀφεψοῖ δ' ἄν τις καὶ ἄρτους καταζύμους καὶ τοὺς ξηροὺς καὶ τοὺς προσφάτους <καὶ> πυροὺς ὠμοὺς καὶ πεφρυγμένους καὶ κέγχρον καὶ σχεδὸν πᾶσαν τροφήν, ὁποίαν ἂν ὑπολαμβάνοι τῷ κάμνοντι οἰκείαν εἶναι, καὶ ἐν τῷ πόματι τῷ διδομένῳ καὶ ἐν ζωμῷ ἀρνίων καὶ ἐν ἄλλοις πλείοσι χυμοῖς. Τὰ δ' ὑποτριβόμενα παχύτερα μὲν τῶν διαβρεγμάτων φαίνεται εἶναι καὶ τῶν ἀφεψωμένων καὶ ἰσχυρότερα, ὑποτρίβοιτο δὲ σχεδὸν πᾶσα ἡ προειρημένη τροφὴ ὡσαύτως εἰς τὰ διδόμενα πόματα. Καὶ τῶν ἀκροδρύων πολλὰ καὶ ὀσπρίων ἐν τροφῆς μέρει καὶ δυνάμεως πρός τινας τῶν ἀρρωστούντων καταχρῷτο ἄν τις, κόπτων καὶ τρίβων καὶ ἐγχυλίζων εἰς τὸ διδόμενον. Δεῖ δὲ τοὺς μὲν ἄρτους, καὶ τοὺς ξηροὺς καὶ τοὺς προσφάτους, καὶ τὰ πόπανα βρέξαντας τρίβειν διέντα ὕδατι καὶ ἠθεῖν δι' ὀθονίου. Μίσγοις δ' ἂν αὐτοῖς πρὸς τὸ τὴν λευκότητα μὴ ἐμφαίνεσθαι τὴν ἀπὸ τοῦ ἄρτου τοῦ σικύου σπέρμα φώξας καὶ ἀμύγδαλα καὶ στροβίλους καὶ οὖα, καὶ μεθ' ἑνὸς ἑκάστου καὶ μετά τινων ἢ πάντων, ἀνήσου τε ἢ μαράθρου σπέρματος μίσγων, τοῖς μὲν οὖν πυρέσσουσιν ἐν μελικράτῳ, τοῖς δ' ἄνευ πυρετῶν οἴνου παραχέων. Ἡ δὲ κέγχρος καὶ ἡ μελίνη τριβόμενα ἂν ἁρμόσειε περιλελεπισμένα οἷς αἱ κοιλίαι ἐκχολοῦνται καὶ οἷς λεπταὶ καὶ πολλαὶ ὑποχωρήσεις γίνονται. Δεῖ δὲ τρίβοντα διιέναι ὕδατι μὴ ἔλασσον ὀξυβάφου τῷ ἀνδρί, καὶ ἐκχυλίσας διὰ πυκνοῦ ὀθονίου, ἐν κοτύλῃ ὕδατος ἐπιχέων οἴνου αὐστηροῦ τὸ μέτριον, πρόσφερε νήστει. Ἁρμόσει δ' ὑποτρίβειν τῇ κέγχρῳ τὰ Εὐβοϊκὰ κάρυα σὺν τῷ λέμματι τῷ ἐντος μὴ πολλά, καὶ συνεκχυλιζόμενα μετὰ τῆς κέγχρου ῥόφημα γένοιτο ἂν τοῖς πυρέσσουσιν. Ἀσθενέστατον μὲν πάντων τὸ ἀπὸ τῆς κάχρυδος· δεῖ δ' αὐτῆς ὅσον ἡμιχοινίκιον ἐν ἓξ κοτύλαις ὕδατος· ἐὰν δὲ δίεφθος ᾖ, τορυνᾶν κρεῖττον κατὰ τὴν πτισάνην καὶ ἀποχυλίζειν. Τοῦτο καὶ τὴν κοιλίαν ἧσσον ἂν καταφέροι τῆς πτισάνης, ὅ τε χυλὸς λεπτότερος γίνεται. Βόρμος δέ (οἱ δὲ βρόμον καλοῦσιν) εὐπεπτότατον πάντων τῶν

pains coupés en morceaux aussi chauds [3] que possible et macérés dégagent plus de vertu. On peut procéder de la même façon avec du froment [4] torréfié et écrasé. Mais la boisson où les aliments ont bouilli, est supérieure et plus nourrissante. Pour les malades fébriles et dont les crises [5] ne se produisent pas facilement, il ne faut pas décortiquer l'orge [6], mais la faire bouillir dans de l'eau après l'avoir lavée. D'abord, faire chauffer doucement et jeter l'eau, puis verser dessus une autre eau et faire bouillir. L'ébullition sera convenable, si on verse dix cotyles d'eau sur une mine d'orge. On fait bouillir jusqu'à ce que l'orge crève, ensuite on filtre la partie la plus ténue de l'eau et on la donne seule ou mêlée à du miel. Cette préparation relâche le ventre, est diurétique et nourrit suffisamment. On donne aussi de l'orge torréfiée et réduite en farine qu'on appelle *chachrus* [7]. Avant de la moudre, il faut la débarrasser légèrement de sa balle brûlée et la faire bouillir après l'avoir fait macérer. Cette préparation arrête davantage le ventre que la première. Il faut la faire bouillir dans l'eau de la même façon que l'orge crue. On peut également faire bouillir dans l'eau ce qu'on appelle des *éricides*, en s'abstenant de remuer, de façon à ce que le bouillon soit le plus léger possible. On peut aussi faire bouillir des pains faits avec du levain, secs ou frais, du froment cru ou torréfié, du millet [8], en un mot, tout aliment qu'on supposera convenir au malade, et ce, dans la boisson qu'on lui donne, dans du bouillon d'agneau ou bien dans d'autres liquides. Les préparations faites par trituration sont plus épaisses que les macérats et les bouillons, et plus fortes. On peut écraser aussi dans les boissons que l'on donne, presque tous les aliments que l'on vient de mentionner. On peut employer beaucoup de fruits [9] et de graines [10] pour l'alimentation et la restauration de certains malades, en les hâchant, en les triturant et en exprimant leur suc dans la boisson que l'on donne. Après avoir fait macérer les pains secs ou frais et les *popana*, on les écrase en les délayant dans l'eau et on filtre à travers un linge. Pour masquer la blancheur du pain, on mêle de la graine de concombre [11] torréfiée, des amandes, des pignes [12], et des sorbes [13], et avec l'un de ces ingrédients, ou avec certains, ou avec tous on mêle de la graine d'aneth [14] ou de fenouil [15] et on le verse aux malades fébriles [16] avec de l'eau miellée, et à ceux qui ne le sont pas avec du vin [17]. Le millet [18] et le millet italien [19] triturés et dépouillés de leur enveloppe conviennent à ceux dont le ventre se charge de bile et qui ont des selles ténues et nombreuses. Il faut les triturer et n'en délayer pas moins d'un oxybaphe par dix oxybaphes d'eau, pour une

ὀσπρίων, καὶ τὸ ῥόφημα κάλλιστόν ἐστιν, ἰσχυρότερον δ' ἢ τὸ ἀπὸ τῆς κάχρυδος, τῆς δὲ πτισάνης ἀσθενέστερος καὶ ἡδίων· ἕψεται δὲ τὸν αὐτὸν τρόπον τῇ πτισάνῃ κοτύλην ἐν ὕδατος κοτύλαις δέκα. Τὸ δ' ἀπὸ τοῦ φακοῦ ῥόφημα ποιεῖν ἄφωκτον περιπτίσσοντα, τέφρας ὡς λεπτοτάτης ἐλατίνης μεμιγμένης διπλασίας ἢ ὁ φακός ἐστιν· κούφως δὲ χρὴ παίειν, ἕστε ἂν καλῶς περιαχυρισθῇ, καὶ σῆσαι λεπτῷ κοσκίνῳ, καὶ ἡ μὲν τέφρα κάτω ἔσται· τὸν δὲ φακὸν πλεονάκις πλύνοντα ἑψεῖν, ἀνήθου τι ὑποθέντα ἢ γλήχωνος ἀνέλαιον· τὸν δ' ἅλα μέτριον ἐμβάλλειν καὶ ὀξείδιον βραχὺ ἐπιχεῖν, ὅταν δίεφθος ᾖ· τοῖς δ' ἀπυρέτοις, καὶ οἷς ἡ κοιλία καταφερής, οἴνου ἀντὶ τοῦ ὄξους μίσγειν εὐωδεστάτου κύαθον. Βοηθοῖεν δ' ἂν τῇ κοιλίᾳ καὶ ἄπιοι καὶ μῆλα τὰ κυδώνια τμηθέντα καὶ συνεψώμενα τῇ φακῇ ἄνευ οἴνου καὶ ὄξους· ἕψοιτο δ' ἂν κοτύλη τῶν φακῶν ἐν ἑπτὰ κοτύλαις ὕδατος. Χρήσαιο δ' ἂν πρός τινας, ὧν δεῖ τὴν κοιλίαν ἐξυγραίνειν, τῶν νέων τεύτλων ἄκρα τὰ πέταλα συγκαθεψῶν ἢ μαλάχην ἢ σίκυον ἢ κολοκύντης λεπτὰ κατατεμών. Ἀμυλίῳ δὲ χρήσαιο ἄν, ὧν ἐν τῷ πυρέσσειν αἱ κοιλίαι καταφέρονται· μίσγοις δ' ἂν αὐτοῦ καὶ εἰς τὸν φακὸν πρὸς τὰς κοιλίας· χρήσαιο δ' ἂν αὐτῷ καὶ ἐν γάλακτι πρὸς τὸ ὕδωρ μίσγων καὶ αὐτῷ καθ' ἑαυτό· μᾶλλον δ' ἂν ἁρμόσειε δυσεντερικοῖς καὶ βηχώδεσι καταρροϊκοῖς· ἑψοις δ' ἂν τε δέκα δραχμὰς ἐν κοτύλαις δ' ὑγροῦ. Κέγχρος δ' ἥκιστα μὲν ἁρμόζει τοῖς πυρέσσουσιν· οὐ μὴν ἀλλὰ τοῖς γε κατὰ κοιλίαν ἐνοχλουμένοις εὐαρμοστεῖ μάλιστα· ἑψοῖς δ' ἂν τὸ ὀξύβαφον ἐν δέκα ὀξυβάφοις ὕδατος· δεῖ δὲ τρίψαντα ἐν θυίᾳ παραχεῖν τοῦ ὕδατος τὰ μέτρα τὰ γεγραμμένα καὶ διέντα καὶ ἠθήσαντα ἐν τῷ ὕδατι οὕτως ἑψεῖν, ἀνήθου καὶ ἁλὸς μικρὸν ἐμβάλλοντα. Μίσγοις δ' ἂν τοῦ κέγχρου τὸ ἤθημα καὶ εἰς φακὴν καὶ εἰς πτισάνην καὶ εἰς πᾶν ῥόφημα ἀντὶ τοῦ ἐλαίου, πλὴν εἰς φακήν, τὸ τοῦ σικύου σπέρμα ὠμόν. Καὶ διηθῶν μίσγε τῇ πτισάνῃ καὶ τοῖς λοιποῖς ἑψήμασιν ἢ τοῦ κώνου τὸ κάρυον, ὃ καλοῦσι στρόβιλον, ἢ τὰ Ποντικὰ ἢ ἐκ Θάσια κάρυα, μάλιστα δ' οἷς ἀντὶ γάλακτος βούλοιο τὴν μῖξιν ποιεῖσθαι. Τοῖς βηχώδεσι δ' ἂν ἁρμόσῃς μάλιστα, τῶν ἀμυγδάλων ὑποτρίψας εἰς τὰ ῥοφήματα· τοῖς δὲ κατὰ κοιλίαν ἐνοχλουμένοις ἀντὶ τοῦ ἐλαίου ὑποτρίβειν τὴν λευκὴν μήκωνα, ἡσυχῇ φώξαντα σὺν τῷ ἐλύτρῳ καὶ ἐκχυλίσαντα εἰς τὸ ἕψημα· συνεργεῖ καὶ πρὸς τοὺς ὕπνους. Ὑποτρίβειν δὲ δεῖ πρὸς τὰς κοιλίας καὶ τὰ Εὐβοϊκὰ κάρυα, ἃ καλοῦσι Σαρδιανά, σὺν τῷ ἐντὸς λέμματι τῷ ὄντι σὺν τῷ καρύῳ· τρίψας ἐκχύλιζε <εἰς> τὸ ὕδωρ τῆς μήκωνος. Ἑψοῖς δ' ἂν καὶ σεμίδαλιν τεταρτημόριον αὐτῆς ἐν δέκα κοτύλαις ὕδατος μετ' ἐλαίου μετρίου καὶ ἀνήθου, προπλύνας τὴν σεμίδαλιν· ὁμοίως δὲ καὶ τὸν χόνδρον, εἰ θέλοις ῥόφημα ποιεῖν. Ἑψοῖς δ' ἂν καὶ γάλα μίσγων ἤδη κατέφθων ὄντων τῶν ἑψημάτων, θερμὸν ἐπιχέων καὶ μὴ πολὺν χρόνον συνεψῶν· δεῖ δὲ τὸν χόνδρον προβρέχειν ἐν ὕδατι, εἶθ' οὕτως μίσγειν τὸ τέταρτον μέρος τῆς χοίνικος, ἑκατέρου δ' αὐτῶν πρὸς τὰς ἑπτὰ κοτύλας

personne, et exprimer le liquide à travers un linge serré, verser dans une cotyle d'eau une quantité modérée de vin âpre et prendre à jeun. Il conviendra de triturer avec le millet des châtaignes [20] avec leur peau intérieure, en petite quantité, et leur suc exprimé avec celui du millet peut faire une bouillie pour les malades fébriles. La plus faible de toutes les bouillies est celle qu'on fait avec de l'orge torréfiée. Il en faut une demi-chénice dans six cotyles d'eau; lorsqu'elle est complètement cuite, il est préférable de la remuer comme la ptisane, et d'en exprimer le jus. Cette préparation purge moins que la ptisane et son jus est plus léger. L'avoine [21] est la plus digeste de toutes les graines, la bouillie qu'on en tire est excellente, elle est plus forte que celle d'orge grillée, plus faible que la ptisane et plus agréable. On la fait bouillir de la même manière que la ptisane, une cotyle dans dix cotyles d'eau. Faire la bouillie de lentilles [22] en ôtant l'écorce sans torréfier, en y mêlant de la cendre très fine de bois de pin, en quantité double de celle des lentilles. Il faut battre doucement jusqu'à ce que l'écorce soit enlevée et secouer dans un crible fin, et la cendre tombera en bas: laver les lentilles à plusieurs reprises, et faire bouillir en mettant un peu d'aneth [23] ou du pouliot [24] sans huile. Saler modérément et verser un peu de vinaigre [25] après la cuisson. Pour les malades sans fièvre et dont le ventre est relâché, à la place de vinaigre, mêler un cyathe de vin très odorant. Des poires, des coings coupés en morceaux, et bouillis avec les lentilles, sans vin et sans vinaigre, peuvent aider le ventre. On fait bouillir une cotyle de lentilles dans sept cotyles d'eau. On l'emploie à l'intention de ceux dont il faut humidifier le ventre, en y faisant bouillir des jeunes bettes [26], en y coupant de la mauve [27], du concombre [28] ou de petits morceaux de citrouille [29]. On peut utiliser l'amidon [30] pour les malades fébriles dont le ventre est relâché. On en mélange à la lentille pour le ventre; on l'emploie en le mêlant à du lait et de l'eau ou seul. Il convient plus particulièrement aux dysentériques ou aux malades affligés de catarrhes accompagnés de toux. On en fait bouillir dix drachmes dans quatre cotyles d'eau. Le millet [31] ne convient pas du tout à ceux qui ont de la fièvre. Mais il est tout à fait approprié à ceux dont le ventre est troublé. On en fait bouillir un oxybaphe dans dix oxybaphes d'eau; après l'avoir broyé dans un mortier, verser la quantité d'eau indiquée, délayer, passer au tamis et faire bouillir dans l'eau, ajouter de l'aneth et un peu de sel. On mêle le filtrat de millet à la bouillie de lentilles, à la ptisane [32]; et pour toutes les bouillies, à l'exception de celle de lentilles, on peut

τοῦ γάλακτος δύο· μαλακῶς δ' ἑψεῖν ἐπ' ἀνθράκων, μιγνύων καὶ διὰ χειρὸς ἔχων τοῦ μὴ διακαῆναι. Μίσγοις δ' ἂν καὶ πρὸς πᾶν ἕψημα γάλακτος. Τὸ δὲ πόπανον, ὅ τινες ἴτριον καλοῦσιν, ἀλυπότερον ἔσται, εἰ κόψας λεπτὸν ποιήσαις ὑποτρίβων ἢ τῶν ἀμυγδάλων ἢ σικύου σπέρμα· εἰ δὲ μή, ὡς εἰώθασι, μετ' ἐλαίου καὶ ἀνήθου ἑψεῖν. Χρῷτο δ' ἄν τις αὐτῷ πρὸς τὰς κοιλίας καὶ αὐτῷ καθ' ἑαυτὸ καὶ πρὸς τὸν φακὸν μίσγων· τοῖς πυρέσσουσι πρόσαρμα πάντων ἀχρειότατον. Καλῶς δ' αὐτὸ ἑψοῦσι καὶ οἱ ἐν τοῖς ὀρνιθείοις ζωμοῖς <καὶ> ἀρνείοις ἑψῶντες· ἐν πλείονί τε γὰρ ζωμῷ ἑψοῦσι καὶ ἐν χύτραις, οὐχ ἁπτόμενοι οὐδὲ κινοῦντες, ὥστε συμβαίνει οὕτως μάλιστα τήκεσθαι καὶ δίεφθα γίνεσθαι. Ὁ δὲ ξηρὸς ἄρτος ἕψημα κουφότατον· δεῖ δὲ τοῖς μὲν πυρέττουσι χλίαναντα εἰς πῦρ καὶ προβρέξαντα τρίβειν λεῖον καὶ ὅσον δέκα δραχμὰς ἐν δυσὶ κοτύλαις ἑψεῖν, ῥοφήματος τὸ πάχος ποιοῦντας· ὑποτρίβειν δ' αὐτῷ ἢ τὸ τῶν ἀμυγδάλων ἢ τὸ τοῦ σικύου σπέρμα. Τοῖς δὲ μὴ πυρέσσουσι, κόπτων τὸ μέγεθος σεμιδάλεως ἢ χόνδρου, [ποιοῦντας] ὀλίγον χρόνον προβρέξας, ἀποχέας τὸ ὕδωρ, τὰς δέκα δραχμὰς ἐν τρισὶν ἡμικοτυλίοις ἑψεῖν ὑποτρίβοντά τι τῶν εἰρημένων, καὶ ποιοῦντα χόνδρου τὸ πάχος προσφέρειν μετὰ μέλιτος, ἢ ὡς ἥδεται ὁ κάμνων. Χρήσαιτο δ' ἄν τις καὶ πρὸς τὰς κοιλίας τὰς ἀπεπτούσας καὶ τοῖς φυσώδεσι καὶ οἷς ἐξυγραίνονται, καὶ αὐτῷ καθ' ἑαυτὸ καὶ μετὰ φακοῦ καὶ πρὸς τὰς συνεστηκυίας κοιλίας ζωμῷ ὀρνίθων μείζονι τοῦ ὄγκου καταβρέχων ἢ ἑψῶν.

1 ζ om. A 2 μηκέτι: μὴ Synopse 2-3 παχυτέραν ... τροφήν: προσδέχεται παχυτέραν ὕδατος τροφὴν Syn. ἀποβρέχειν κράτιστον Syn. 4 ἐν τῷ ... διδομένῳ om. Syn. τὴν om. A[1] 5 εἰς om. C διαλυομένην: ἀναλυομένην N 6 περιττώματά: περιπτώματα C 8 κοιλίαι: κυλίαι C 10 καπυρὸν Syn.: καπυτὸν codd. 9 ἀποβρέχοι: ἀποβρέχει A: ἀποβρέχο C 10 τό τε ἄλφ. ... ἐριχίδας: τὸ ἄλφιτον καὶ τὸ καπυρὸν τῶν ἄρτων Syn. ἐριχίδας codd.: ἐρεικίδας Dg. 11 ἀποβραχέντες: ἀπραχθέντες C 12 ὡσαύτως δὲ ... ὁμοίως om. Syn. ἐρειχθεὶς Dg. ἐραχθεὶς codd. ἀποβρέχοιτο: ἀποβρέχετ' ACN[2] 13 τροφιμώτερον: τροφημώτερον C 14 αἱ om. A[1]C γίνονται: γίγνονται N 17 δέκα: δὲ κα A[1]; δὲ εἴκοσι CA[2] μνᾶν: μίαν Syn. 19 καὶ (post τοῦτο): μὴ C εὔλυτον: εὔτυτον C οὐρεῖται: οὐρεῖτε N[2] 21 ante κάχρυδα add. καὶ Syn. Dg. καχρύδα codd. 22 προσκεκαυμένον: προκεκλυμένον AN ἀποβρέξαντα: ἀποβρέξαντας Syn. 23 ἐφίστησιν: ἀφιστησιν C. Syn. 24 ἐριχίδας: ἐρεικίδας Dg. e Galeno. 23-25 δεῖ ... ἕψημα om. Syn. 25-27 ἂν ... κέγχρον om. Syn. 25-26 ἄρτους καταζύμους corr. Dg. e C[2]: ἄρτους καὶ ζύμους codd. 26 καὶ add. Dg. 27 καὶ post ὠμοὺς om. C ὁμοίως post τροφὴν add. Syn. 28 ὑπολαμβάνοι: ὑπολαμβανη Syn. 29 ἀρνίων: ὀρνίων AC χυμοῖς: χυλοῖς Dg. 28-29 καὶ ἐν τῷ ... χυμοῖς om. Syn. 32 καὶ τῶν ὀσπρίων Dg. τροφῆς: τροφαῖς C ἀρρωστούτων: ἀρροστούντων A 32-34 καὶ τῶν ... διδόμενον om. Syn. 35 καὶ τοὺς prius om. A cum Syn. πόπανα: πόματα C 38 στροβίλους: στροβύλους N 39 ἀνήσου: ἄνησον A: ἀνήθου Dg. 40 πυρέσσουσιν: πυρείσασιν ἐμελικράτω A 41 post τριβόμενα add. καὶ μάλιστα πεφωγμένα add. Dg. e Syn. 42 περιλελεπισμένα corr. C[2], Dg. e Syn.: περιλελεπισμένοις codd. 43 διιέναι: διειέναι AC post ἀνδρί add. εἰς δέκα ὕδατος ὀξυβαφα Dg. e Syn. ἐκχυλίσας: ἐνχυλίσας A 44 ὀθονίου: ὀθωνίου codd. 44-45

remplacer l'huile par de la graine crue de concombre. Et après les avoir tamisées, on mêle à la ptisane et aux autres bouillies, soit le fruit de la pomme de pin qu'on appelle *strobilos* [33], soit des noisettes [34], ou des amandes [35], surtout dans le cas où l'on voudrait faire le mélange à la place du lait. Il conviendra particulièrement aux malades atteints de toux de broyer des amandes [36] dans les bouillies. Pour ceux qui ont le ventre troublé, à la place de l'huile, on peut broyer du pavot blanc [37] torréfié légèrement dans son enveloppe, et dont on exprime le suc dans la bouillie. Cela favorise aussi le sommeil. Il faut également broyer pour le ventre, des noix d'Eubée [38], qu'on appelle aussi sardes, avec leur écorce interne [39]. Après les avoir écrasées, en exprimer le suc dans de l'eau de pavot. On peut faire bouillir de la farine de froment, à raison d'un quart (de mine, add. Daremberg) dans dix cotyles d'eau, avec un peu d'huile et d'aneth, et après avoir lavé la farine; on peut également prendre du gruau si l'on désire confectionner une bouillie. On peut aussi faire bouillir, en ajoutant du lait, lorsque les bouillies sont déjà bien cuites, en le versant chaud et en ne faisant pas bouillir le tout très longtemps. Il faut faire tremper au préalable le gruau dans l'eau ensuite y mêler un quart de chénice de (imprécisé) et y mettre deux cotyles de chacun des deux dans sept cotyles de lait. Faire bouillir doucement sur les charbons en mélangeant et en tenant le récipient en main pour que cela ne brûle pas. On peut mêler du lait à toute bouillie. Le popanon, qu'on appelle itrion [40] sera inoffensif si on le coupe menu et si on y écrase des amandes ou de la graine de concombre. Sinon, comme d'habitude, le bouillir avec de l'huile et de l'aneth. On peut s'en servir pour le ventre, soit seul, soit en le mêlant à de la lentille. Pour les malades fébriles, c'est une nourriture tout à fait dépourvue d'utilité. On fait bien aussi, quand on le met à bouillir dans un bouillon de volaille ou d'agneau. On le fait bouillir dans une assez grande quantité de bouillon dans des marmites, en évitant d'y toucher ou de le remuer de façon à ce qu'il fonde entièrement et qu'il devienne tout à fait cuit. Le pain sec donne une bouillie très légère. Pour les malades fébriles, il faut le faire tiédir sur le feu après l'avoir fait macérer, l'écraser très fin et en faire bouillir dix drachmes dans deux cotyles d'eau, en lui donnant la consistance d'une bouillie. Y broyer des amandes ou de la graine de concombre. Pour ceux qui n'ont pas de fièvre, le réduire au calibre de la farine ordinaire ou du gruau, après une macération de courte durée, verser l'eau, en faire bouillir dix drachmes dans trois demi cotyles, y broyer un des ingrédients

πρόσφερε νήστει: πρὸς φερονήσει A[1]: πρὸς περονήστει A[2] ἐν κοτύλῃ ... νήστει: ἐπιχέων οἴνου αὐστηροῦ τὸ μέτριον, ἕψησας πρόσφερε νήστει Syn. 45 ἁρμόσει: ἁρμώσει C κέγχρῳ: κέχρω A[1] εὐβοϊκά: εὐβοεικὰ AN: ἐνβοεικὰ C 46 λέμματι C[2]N[2]: αἵματι AC[1] et fort. N[1] συνεκχυλιζόμενα: συνεκχυζόμενα C 47 ῥόφημα: ῥύφημα A 48 τῆς corr. Dg.: τοῦ codd. κάχρυδος: καγχρύδος AN αὐτῆς corr. Dg.: αὐτοὺς codd. 55 περιπτίσσοντα corr. Dg. περιπίσσοντα codd. ὡς: ὥσα vel ὅσα A ἐλατίνης Dg. et fort. N: εἰλατίνης N[2]: ἡ δατύπης A: ἡ δ' ἀτύπης C 56 μεμιγμένης: μεγιγμένης A κούφως: κοῦφοι A παίειν: παίσει A 57 περιαχυρισθῇ καὶ Dg.: περιαχυρισθήσεται codd. σῆσαι: σεῖσαι codd. 58 ἀνήθου: ἀνίθου A 59 γλήχωνος: γλήχονος N: γλύχονος AC ἄλα: ἄλλα C μέτριον: μέτρον N ὀξείδιον: ὀξίδιον codd. 60 ἀπυρέτοις: ἀπυρέττοις N 61 μίσγειν: σμίγειν AN 61 βοηθοῖεν: βοηθεῖεν A 61-62 τῇ κοιλίᾳ: τῆς κοιλίας N 62 συνεψώμενα: συνεψόμενα C 65 σίκυον: σύκιον codd. κολοκύντης: κολοκύντην C[2] Dg. 66 κατατεμών: κατατελῶν C χρήσαιο: χρήσεο A 67 μίσγοις corr. Matthaei: σμίγοις A[1]N: σμίσγοις A[2]: σμύσγει C 68 μίσγων: σμίγων N: σμίσγων AC αὐτῷ C[2] Dg.: αὐτὸ codd. 74-75: ἐν ... ἐμβάλλοντα om. N 76 ante εἰς, ὑποτρίβειν Syn. 77-78 οἱ ... στρόβιλον om. Syn. 79-81 μάλιστα ... ῥοφήματα om. Syn. 78 στρόβιλον: στρόβυλον N θάσια: θάσυα N 82 μήκωνα: μήκονα AN[2] ἐκχυλίσαντα: ἐκχυλήσαντα N[1] 84 Εὐβοϊκά: εὐβοεικὰ CNA[2]: εὐβόει καὶ A[1] Σαρδιανά: σανδιανὰ A[1] 85 ἐκχύλιζε: ἐγχύλιζε Dg. εἰς add. Raeder 86 σεμίδαλιν: σεμήδαλιν CNA[2]: σέδαλιν A[1] αὐτῆς corr. Dg. C[2]: ἑαυτῆς codd. 88 σεμίδαλιν: σεμήδαλιν codd. 94 διακαῆναι: διακαεῖναι A πόπανον: πότανον C ὅ: οἵ A 95 ἀλυπότερον: ἀλυπώτερον codd. post κόψας add καὶ C[2] Dg. ποιήσαις: ποιήσας codd. ὑποτρίβων: ὑποτρίβοις Dg. 96 σικύου: σικύα C 97 ante πρὸς add. καὶ Dg. 98 αὐτῷ καθ' ἑαυτὸ corr. Dg.: αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ AC: αὐτὸ καθ' αὐτὸ N πυρέσσουσι: πυραίσουσι A 99 αὐτό: αὐτῶ C[1] 99-100 καὶ ἑψοῦσι om. N 100 καὶ add. Dg. ἀρνείοις: ἀρνίοις codd. πλείονί corr. Dg.: πλείω codd. 101 οὐχ: οὐδ' N ἁπτόμενοι: ἀπατόμενοι A[1] ὥστε: ὡς γε Dg. 104 δραχμάς: δραμὰς A 105 ποιοῦντας: ποιοῦντα Dg. 106 πυρέσσουσι: πυρέσουσι A 107 σεμιδάλεως: σεμηδάλεως CN: σεμηδάλεων A ποιοῦντας del. Dg. 110 κάμνων: κάμνον A 111 φυσώδεσι: φυσώσεσι A αὐτῷ corr. Dg.: αὐτὸ codd. 112 post κοιλίας add. ἐν Dg. μείζονι corr. Dg.: μείζω codd.

déjà mentionnés et lui donner l'épaisseur du gruau, puis le faire prendre avec du miel, ou de la façon qui plaira au malade. On peut l'utiliser contre les ventres qui ne digèrent pas, qui ont des flatulences, qui se liquéfient, soit seul, soit avec de la lentille, et contre les ventres resserrés en le faisant macérer ou bouillir dans du bouillon de volaille.

[1] Sur l'importance des boissons alimentaires, *Ancienne médecine,* 5, t. I, p. 580; *Affections,* 23, t. VI, p. 234; Introduction p. 29.

[2] Ce qu'on appelle les éricides. D'après Galien (t. XIX, p. 100 Kühn), ce terme désigne une préparation dans laquelle l'orge est grossièrement écrasée. Voir aussi Ibid., s.v. κρῖμνον (t. XIX, p. 115).

[3] Sur les propriétés des pains chauds. *Régime des maladies aigues, appendice,* 20, t. II, p. 498; *Ibid.,* 25, p. 512; *Régime,* II, 44, t. VI, p. 524, 9.

[4] Le froment. *Affections,* 40 et 41, t. VI, p. 250; *Régime,* II, 42; Dioscoride, II, 85; Athénée (Oribase, I, 2); Galien, t. XI, p. 120; t. XII, p. 111 Kühn.

[5] Voir E. Withington, *The meaning of κρίσις as medical term,* Classical Review, t. 34, p. 64.

[6] L'orge. *Régime,* II, 40; *Affections,* 40 et 41, t. VI, p. 250; Dioscoride, II, 86; Athénée (Oribase, I, 2); Galien, t. XII, p. 44: *De al. fac.,* I, 9; Actuaire, II, 5, 17-19.

[7] Kachrus. *Maladies* II, 67, t. VII, p. 102, 17 et 27; *Ibid.,* p. 152; *Nature de la femme, 32, t. VII, p. 356; Aristophane, Nuées* v. 1358 et Scholie; Théophraste, *De plantarum causis,* IV, 16, 2; Strabon, XV, 731; Plutarque, *Vie de Solon,* c. 25; Galien, *De al. fac.,* I, 11; Dioscoride, II, 86; Galien, *De vict. att.,* 38, p. 439, 24; t. XV, p. 575, 577 Kühn.

[8] Le millet. *Epidémies,* II, 12, t. V, p. 82; *Epidémies* VI, 5, 15, t. V, p. 322; *Régime,* II, 45; Mnésithée, Fr. 27; Dioclès, Fr. 113 Well.; Philotime, *Préparation du millet* (Oribase, IV, 10); Pline, XXIII, 72, 130; Dioscoride, II, 97; Galien, t. XII, p. 16; *De al. fac.,* I, 15; *De vict. att.* 52, p. 441, 17 sq.; Actuaire, II, 5, 21.

[9] Bien que les lexicographes (Hérodianus, Phrynicus, *Etymologicum magnum,* Suidas) attribuent au terme ἀκρόδρυα la signification générale de fruit, ce mot désigne fondamentalement l'ensemble des fruits *à enveloppe* ou *à écailles,* opposés aux fruits *à pulpe* (*Affections,* 61, t. VI, p. 260 etc.). Et ce sens subsiste tardivement (*Géoponiques,* 10, 74, 4; Actuaire, II, 6, 23-27).

[10] D'après les exemples donnés plus loin (*millet, millet italien, avoine, lentilles, fèves, haricots, gesses chiches*), Dieuchès appelle ὄσπρια les graines alimentaires autres que les céréales utilisées pour faire le pain. Toutes sont des aliments dépréciés par l'auteur de l'*Appendice au régime des maladies aigues* (47, t. II, p. 484) et celui des *Epidémies* (II, 4, 3, t. V, p. 126; VI, 4, 11, t. V, p. 310). Leurs qualités sont décrites dans le *Régime* (II, 45), à la suite des paragraphes consacrés aux céréales. Voir Platon, *Critias,* 115 B; Théophraste (*H.P.,* VIII, I, 1); Galien, t. XI, p. 373 Kühn; t. XII, p. 165; t. XV, p. 875; *De al. fac.* I, 16, p. 243, 1 sq.

[11] Graine de concombre. Régime, II, 45; Galien, t. XII, p. 102 Kühn.

[12] Pignes. *Régime des maladies aigues, appendice,* 19, t. II, p. 456, 11; auteurs cités par Athénée (II, 57 B sq.); Dioscoride, I, 69; Galien, t. XII, p. 55; t. XIII, p. 10; *De al. fac.,* II, 17; Pline, XXIV, 28; Actuaire, II, 6, 24.

[13] Sorbes. *Régime des maladies aigues, appendice,* t. II, p. 500; *Régime,* II, 55; Pline, XXIII, 141; Dioscoride, II, 120; Galien, t. XI, p. 87; *De al. fac.*; Actuaire, II, 6, 21.

[14] Aneth. *Affections,* 45, t. VI, p. 252; *Régime,* II, 54; *Maladies* II, 50, t. VII, p. 78,

où il est employé comme un assaisonnement; Pline, XX, 196; Dioscoride, III, 58; Galien, t. XI, p. 832.

[15] Graines de fenouil. *Régime*, II, 54; Théophraste (*H.P.*, VI, 1, 4); Pline, XX, 254; Dioscoride, III, 70; Galien, t. XII, p. 67; *De al. fac.*, II, 56.

[16] Malades fébriles et sans fièvre. *Affections*, 41, t. VI, p. 250; *Régime des maladies aigues, appendice*, 21, t. II, p. 250; *Lieux dans l'homme*, t. VI, p. 318: πυρετῷ σιτίον μὴ προσφέρειν, μηδὲ ῥοφήμασιν ὑπεξάγειν, καὶ ποτὸν ὕδωρ θερμὸν καὶ μελίκρητον καὶ ὄξος σὺν ὕδατι.

[17] Mélicrat. *Régime des maladies aigues*, 15, t. II, p. 336; Pline, XXII, 110; XXXI, 69; Dioscoride, V, 9; Galien, *De al. fac.*, III, 38, p. 381, 5 sq.; Galien (Oribase, V, 14).

[18] Millet. Note 7.

[19] Millet italien. *Maladies des femmes* II, 110, t. VIII, p. 236; Dioclès Fr. 113 W.; Mnésithée, Fr. 27; Théophraste (*H.P.*, VIII, I, 1); Pline, XXII, 131; Dioscoride, II, 98; Galien, t. XI, p. 875 Kühn; *De al. fac.*, I, 15.

[20] Châtaignes. Voir note 1 du Fr. 27 de Mnésithée.

[21] Avoine. Voir note 4 du Fr. 14 de Dieuchès.

[22] Lentilles. *Régime des maladies aigues, appendice*, t. II, p. 500; *Epidémies*, VI, 5, 15, t. V, p. 320; *Affections*, 41, t. VI, p. 250 (recette analogue); *Régime*, II, 45; *Affections internes*, 7, t. VII, p. 184; *Ibid.*, 21, p. 220; 42, p. 270; 44, p. 276 (voir les recettes); Pline, XXII, 142; Dioscoride, II, 107; Galien, t. XII, p. 149; *De al. fac.*, I, 18; Actuaire, II, 5, 28.

[23] Aneth. Voir note 13.

[24] Pouliot. *Affections*, 41, t. VI, p. 250 (comme assaisonnement de la lentille); *Régime*, II, 54; *Affections*, 44, t. VI, p. 276 (idem); Pline, XX, 152; Galien, t. XI, p. 857.

[25] ὀξειδίον Suidas, s.v. ὄξει.

[26] Association de la lentille et des bettes. *Affections*, 41, t. VI, p. 276; Galien, *De al. fac.*, I, 1, p. 215, 9 sq.; dans le même texte (p. 245, 21 sq.) Galien expose le principe qui justifie de tels mélanges: Ἔστι δὲ τῶν μέσων οὐχ ἓν εἶδος, ἔνια μὲν γὰρ τῷ μηδ' ὅλως μετέχειν τῶν ἄκρων ἐστι τοιαῦτα, τίνα δ' ἐκ τῆς ἀμφοῖν ἰσοκρατοῦς μίξεως ἐπικτᾶται τὴν μέσοτητα, καθάπερ ὀλιγὸν ἔμπροσθεν ἔλεγον, ὅταν τῇ πτισάνῃ μίξῃ τις τὴν φακῆν. Οὕτω δὲ καὶ τὴν τευτλοφακῆν ὁ Ταραντῖνος Ἡρακλείδος οὐ μονὸν ὑγιαινοῦσιν ἀλλὰ νοσοῦσιν ἐδίδου· μέσον γὰρ καὶ τοῦτ' ἐστιν ἐξ ἐναντίων συγκείμενον ἔδεσμα, διὸ τεύτλων μὲν ἧττον ὑπέρχεται, φακῆς δὲ διαχωρεῖται μᾶλλον. Bettes. *Régime des maladies aigues, appendice*, 18, t. II, p. 482; *Epidémies*, VII, 115, t. V, p. 462; *Affections*, 41, t. VI, p. 250; *Ibid.*, p. 266; *Régime*, II, 54; Diphile (Athénée, IX, 371 A); Théophraste (*H.P.*, I, 3, 2); Pline, XX, 27, 69; Dioscoride, II, 123; Galien, t. XII, p. 138; *De al. fac.*, II, 43.

[27] Mauve. *Régime des maladies aigues, appendice*, 18, t. II, p. 482; Diphile (Athénée, II, 58 E); Pline, XX, 222; Dioscoride, II, 118; Rufus, p. 485 ed. Ruelle-Daremberg; Galien, t. XII, p. 66 Kühn; *De al. fac.*, II, 42.

[28] Concombre. Voir note 10.

[29] Voir note 2 du Fr. 34 de Mnésithée.

[30] Voir le Fr. 16 de Dieuchès; *Maladies des femmes*, II, 197, t. VIII, p. 380; Scholie à Théocrite, IX, 21; Dioscoride, II, 101; Galien, t. XI, p. 442; t. XII, p. 111; *De al. fac.*, I, 8; Plutarque, *De tranquillitate animi*, 466 D.

[31] Millet. Voir note 7.

[32] Ptisane. *Affections*, 40, t. VI, p. 250; *Régime des maladies aigues*, 4 t. II, p. 244; Pline, XXIII, 122, 134; Dioscoride, II, 86; Galien, *De bonis malisque succis*, p. 409, 18 sq.; *De ptisana*, C.M.G., V, 4, 2, p. 455, 1-463, 15; Voir E. Darmstaeder, *Ptisana, ein Beitrag zur Kenntnis der antiken diätetik*, Archeion, 1933, p. 181-201.

[33] La noix de pin qu'on appelle *strobilos*. Théophraste (*H.P.*, III, 9, 1); Diphile (Athénée, II, 57 C); Dioscoride, I, 69; Galien, t. XII, p. 55; t.XIII, p. 10 Kühn; *De al. fac.*, II, 17.

16

Oribasius, IV, 8, C. M. G., VI, I, 1, p. 105,28-107,3

η̄. 'Αμύλου καὶ τῶν ἄλλων ὑποστάσεων σκευασία.

Γίνονται δὲ καὶ ὑποστάσεις καθάπερ τὸ ἀμύλιον, πάντων τῶν ὀσπρίων· τὸ δ' ἀμύλιον γίνεται οὕτως· σεμίδαλιν ὡς καθαρωτάτην λαβόντα, κουφῶς προβρέχοντα, πλύνειν καὶ ἀπηθεῖν δι' ὀθονίου ὡς πλείστῳ ὕδατι καὶ τὴν κόλλαν ἐξαιρεῖν ὡς μάλιστα· ἐάσας δ' ἐν κεραμίῳ ἀγγείῳ καταστῆναι ὕδωρ ἀπηθῆσαι καὶ πάλιν ἄλλο ἐπίχεε ὡσαύτως καὶ πάλιν ποίει οὕτως, ἕως καθαρὸν τὸ ἀπηθούμενον γένηται, εἶτα ἐξελὼν τὴν ὑπόστασιν ξήραινε ἡλιάζων ἐν κεραμίῳ ἀγγείῳ, ἕως ἂν εἰς τέλος ξηρανθῇ. 'Ωσαύτως δὲ καὶ τὸν ὄροβον δεῖ ποιεῖν καὶ μάλιστα τὸν λευκόν· ἐρείξαντα καὶ ἀποβράσαντα τὸ ἄχυρον βρέχειν καὶ τρίβειν λεῖον, διέντα δ' ὕδατι πλείονι ἀποχεῖν πολλάκις τῆς ἡμέρας, ἑως καθαρὸν τὸ ἀποχεόμενον ᾖ, καὶ ξηράναντα ἀποθέσθαι. Χρήσαιο δ' ἂν τούτῳ ἐπ' ἐμπύων εἰς τὸ ἔψημα μίσγων πρὸς τὸ ἀναπτύειν καὶ γυναικὶ εἰς κάθαρσιν καὶ εὐσαρκίαν καὶ εὔχροιαν, ἐν οἰνομέλιτι διδοὺς καὶ μετ' ἀλφίτου. 'Ικανὸν δ' ὀξυβαφόν ἐστιν ἐρεγμοῦ τῷ ὑγιαίνοντι καὶ ἀνδρὶ καὶ γυναικί. Γίνεται δὲ καὶ φακοῦ ὑπόστασις ἐρειχθέντος τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ βραχέντος καὶ τριφθέντος, καθάπερ ὄροβος, καὶ ἀποχυθέντος τοῦ ὕδατος, ἕως ἂν καθαρὸν τὸ ἀπηθούμενον γένηται. Ξηρανθεῖσα δ' <ἡ> ὑπόστασις μίσγοιτο ἂν πρὸς τὰ ἐψήματα τοῖς κατὰ κοιλίαν ἐνοχλουμένοις μάλιστα καὶ πρὸς κέγχρον καὶ πρὸς ἄρτον ξηρὸν καὶ πρὸς πτισάνην, καὶ πρὸς πλείω δ' ἄλλα ἄν τις καταχρήσαιτο τῶν ἐψημάτων. Τὰ δ' ἀπὸ τῶν ὀσπρίων ἐψήματα ἀχρειότερά ἐστι τῶν προειρημένων ἐψημάτων τοῖς πυρέσσουσιν· ἀτροφώτερα γὰρ καὶ φυσωδέστερα τυγχάνει ὄντα· χρήσαιτο δ' ἄν τις ἐρέγμινον ποιήσας ἐξ ὠμῶν τῶν ὀσπρίων. Τῷ μὲν κυαμίνῳ ἐρεγμῷ, εἰ βούλοιο ἄφυσον ποιεῖν,

[34] Les noix pontiques. Dioscoride (I, 125) et Galien (*De al. fac.*, II, 28, p. 298, 5) rappellent la synonymie de λεπτοκαρυά et de ποντικὰ καρυά. Philotime appelle, lui aussi, les noisettes *noix pontiques*. Voir note du Fr. 30 de Mnésithée.

[35] Noix de Thasios. L'expression est également employée par Diphile (Athénée, II, 52 B).

[36] Amandes. Voir note 3 du Fr. 30 de Mnésithée. *Maladies*, II, 64, t. VII, p. 98; *Maladies*, III, 15, t. VII, p. 142; Dioscoride, I, 123, p. 113, 1 W.; Galien, t. XI, p. 827 Kühn; *De al. fac.*, II, 29.

[37] Pavot blanc. Voir note 3 du Fr. 14.

[38] Noix d'Eubée ou sarde. Voir note 1 du Fr. 30 de Mnésithée.

[39] Sur les propriétés de la peau intérieure, voir Dioscoride, I, 106, t. I, p. 100, 4 Wellmann; Pline, XXIII, 150.

[40] Popanon, itrion. D'après Athénée (XIV, 646 D), qui cite Anacréon, Aristophane et Sophocle, c'est un petit gateau au sésame et au miel. Voir Scholie *Acharniens*, 1092; Galien, *Lex. Hipp.* s.v. τὸ ἴτριον; Athénée, III, 125 F; *Régime des maladies aigues, appendice*, 39, t. II, p. 528.

16

Oribase, IV, 8, C. M. G., VI, I, 1, p. 105,28-107,3

Préparation de l'amidon et des autres précipités

Des précipités [1] de toutes les légumineuses se préparent comme l'amidon [2]. On produit l'amidon de la façon suivante. Prendre de la farine de froment la plus pure possible. La faire macérer doucement, la laver, la filtrer à travers un linge dans une très grande quantité d'eau, et enlever la colle, autant que possible. Laisser se déposer dans un vase en terre cuite et filtrer l'eau, recommencer jusqu'à ce que l'eau filtrée soit claire. Ensuite l'enlever et dessécher le précipité en l'exposant au soleil [3] dans un vase de terre cuite, jusqu'à dessèchement complet. On procède de la même façon avec l'ers blanc [4]. L'écraser, séparer l'écorce, le faire macérer, l'écraser finement, délayer avec beaucoup d'eau, vider l'eau plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que le liquide décanté soit clair, et après l'avoir fait sécher, le mettre de côté. On peut s'en servir en le mêlant à la bouillie pour l'expectoration des malades qui ont une purulence [5], pour les règles de la femme, sa corpulence, sa bonne mine, donné dans l'eau miellée et avec l'alphiton. Il suffit d'un oxybaphe de farine pour un sujet en bonne santé, homme ou femme. On fait aussi un précipité de lentille [6], en l'écrasant de la même façon que l'ers, en la faisant macérer, en la pilant, et en jetant l'eau jusqu'à ce que le liquide filtré soit propre. Une fois desséché, on mêle le précipité aux bouillies pour ceux qui ont le ventre troublé, surtout au millet, au pain sec et à la ptisane et l'on peut s'en servir avec la plupart des autres bouillies. Les bouillies de légumineuses sont moins utiles aux malades fébriles

ἐπιχέας πλεῖον ὕδωρ ἑψεῖν· ἐπειδὰν δ' ἀναφρίξῃ καὶ δίεφθος γένηται, ἀποχέας ἅπαν μῖξον πάλιν θερμόν· εἴη δ' ἂν ἱκανὸν τὸ τεταρτημόριον τῆς χοίνικος <καὶ> τῷ ἤδη ἀπέφθῳ γεγενημένῳ δύο κοτύλαι μιχθεῖσαι ὕδατος καὶ ἐλαίου. Χρήσαιο δ' ἂν τούτῳ πρός τε τὰς κορύζας καὶ κατάρρους μίσγων κηρίου τι. Χρήσαιτο δ' ἄν τις καὶ πρὸς δυσεντερίας καὶ τεινεσμοὺς λιπαρώτερον αὐτὸ ποιῶν καὶ οὐ προαφεψῶν οὐδ' ἀποχέων τὸ ὕδωρ. Μίσγοιτο δ' ἂν εἰς αὐτὸ καὶ μυελὸς καὶ κηρὸς καὶ τυρός, μάλιστα ὁ φρυκτός, καὶ τὸ ἔλαιον πλεῖον οἷς βουλόμεθα ἐκκοπροῦν. Μίσγοιτο δ' ἂν ὁ ἐρεγμὸς καὶ πρὸς πτισάνην καὶ πρὸς φακὸν τοῖς τεινεσμώδεσι καὶ δυσεντερικοῖς. Ἑψοῖτο δ' ἂν ὁ μὴ ἄπεφθος ἐρεγμὸς τὸ τεταρτημόριον τῆς χοίνικος ἐν ἓξ κοτύλαις ὕδατος. Τὸ δὲ πίσινον ἔτνος ἀφυσότερον τοῦ κυαμίνου τυγχάνει ὂν καὶ εὐκατεργαστότερον· διὸ καὶ μᾶλλον τοῖς ἀρρωστοῦσι προσενέγκαιτο ἄν τις. Δοίη δ' ἄν τις τοῦτο καὶ πρὸς τοὺς κατάρρους καὶ βηχώδεσιν. Ἑψοῖτο δ' ἂν καὶ τοῦτο τὸ τεταρτημόριον τῆς χοίνικος ἐν ἓξ κοτύλαις ὕδατος. Τὸ δ' ἐκ τῶν φασίλων ἔτνος γλυκύτατον τυγχάνει πάντων, δυσέψητον δὲ καὶ τἆλλα ἔχον παραπλήσια τοῖς εἰρημένοις. Ἕψεται δὲ καὶ τοῦτο ἐν τῷ ἴσῳ ὑγρῷ. Τὸ δ' ἐκ τῶν δολίχων καὶ τῶν ἀράκων πάντων χείριστον καὶ πρὸς οὐδὲν χρήσιμον τῶν ἀρρωστημάτων ἕψημα ἂν γένοιτο.

1 ἀμύλου: ,ἄμαλου A^1 3 σεμίδαλιν: σεμήδαλιν codd. 4 ὀθονίου: ὀθωνίου codd. 5 κεραμίῳ: κεραμεῷ Dg.b 6 ἀπηθῆσαι: ἀποστῆσαι C: ἀπήθησαι Dg. 8 κεραμίῳ: κεραμεῷ Dg. ἂν om. A ante ὡς αὕτως add. inscriptionem περὶ τοῦ ἐξ ὀρόβων codd. 9 ἐρείξαντα: ἐρίξαντα CN: ἐρίζαντα A ἀποβράσαντα: ἀποβράξαντα C 10 δ': δ' ἐν N 11 καθαρὸν: καθαρεῖν C 12 ἐμπύων corr. Dg. e C^2: ἐμπτύων codd. 14 ὀξυβαφόν: ὀξύφον A^1 ἐστιν: τι C 15 ante γίνεται add. inscriptionem περὶ τῶν ἀπὸ τῆς φακῆς codd. ἐρειχθέντος: ἐριχθέντος codd. 17 ἕως om. A ἀπηθούμενον: ἀποθούμενον A ξηρανθεῖσα: ξηραθεῖσα N ἢ add. Matthaei 20 καταχρήσαιτο: καταχρῆσαι τὸ A 21 ἀχρειότερα: ἀχρειώτερα N^1 19 ante τῷ add. inscriptionem περὶ κυαμίνου ἐρεγμοῦ codd. ἐρεγμοῦ tamen om. A^1 25-26 τὸ τεταρτημόριον: τῷ τεταρτημορίῳ AC καὶ add. Raeder ἀπέφθῳ: ἀπέχθω AC et fort. N^1 26 κοτύλαι: κοτύλας N 27 μιχθεῖσαι: μιχθῆσαι A τούτῳ: τούτο C 31 φρυκτός: φυκτός A^1 ἐκκοπροῦν corr. Matthaei: ἔκκοπρον codd. 32 ὁ ἐρεγμὸς corr. Matthaei: ὀρεγμὸς A: ὀρεγμός CN 34 πίσινον: πίσσινον N ἀφυσότερον: ἀφυσώτερον codd. 35 διὸ: δυὸ C 36 τοῦτο: τούτω A 36-37 καὶ πρὸς ... τοῦτο om. N 40 τοῦτο: τούτω C 41 καὶ τῶν ... οὐδὲν om. A^1 ἀράκων: ἀράχων C

que celles dont nous venons de parler. Elles sont moins nourrissantes et plus génératrices de vents [7]. Mais on peut les utiliser en faisant de la farine avec les graines crues [8]. Si l'on veut rendre la farine de fèves [9] moins flatulente, il faut verser dessus beaucoup d'eau et la faire bouillir; lorsqu'elle commence à se rider et qu'elle est complètement cuite, on jette toute l'eau et on y mêle de nouveau de l'eau chaude. Il suffit d'ajouter deux cotyles d'eau et d'huile mélangées à un quart de chénice de bouillie déjà cuite. On peut s'en servir contre les coryzas [10] et les catarrhes [11], en y mêlant un peu de miel en rayon. On peut l'utiliser contre la dysenterie [12] et le ténesme [13], en la faisant plus grasse, en ne la faisant pas bouillir au préalable et en ne jetant pas l'eau. On peut y mêler de la moëlle [14], de la cire [15] ou du fromage [16], surtout grillé, et beaucoup d'huile, à l'intention des malades dont on veut provoquer une expulsion d'excréments. On peut aussi mêler cette farine à la ptisane [17], et à la lentille pour les malades atteints de ténesme ou de dysenterie. On peut faire bouillir de la farine non cuite, à raison d'un quart de chénice dans six cotyles d'eau. La purée de pois [18] est moins flatulente que celle de fève et plus facile à digérer. C'est pourquoi on en fait prendre volontiers aux malades. On peut en donner aussi à ceux qui sont atteints de catarrhes et de toux. On en fait également bouillir, à raison d'un quart de chénice dans six cotyles d'eau. La purée de haricots-fésoles [19] est la plus douce de toutes, mais elle est difficile à cuire et pour le reste, elle ressemble à celles qu'on vient d'évoquer; on la cuit dans une quantité d'eau égale. La purée de haricots-dolichos [20] et celle de gesses chiches [21] sont les plus mauvaises de toutes, et il n'y a pas moyen d'en tirer une bouillie utile en quoique ce soit pour aucune maladie.

[1] En dehors de ses emplois métaphysiques, ὑπόστασις signifie *dépôt* ou *résidu*. Voir *Epidémies*, I, 13, t. II, p. 648; *Epid.*, V, 14; t. V, p. 153; *Prénotions coaques*, VII, XXV, t. V, p. 592 etc.; Pollux, VI, 60. Voir le procédé de fabrication décrit dans l'appendice des *Maladies des femmes* I, t. VIII, p. 230 (φακούς, πυρούς σιτανίους ὅσον δύον χοίνικας βρέξας, ἐπειδὰν μαλθακοὶ ὦσι διατρωγόμενοι, ἰσχυρῶς ποιῆσας λείους ἐν ὅλμῳ ἢ ἐν θυΐῃ, ἔπειτα ἐπιχέαι ὕδατος κοτύλας ἕξ, καὶ ἀνακινῆσαι ἰσχυρῶς· ὅ τι δ' ἂν ἀπέλθῃ, ἐγχέας ἐς χύτρην ....) et la Scholie à Théocrite, IX, 21 (Ἄμυλον λέγεται τὸ κοινῶς λεγόμενον καταστατόν· ὅπερ ἐστι τὸ γαλακτῶδες τοῦ σίτου βεβρεγμένου καὶ σεσημένου καὶ ἀποπιεσμένου, εἶτα τῷ ἡλίῳ ξηραινόμενον).

[2] Voir note 29 du Fr. 15 et comparer, en particulier, avec Dioscoride, II, 101.

[3] Exposer au soleil. Voir *Régime des maladies aigues, appendice*, 32, t. II, p. 520 (ἐν ἡλίῳ τε ἀναξηρήνας), *Ibid.*, 33 (κἄπειτα ἐς τὸν ἥλιον θεὶς, καταλύψας· ὁκόταν ξυνεψηθῇ, τούτῳ χρέο), *Ibid.*, 34, t. II, p. 522 (ἕψησον ἐν τῷ ἡλίῳ), *Plaies*, 12, t. VI, p. 412 (τιθέναι δὲ ἐς τὸν ἥλιον τοσοῦτον χρόνον, ἔστ' ἂν παχὺ γένηται ὥσπερ μέλι), *Maladies des femmes*, I, 104, t. VIII, p. 226 (καὶ οὕτω καθεψεῖν ἐν τῷ ἡλίῳ).

17

ORIBASIUS, IV, 9, C. M. G., VI, I, 1, p. 107,4-19

θ. Περὶ ἑψήσεων.

Ἅπαν ὄσπριον, κριθὴν καὶ πυρόν, ἑψεῖν δεῖ, περιπλάσαντα σταιτὶ τὸ πῶμα τῆς χύτρας· ἑψεῖν δὲ δεῖ ὡς πλεῖστον χρόνον καὶ ὡς μαλακωτάτῳ πυρί· οὐ γὰρ ἐνδέχεται προσκαῆναι, ἄνπερ ἀτόρυτον τὸ ἑψώμενον ὅσον δή

[4] L'ers blanc. Théophraste (*H.P.*, VIII, 5, 1) signale que, dans toutes les graines alimentaires, les variétés blanches sont les plus douces. L'ers est mentionné comme fourrage dans l'*Ancienne médecine*, 8, t. I, p. 586. Voir aussi *Histoire des animaux*, III, 522 b 25; VIII, 595 b 6; Phainias d'Erèse (Athénée, IX, 406 C); Galien, *De al. fac.*, I, 29. Voir les mises en garde de *Epidémies*, II, IV, 3, t. V, p. 126; *Epid.*, VII, 82, t. V, p. 438; *Régime*, II, 45; Au ch. 1 des *Affections internes* (t. VII, p. 170) se trouve une recette de bouillie apéritive, dans laquelle entre une fécule d'ers dont la préparation, décrite brièvement, est identique à celle de Dieuchès. Voir enfin, Dioscoride, II, 108; Galien, t. XII, p. 91; t. XV, p. 522 Kühn.

[5] La pleurésie purulente. Voir la description des empyématiques, *Pronostic*, 17, t. II, p. 152-158.

[6] Précipité de lentilles. Voir note 21 du Fr. 15.

[7] Sur la flatuence provoquée par les graines alimentaires, voir *Régime des maladies aigues, appendice*, 18, t. II, p. 484.

[8] Graines crues. Par opposition à celles que l'on grille ou que l'on fait bouillir.

[9] Fèves. *Epidémies*, II, 6, 7, t. V, p. 134; *Régime*, II, 45; Dioscoride, II, 105 (qui donne le même conseil de jeter la première eau de cuisson pour les rendre moins flatulentes, t. I, p. 179, 5 Wellmann); Phainias d'Erèse (Athénée, IX, 406 C); Pline, XXII, 140; Galien, t. XII, p. 49; *De al, fac.*, I, 19; Actuaire, II, 5, 22.

[10] Coryza. *Ancienne médecine*, 18, t. I, p. 612, 1 sq.

[11] Catarrhe. *Aphorismes*, II, 3.

[12] Dysenterie. *Régime des maladies aigues, appendice*, 31, t. II, p. 508; *Affections*, 23, t. VI, p. 234.

[13] Ténesme. *Affections*, 26, t. VI, p. 238.

[14] Moelle. *Régime*, II, 45, t. VI, p. 552, 12; Dioscoride, II, 77.

[15] Cire. Dioscoride, II, 83 (en particulier, t. I, p. 168, 15 sq. Wel.), qui mentionne qu'on en mêle aux bouillies; Pline, XXI, 83; Galien, t. XII, p. 25; t. XIII, p. 411 Kühn.

[16] Fromage. *Ancienne médecine*, 20, t. I, p. 622; *Régime des maladies aigues, appendice*, 46, t. II, p. 484; *Affections*, 55, t. VI, p. 256; *Régime*, II, 51; Pline, XXVIII, 131; Dioscoride, II, 71; Galien, t. XII, p. 269; *De al. fac.*, III, 16.

[17] Mêler cette farine à la ptisane. Galien, *De al. fac.*, I, 19, p. 246, 3, mentionne cette préparation.

[18] Pois. *Régime*, II, 45; Phainias d'Erèse (Athénée, IX, 406 C); Galien *De al. fac.*, I, 21; *De bonis malisque succis*, 7, 5, p. 414.

[19] Haricots (Fésole). Aristophane, *Paix*, 1144; auteurs cités par Athénée (II, 56 A); Galien, *De al. fac.* I, 25; Actuaire, II, 5, 23.

[20] Haricots (Dolichos). *Régime*, II, 45; Théophraste (*H.P.*, VIII, 3, 2); Dioclès (in Galien, *De al. fac.*, I, 28 = Fr. 117 W.); Galien, *De bonis malisque succis*, 7, 7, p. 414, 10.

[21] Gesse chiche, Aristophane (Galien, *De al. fac.*, I, 27); Théophraste (*H.P.*, VIII, 8, 3); Phainias d'Erèse (Athénée, IX, 406 C); Galien t. XII, p. 96, 4; Hésychius, s.v.

17

ORIBASE, IV, 9, C. M. G., VI, I, 1, p. 107,4-19

La cuisson

Il faut faire cuire toutes les graines, l'orge et le froment en enduisant le couvercle du pot de pâte. Il faut faire cuire le plus longuement possible, et à feu doux. Car la bouillie ne peut brûler, si

ποτε χρόνον ἑψῆται· δεῖ οὖν, διέφθων ἤδη σφόδρα ὄντων τῶν ὀσπρίων, οὕτως τορυνᾶν καὶ διὰ χειρὸς ἔχειν κινοῦντα μὴ προσκαῆναι. Ἐλαίῳ δὲ χρῆσθαι πρὸς τὰ ἑψήματα καὶ πρὸς τὰ ὄψα τῷ ἀνοσμοτάτῳ καὶ ἐν τῷ στόματι μηδεμίαν δύναμιν ἐμφαίνοντι· τοιοῦτον δ' ἂν εἴη τὸ ὀμφάκινον. Τοὺς δ' εὐφυεῖς τῶν ἰχθύων ἐν τῇ λεπίδι καὶ ἑψεῖν καὶ ὀπτᾶν· δεῖ δέ, κἂν ἑψῇς, τὴν ἄρτυσιν ἀποδιδόναι καὶ τὸ ἔλαιον ἱκανὸν καὶ προεψεῖν τὴν ἅλμην, εἶτα εἰς ζέουσαν καθιέναι τὸν ἰχθύν· οὕτω δὲ γενομένης τῆς ἑψήσεως, ἐγχυλότερος τε γίνεται ὁ ἰχθὺς καὶ ἔχων τὸν ἴδιον χυμὸν ἐν αὑτῷ. Ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ ὀπτός ἐν τῇ λεπιδι ὀπτώμενος κρείσσων τε καὶ ἁπαλώτατος καὶ τροφιμώτατος γίνεται. Δεῖ δὲ τῷ ἐλαίῳ τὴν ἄρτυσιν ἀποδιδόναι, τὸν δ' ἅλα ἱκανὸν καταπάσσειν καὶ λεπτοῦ ἀλφίτου.

2 περιπλάσαντα: περιπλάσαντος C 3 πῶμα: πόμα codd. μαλακωτάτῳ: corr. Dg.: μαλακωτέρῳ codd. 4 προσκαῆναι: πρὸς καεῖναι C 4 ἄνπερ ἀτόρυτον: ἀν περ ἀτορίτον C: ἂν περ τόρυτον N[1]: ἂν περα τὸ ῥυτόν ἑψώμενον: ἑψόμενον CN 5 ἑψῆται: ἑψεῖται codd. 6 τορυνᾶν: τορινᾶν C: τορίναν A: τορύναν N ante μὴ add. τοῦ Matthaei προσκαῆναι: προσκαεῖναι CN: προσκλῆναι A: fort. προσκάηται 7 ἀνοσμοτάτῳ: ἀνοσμωτάτω C στόματι: στομάχῳ N[1] 8 ὀμφάκινον: ὀμφάκιον AC 9 εὐφυεῖς corr. Dg. e C[2]: ἐμφυεῖς codd. κἂν: καὶ C ἑψῇς: ἕψης CN 11 οὕτω: οὕτως AC 12 ἔχων: ἔχον C αὑτῷ: αὐτῳ codd.

18

Oribasius, VIII, 42, C. M. G., VI, I, 1, p. 292,21-293,5

μβ. Ἐκ τῶν Διεύχους· ὅσα ἐλαφρῶς κάτω καθαίρει.

Θάλασσα ἑψηθεῖσα καὶ ἐξαιθριασθεῖσα· πίνειν δὲ τὰς μὲν πρώτας ποιοῦντας πρὸς ἴσον ὕδωρ, γλύκύτατον δέ. Ἤδη ὑπάγει δύο μέρη τοῦ ὕδατος καὶ ἓν θαλάσσης, ἕως ἂν ἱκανῶς δοκῇ ἔχειν ἡ κάθαρσις. Ποιοῦσι δέ τι καὶ τοιοῦτον· τὴν κράμβην τὴν λείαν κόψαντες ἀποθλίβουσι καὶ κνῆκον κόψαντες καὶ παραχέαντες ἐν κεραμείῳ ἀγγείῳ τιθέασιν εἰς τὸν ἥλιον, εἶθ' ὅταν πάχος σχῇ, ἀποτίθενται. Τοῦτο ὅσον <ο δύο διδοῦσι μετὰ μελικράτου νήστει καὶ ἐλαφρῶς καθαίρει κάτω. Καθαίρει δὲ καὶ τῶν φακῶν ἀφέψημα μεθ' ἁλος μετρίου καὶ τῆς ἡμέρου ἀσταφίδος τὸ ἀφέψημα ἐξαιθριασθέν. Ποιεῖται δέ τι καὶ τοιοῦτον· ἁλὸς ὀξύβαφον καὶ μέλιτος ἴσον καὶ ὄξους κοτύλας δύο· τεθέντα ἐξαιθριάζεται, εἶτα μεθ' ὕδατος κιρνάμενα δίδοται. Εὐλυτωτέραν δὲ ποιεῖ τὴν κοιλίαν σκόρδα ἑφθὰ ἐν μελικράτῳ καὶ ῥητίνη μετὰ νίτρου ἀνειλημμένη καὶ διδομένη πρὸ τοῦ δείπνου, καὶ τὰ τεύτλια καὶ τὰ κρόμυα τὰ Πύντια ἑφθὰ ἐν μελικράτῳ καὶ τὰ καταπότια τὰ ἐκ τοῦ νίτρου καὶ πεπέρεως καὶ ῥητίνης καὶ ἡ κράμβη, ἐάν τις ἐσθίῃ μετὰ νίτρου ἑφθὴν καὶ τοῦ χυλοῦ ῥοφᾷ, ἢ καὶ [τὰ] τῆς ἀκτῆς τὰ φύλλα μετὰ τευτλίου ἑψώμενα.

1 διευχθέως AC 2 ἐξαιθριασθεῖσα: ἐξεχριασθεῖσα CN 4 δοκῇ: δοκεῖ CN sed

on ne la remue pas à la cuiller, tout le temps qu'elle cuit. Il faut, lorsque les graines sont déjà très cuites, remuer à la cuiller et tenir le pot en main en remuant pour que cela ne brûle pas. Utiliser, pour les bouillies et pour les mets, une huile sans aucune odeur et qui ne manifeste aucune propriété à la bouche. Telle est l'huile d'olives vertes [1]. Bouillir et griller dans leur peau les plus beaux poissons. Il faut, si on les fait bouillir, leur donner un assaisonnement et suffisamment d'huile, et faire bouillir au préalable la saumure et n'y jeter le poisson que lorsqu'elle est bouillante. La cuisson étant ainsi faite, le poisson devient plus succulent et il conserve son suc en lui-même. De même, le poisson grillé dans ses écailles est meilleur, plus tendre et plus nourrissant. Il faut l'assaisonner avec de l'huile, le saupoudrer de suffisamment de sel et d'alphiton léger.

[1] Huile d'olives vertes. *Régime des maladies aigues, appendice*, 65, *Maladies des femmes*, II, 189, t. VIII, p. 370; Pline, XXIII, 79; Discoride, I, 30, t. I, p. 33, 19 sq. Wellmann; Galien, t. XI, p. 868.

18

ORIBASE, VIII, 42, C. M. G., VI, I, 1, p. 292,21-293,5

Extrait des œuvres de Dieuchès. Préparations qui purgent doucement par le bas

Eau de mer [1] bouillie et exposée à l'air [2] et au soleil; boire les premières doses en faisant un mélange par moitié avec de l'eau, ensuite, très doux. Deux parties d'eau pour une partie d'eau de mer purgent déjà bien, jusqu'à ce que la purgation soit suffisante. On peut aussi faire la préparation suivante: hâcher du chou lisse [3], en exprimer le suc, hâcher du carthame [4], verser dans un récipient de terre, mettre au soleil; lorsque le tout a pris de l'épaisseur, mettre de côté; on en donne à raison de deux drachmes avec de l'eau miellée, à jeun, et cela purge doucement. Purgent également le bouillon de lentilles [5] avec un peu de sel, ainsi que le bouillon de raisins secs [6] cultivés, exposé à l'air. On peut aussi faire une préparation de ce genre: un oxybaphe de sel [7], autant de miel [8] et deux cotyles de vinaigre [9]; le tout exposé à l'air et donné mélangé à de l'eau. Rendent le ventre plus libre, les aulx [10] bouillis dans de l'eau miellée et la résine [11] prise avec du nitre [12], donnée avant le diner, ainsi que les bettes, les oignons de Pythnie bouillis dans l'eau miellée, les pastilles de nitre, de poivre [13],

corr. τοιοῦτον: τοιοῦτο AC 6 εἰθ᾽: εἰς ἐσθ᾽ A 7 διδοῦσι corr. Dg.: δίδωσι codd. ἐλαφρως: ἐλαφρὸς C 8-9 μεθ᾽ ἁλος ... ἀφέψημα om. N 9 ἐξαιθριασθέν: ἐξαιθρισθέν N 10 ἁλὸς: ἄλλος C: ἄλλως N ὀξύβαφον: ὀξύβαθον A[1] 13 τεύτλια: τεῦτλα N 14 Πύντια corr. Dg.: πύτια N: πίτια A[1]C: πίτυα A[2]: καταπίτια N 15 ἢ om. C μετὰ νίτρου ἑφθὴν: ἐν μελικράτῳ ἑφθὰ N sed corr. 16 χυλοῦ corr. Dg.: χυμοῦ codd. καὶ τὰ: κατὰ C: τὰ del. Dg. τὰ om. A ἐψώμενα: ἐψόμενα CN

19

Oribasius, *Synopsis*, V, 33, t. V, p. 231,7-232,13 ed. Daremberg

λγ. Πλωϊζομένων δίαιτα. Ἐκ τῶν Διεύχους.

et le chou, à condition de le manger bouilli avec du nitre, et d'avaler le jus, ou encore les feuilles de sureau [14] bouillies avec de la bette.

[1] L'eau de mer fait partie de l'arsenal thérapeutique traditionnel. Voir *Usage des liquides*, 3, t. VI, p. 126; l'auteur du *Régime de santé* (5, t. VI, p. 78) l'emploie en clystère. Voir Pline, XXXI, 62; Dioscoride, V, 9.

[2] Exposer à l'air. L'opération est mentionnée dans les *Maladies* III (17, t. VII, p. 160), les *Affections internes* (35, t. VII, p. 256), la *Nature de la femme* (4, t. VII, p. 316; 14, p. 334), les *Maladies des femmes*, I (85, t. VIII, p. 210), *Ibid.* II (143, t. VIII, p. 316).

[3] L'effet laxatif du chou. *Affections*, 55, t. VI, p. 266; *Régime*, II, 54; *Maladies*, II, 19, t. VII, p. 32; *Affections internes*, 12, t. VII, p. 196; *Nature de la femme*, 11, t. VII, p. 324; Le chou lisse de Dieuchès correspond à la troisième sorte de chou décrite par Théophraste (*H.P.*, VII, 4, 4). Voir note du Fr. 9.

[4] Carthame. *Régime des maladies aigues*, 17, t. II, p. 364; *Epidémies*, VII 118, t. V, p. 464; *Régime*, II, 54; Dioclès, Fr. 140; Rufus (Oribase, VII, 26, 123); Pline, XXI, 90; Dioscoride, IV, 188; Galien, t. XII, p. 32.

[5] Voir note 21 du Fr. 15; Dioscoride, II, 107, t. I, p. 181, 10.

[6] Raisins secs. *Régime des maladies aigues*, 17, t. II, p. 262; *Affections*, 55, t. VI, p. 266; *Régime*, II, 55; *Maladies*, III, 17, t. VII, p. 160, 14; Dioscoride, V, 2, 3; *Anonyme* de Ideler, t. II, p. 274.

[7] Sel. Théophraste, *De Odoribus*, 35 et 50 ed. Wimmer; Pline, XXXI, 73; Dioscoride, V, 109; Galien, t. XII, p. 210.

[8] Miel, *Régime des maladies aigues, appendice*, t. II, p. 346; *Régime*, II, 53; Théophraste, Fragment 190 Wimmer; Pline, XXII, 108; Rufus (Oribase, II, 63); Dioscoride, II, 82; Galien, t. XII, p. 70; *De al. fac.*, III, 39.

[9] Vinaigre. *Régime*, II, 52; Pline, XXIII, 54; Rufus (Oribase, V, 11); Dioscoride, V, 13; Galien, t. XI, p. 413 Kühn.

[10] Ail. *Régime des maladies aigues*, 10, t. II, p. 298; *Ibid.*, appendice, 18, t. II, p. 428; *Affections*, 54, t. VI, p. 264; *Régime*, II, 54; Pline, XX, 50; Dioscoride, II, 152; Galien, t. XII, p. 126; *De al. fac.*, II, 69, p. 330, 6.

[11] Résine. En breuvage: *Maladies* II, 47, t. VII, p. 68; *Nature de la femme*, 87, t. VII, p. 408; *Maladies des femmes*, I, 78, t. VIII, p. 186; Mnésithée, Fr. 20, l. 16; Théophraste, (*H.P.*., V, 8, 7); Dioclès, Fr. 140; Dioscoride, I, 71, t. I, p. 68, 8 sq. Wellmann; Pline, XXIV, 32; Galien, t. XII, p. 137 Kühn.

[12] Nitre. Employé surtout en usage externe par les auteurs du corpus hippocratique. Dioscoride, V, 113; Galien, t. XII, p. 225.

[13] Poivre. *Régime des maladies aigues*, t. II, p. 464; *Maladies*, III, 12 t. VII, p. 150; *Nature de la femme*, 32, t. VII, p. 364; Théophraste (*H.P.*, IX, 20, 1); Dioscoride, II, 159, t. I, p. 225, 7 Wellmann.

[14] Sureau. *Régime*, II, 54; *Maladies*, II, 19, t. VII, p. 32 etc.; Pline, XXIV, 51; XXVI, 120; Dioscoride, IV, 173, t. II, p. 323, 9; Rufus (Oribase, VII, 26, 61-66); Galien, t. XI, p. 820; sur les évacuants en général, voir *Lieux dans l'homme*, 45, t. VI, p. 340: τὰ ὑποχωρητικὰ τοιάδε ἐστιν, ὅσα ὀλισθηρὰ καὶ τμηματώδεα, καὶ ὅσα ἐν τοῖσι θερμοῖσι λεπτύνονται· ἡ γὰρ κοιλίη θερμή ἐστι· καὶ τἆλλα τὰ ἁλμυρὰ καὶ ὅσα τῶν τοιούτων πλεῖστον ἔχουσιν.

19

ORIBASE, *Synopse*, V, 33, t. V, p. 231,7-232,13 ed. Daremberg

Régime des gens qui naviguent. Extrait des œuvres de Dieuchès

Πρὸς τοὺς συμβαίνοντας ἐμέτους τοῖς πλωϊζομένοις, τοῖς μὲν ἀπὸ πρώτης γενομένοις οὔτε ῥᾴδιον, οὔτε χρήσιμον ἀντιτάσσεσθαι· πάντα γὰρ ὡς ἐπιπολὺ εἴωθεν ὠφελεῖν. Δεῖ δὲ μετὰ τὸν ἔμετον μὴ πολλά, μηδὲ τὰ τυχόντα προσφέρεσθαι, ἀλλὰ ἢ τῷ φακῷ χρῆσθαι ὀξηρῷ καὶ καθέφθῳ γληχοῦς μικρὸν ἔχοντι ἢ ἄρτῳ κατατεθρυμμένῳ ἐν οἴνῳ ὑδαρεῖ καὶ εὐώδει· τῷ δὲ ποτῷ χρῆσθαι βραχεῖ καὶ τούτῳ ἢ οἰναρίῳ παντελῶς ὑδαρεῖ, ἢ ὀξειδίῳ τῷ τοῦ ἀπομέλιτος. Τοὺς δὲ φακοὺς ἑψῆσαι δεήσει, κἄπειτα ὅταν μαλακοὶ γένωνται, τρίβειν λείους, εἶτα ξηρᾶναι, κἄπειτα οὕτω συνθεῖναι εἰς κεραμεοῦν ἄγγος. Ἐπὶ πλείω δὲ χρόνον πλειόνων γενομένων ἐμέτων τῇ ὑποστολῇ τῆς τροφῆς σφοδροτέρᾳ χρηστέον, καὶ τῷ ποτῷ βραχεῖ, ἢ τῷ ὀξειδίῳ τῷ τοῦ ἀπομέλιτος μετὰ ὕδατος, θύμου ἐν αὐτῷ ἀποβεβρεγμένου, ἢ γλήχωνι καὶ ὕδατι μετὰ ἀλφίτου πάλης, ἢ τῷ οἰναρίῳ τῷ εὐώδει μετὰ πάλης ὑδαρεῖ ὡσαύτως. Πρὸς δὲ τὰς δυσχερεῖς ὀσμὰς τὰς ἐν τοῖς πλοίοις ἢ μῆλα δέοι ἂν ὀσφραίνεσθαι τὰ κυδώνια, ἢ τὸν θύμον, ἢ τὴν γλήχωνα. Δεῖ δὲ καὶ βλέπειν ὅτι ἥκιστα εἰς τὴν θάλασσαν ἕως εἰς τὸν ἐθισμὸν ἔλθῃ τις ἐν τῷ πλοίῳ διατριβῆς. Καὶ τοῖς ὕδασι δὲ προσέχειν, ὅπως μήτε θολερὰ μήτε δυσώδη, μήτε ἁλυκὰ ἔσται.

5 κατατεθρυμμένῳ: κατεθρυμμ B.P. 7 ἀπομέλιτος corr. Dg.: τῷ ἀπὸ τοῦ B.P. 13 ὀσμας corr. e L.N: N odores: odoramenta L: ὁρμάς codd. gr. 14 τὴν corr. Dg.: τὸν codd. 14 τις om. FPLN 11-12 μετὰ ... ὡσαύτως om. B

Il n'est ni facile, ni utile à ceux qui naviguent pour la première fois de s'opposer aux vomissements. Car ceux-ci sont le plus souvent avantageux. Après le vomissement, on ne doit pas manger beaucoup, ni n'importe quoi, mais prendre soit de la lentille au vinaigre, et très cuite, avec un peu de pouliot, soit du pain émietté dans un vin aqueux et odoriférant. Boire peu de vin, faible et très aqueux, ou du vinaigre à l'hydromel. On devra faire cuire les lentilles, et ensuite, lorsqu'elles seront amollies, les écraser finement, les dessécher, les déposer ainsi dans un récipient de terre. Si les vomissements se font plus nombreux pendant longtemps, il faut diminuer davantage la nourriture et boire peu, soit du vinaigre d'hydromel avec de l'eau, dans lequel on a fait macérer du thym, soit du pouliot et de l'eau avec de la farine fine d'orge grillée, soit du vin faible odorant, également avec de la farine. Pour lutter contre les odeurs déplaisantes qu'il y a dans les bateaux, il faut respirer des coings ou du thym ou du pouliot. Il faut aussi regarder la mer le moins possible, du moins jusqu'à ce qu'on se soit accoutumé au séjour sur le bateau. Veiller à l'eau, de sorte qu'elle ne soit ni trouble, ni nauséabonde, ni saumâtre.

INDEX DES TEXTES CITÉS

INDEX VERBORUM

MNÉSITHÉE

DIEUCHÈS